

398
ESC Emu
v. 2
T10

31635

UNIVERSITÉ PARIS X – NANTERRE

Département d'Ethnologie

L'EMPREINTE DE LA MER
IDENTITÉ DES PÊCHEURS DE NAZARÉ-PORTUGAL
- Ethnologie d'une communauté de pêcheurs -

UNIVERSIDADE DA MADEIRA
SERVICOS DE DOCUMENTAÇÃO

CHRISTINE ESCALLIER

VOLUME II

Thèse de Doctorat en Ethnologie
Sous la direction de Madame Aliette Geistdoerfer

1995

CHAPITRE 4 - IDENTIFICATION ET APPROPRIATION DE L'ESPACE MARIN : USAGES ET REPRESENTATIONS

Les pêcheurs possèdent une solide connaissance du milieu marin, en particulier des fonds, et de l'outil de pêche. Ce dernier fait en effet office de médiateur entre l'homme et la mer. C'est par son intermédiaire que le pêcheur va aborder, comprendre et connaître l'espace halieutique. Cet apprentissage, qui passe par des phases successives d'échecs et de réussites, permet à l'homme d'en découvrir toutes les caractéristiques. Il paraissait alors nécessaire de décrire, en première partie, les systèmes techniques ainsi que les méthodes d'acquisition des espèces marines en s'attachant à replacer systématiquement les faits et les gestes dans leurs espaces respectifs, procédé aboutissant à constater que tout processus social s'inscrivait dans un cadre spatial - un "territoire".

La mer est théoriquement un espace libre et sans limite, dans lequel des individus exercent des activités diverses qu'ils ont adaptées à la variété des fonds marins. A la différence des communautés terrestres qui bornent leurs espaces d'activités, tels des agriculteurs délimitant leurs champs, les pêcheurs ne peuvent en aucune façon marquer leurs "territoires" de pêche par des moyens légaux comme le bornage ou en justifier l'appropriation par un titre de propriété, ou encore par tout autre moyen visant à reconnaître l'exploitation coutumière d'un espace donné. "*La mer est à tout le monde*" dit-on, ce qui autorise les pêcheurs - en dehors de tout règlement administratif contradictoire - d'user de l'espace marin comme bon leur semble, l'usage étant d'ailleurs la seule marque de propriété temporaire d'une aire qui est alors délimitée et signalisée par les bouées de mouillage. Cet espace, qui est commun à toute la communauté de pêcheurs, fait l'objet de formes diverses "d'appropriation" et de rassemblement dont les modes forment l'ensemble des représentations, car si

l'on parle de la connaissance des fonds marins par les pêcheurs, il serait plus juste de parler d'une représentation de ceux-ci, la mer étant un monde qui n'est pas accessible à l'observation directe. L'homme se représente ce monde grâce à une somme d'informations communiquées de l'extérieur, sous forme de messages enregistrés par ses organes sensoriels. Grâce aux sensations que livrent la peau et les muscles, aux images que déchiffrent les yeux, aux senteurs qui effleurent les narines et aux sons que perçoivent les oreilles, les récepteurs sensoriels permettent une exploration d'un monde intangible et invisible pour les navigateurs. Cette perception est particulièrement développée chez les marins pêcheurs qui vont jusqu'à sonder les fonds mètre par mètre.

La connaissance approfondie du milieu marin, acquise essentiellement par la pratique, a permis aux pêcheurs d'identifier l'espace au point d'avoir créé des "territoires" de pêche qui n'existent que par l'usage qu'ils en font. Cet usage est fondé sur les savoirs, tout particulièrement la connaissance des situations de fonds de pêche repérées et mémorisées au moyen d'alignements pris dans les reliefs du paysage.

Les pêcheurs se sont constitué mentalement une carte marine, véritable plan parcellaire délimitant des espaces d'activités. Cette vision intérieure est si forte que tous en parlent comme s'ils avaient "vu" ces fonds et certains d'entre eux les ont reproduits sous forme de cartes où chaque pierre, chaque crevasse, est signalée avec ses caractéristiques - qualité du fond, espèces pêchées, profondeur, etc. La question qui se pose alors est de savoir comment et d'après quoi repère-t-on l'espace marin, comment et pourquoi est-il délimité et quels en sont les usages ?

LA ZONE DE PECHE

L'aire de pêche, explorée par la flottille nazaréenne, s'étend vers l'ouest à 20-24 milles marins et couvre 50 milles environ du Nord au Sud.

La zone de pêche située à l'intérieur de l'anse est appelée par les Nazaréens *cala* (cale ou crique) ce qui leur fait dire que : *le candil pêche dans la cale (o candil pesca na cala)*.

La vallée sous-marine appelée Canyon de Nazaré (*Canhão da Nazaré*) (Tableau 44), telle une tranchée, part du rivage et sillonne le plateau pour atteindre les îles Berlenga et Farilhões. En termes océanographiques, un canyon désigne une longue dépression sous-marine formant une vallée à versants escarpés. Cette dépression est nettement perçue par la catégorie des pêcheurs hauturiers qui travaillent à proximité, comme nous le verrons plus loin. Les Nazaréens appellent cette vallée *cana*. A chacun de ses détours, un segment prend un nom différent. Au départ de l'anse, *Cana das Escaleras* forme une droite en direction de l'ouest, bientôt déviée vers le nord *Cana do Rato* et *Cana do Lizol*. Se succèdent ainsi à chaque changement de direction les différents *cana* : *Cana da Borda do Mar Novo*, *Cana do Mar Martinho* (ouest) jusqu'à *Cana do Noroeste* (Nord-Ouest) (Carte 5). Les pêcheurs qui travaillent exclusivement dans l'anse et qui ont, semblent-il, une image imprécise et diffuse du plateau continental, nomment l'ensemble de la vallée et ses ramifications par l'appellation réductrice - *Cana da Nazaré* - parce qu'ils la considèrent dans sa totalité.

Les versants de la vallée sont très soigneusement délimités et topographiés. Leurs noms se réfèrent à celui du *cana* qu'ils bordent. Ainsi le couloir désigné comme *Cana do Cavaleiro*, formant une tranchée en direction du Nord, est encadré, à l'Est et face au rivage par le *Borda do Cavaleiro da Parte de Terra*, et à l'Ouest du côté du large par *Borda do Cavaleiro da Parte de Mar* (littéralement : *Canyon du*

TABLEAU 44

- LA VALLEE SOUS-MARINE ET SA TOPONYMIE -

N * CANYON DE NAZARE et ses *cana* (énumération dans le sens est-ouest)

- 2-4 Cana do Pareiso
 - 4 Cana das Escaleiras (200 m/congre)
 - 4 Cana do Lizol
- 4-5 Cana do Rato
 - 5 Cana do Mar Novo
 - 5 Cana do Mar Martinho
 - 5 Cana da Borda do Besugo (pageot)
- 5-6 Cana do Norte
- 5-8 Cana do Canto
 - 8 Cana do Pedregulho (8 milles)
 - 8 Cana do Cantête
 - 8 Cana da Vela Latina
 - 8 Cana do cavaleiro
- 7-10 Cana do Banco
 - 8-7 Cana da Croinha
- 7-10 Cana a Rumo do Senhor dos Remédios
 - 11 Cana Rico do Norte (21 milles/fond propre/alignement:Lumière du phare en haut de l'île Farilhão au Nord-Ouest)
 - 11 Cana Rica do Sul (22,5 milles)
 - 11 Cana Entre as Canas Rica
 - 12 Cana dos Algarvios

BORDA (Pêcheries en bordure du canyon)

- 4-5 Borda do Pareiso
 - 4 Borda de Sinoné (daurade rose)
- 4-5 Borda do Catimbau
 - 5 Borda de Terra do Mar Novo
 - 5 Borda de Mar do Mar Novo
 - 7 Borda do Sul com o sinal do Cantête
 - 8 Borda do Cavaleiro da Parte de Terra (166 à 225/daurade rose-merlan-mérou/11 milles/rhumb:ouest-nord-ouest)
 - 7 Borda do Sul com o sinal do Cavaleiro (daurade rose-merlan)
 - 8 Borda do Cavaleiro da Parte de Mar (daurade rose-merlan)
 - 7 Borda do Sul com o sinal Vela Latina (daurade rose-merlan)
 - 8 Borda da Vela Latina (daurade rose-merlan/12 milles)
 - 7 Borda do Sul com o sinal da Croinha (fond propre à 117,5 m)
 - 8 Borda da Croinha (daurade rose-merlan/fond propre)
 - 7 Borda do Sul (daurade rose-merlan/fond propre/8 milles)
- 11-12 Borda da Cana do Noroeste (168 à 405 m/daurade rose-merlan/22,5 milles)
- 12 Borda Danada (pierre et fond propre)

PARCEL (Large étendue à fond propre) et PATUAL (zone limitée à fond propre avec quelques pierres)

- 3-3 Parcel de Norte
- 8-9 Parcel do Pedregulho (130 m)
 - 9 Parcel da Borda do Mar (130 m)
- 8-9 Parcel do Cantête (134 m)
 - 9 Parcel do Cavaleiro (134 m)
- 8-9 Parcel de Croinha (134 m)
- 12 Parcel dos Algarvios (154 m)
- 12 Parcel da Cana do Noroeste
 - 4 Patual da Zombaria
 - 4 Patual da Serra Grossa
 - 4 Patual da Donzela
 - 7 Patual da Banda do Sul (100 m)
 - Patual Santo António (carte F)

MAR (*mer* ou pêcherie)

- 4 Mar do José Vitorino (ou Mar do Zé) (336 m)
- 4 Mar da Gamela (6 milles)
- 4 Mar da Granada (mérou à 338 m de profondeur)
- 5 Mar Santo (daurade rose-chinchard/6,25 milles)
 - Mar do Cidral
 - Mar do Trompão
 - Mar Rico
 - Mar Barrete
 - Mar do Parais
 - Mar Rodrigues (ou Ma-Rodrigues) (carte F)

Cavalier, Bordure du Cavalier de la Partie Terre, Bordure du Cavalier de la Partie Mer)(Carte 5/Tab.44 - section n° 8). Ce modèle s'applique à la toponymie de l'ensemble du canyon, chaque emplacement étant désigné soit en fonction de sa position par rapport au rivage, soit en fonction des quatre points cardinaux comme le segment *Cana dos Algarvios* (18 milles) et ses rives *Algarvios da Parte do Norte* et *Algarvios da Parte do Sul* et son cul-de-sac (face au rivage) *Algarvios da Parte da Terra*. A partir d'un nom - *Algarvios* -, il est commun de trouver dans un périmètre relativement restreint un ensemble d'éléments caractéristiques. On trouve ainsi à proximité *Parcel do Algarvios* qui sont des récifs, mais aussi *Pedra dos Algarvios*, une pierre connue pour abriter des congres et des mérours.

La topographie des lieux signalent trois sortes d'espaces de pêche : les *parcel* à moins de 90 brasses (165 m) de profondeur qui sont exploités par les senneurs et les petits chalutiers (*Parcel do Pedregulho, Parcel do Cantête*), les *borda* entre 90 et 250 brasses (165 à 459 m) (*Borda da Croinha, Borda do Paraiso*) qui bordent le canyon. C'est sur les flancs de ces fosses, où il n'est pas possible aux chalutiers d'exercer leur action, que les pêcheurs pêchent à la ligne les meilleurs espèces - merlan, mérour, congre, sabre, daurade rose, pagre, rouget,... Les embarcations, en se dirigeant vers l'Ouest, suivent généralement leurs circonvolutions car il s'agit de zones riches en espèces nobles. Ceci explique que ce que me dit un pêcheur :

"... couper le canyon en ligne droite pour piquer directement sur une pêcherie éloignée n'est pas une bonne tactique, le hasard ou la chance pouvant toujours se rencontrer en chemin."

Au-delà de 250 brasses, il s'agit des *cana*, espaces très profonds atteignant 600 brasses (1100 m)(*Cana do Norte, Cana*

da Vela Latina, etc.) que certains pêcheurs appellent *fundão* (Gouffre, abîme; la haute, la pleine mer).

Un ensemble de pêcheries est appelé *mer* (*mar* ou *má*) - *Mar do José Vitorino*, *Ma-Rodrigues* - quand celles-ci sont relativement étendues; ce sont en général les espaces de pêche où travaillent les grands senneurs et les chalutiers.

Pour désigner un point précis, une pierre par exemple, on trouve le terme *poitada* (de *poita* = corps lourd remplaçant le grappin) - *Poitada de Mar da Serra Grossa* -, le terme *pedra* (pierre) - *Pedra de Mar do Mar-Marinho* - ou encore *duros* qui fait encore référence à la qualité du fond. Les pêcheurs désignent ainsi les fonds qui sont couverts de pierraille (*caliça*).

Le registre toponymique est diversifié. Il se réfère souvent à un individu (*Poitada do José Louro*), généralement l'inventeur :

"Il y a une pierre qui s'appelle José-Peixe. C'est ici, plus ou moins... (l'informateur montre la direction Ouest-Nord-Ouest). C'est mon arrière-grand-père qui l'a découverte. Quand il l'a découverte, il n'a pas conservé l'information pour lui seul, comme un secret. Non, il l'a transmise à la famille. Personne ne la connaît (à l'exception des membres de la famille). Même si les gens connaissent son nom, son existence, les gens savent mais ne savent pas où elle est. Je sais où elle est moi. Ce n'est pas possible qu'un autre pêcheur la découvre. Non, personne n'en découvre (de nouvelles pierres), elles sont toutes découvertes."

La toponymie nous renseigne aussi sur l'origine géographique de certains exploitants. Au siècle dernier, des pêcheurs de l'Algarve sont venus pêcher dans les eaux

nazaréennes et ont laissé la trace de leur passage - *Pedra dos Algarvios* (*Pierre des Algarviens*).

Certaines pêcheries portent le nom d'un objet usuel - *Mar da Gamela* (du nom de l'ustensile contenant les palangres) -, d'une espèce ichtyologique - *Mar da Faneca* (*Mer du Tacaud*), etc. D'autres toponymes sont d'ordre descriptif - *Terre entre les Pierres* (*Terra entre Pedras*) - parfois énigmatique - *Grâce des 60 Brasses* (*Graça dos 60 Braças*). Ils signalent aussi des pierres et leurs points de référence maritimes et terrestres :

"*Algarvios ? Oui, ce sont les gens de l'Algarve qui sont venus au siècle dernier et après ce sont les Nazaréens qui y sont allés; (Le pêcheur énumère le nom des pêcheries) : Esbelatina, Croinha, Cavaleiro... il y avait une personne qui s'appelait Cavaleiro et il lui a donné son nom; Croinha, c'est parce qu'il y avait une croix (l'explication du pêcheur se réfère probablement à un alignement terrestre de l'époque car croinha signifie petite couronne). Donzela (julienne) c'est le nom d'une mer, d'une pêcherie. C'est parce que c'était une bonne pêcherie, qui donnait beaucoup de poissons. Et Croá (le pêcheur appelle ainsi la pêcherie Coroa, terme signifiant couronne); c'est parce que la pierre est ronde. Serro-Grosso... il y avait beaucoup de pierres, c'est très haut et Donzela, puis Peixe-Aranha... Peixe-Aranha, c'est le nom d'un poisson mais c'était aussi le nom d'un pêcheur - son surnom; d'autres s'appelaient Bombas, etc. Les mers portent le nom des gens, le nom propre, mais ce n'est pas toutes les mers. Par exemple, ici, Fanquinho, Bombas, ce sont des pierres. Ces noms datent depuis qu'il y a des pêcheurs... (cette expression dans la bouche du pêcheur signifie "depuis toujours"). Ils ont bien une centaine d'années...*

Les pierres ont toujours le même nom. La pierre José-Peixe, ce n'est qu'une pierre (l'informateur souligne la petitesse de l'objet), alors beaucoup passent à proximité sans savoir et calent une ligne mais sans être bien au-dessus. C'est pour ça que c'est impossible qu'un autre pêcheur la trouve."
(Joaquim Peixe)

En règle générale, les noms donnés aux espaces marins - comme ceux donnés aux objets : embarcations, filets, etc.- sont une conjugaison du réel et de l'imaginaire des pêcheurs. L'analyse toponymique permet :

"de préciser de façon plus sûre que tout document officiel la notion de "territoire" de pêche auquel elle donne, non seulement son extension précise (historique et actuelle), mais aussi son armature logique et symbolique."(Dufour, 1985, p. 29).

A) REPERAGES ET DELIMITATIONS

La délimitation et les droits d'usage des espaces de pêche que se sont appropriés les pêcheurs selon leurs activités - locales, côtières et hauturières - répondent à un ensemble de règles coutumières et administratives.

Chaque pêcherie découverte fait l'objet d'un repérage minutieux destiné à conserver en mémoire la situation géographique du lieu. Grâce à cela les pêcheurs acquièrent peu à peu une connaissance générale de l'espace marin, et plus particulièrement des fonds et de leur qualité - sableux, vaseux, rocheux, ...- qui détermine la technique de pêche, le type d'engin et sa façon de l'utiliser. Ainsi par exemple, la découverte d'une roche et l'analyse qui en est faite - distance du port, présence d'espèces différentes, etc. - permet aux pêcheurs spécialisés dans la pêche à la

palangre d'adapter l'engin en mesurant soigneusement la longueur des lignes, en sélectionnant la taille des hameçons et le type d'appâts pour pêcher, par exemple, les congres qui s'y cachent.

Pour augmenter leurs chances de prises, les pêcheurs doivent sans cesse découvrir de nouvelles roches ou de nouveaux fonds. Naviguant empiriquement sans carte ni boussole (actuellement encore, sur l'ensemble de la flottille, une trentaine d'embarcations seulement sont équipées d'instruments de navigation et de repérage), les pêcheurs doivent s'aider de leur sens de l'observation pour définir la géographie des lieux et "posséder" mentalement la carte marine.

Les fonds de pêche sont alors repérés et mémorisés au moyen d'alignements (*enfiamento*). Les pêcheurs utilisent deux alignements, deux points fixes sur terre que les Nazaréens désignent par *signal de terre* (*sinal de terra* ou *enfiamento de terra*), et *signal de mer* (*sinal de mar*) et qui sont en général pris parmi les édifices du bord de mer ou dans le relief terrestre. Cette schématisation technique de l'espace permet au pêcheur de localiser des lieux précis avec l'aide de coordonnées en créant un réseau de lignes invisibles partant de la terre et venant former des intersections à leurs points de rencontre. Ces points et ces lignes donnent un support à la mémoire des pêcheurs. De cette façon, est constitué mentalement un cadastre marin. Parce qu'il s'agit d'un repérage fait à partir du visible et du concret, celui-ci est relativement figé dans le temps mais non immuable, le paysage urbain étant sujet à des transformations architecturales. La toponymie des fonds, parce qu'elle désigne des éléments invisibles, est inventive et variée en références car issue de l'imaginaire des pêcheurs. Lors de la transmission orale des noms des pêcheries, ceux-ci ont subi quelques déformations au cours des temps, exemple *Vela Latina* (*Voile Latine*) transformé en *Belatina* parce que les Nazaréens prononcent la lettre V comme la lettre B, ou encore *Esbelatina*... Ces variantes d'ordres

phonétique et orthographique sont signalées entre parenthèses dans les cas les plus remarquables.

En règle générale, toutes les techniques de pêche exercées à proximité de la côte exigent que les pêcheurs fassent un repérage visuel de la situation de la zone de pêche sur laquelle ils veulent se trouver. Ce repérage est déterminant pour la mise à l'eau de nombreux engins et plus particulièrement pour celle des filets comme les sennes de plage et les sennes tournantes *locales* parce que ceux-ci sont calés sur des surfaces étroites.

a- Les *lanço* des sennes de plage

L'anse de Nazaré est divisée en un certain nombre d'espaces de pêche - *lanço* - qui s'étendent sur environ 200 mètres le long du rivage. A l'origine, on comptait dix espaces qui partaient du promontoire vers le sud jusqu'à l'embouchure du fleuve Alcoa - *Salgeiro, Borda do Poço*, etc., jusqu'à *Brasil* situé face à son estuaire, puis au-delà de celui-ci huit autres espaces, de *Esprangeira* à *Sisal* (Tableau 45)¹. Le rivage situé au nord de l'estuaire conserve la désignation ancienne - *Praia (Plage)* - et au sud du fleuve - de *Dois-Bicos* à *Sisal* - la zone aurait été autrefois désignée, selon certains informateurs, du nom de cette pêche qui se pratique avec une ligne de traîne - *Corrimão* -, ou encore du nom de *Corredor* (Couloir).

(1) Cet ordre - et donc l'emplacement de quelques-uns des espaces cités - sont parfois contestés, notamment par Macatrão qui place *Latas* (en fait *Lanço do Lama*) au sud du fleuve entre *Ferro Morto* et *Parcelo* (1988, p. 89). Correia situe *Coroa* après *Brasil*, ce qui reviendrait à dire que cet espace serait au sud du fleuve alors que l'ensemble de la communauté de pêcheurs place celui-ci au centre de l'anse, entre *Paus* et *Esquininha*, perpendiculairement aux roches dénommées *Burro*. Les alignements que donne l'auteur pour *Coroa* ne font que souligner cette erreur puisque celui-ci énonce comme point de repère la criée qui, à l'époque, en 1965, se trouvait bien au nord de *Brasil* (op.cit. p.44).

TABLEAU 45

- PECHERIES ET ZONES DE PECHE SELON LES ACTIVITES -

EMBARCATIONS	PECHERIES	ZONES*	ESPECES PECHEES par ordre d'importance
ENGINS			
*Zones: E= Enceinte/P= Promontoire/M= Môle Nord/PN= Plage du Nord/C= Côtière/H= Hauturière			
BARQUE "BARCO DO BICO"			
SENNE DE PLAGE (xávega)	Salgueiro	E	<i>carapau</i> <i>sardine/poulpe</i>
	(ou Salgueiro)		
	Borda do Poço	E	
	(ou Bordo Poço, Poço)		
	Moiteira	E	
	(ou Moitéra)		
	Paus	E	
	Coroa	E	
	(ou Crôa ou Corôa)		
	Esquininha	E	
	Lanço-Norte	E	
	(ou Lance Norte)		
	Sprum	E	
	(ou Seprum, Sprume, Sprun)		
	Lanço da Lama	E	
	(ou Latas)		
	Brasil	E	
	Esprangeira ou Esprangerá,	E	
	(Prangêra, Prangerá, Pangera)		
	Ferro-Morto	E	
(ou Ferro Morte)			
Parcelo	E		
(ou Parcel)			
Dois-Bicos	E		
Juncal	E		
A-Velha	E		
A-Nova	E		
Sisal	E		
FILET A CRABE (bugiganga)	Salgueiro	E	<i>crabe</i> <i>raie/sole/tacaud</i>
	Borda do Poço	E	
	Moiteira	E	
	Paus	E	
	Coroa	E	
	Esquininha	E	
	Lanço-Norte	E	
	Sprum	E	
	Lama/Latas	E	
	Brasil	E	
Esprangeira	E		
FILET-LACON (rede-frachão)	Borda-Poço	E	Lançon
	Moiteira	E	

.../...

BARQUE-BARCA			
MADRAGUE Redonda Valenciana	Gulhim Noroeste Foz Juncal A-Velha A-Nova Sisal Praia do Norte Ferro Morto	E+P PN E E E E PN E	sardine mérrou/maquereau rouget carapau etc.
SENNEUR CANDIL BARQUE-LANCHA			
PETITE SENNE TOURNANTE (candil)	Borda Poço Moiteira São António Prainha Pedra Rochada Caixão Requeijão Passagem Parcel Mole Mar de Patões Rodeadas Serro Pádeiro	E E E+P E+P E+P E+P E+P P E+M PN PN C	carapau merlan bleu alose calmar daurade rose etc.
SENNEUR TRAINNEIRA(4) SENNEURS RAPA			
GRANDE SENNE TOURNANTE (cerco)	De São Pedro de Muel (Nord) à 20 milles au sud de Nazaré Parcel do Norte	C C	sardine/carapau loup etc.
GRANDE BARQUE "BATEL" (2 voiles) PALANGRIER (moteur interne)			
PALANGRE HAUTURIERE (gorazeira)	Cana do Noroeste Recanto da Cana do Noroeste Cana Rica do Sul Cana Rica do Norte Algarvios da Borda do Norte Algarvios da Borda do Sul Infiamento Faval Borda do Banco etc.	H H H H H H H H H	daurade rose mérrou congre

.../...

PETITE BARQUE "BATEL" (1 voile)			
BARQUE-LANCHA (moteur externe)			
PALANGRE COTIERE			
(espinel)	Cana do Lizol	C	sabre
	Cana do Mar Martinho	C	daurade rose
	Cana da Borda do Besugo	C	grande castagnole
	Cana do Mar Novo	C	mérrou
	Cana do Norte	C	congre
	Cana do Noroeste	C	pageot
	Mar da Névoa	C	tacaud
	Cana da Borda do Mar (ou Borda do Mar)	C	loup
	Lanço da Lama	?	
	Cana do Pedregulho	C	
	Cana do Cantête	C	
	(ou Lanço do Cantête/Cantête)		
	Cana do Cavaleiro da Parte- de Terra	C	
	Cana do Cavaleiro da Parte- de Mar (ou Oeste)	C	
	Cana da Vela Latina	C	
	(ou Belatina)		
	Cana da Croinha	C	
	(ou Croinha)		
	Cana da Serra Grossa	C	
	(ou Serra Gróça)		
	Cana da Donzela	C	
	(ou Donzela)		
	Cana da Borda do Sul	C	
	(ou Borda d'Sul)		
	Ma-Rodrigues	C	
	(Mar Rodrigues)		
	Patual de Santo António	C	
	(ou Patão/ou Poitada)		
	Patual Zombaria	C	
	(ou Zombaria)		
	Patadas	C	
	Hortinhas	C	
	(ou Cabeça de Hortinas)		
	Cana da Borda de Terra	C	
	(ou Banda-d'Terra)		
	Mar da Gamela	C	
	Patão de Faneca	A	
	Pegadilho	A	
	Pedras Negras	A	
	etc.		
LIGNE	idem	A+C	petite castagnole
(chumbada)			congre
			squale bouclé

L'origine des appellations des *lanços* reste quelque peu obscure. Rares sont les pêcheurs qui en conservent la mémoire :

"Latas ? Non, je ne sais pas... Lance Lama, Lance Norte, Esquininho (signifiant "angle, coin")... parce que l'alignement devait être un angle d'une maison... Coroa (croix), il y a une croix au fond... (en fait, ce pêcheur ne connaît pas la signification réelle de *coroa*, expression vernaculaire employée parfois pour désigner une partie du sac de la senne de plage). Paus, Moiteira, Borda do Poço (Bord du Puits)... S'il y avait à l'origine une signification, celle-ci s'est complètement perdue et je ne sais pas. Ces espaces existent depuis beaucoup, beaucoup d'années."

Des érudits locaux se sont penchés sur la question et chacun propose sa version :

"Ma "lecture" personnelle de ce mot est celle-ci : le dernier espace est Brasil et l'avant-dernier est Sprum. Le mot sprum c'est en fait "sobre um" (littéralement "sur un" ou au-dessus) qui indiquerait sa position par rapport à Brasil mais ici (à Nazaré), on ne prononce pas "sobre" mais "subre" et le p et le b sont très liés, ce qui amènerait à dire "supre", "supre-um" puis "seprum", etc." (Tavernier retraité, fils de pêcheur, poète, 70 ans)

La zone rocheuse de Paus (en portugais, *pau* signifie bois, bâton ou encore, en termes maritimes, mât) tire son nom des épaves d'embarcations qui se trouvent à proximité des pierres - *Paus de Mar* et *Paus de Terra*. Brasil fait référence à l'ancienne colonie portugaise. Réputée pour être l'une des pêcheries les plus productives, voire la meilleure

de toutes, le choix même du nom - Brésil -, fait référence à sa richesse puisque pour les Portugais, le Brésil a été longtemps le pays des rêves comme l'évoquait à une certaine époque - et encore aujourd'hui pour certains - le seul nom d'Amérique. Certains pêcheurs se souviennent que cet espace était également appelé *Vallée du Brésil* (*Vala do Brasil*), car comme Sprum il descend plus rapidement vers l'ouest. Sur la carte 9, on note que le terme *vala* est inscrit deux fois. Je suppose qu'il devait signaler les emplacements de Lama et Brasil, absent sur le dessin, mais la disparition prématurée de mon informateur ne m'a pas permis d'éclaircir ce point.

A partir du moment où le personnel de la capitainerie a dû établir une liste officielle des noms des espaces pour en réglementer l'usage, il s'est trouvé confronté à un problème de linguistique, comme le souligne cet informateur :

"La décision d'écrire ainsi ou ainsi un nom vient de personnes totalement étrangères à la communauté nazaréenne. Exclusivement, et ces gens là font des erreurs dans la nomenclature. Je dis erreur parce que j'ai eu la possibilité de comparer. Par exemple, les noms des espaces sont différents; ils disaient Morteiro et c'est Moiteira. C'est pour ça qu'on trouve beaucoup de variantes pour Sprum mais aussi pour Esprangeira."

Aujourd'hui il ne reste qu'une dizaine de pêcheries, situées entre le promontoire et le môle nord du port construit dans les années 1980, et seuls cinq d'entre eux sont encore en activité¹. Il s'agit de *Moiteira* et de *Coroa*, deux zones réputées faibles pour leurs prises, et de *Esquininha*, *Lanço Norte* et *Sprum*. Mais de 1990 à 1994, la

(1) Un règlement de la capitainerie de 1968 (Edital n°5/68) en énumère six : *Moiteira*, *Crôa* (pour *Coroa*), *Esquininha*, *Norte* (pour *Lanço Norte*), *Seprum* (pour *Sprum*) et *Brasil* sur lequel plus tard fut construit le port.

pratique a démontré que *Moiteira*, *Lanço Norte*, et plus rarement *Sprum*, étaient réellement exploités.

Les raisons de cette disparition sont diverses et la construction d'un port au milieu de l'anse, à cheval sur les espaces *Brasil*, *Ferro Morte* et *Esprangueira*, est l'une d'entre elles. La conséquence de cette construction a été de supprimer trois espaces dont l'un, *Brasil*, était réputé pour être l'un des plus productifs, voire le meilleur de tous.

L'espace *Salgueiro* fut peu exploité et l'explication qui en est donnée varie selon les informateurs. Certains disent que cet espace fut occupé, au début du siècle par les deux madragues *redonda* car son rendement était trop faible pour les sennes de plage. D'autres contestent les emplacements des ces pièges :

"La redonda était plus haut (vers l'Ouest). Elle était à un demi-mille de la plage. Donc Salgueiro était libre pour les sennes et la deuxième madrague de ce type était de l'autre côté du promontoire, au nord."

On peut cependant affirmer que l'une des deux madragues était située près du rocher Guilhim puisque la communauté de pêcheur la désignait *armação do Guilhim*. Quant à la désignation de la seconde madrague - *armação do Noroeste* -, rien n'indique dans le fait qu'elle ait été située à l'intérieur de l'anse, dans la pêcherie *Salgueiro*, ou hors de l'anse contre le flanc nord du promontoire comme cela est parfois affirmé.

Quoi qu'il en soit, même si la madrague était sur la dite pêcherie, lorsque celle-ci fut enlevée, la pêcherie bien que redevenue libre d'accès, ne fut jamais vraiment exploitée en raison de la proximité des roches tombées du promontoire.

D'autres éléments expliquent cette réduction. Pour des raisons naturelles d'ensablement constant, le poisson s'éloignant peu à peu du rivage, certains espaces sont

devenus improductifs. Ce fut le cas pour *Salgueiro* mais aussi pour *Borda do Poço*. L'abandon de *Lanço do Lama* (également appelé *Latas* qui signifie boîte de fer-blanc) a une origine différente. Elle est liée à la qualité de son fond vaseux (*Lama* signifie vase, boue) :

"Lama et Latas, c'est ici (l'informateur désigne l'espace entre *Sprum* et *Brasil*), mais c'est le même espace parce que, à l'origine il s'appelait *Lanço do Lama* parce qu'il y a une petite vallée avec de la vase, puis *Latas* car, à cet endroit, il y avait de vieilles boîtes de conserve. Pour ça, les pêcheurs ont cessé d'y aller."

D'autres espaces ont été repérés et nommés dans le seul but de les signaler aux pêcheurs comme dangers à éviter :

"Latas, celui-ci ne nous intéresse pas car il ne faisait pas partie de la liste de la capitainerie. Certains espaces étaient repérés et délimités pour éviter que ceux qui pêchaient viennent tomber sur des roches ou qu'ils viennent gêner la pêche d'un autre."

C'est également le cas de *Paus*, espace sur lequel seuls les équipages très expérimentés s'aventurent à pêcher car le risque d'arracher les filets est grand.

Une autre raison de la réduction des aires d'exploitation est le fait que les pêcheurs qui pratiquent la pêche à la senne de plage font partie de la population vieillissante. Les fils des pêcheurs retraités ou décédés ne prennent pas la relève. Le nombre de sennes de plage a donc diminué d'année en année au point que l'on n'en compte que trois ou quatre aujourd'hui. Ceci a amené tout naturellement les pêcheurs à limiter leurs activités à la zone située au nord du port devenue assez grande pour tous. Et dès lors,

les pêcheurs ont cessé de fréquenter les plages situées au sud, devenues difficiles d'accès, ce qui réduit encore le nombre des espaces exploités. Pour des raisons d'éloignement, les pêcheurs qui, dans le passé, travaillaient librement sur la plage du nord, de l'autre côté du promontoire, ont également abandonné ce site.

- Identification des repères

Les hommes et les femmes qui travaillent à terre et qui doivent, sur l'ordre du patron, se regrouper sur la plage, se limitent à l'usage du seul nom de l'espace connu de tous. Parfois, la désignation peut être plus laconique et fera référence à un bâtiment du bord de mer qui fait face à la pêcherie. Ainsi, quand les pêcheurs veulent situer l'espace *Lanço Norte*, ils disent - "*Celui qui est en face de l'ancienne criée*" -, pour *Moiteira* - "*L'espace en face de la capitainerie*" - et pour *Sprum* - "*Près des barques*" (désignant ainsi les embarcations exposées sur la plage par le musée de la pêche).

Pour naviguer et caler la première main du filet, les pêcheurs se réfèrent tout d'abord au point de repère visuel pris sur le rivage; c'est le *signal de terre*. Il est généralement pris dans le paysage urbain situé en bordure de mer alors que le *signal de mer*, comme son nom l'indique, qui n'est visible qu'à une certaine distance du rivage, est pris dans les hauteurs de la ville et l'arrière-pays - *Sítio* et *Pederneira* compris. Il s'agit d'une maison, d'une fenêtre dont les contours sont peints de couleurs vives - et par conséquent visibles de loin -, d'une toiture, etc. Dans la majorité des cas, c'est l'église de *Sítio* qui est le signal maritime le plus communément utilisé par les pêcheurs de l'anse. Ainsi, l'espace *Brasil*, lorsqu'il était encore exploité, avait pour référence terrestre :

"*La partie pelée de la colline lorsque celle-ci est perpendiculaire à la taverne appartenant à un dénommé Delgado*" et comme référence maritime "*la*

coupole de l'église Nossa-Senhora de Nazareth à Sítio" (Tableau 46).

Les pêcheurs naviguent, plein ouest, en opposition à la plage en partant du point de rencontre entre la colline et la taverne, puis ils effectuent un premier virage de 45 degrés vers le nord (en direction du promontoire) en amorçant le mouillage de la première main. Ce n'est que lorsqu'ils aperçoivent la coupole de l'église, qu'ils doivent être prêts à caler le sac de la senne.

Cette référence est la même pour tous, bien que chacun l'interprète à quelques mètres près. L'expérience du chef de pêche et sa perception de l'espace parcouru sont alors déterminantes pour effectuer, deux cent mètres plus loin, le second virage qui le ramène vers le rivage. Ce retour se fait à l'instinct car seuls la mise à l'eau de l'embarcation et le début de la calée du filet sont effectués à partir des points de repère. La calée se faisant du sud vers le nord, lorsque le pêcheur atteint la limite nord de l'espace exploité, il se trouve en fait à travailler dans un couloir mitoyen avec celui de l'espace voisin, le point sud de *Lama/Latas* en l'occurrence, et qui possède ses propres alignements. Le pêcheur peut théoriquement s'aider des alignements de *Lama/Latas* pour revenir vers la terre, mais ceci ne se fait pas dans la pratique. De la précision de ce second virage dépend toute la calée puisque celui-ci coïncide avec la mise à l'eau du sac. Une erreur dans le repérage des alignements et toute la calée est compromise. Par exemple, parti du port et non de la plage, un patron de pêche n'avait pu, en raison d'un épais brouillard, repérer avec précision l'espace recherché. Mal positionné dès le début, ses calculs pour caler la senne et manoeuvrer la barque furent erronés et obligèrent l'équipage à recommencer toute la manoeuvre.

Les pêcheurs qui ont acquis ces connaissances transmettent ces repères à leurs descendants. Mais ce transfert, qui s'accomplit tant oralement que visuellement,

TABLEAU 46

- PECHERIES DES SENNES DE PLAGE ET LEURS ALIGNEMENTS -

TOPONYMES

- ALIGNEMENTS TERRESTRES

- ALIGNEMENTS MARITIMES

Moiteira/1^{er} exemple

- A janela do lado sul do segundo andar pertencente á casa na rua Dr. José Maria Carvalho Junior, 19-A
- Uma torre do Santuário da Nossa Senhora de Nazaré oculta a outra.
- La fenêtre du côté sud du 2e étage appartenant à la maison de la rue du Dr José Maria Carvalho junior, n° 19-A
- Une tour du sanctuaire de Notre-Dame de Nazaré occultant l'autre (1)

Moiteira/2^o exemple

- Pelo alinhamento da janela do sul do João Branco e a esquina do prédio de José Maria Brás
- Sinal ao Beirado, isto é, no enfiamento duma casa à beira-mar (2)
- Alignement de la fenêtre sud de João Branco et l'angle de l'immeuble de José Maria Brás
- Le signal de terre, c'est l'alignement d'une maison du bord de mer.

Moiteira/3^o exemple

- L'hôtel-restaurant "Beira-Mar"
- Une maison couleur ocre avec des volets verts

Moiteira/4^o exemple

- Restaurant "Casa Aléluia"
- La porte de António Cérépo

Coroa

- Malha pelo portão do centro da actual lota (2)
- Sinal encostado
- Un détail du portail de l'actuelle criée
- Signal...

Esquininha

- Poço dos herdeiros do José da Marinha com a esquina Norte da Fábrica Santos Amaral (2)
- Sinal encostado, isto é, eles só deitam a rede no local do mar em que eles, olhando para o Sítio, vejam a chaminé do elevador e a Torre da igreja na mesma enfiada (2)
- Puits des héritiers de José da Marinha avec l'angle nord de la fabrique de Santo Amaral;
- Signal côtier, c'est, quand ils mouillent le filet dans l'espace approprié et regardant Sítio, ils voient la cheminée de l'ascenseur et la tour de l'église dans le même alignement.

Lanço-Norte

- Pelo carreiro do Norte da malha do João de Abreu com a esquina Sul da fábrica Santos Amaral
- Sinal encostado (2)
- Par le petit chemin de terre au nord "d'un détail" de João de Abreu avec l'angle de la fabrique Santo Amaral
- Signal côtier.

Sprum

- Pela malha do João de Abreu com a esquina Sul do Albertino
- Sinal ao sino, isto é, no enfiamento do sino da igreja da Misericórdia da Pederneira (2)
- Par le "détail" de João de Abreu avec l'angle sud de Albertino
- Signal de la cloche, c'est, dans l'alignement de la cloche de l'église de la Miséricorde de Pederneira.

Brasil/1^{er} exemple

- Partie pelée de la colline lorsque celle-ci est perpendiculaire à la taverne appartenant à un dénommé Delgado
- La coupole de l'église Nossa-Senhora de Nazareth à Sítio

Brasil/2^o exemple

- Ferro á estacada (Une barre de fer plantée)
- Sinal encostado (2) (Signal côtier)

(1) A.S. Macatrão

(2) C. Correia

ne peut s'étendre de façon immuable sur plusieurs générations car le paysage dans lequel sont pris les repères change. Les références des anciens pêcheurs ne sont plus les mêmes que celles d'aujourd'hui, et si elles sont les mêmes, celles-ci sont alors formulées autrement. C'est la raison pour laquelle je donne quatre exemples d'alignements terrestres et maritimes de *Moiteira* qui correspondent à des époques différentes.

L'ampleur que prend le tourisme à Nazaré entraîne un développement architectural du littoral et la transformation de la ville en station balnéaire. Les maisons du bord de mer sont abattues pour faire place à des immeubles de rapport ou des hôtels et les points de repère traditionnels disparaissent du même coup. La colline, devenue le quartier moderne de Nazaré, se couvre peu à peu de constructions à caractère social. Le paysage change rapidement et les points de repère - que seuls trois ou quatre équipages utilisent encore - disparaissent du paysage comme des mémoires¹.

b- Les pêcheries *locales* et côtières des sennes tournantes

Selon la puissance des embarcations, l'utilisation des sennes tournantes se fait sur des aires différentes. La pêche à la senne tournante *locale* s'est toujours pratiquée dans l'anse et au-dessus des récifs, à environ 20 m de profondeur². Il existe deux pêcheries : *Pesqueiro do Norte* (*Pêcherie du Nord*) située au pied du promontoire dans un espace pris sur *Salgueiro* et *Pesqueiro do Sul* (*Pêcherie du Sud*) pris sur l'espace suivant *Borda do Poço* (*Bord du Puits*)(Carte 4).

(1) La description des repères faite en 1965 par Correia est déjà caduque (op. cit., p. 43-44). Selon les pêcheurs, les alignements que je donne pour les espaces situés dans l'anse ont déjà une quarantaine d'années.

(2) Il s'agit d'une loi spécifique à Nazaré : Alinéa 8 "A l'intérieur d'un mille de distance de la côte, seul le filet tournant halé de côté est autorisé (rede de cercar para bordo) dans une profondeur de plus de 20 mètres". Dans la région autonome de Madère, l'utilisation du même filet est autorisée à partir de 50 mètres de profondeur.

A *Pesqueiro do Norte*, on relève deux aires principales. L'une correspond à une zone proche de *Prainha* (Carte 4/n°10), appelée aussi *Pedra Rochada* (*Pierre Rocheuse*) en raison d'un gros bloc de pierre tombé et émergé à la pointe du promontoire, qui part du pied du promontoire (à une distance d'environ 15 mètres de la plage) en direction de l'Ouest, jusqu'à sa pointe où se trouvent cinq roches émergées de tailles variées, la plus haute étant la *Pierre du Guilhim*, roche à la forme trapézoïdale située juste dans le prolongement et suivie de petits rochers : *Pedra do Leme* (*Pierre du Gouvernail*), *Covos* (*Nasses*), *Rapa* et *Raso* (nom donné à la septième vague). L'autre aire est *Bóas* (*Bouées*) qui tire son nom de l'emplacement des anciennes bouées d'ancrage situées dans l'anse (par beau temps, les anciens *galeão* et *traineira* s'y amarraient et y restaient plusieurs jours).

Prainha, par analogie avec le terme *praia* signifiant "rivage de la mer ou petite plage", est situé à proximité du promontoire sur un espace de pêche désigné ainsi parce qu'à cet endroit les rochers sont plats et forment, en surface, une petite plate-forme. La mer y est très calme car le promontoire l'abrite des vents. En face se trouvent la roche immergée *São-António*. Du fait que la calée s'effectue dans un mouvement circulaire, et à proximité des rochers, les pêcheurs doivent compter sur les alignements pour calculer leur approche. Les références sont prises dans l'éclairage public du village de *Sítio*. A une certaine distance du promontoire, deux lumières sont visibles de la mer. Leur disparition signifie que les pêcheurs s'approchent dangereusement de la falaise et qu'ils doivent s'en éloigner d'urgence. De jour, les pêcheurs se réfèrent à des points pris sur le dénivellement naturel du promontoire. L'un se situe à l'à-pic du phare, le long de la paroi sud de la falaise. Les pêcheurs l'appellent *Vela* (*Voile*) parce que, disent-ils : "... de loin, elle a la forme d'une voile latine". L'autre est une large roche saillante située à une soixantaine de mètres de hauteur et qui, selon l'angle

d'observation, fait apparaître une tête humaine - *Cabeça* -, au profil souriant.

Chaque creux, chaque saillie, visibles sur le promontoire peuvent être utilisés pour se repérer :

"De la mer, il y a une chose qui se voit et qui sert de signal. Il s'agit d'une roche appelée A Santa (La Sainte). Les autres pierres, comme Rochada ou Caixão, sont utilisées comme signaux pour les senneurs candil."

Les pêcheurs travaillent à proximité des pierres émergées - *Covos, Rapa, Leme* et *Raso* - et au-dessus de roches immergées - *Requeijão* (fromage à la crème) et *Relógio* (*Horloge*).

Quand le temps et la mer le permettent, les petits senneurs quittent parfois l'anse et contournent l'extrémité du promontoire (*Passagem*) ou empruntent un passage étroit entre le promontoire et le *Guilhim* (*Furadinho de Terra* ou *Furado de terra, Frade de Terra*) ou entre le *Guilhim* et les trois roches *Covos, Rapa* et *Leme* (*Furadinho do Mar, Furado do mar* ou *Frade do Mar*). Les hommes pêchent à proximité de la plage nord, entre le rivage et *Rodeádas* et *Mar de Patões* (Carte 9). De mémoire de pêcheur, en 1975, on les vit également plus au sud du fleuve et à un demi-mille de la plage. Cependant, les pêcheurs évitent de s'éloigner du rivage à bord de ces embarcations qui ne se prêtent guère à la navigation puisqu'elle étaient, dans le passé, exclusivement propulsées à la rame. Les pêcheurs qui utilisent toujours des petites barques, bien que motorisées à présent, restent prudemment dans l'anse à quelque 30 mètres de la plage.

Les espaces de pêche des grands senneurs s'étendent le long de la côte de São Pedro de Moel - à 14 milles au nord de Nazaré - jusqu'à 20 milles au sud de Nazaré (Carte 1).

La zone explorée est très proche du rivage - en deça de *Patões* - et principalement sur *Parcel de Norte*.

La réalisation d'une carte où figureraient les différentes pêcheries des senneurs côtiers serait certainement difficile à faire. L'un des éléments caractérisant ce type de pêche est la poursuite du poisson. Parfois, pour le premier trait, le patron d'un senneur mouille son filet au-dessus d'un récif - habitat naturel d'une certaine faune - comme à *Serro Pádeiro* et *Pegolados* (à la pointe du promontoire), pour "*juger, tester*" dit-il. Après quoi, il commence à prospecter et rechercher le poisson qui se déplace en banc le long de la côte. Il repère celui-ci par un vol concentré de mouettes ou "*par les effluves que le banc exhale*" comme le disaient les vigies des *galeão*. La couleur des eaux et leurs mouvements sont des éléments observés essentiels pour la détection et la localisation du poisson. Lorsque le poisson est rattrapé puis pêché, l'embarcation se trouve être, à ce moment précis, dans une zone de pêche que le patron n'a pu repérer préalablement.

Un bon coup de filet la veille n'est pas une promesse de gain pour le lendemain. Le hasard, composante du métier de pêcheur, est un élément avec lequel il faut compter. Voici quelques années, le *Estrela da Nazaré* prit en un coup de senne un banc de loups, ce qui l'obligea à faire appel à d'autres embarcations pour l'aider à relever le filet et transporter la prise à la criée et à partager les gains qui s'élevèrent à environ 25 000 contos (950 000 F). Mais il était évident que quiconque retournerait le lendemain sur les lieux de cette pêche miraculeuse, ne pouvait être certain d'avoir autant de chance ni même de revenir à terre avec une prise, fut-elle minime. La fixité d'une pêcherie comme la pierre procure à son découvreur, pour un temps, l'espoir de gains réguliers et, pour ce fait, est soigneusement repérée, mémorisée et transmise tel un patrimoine. Mais ceci ne s'applique pas aux pêcheries des senneurs côtiers qui ne peuvent être répertoriées comme

telles parce qu'elles ne peuvent pas faire l'objet d'une appropriation spécifique. Ce mode d'usage des espaces de pêche de la zone côtière fait que la notion de secret ou de patrimoine maritime n'existe pas chez les pêcheurs à la senne tournante.

c- Les fonds rocheux : des viviers naturels pour la pêche aux lignes et (Tableau 47)

A la différence des espaces de pêche réservés à la pratique de la senne de plage comme à celle des petites sennes tournantes, qui sont limités en nombre et relativement circonscrits, les espaces de pêche appropriés à la pêche à la palangre sont très nombreux et compris dans une aire d'exploitation englobant les eaux de l'anse et celles des zones côtières et hauturières.

C'est l'importance de l'espace à explorer qui amène les pêcheurs à repérer puis à s'approprier celui-ci par des méthodes plus empiriques encore que celles utilisées pour les pêcheries de l'anse. La notion même d'appropriation de l'espace est différente puisque les pêcheurs, lorsqu'ils découvrent une *pierre*, en conservent secrètement les repères, ce qui n'exclut pas en théorie que ce même espace soit découvert plusieurs fois dans un même laps de temps ou à des époques différentes. Il en résulte qu'un grand nombre de pierres est actuellement connu de la communauté entière - ces *pierres* sont entrées dans le patrimoine maritime commun - mais qu'en contrepartie d'autres espaces de pêche peuvent échapper à l'inventaire. Il y a autant d'espaces de pêche qu'il y a de pierres à découvrir ce qui rend difficile l'établissement d'une carte générale des fonds. Dessinées à des époques différentes, ces cartes feraient apparaître puis disparaître des pierres qui, tantôt porteraient un nom et tantôt un autre. Au cours des temps, les *pierres* sont en effet découvertes par un pêcheur, oubliées, puis redécouvertes par un autre ce qui a pour conséquence de faire varier moins les alignements, qui sont restreints et

- Escaleiras da Nevoa		congre/mérou
- Escaleiras do Norte (ou do nordeste e de mar)		
- R. Poço		
- Aguel		
- Arvores		
- Coecas		
- Craveiros	?	
- Absente		
- Escaleiras de Lula		poulpe
- Poitada de Sanana	270 à 300	
- Paraíso	270 à 330	
- Mar a Sueste do Paraíso	336	congre
- Poitada do Serro	336	congre
- Poitada da Lage	85	
- Croa do Mar Martinho	134	
<hr/>		
8		
- Falhidos		
- Pedra da Quinta (A senhora dos anjos pela grelha Um corvo apontado pela grelha)		congre/langouste
- Crôa (Serra do santo A vigia apontada)	67	congre/langouste
- Serro de Paderno	48	chinchard/daurade
- Sarrada	67 à 40	congre/langouste
- Charnal (rhumb: ouest quart nord-ouest) (Carnal apontado//Serra a Nossa Senhora)	134	
- Agrão		
- Canto de Almaraz (Serra ao atadado//O santo no monte)	100 à 110	congre/daurade rose
- Poitada do José Peixe (Um bocadinho em avante do sinalinho O grosso do santo apntado)	300 à 420	badèche/pagre congre
- Poitada de Mar da Serra Grossa (A serra à Senhora da Memória O santo entre o mato e o barrête)	235 à 270	congre
- Poitada de Terra da Serra Grossa (A serra à Senhora da Memória O santo entre o mato e o barrête)	336 à 402	congre
- Crôa dos Pocinhos (O atacado até ao sinalinho)	134 à 140	mérou
- Sinalinho (Serra ao sinalinho//O santo apontada na vigia)	500	congre
- Rolim (Serra a uma malhazinha preta que está entre balancos Nossa senhora e o pinhal de seval a fazer uma folinha por mar do monte)	265 à 336	
- Fantezia/Papoa (Serra a malha da reivaca O pinhal de seval e o mar do monte)	405	congre/mérou
- Atacado da Borda do Mar (ou Lanço da Borda do Mar) (Serra ao atacado Santo no barrête)	268	brème/merlan
- Patão de Sevidões		congre/daurade rose
- Alto e Baixo de Sevidões	270 à 300	
- Praviana do Sul	170	
- Patão de Tema	134	congre/mérou
- Limão de Sul (Terra ao marolete por sul da praviana Marolete de praviana apontado)	270	
- Mar Novo de José Fidalgo	230 à 250	
- Alberremas		

.../...

<ul style="list-style-type: none"> - Tema - Pesqueiros do Chicharro (rhumb: nord-est) - Canto de Prameirão (ou Alto de Prameirão) (Serra à malha ao reivaca Pinhal do canto a meter-se por terra Facho) 	240 à 270	brème/chinchard chinchard
<p>8/9</p> <ul style="list-style-type: none"> - Seguinto do Almaraz (Serra ao atadado//O santo no monte) - Praviana do Sul 	170	
<p>9</p> <ul style="list-style-type: none"> - Praviana de Norte - Terra entre Pedras (Serra ao alto de praviana A vigia apontada) - Cotófe Santo apontado em serra do sinalinho ou em avante) - Pintado - Canto do Cana do Sul - Mar em Arré de Patamateus - Canto da Cana de Norte - Patamateus - Mar do Peixe Posta - Graça Moiteirinha (O santo no monte A serra em arré da pedrado calos) - Graça da Ponta da Pedra (O primeiro monte apontado A serra a patamateus) - Graça Velha (O primeiro monte larginho por mar do Facho A serra investida por norte de patamateus e o cavalinho à mama de praviana de sul) - Graça de Nordeste (Cavalinho à mama de praviana de norte Santo por mar do monte) - Graça das 60 Braças (Cabeça de asno em arré do canto da cana do norte) - Cão Deitado (Majapão em Nossa Senhora e o santo apontado pelo do facho/O santo desde a heira ao homenzinho) - Pedra do Barlavento (Mama apontada por mar do Facho Serra investira por norte do mar novo) 	<p>67</p> <p>40</p> <p>330</p> <p>170</p> <p>170</p> <p>160</p> <p>160 à 170</p> <p>120</p> <p>120</p> <p>120</p> <p>120</p> <p>130</p> <p>130</p>	<p>daurade rose/congre</p> <p>congre</p> <p>congre</p> <p>congre</p>
<p>4</p> <ul style="list-style-type: none"> - Poitada do Bom (ou Bombas) (Borda do sul com sinal do cantête) - Poitada do Balbino - Poitada do Peixaranha - Patual da Donzela - Patual da Banda do Sul - Lanço do Mar Velho - Canto Hilário - Peito Cavalo de Mar - Peito de Cavalo de Terra - Zombaria Velha (rhumb: ouest-sud-ouest) - Zombaria Nova - Patual de Zombaria <p>4/5</p> <ul style="list-style-type: none"> - Poitada da Croinha (Ponta de mar do rabo montejunto no casal de mar proximo a "ferres"// A pedra da vela latina pelo Farihão de norte) 	<p>117</p> <p>100</p> <p>168</p> <p>336 à 405</p>	<p>congre</p> <p>congre/daurade rose</p> <p>congre/daurade rose</p> <p>congre/mérou</p>

.../...

5	<ul style="list-style-type: none"> - Poitada do Vento (Ponta de terra do rabo montejunto no pinhal que esta por terra do casal da croinha) - Pedra da Filosina (Gorita de São Braz a escalar o farol O santo no barrête) - Baixo da Borda do Mar - Prameirão - Papa Corda (Serra a malha do reivaca//A mama no barrête) - Pedra do Manuel Piló (Serra ao atacado e a ponta do rabo montejunto terra a tocar no mesmo pinhal) - Pedra de Sudo (Serra a querer escambar por sul do atacado//A funda de terra do rabo montejunto a fazer uma fozinha) - Baixo da Cantête - Poitada do Cantête (rhumb: ouest, demi-quart nord-ouest) (A serra ás passadas do senhor O convento entre a aguelho a o sabo montejunto) - Baixo do Pedregulho - Alto de Pedregulho (Santo apontado e a serra a Nossa Senhora Mama metida e a serra ao santíssimo) - Lanço de Pedregulho - Poitada da Vela Latina (Serra aos passos do conselho A vela latina apontada pelo Farulhão da norte) - Pedra do Cavaleiro - Baixo da Vela Latina 	<p>405</p> <p>134</p> <p>225</p> <p>160</p> <p>134</p> <p>134</p> <p>150 à 160</p> <p>235 à 300</p> <p>235 à 350</p> <p>150</p>	<p>congre/mérou</p> <p>congre/mérou</p> <p>congre/mérou</p> <p>congre/mérou</p> <p>congre/mérou</p> <p>congre/mérou</p> <p>congre/mérou</p> <p>congre/mérou</p> <p>congre/mérou</p> <p>congre/mérou</p>
1	<ul style="list-style-type: none"> - Prapal do Enfiamento 	230 à 270	daurade rose
1/2	<ul style="list-style-type: none"> - Pedra do Enfiamento - Cana Rica do Sul (rhumb: ouest demi-quart nord-ouest) (Ponta de terra Berlenga a tocar na corredoura) 	215 à 335 285 à 405	congre/mérou daurade rose/merlan
2	<ul style="list-style-type: none"> - Poitada do Peixaranha (Farilhão pequeno a despegar do grande aparecendo um corvo a serra a casa do Matias) - Faval (Pedra pequena apontada por terra do Farilhão) - São Tiago - Pedra dos Algarvios - Poitada do José Louro (ou Recanto da cana do noroeste e sua poitada) (Ponta de mar da a tocar no Farilhão de noroeste ou A serra a Nossa senhora O mesmo da pedra do enfiamento) - Rumo de Noroeste - Coroa (Ponta de terra Berlenga a tocar na corredoura) - Ponta da Cana Rica do Sul (Luz do farol em cima da corredoura da pedra que está por mar dos Farilhões) - Algarvios da Parte do Sul - Algarvios da Parte do Sul - Algarvios da Parte do Norte 	<p>134</p> <p>450</p> <p>287 à 426</p> <p>336</p> <p>360</p> <p>305 à 330</p>	<p>mérou</p> <p>brème/mérou</p> <p>congre/mérou</p> <p>congre/mérou</p> <p>congre/mérou</p> <p>daurade rose/merlan</p> <p>congre/mérou</p> <p>daurade rose</p> <p>congre/mérou</p>

pris dans un paysage statique - comme les îles Berlenga et Farilhões -, que la toponymie individuelle provenant de l'imaginaire de "l'inventeur".

Les pierres situées à proximité du rivage - *Pedras* - sont principalement exploitées par les pêcheurs à la ligne qui lancent celle-ci du rivage ou qui sont juchés sur une roche découverte à marée basse, et des pêcheurs à la senne locale qui, pour "tuer le temps" entre deux calées, mouillent une ligne enroulée autour de l'index. Celles-ci prennent des formes et des aspects caractéristiques que les pêcheurs ont relevés (Carte 4) : *Pedra da Panela* (Pierre de la Marmite), *Pedra do Chapeu* (Pierre du Chapeau); d'autres signalent la présence particulière d'une espèce marine qu'il est possible de pêcher à marée haute comme la *Pedra do Peixão* (Pierre de la Daurade), *Pedra do Robalo* (Pierre du Loup) : sur la surface plate de cette dernière, des pêcheurs ont creusé des trous (vraisemblablement à l'aide d'une barre de fer) à l'intérieur desquels ils préparent la pâture pour les poissons.

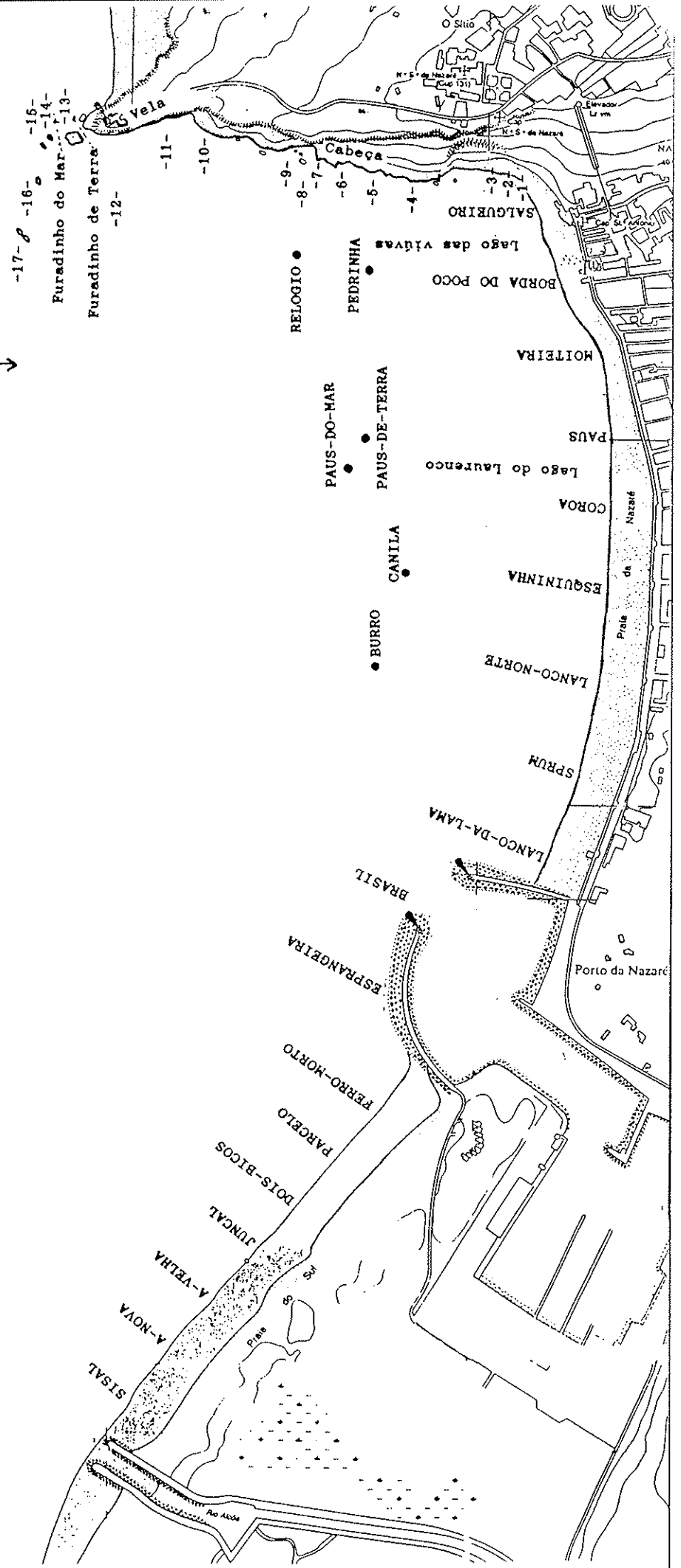
La *Pedra do Porto* (Pierre du Port) est une pierre relativement plate formant un plan incliné en pente douce où il était possible de s'échouer comme sur une rampe à l'époque où les embarcations ne disposaient pas de port. Le toponyme rappelle donc l'emplacement du port naturel de Nazaré qui se situait à proximité du promontoire ainsi que l'estuaire du fleuve Alcoa; deux pierres placées l'une à côté de l'autre sont appelées *Pedra do Leite* et *Pedra do Café* (Pierre du Lait et Pierre du Café) parce qu'avant que l'érosion les ait déformées, celles-ci faisaient penser à une cafetière et son pot à lait. La *Pedra da Gavota* (Pierre de la Mouette) n'a pu être localisée précisément mais nombreux sont les pêcheurs qui confirment sa présence aux abords du promontoire. A marée-basse, les pierres sont découvertes et il est possible de les contourner à pied et d'y récolter divers coquillages. C'est l'espace privilégié des pêcheurs-

PESQUEIROS DO SUL
(Pêcheries du Sud)

PESQUEIROS DO NORTE
(Pêcheries du Nord)

Carte 4 - L'ANSE DE NAZARE : PECHERIES LOCALES EXPLOITEES PAR LES PECHEURS
A LA SENNE DE PLAGE, A LA SENNE TOURNANTE CANDIL ET A LA LIGNE -

- PIERRES EMERGEES
1. Porto (à marée basse)
 2. Café (à marée basse)
 3. Leite (à marée basse)
 4. Chapeu (à marée basse)
 5. Panela (à marée basse)
 6. Robalo (à marée basse)
 7. Peixão (à marée basse)
 8. São António (à marée basse)
 9. Prainha (à marée basse)
 10. Pedra-Rochada (à marée basse)
 11. Caixão (à marée basse)
 12. Requeijão
 13. Guilhém
 14. Covos
 15. Rapa
 16. Leme
 17. Raso



cueilleurs du dimanche, amateurs ou professionnels retraités.

Au centre de l'anse et toujours immergées, les pierres - *Burro, Canila, Pau de terra, Paus do mar* - attirent autant les ligneurs que les pêcheurs usant de petits filets fixes.

Les pierres situées en zone côtière, explorées à bord de petites barques armées pour la pêche à la palangre, se trouvent dans une aire limitée - à l'ouest - en deça de la ligne horizontale formée par *Mar do José Vitorino* (sud) et le début de *Cana do Norte* (nord) et au sud jusqu'à São Martinho do Porto, où l'on trouve *Patão da Faneca* et *Pecadilho* à proximité de l'embouchure du fleuve (Carte 9). Vers la plage de Salgados, des *Pedras Negras* (*Pierres Noires*), visibles à marée-basse, sont exploitées par les ligneurs lorsqu'elles sont battues par les eaux :

"Avec la chumbada, on capture des espèces variées mais principalement le congre. Cette pêche demande une connaissance approfondie des lieux de pêche. L'espace Pedra da Quinta est considéré par les pêcheurs comme un bon fond pour les congres. Il se repère à terre par le café Ribamar lorsqu'on l'aperçoit dans l'intervalle formé par la pierre du Guilhim et la pointe du phare (situées à l'extrémité du promontoire) et en mer, à la vue de deux petits rochers écartés des roches du port de São Martinho et de Facho."

Au-delà de cette ligne fictivement tracée à l'ouest par les pêcheurs eux-mêmes pour séparer deux types de pêche - côtière et hauturière -, ce sont aujourd'hui les seules embarcations à moteur intérieur qui explorent les pierres situées entre *Cana do Norte* et *Cana do Noroeste* (situé à 20 milles marins de la côte), mais dans le passé, les grandes barques à voiles latines et à rames y partaient pour deux ou trois jours.

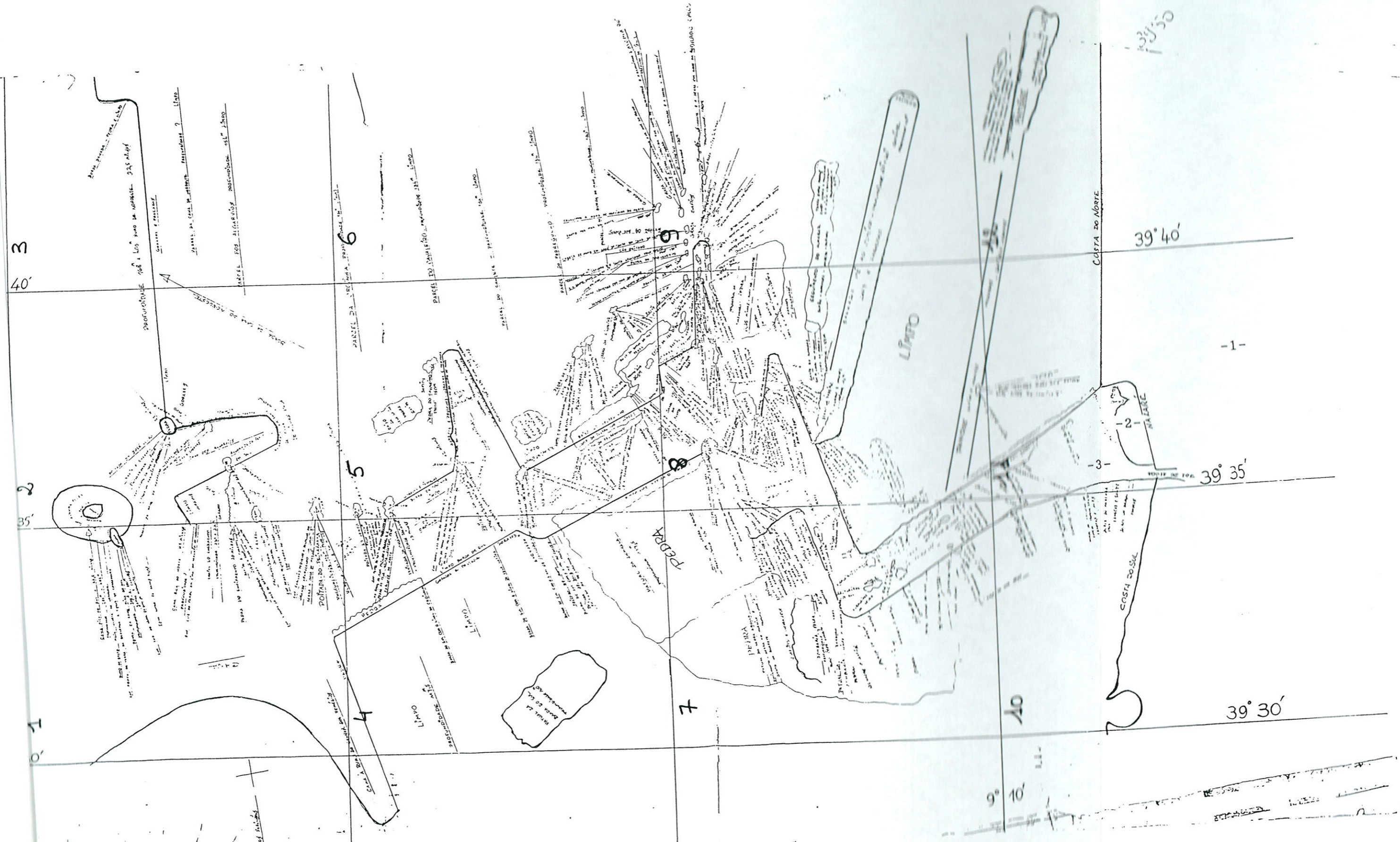
B) REPRESENTATIONS DES ESPACES MARINS

En théorie, la configuration générale des fonds est l'objet d'une représentation collective, ayant valeur de fait établi. Cependant, lorsque l'on demande aux pêcheurs de les retranscrire sous forme de cartes, on s'aperçoit que leurs interprétations comportent des variantes. L'illustration de leurs "territoires" respectifs révèle en effet les nuances de perception qu'ils en ont. Ces nuances dépendent du ou des *métiers* qu'ils pratiquent. En rapport avec la technique exercée, les pêcheurs affinent alors leur perception des espaces spécifiques appropriés.

Pour illustrer notre propos, comparons une carte professionnelle de l'Institut hydrographique portugais¹ à des cartes dessinées par des pêcheurs.

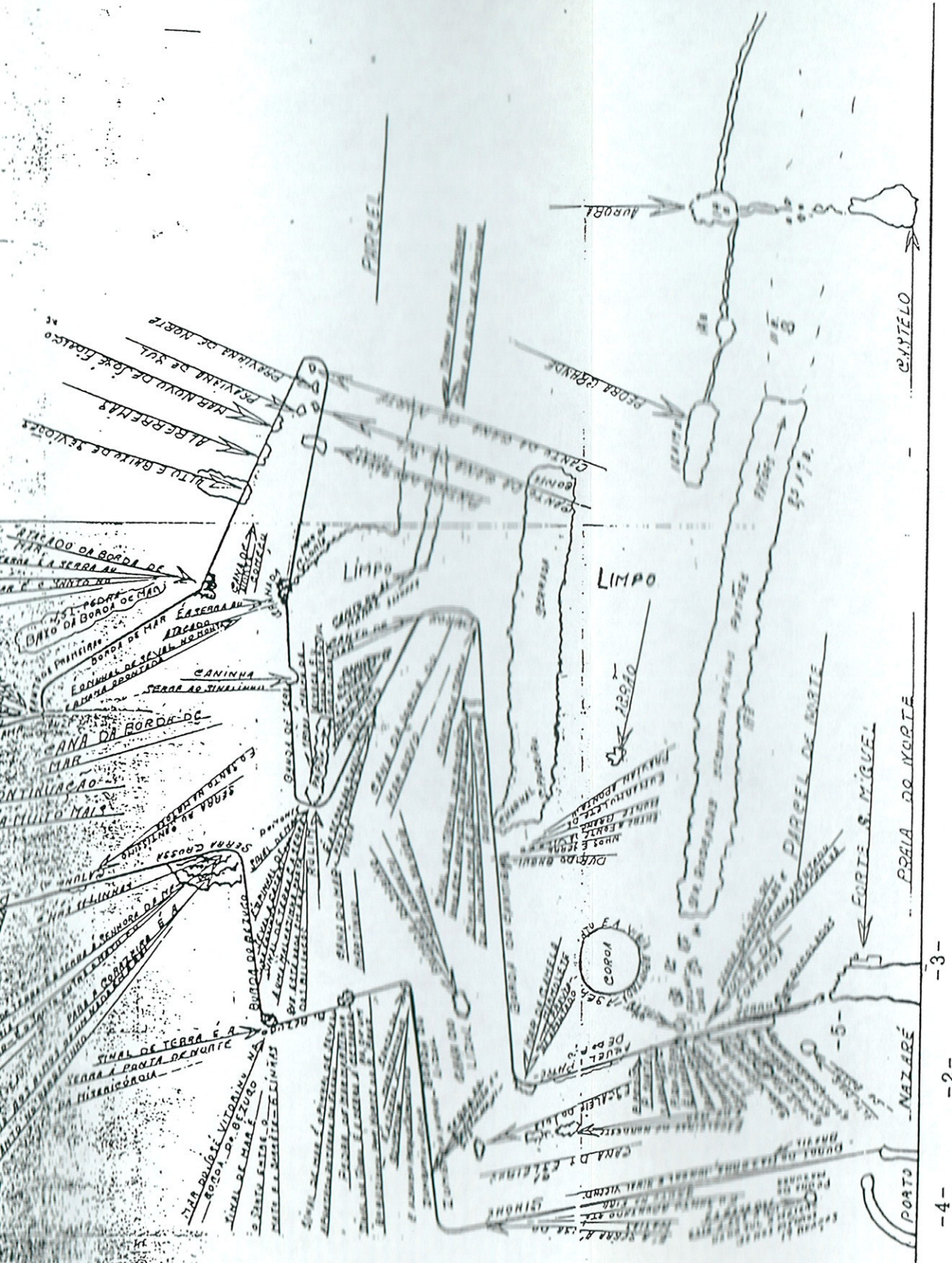
La carte établie scientifiquement (Carte 3 dessinée d'après la carte réalisée en 1915 par la *Mission hydrographique de la côte du Portugal*) montre une zone dépassant largement les frontières des aires de pêche traditionnellement exploitées par la flottille nazaréenne. Les cartes des pêcheurs (cartes 5, 6, 7, 8-1, 8-2, 8-3 et 9) représentent les trois aires de pêche nazaréennes - *locale*, *côtière* et *hauturière*; rappelons qu'il s'agit des activités pratiquées exclusivement dans l'anse pour la première, des pêches à la senne tournante pour la seconde (*carapau* et sardine) et des pêches à la palangre et au maillant pour la troisième (poisson *noble* et crustacés).

Les cartes 5 et 6 ont été dessinées par João Deus Estrelinha dans les années 1950. Cet informateur est aujourd'hui l'un des plus vieux pêcheurs de Nazaré. Il a connu presque toutes les techniques de pêche décrites précédemment. Il s'est spécialisé dans la pêche à la palangre hauturière mais a pratiqué également, sur d'autres fonds, la senne tournante à bord des grands senneurs *galeão*.



CARTE 5 - PECHERIES HAUTURIERES SELON JOAO D.E. -

- | | |
|----|----------|
| 1. | Terre |
| 2. | Enceinte |
| 3. | Canyon |



- 1. Terre
- 2. Enceinte
- 3. Promontoire
- 4. Port
- 5. Canyon

-1-

-3-

-2-

-4-

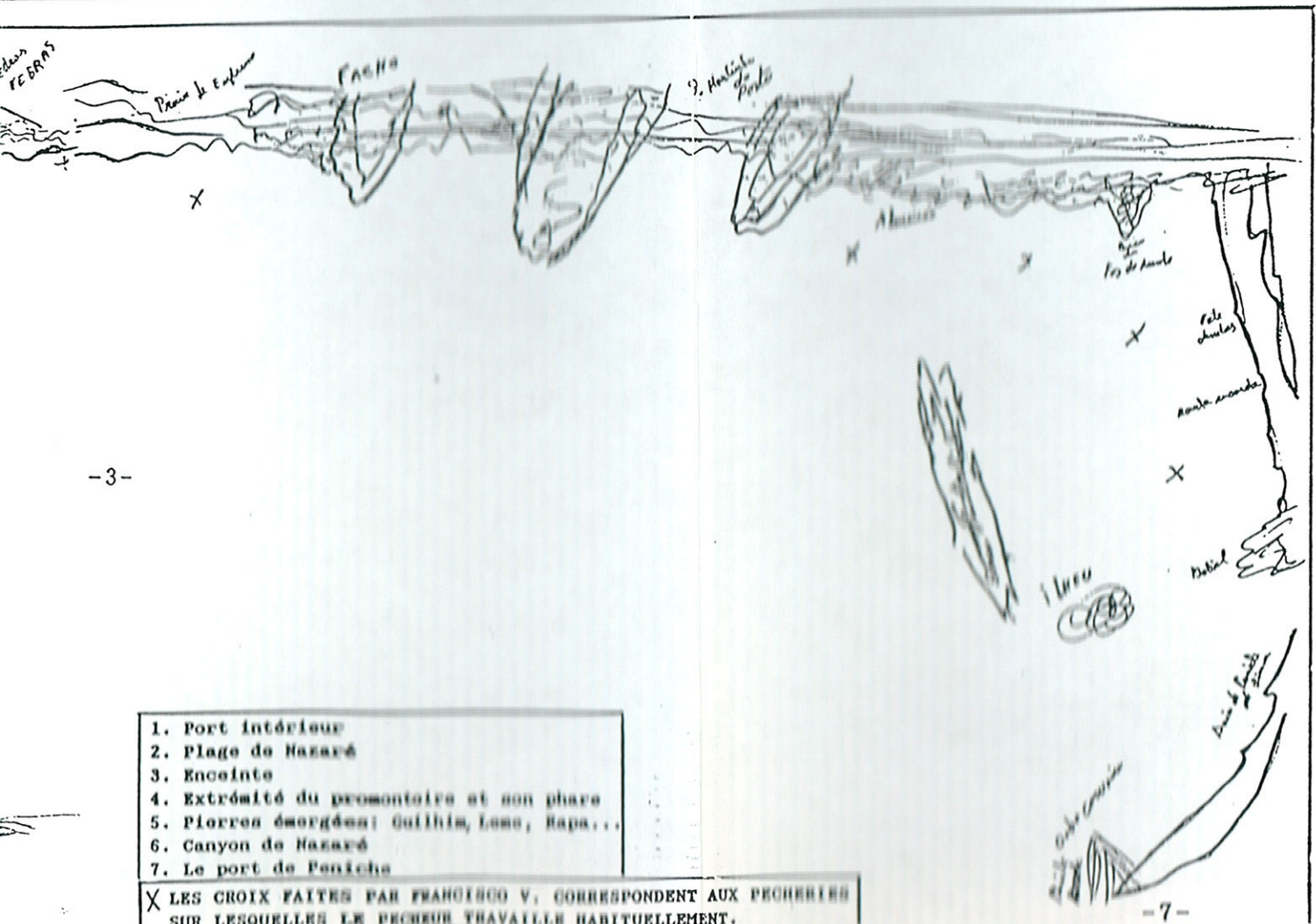
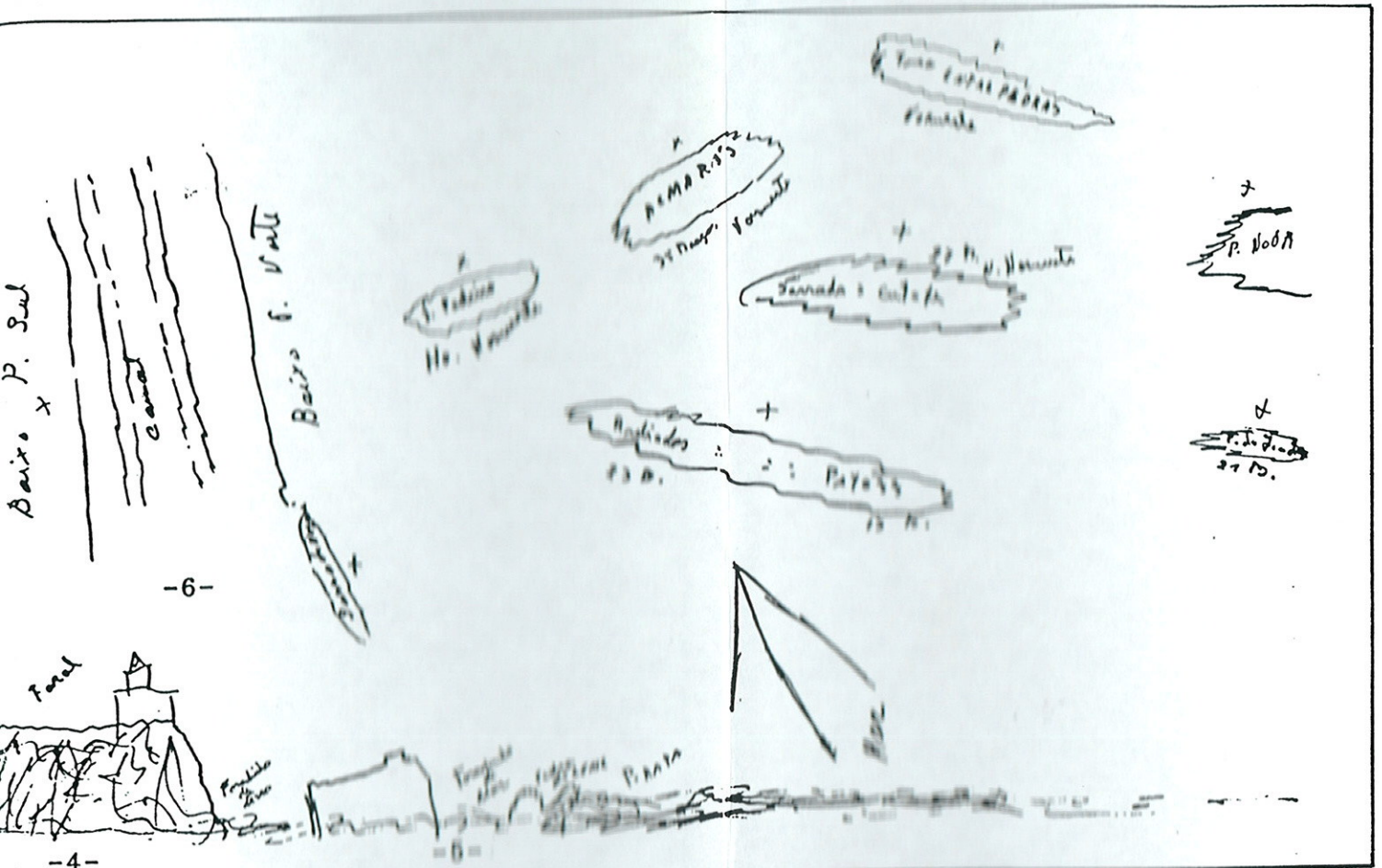
CARTE 6 - PECHERIES HAUTURIERES SELON JOAO D.E. -



CARTE V - PECHERIES HAUTURIERES SELON JOAQUIM P. -

- 1. Canyon
- 2. Enceinte
- 3. Rhumbs



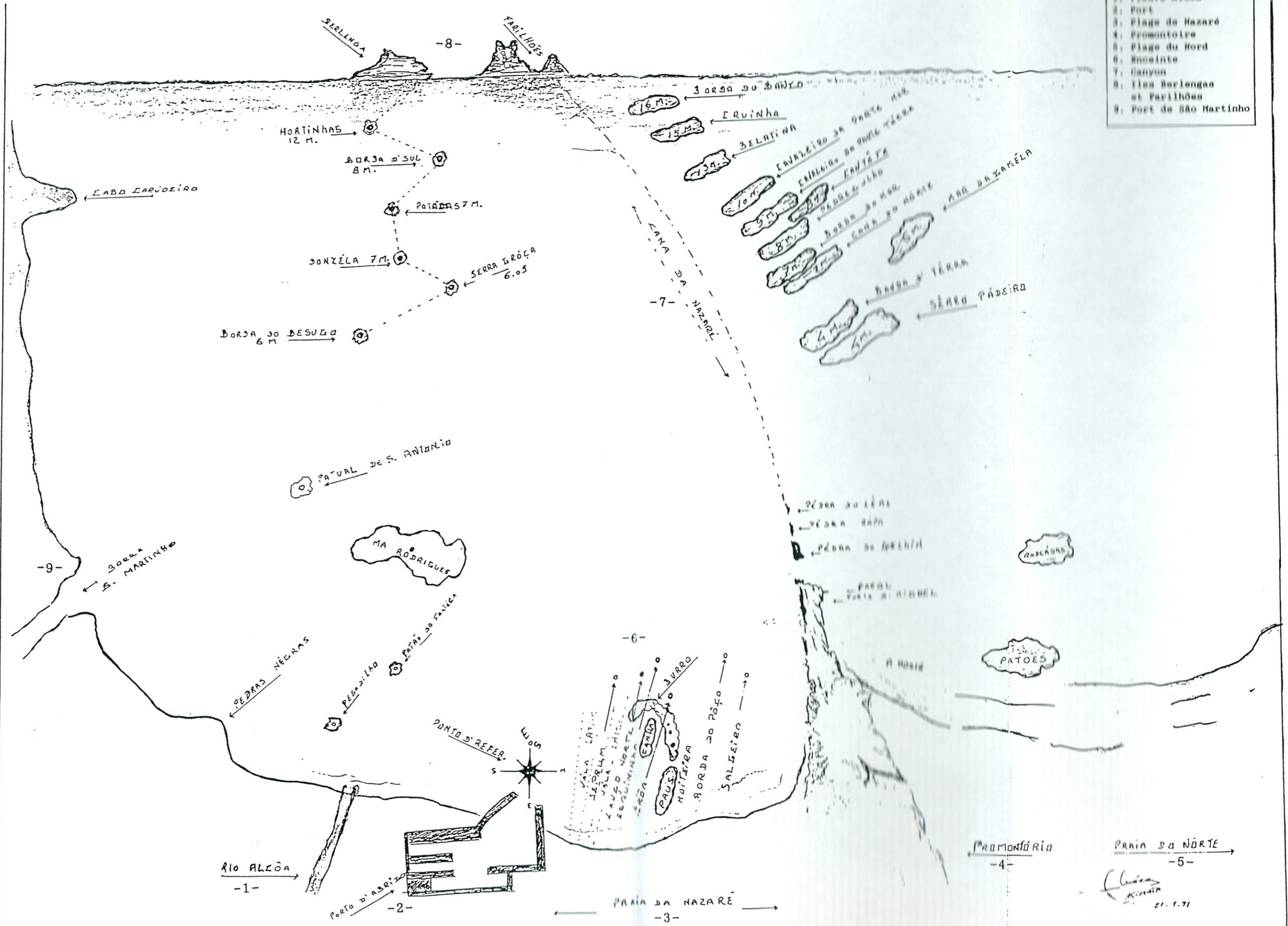


1. Port intérieur
2. Plage de Nazaré
3. Encinte
4. Extrémité du promontoire et son phare
5. Pierres émergées: Guilhis, Lemo, Rapa...
6. Canyon de Nazaré
7. Le port de Feniche

X LES CROIX FAITES PAR FRANCISCO V. CORRESPONDENT AUX PÉCHERIES SUR LESQUELLES LE PÊCHEUR TRAVAILLE HABITUELLEMENT.

CARTE 9 - PECHERIES LOCALES ET HAUTURIERES SELON CARLOS-ALBERTO D., PECHEUR A LA SENNE DE PLAGE =

1. Fleuve Alcoa
2. Port
3. Plage de Nazaré
4. Promontoire
5. Plage du Nord
6. Encolite
7. Canyon
8. Illes Berlengas et Farilhões
9. Port de São Martinho



Aujourd'hui pêcheur retraité, il s'est reconverti dans la fonction d'armateur.

La carte 9, sur laquelle se porte l'essentiel~~le~~ de l'analyse comparative avec les précédentes, a été réalisée en 1991 par un pêcheur en activité, Carlos-Alberto Delgado, d'une cinquantaine d'années, qui pêche à la senne de plage par tradition familiale et qui a pratiqué dans le passé quelques techniques saisonnières locales comme la pêche à la ligne ou au filet maillant. Les origines sociales de ces deux hommes sont différentes. Le premier possède une instruction rare pour un pêcheur né au début du siècle. Il sait lire, écrire et calligraphie avec aisance. Il est issu d'une famille d'armateur. Le second déchiffre et écrit difficilement. Sa maladresse à tenir un crayon l'a amené à faire dessiner sa carte par un camarade qui l'a exécuté, sous sa direction.

La carte 7 de Joaquim Peixe, a été réalisée en 1990 par un pêcheur qui, au cours de sa vie, pratiqua exclusivement la pêche à l'hameçon en zone hauturière, en premier lieu à bord d'une petite barque de 6 mètres de long armée d'une voile puis, plus tard, à bord d'une petite embarcation pontée et munie d'un moteur intérieur. Il approche des 80 ans.

Les cartes 8-1, 8-2 et 8-3 (1994) sont l'oeuvre d'un pêcheur actif de 49 ans, Francisco Valnove, qui pratique la pêche à la palangre aux beaux jours et le petit filet maillant fixe l'hiver mais dans la zone côtière seulement. Il travaille à bord d'une barque non-pontée et propulsée par un petit moteur extérieur. Il fait du 5 milles à l'heure en moyenne et pêche dans une zone qu'il ne dépasse pas les deux heures de navigation. Les pêcheurs qui actuellement vont pêcher sur les hauts-fonds, ont des moteurs qui leurs permettent de faire, en moyenne, du 7 à 8 milles à l'heure. Lorsque le pêcheur de la carte 7 allait pêcher à bord de sa barque à voile, deux à trois jours étaient nécessaires pour accéder à la pêcherie et en revenir parfois à la rame.

Pour analyser l'ensemble de ces cartes, il a fallu procéder par étapes. La première fut de demander aux auteurs de commenter leurs cartes, la seconde de présenter celles-ci à d'autres pêcheurs, de tous âges et de tous métiers, afin de les faire parler sur ce qu'ils estimaient être conforme ou pas à la réalité - à leur réalité. Il a été également fait un travail d'enquêtes individuelles et parallèles de vérification des situations des différentes pêcheries répertoriées, soit directement en mer avec l'aide d'un patron de pêche et du relevé de ses instruments (sonde, radar, etc.), soit par enquêtes à partir de cartes vierges que des pêcheurs complétaient à ma demande. Cet exercice a été proposé à des individus seuls ou à des groupes de pêcheurs à des fins d'émulation des mémoires et de l'esprit de contradiction. Ainsi, il m'est permis d'affirmer que les cartes 5 et 6 - qu'il s'agisse des échelles de distances, des situations des pêcheries et de l'inventaire de celles-ci - sont les plus conformes à la réalité et donc les plus crédibles. Aucune erreur n'a pu être relevée par les observateurs alors que la carte 9, si elle est représentative pour les pêcheurs locaux, elle est fortement contestée par les autres. La carte 7 est proche de la qualité des cartes 5-6; quant aux cartes 8, bien qu'assez sommaires, elles ont le mérite de présenter, selon l'auteur, une vision globale des trois zones de pêche nazaréennes.

a- La vision de l'espace : la perception des distances

Les zones de pêche exploitées par les pêcheurs des cartes 5-6 et 9 sont éloignées l'une de l'autre. La recherche d'une zone riche en poisson est un élément constitutif du métier de la palangre exercé par le pêcheur qui cherche une pierre dans une zone côtière et hauturière large, ce qui explique l'ampleur des cartes 5 et 6. L'autre pêcheur travaille dans des pêcheries, à l'intérieur de l'anse. Son champ de vision sur la totalité de l'espace

marin est d'autant réduit que son espace de travail est lui-même limité.

La première observation à faire sur les cartes 5 et 6, c'est la quasi-absence de représentation de l'anse (à peine ébauchée sur la 6) alors qu'elle représente presque la moitié de la carte 9. L'autre élément remarquable est l'extension vers l'ouest de la zone hauturière sur les cartes 5-6, formant un véritable couloir dont l'ampleur et la richesse n'apparaissent pas sur la carte 9.

La carte 9 est plus sommaire parce que les pêcheries des sennes de plage sont de simples découpages théoriques de l'anse. La présence des pierres dans l'anse n'a pas d'autre objectif que de signaler un danger et non une éventuelle pêcherie.

N'ayant jamais réellement exploité les eaux situées hors de l'anse, Delgado se borne à donner une distance approximative des pêcheries côtières et hauturières. Il mentionne pêle-mêle : les pierres, les *borda*, les *patual* et les *mers*.

Les distances données par rapport au rivage varient d'un mille en moyenne par rapport à celles de la carte 9 (*Poitada da Croinha* est à 15 milles sur la carte 9 et à 13 milles sur la 5 et le *Borda do Cavaleiro da Parte de Terra* est à 9 milles au lieu de 11 milles). La hauteur des eaux, faute d'en avoir sondé systématiquement les profondeurs, n'est pas mentionnée sur la carte 9. Par contre, les spécialistes de la pêche à la palangre donnent la mesure bathymétrique en mètres (5), en brasses (7 et 8) mais aussi en *ligne (linha)*(6) - (ligne, mesure nazaréenne équivalant à 20 brasses (36,70 m)). La pierre *Poitada da Vela Latina* est située entre 235 et 350 m de profondeur sur la carte 5 et à 7 et 10 lignes (256,90 à 367 m) sur la carte 6.

Si l'on prend l'exemple des pierres *Patôes*, chaque carte offre une mesure différente allant de 3-4 brasses (carte 9) à 13 brasses (carte 8). Entre les deux, la carte 6 donne 8,5 à 9 brasses et la carte 7, 10 à 12 brasses, ce qui

correspond à la réalité (la brasses est une mesure traditionnellement variable bien qu'elle ait été légalement fixée, rappelons-le, à 1,835 m). Les pêcheurs qui sondent les fonds avec une sonde à main comptent toujours les brasses en fonction de l'envergure de leurs bras. Il est donc normal de trouver quelques différences entre 6 et 7. Par contre, la petite estimation de 9 s'explique parce qu'il s'agit d'une pierre jamais "travaillée" par ce pêcheur. Les mesures de la carte 8 sont, dans l'ensemble surestimées ou sous-estimées (La pierre *Almarás* est placée à 35 brasses (64 m) alors qu'elle est estimée à 3 lignes (110 m) sur la carte 6 et 50 à 60 brasses sur la 7 (91-110 m).

b- Les formes et les volumes : variantes des représentations

Les contours et l'emplacement des pierres et autres *mers* sont sujets à des interprétations personnelles. Les roches situées face à la plage du nord - *Patôes* - et celles placées parallèlement au nord de celles-ci - *Rodeádas* -, en sont un exemple. *Patôes*, qui est largement dessiné sur les cartes 5 et 6, est en fait composé de trois zones rocheuses appelées, du gauche à droite, *Falhidos*, *Rodeádas* et *Patôes* (sur la carte 6 les roches *Falhidos* sont séparées des deux autres bien que dans le même alignement). C'est une zone rocheuse importante parce qu'elle abrite une faune très recherchée par les pêcheurs usant de lignes mais elle est aussi un danger pour les senneurs côtiers qui exploitent les eaux situées entre cette ligne de roches et le rivage. Ces pêcheurs, parfois armés d'un filet plus court, font une calée au-dessus des roches et risquent d'y arracher leur engin s'ils n'ont pas une perception réaliste du fond. Il est donc fondamental, pour les pêcheurs qui quittent l'anse, de connaître parfaitement les contours, les dimensions et les profondeurs des pêcheries qu'ils exploitent. Les cartes 5 et 6 décrivent, avec une grande précision, une longue bande de roche, parallèle au rivage, et à une certaine

distance au large de la pointe du promontoire. La carte 9 présente *Patôes* comme s'il s'agissait d'un espace rocheux dissocié de *Rodeádas* alors qu'il en est une composante. De plus, *Patôes* est placé en deçà de l'extrémité du promontoire, à l'intérieur même de l'anse de la plage du nord et *Rodeádas*, plus au nord (là où se situe réellement le bloc *Rodeádas* et *Patôes*) est légèrement décalé sur la droite alors qu'il se trouve en fait à l'extrême gauche de *Patôes*. Les roches *Falhidos* ne sont pas mentionnées sur la carte 9.

Cette information est essentielle - et notamment pour la pêche à la senne locale : lorsque l'embarcation sort de l'anse et contourne la pierre du Guilhim, à la pointe du promontoire, dans l'exemple de la carte 9 celle-ci devrait se retrouver immédiatement au-dessus des roches alors, qu'en fait, elle en est relativement éloignée comme l'indique la carte 5. Les senneurs abordent en fait *Parcel do Norte*, un espace à fond plat et propre, sans danger pour les filets.

Mal placées sur la carte 9, les roches de *Patôes* et de *Rodeádas* y sont également reproduites à une échelle incertaine. Réduites aux deux-tiers, le bloc rocheux semble être situé très au nord du promontoire alors qu'en fait il commence dans l'alignement de la pointe de celui-ci, c'est-à-dire au nord-ouest.

D'autres exemples pris sur la carte 9 illustrent cette tendance à la réduction, ou à l'assimilation d'un bloc rocheux à un autre pour n'en faire plus qu'une zone approximativement située. Le récif qui commence sur le *Borda do Cantibau*, près de la pierre dite de *José-Peixe* (Carte 5/section 8), est composé de trois pêcheries appelées (de gauche à droite) *Serro do Padeiro*, *Sarrada* et *Cotófe* sur les cartes 5 et 6, mais celles-ci sont regroupées sous l'appellation unique de *Serro Padeiro* sur la carte 9, et placé très en arrière de *Patôes* alors qu'il n'est qu'à 4 milles de distance de la côte.

Ces roches, placées à proximité de la ligne figurant le *Cana da Nazaré* (plus précisément entre *Borda do Catimbau* et *Borda de Terra do Mar Novo*), sont dessinées sur la carte 9,

au sud et très à gauche de *Mar da Gamela* (6 milles), qui en fait se trouve en deçà, à l'angle formé par *Borda do Paraiso* et *Borda do Catimbau* (carte 5).

Sur la carte 9, l'illustration simplifiée et unique, choisie pour représenter les différentes zones du plateau continental, ne permet pas de faire de distinction entre les fonds. Qu'il s'agisse de pierres, de zones à fond propre, de vallées (*Cana do Norte*) et de leurs limites (*Borda do Mar*), les pêcheries sont circonscrites et ombrées alors que sur les cartes 5 et 6, chaque zone est représentée avec le plus de réalisme possible - lignes droites et courbes pour les bordures du canyon, cercles plus ou moins concentriques pour les pierres, espaces non limités pour les grandes zones à fond plat (*Patual* sur la carte 5 et *Parcel* sur la carte 6).

Le pêcheur de la carte 9 se limite donc à signaler des éléments existants sans en préciser la nature exacte parce que ces éléments ne font pas partie des connaissances nécessaires à la pratique de son métier. Pour les mêmes raisons, cette représentation simplifiée et uniforme d'éléments dissemblables se retrouvent dans les cartes 5 et 6. Il en est ainsi pour la représentation schématique de l'anse de la carte 7.

c- La représentation sélective

Les emplacements des anciennes madragues sur la carte 5 - *Duros da armação Velha*, *Duros da armação do Juncal*, etc - (également mentionnés sur 6 et 7) requièrent une mémoire que seuls les plus anciens conservent car ces filets ont disparu en 1936. Tous les pêcheurs de moins de soixante ans les situent globalement au sud de l'actuel port. Au cours des enquêtes orales, tous les informateurs actifs, interrogés sur l'emplacement de ces pièges, m'ont assuré qu'ils se situaient le long du rivage, entre l'espace *Brasil* et *Pedras Negras*, comme ils ont été figurés sur la carte 9. Notons cependant qu'à l'origine, l'auteur de cette carte n'avait

pas jugé bon de les y faire figurer (comme celui de la carte 7) mais lors de nos entretiens successifs qui suivirent la réalisation de la carte, celui-ci les mentionna à ma demande comme il fut fait sur la carte 7 qui confirmait en même temps les cartes 5-6.

En fait les madragues du type *valenciana* étaient toutes au sud de l'anse mais certaines d'entre elles étaient positionnées - non pas le long du rivage selon une direction nord-sud, mais les unes derrières les autres dans le sens est-ouest ce qui, selon les anciens fut à l'origine de nombreux désagréments :

"La madrague fut condamnée car elle formait une vraie barrière qui empêchait les sardines de s'approcher de la côte. C'est pour cette raison que les valenciennes disparurent pour laisser le champ libre aux autres arts de pêche. La madrague de "Catatau" était à environ 7 à 8 milles de la plage."

La même remarque, faite au sujet des madragues sur la sélection préférentielle de telle ou telle information par rapport à une autre, s'impose quand à la somme d'informations destinées à la pêche à la palangre hauturière figurant sur les cartes 5 et 6, qui ne mentionnent les espaces de pêches côtières que dans la mesure où ceux-ci se situent entre l'anse et la zone hauturière, omettant de signaler les pêcheries qui longent le rivage vers le sud, comme les pierres dans l'anse puisque celle-ci est à peine ébauchée. Par contre, la presque totalité des pierres de la zone hauturière sont absentes de la carte 9 alors que celle-ci signale des pierres exploitées par les pêcheurs à la ligne côtière que la carte des pêcheries hauturières se dispense de mentionner. En partant du port en direction de São Martinho do Porto, il s'agit de *Patão da Faneca*, *Pegadilho*, *Pedras Negras* qui longent la côte et de *Má-Rodrigues* en direction de l'ouest.

Les îles Farilhôes et Berlenga, qui marquent la frontière - vers l'ouest - des pêcheries nazaréennes, sont les points sur lesquels le dessinateur de la carte 9 a axé son avancée vers le large, plaçant la vallée sous-marine sur un chemin dont les deux îles seraient tels des butoirs, placées à l'extrémité d'une voie qui atteint les limites des zones exploitables. La vallée sous-marine passe en fait à droite des îles Farilhôes. C'est pour cela que seules celles-ci sont mentionnées sur les cartes 5 et 6, Berlenga étant utilisée comme point de référence pour signaler l'emplacement des espaces de pêche situés dans cette zone (Exemple de l'alignement de *Coroa* : "*ponta de terra Berlenga a tocar na corredoura*" ("*point terrestre de Berlenga dans l'alignement du couloir*").

La carte 7, très proche des cartes 5 et 6, a cependant l'originalité de signaler neuf rhumbs¹ (*rumo*) calculés à partir de la pointe du promontoire et traçant, tel un éventail, les routes comprises entre le nord et l'ouest, et l'ouest et le sud (exemple : *Rumo de Nordeste*).

Les cartes 8, rappelons-le, sont dessinées par un pêcheur pratiquant la petite pêche côtière. La représentation que le pêcheur fait de la grande zone hauturière (8-1) est très schématique par rapport aux cartes 8-2 et 8-3 qui représentent les différentes aires de pêche côtière. Une feuille (21 x 29,7 cm) a suffi à son illustration alors que trois feuilles, au format identique, furent utilisées pour les autres illustrations. Ceci l'obligea d'ailleurs à dessiner le *Cana do Norte* - extrême limite à l'ouest de l'aire de pêche en question - à la même hauteur que le début de la vallée *Mar da Gamela*. Cette mer est très soigneusement marquée et noircie pour en signaler l'importance car elle marque la frontière entre la zone

(1) "Quantité angulaire comprise entre deux des trente-deux aires de vent du compas" (Dictionnaire Le Petit Robert).

hauturière et la zone fréquentée par les pêcheurs à la palangre côtière.

Notons également que quelques directions ont été relevées au compas gyroscopique (*Norueste 1/4 Oeste*) et qu'autour de la vallée sous-marine sont mentionnées les pêcheries et les mers les plus importantes, celles que tout pêcheur connaît de nom, même s'il n'y est jamais allé pêcher.

Les cartes 8-2 et 8-3 offrent davantage d'informations quand à la perception que possède ce pêcheur de l'aire de pêche qu'il s'est approprié pour exercer son métier. La carte 8-2 représente la zone d'activité située au nord du canyon et la carte 8-3, la zone sud. Les contours de chaque pierre, au-dessus desquelles l'homme pêche, sont tracés en fonction d'un repérage fait à partir du phare situé à l'extrémité du promontoire (*farol*), mais, telles qu'elles sont placées en 8-2, on ne peut réellement voir que celles-ci sont au nord du-dit phare. La carte 8-3 qui montre les pêcheries du sud devrait avoir, à l'extrême droite, la représentation des points de références initiales - le promontoire, le phare et le début de la vallée - pourtant ils n'apparaissent pas. Pour dessiner l'anse, le pêcheur a utilisé le port (*porto de abrigo*) comme point central de la carte. Les deux môles marquent les frontières entre la zone locale - l'intérieur de l'anse nazaréenne où sont notés succinctement les espaces de pêche des sennes de plage - et la zone côtière sud qui se prolonge jusqu'à la pointe figurant le port de Peniche. Choisir d'illustrer le port à cette dimension, à une échelle démesurée par rapport au reste de l'anse, peut être analysé comme étant un signal de l'importance que sa présence revêt pour cette catégorie de pêcheurs usant d'un mode de navigation peu sécurisant.

La comparaison faite entre les cartes et les discours tenus par les pêcheurs sur leurs aires de pêche respectives, me permet de saisir le degré de connaissance que ces derniers ont acquis à force de pratique. Ce savoir s'étend

également aux courants marins, au climat local, aux vents mais également à la biologie marine. A un espace, un fond est associé invariablement une espèce. La connaissance du biotope est signalée dans la toponymie *Cana da Donzela* (julienne), *Patão da Faneca* (tacaud), *Cana da Borda do Besugo* (pageot acarné). Il est donc naturel que les pêcheurs, quand on leur demande de faire l'inventaire de la faune locale, le fassent selon une classification reposant sur les biotopes - fond rocheux, fond propre, espèces pélagiques, espèces benthiques -, qui définit également le type d'engin utilisé pour la capture - ligne, filet, piège, etc. Les cartes 5 et 6 donnent toutes ces informations: elles replacent le poisson dans son biotope, informent de la qualité des fonds et de la profondeur des eaux. La carte 9 qui est faite par un pêcheur dont le métier est de pêcher des espèces démersales se déplaçant en bancs, ne signalent aucun de ces points.

Aux cartes des pêcheries est adjoint un inventaire des espèces pêchées par les Nazaréens (Tableau 48) dressé selon le critère de classification du pêcheur ayant réalisé les cartes 5 et 6, qui est le biotope de l'espèce (profondeur et qualité du fond). Ce mode d'identification des espèces est le seul auquel les pêcheurs nazaréens se réfèrent.

A la vue de ces documents-témoins - cartes des pêcheries et tableau d'identification -, il paraît alors évident de dire que les pêcheurs hauturiers ont acquis une expérience plus fine dans la reconnaissance des pêcheries et leur localisation par rapport aux pêcheurs travaillant avec des sennes de plage et même tournantes. Qu'il s'agisse de sonder les fonds ou de caler une ligne ou une palangre, ils usent en permanence d'un outil qui est à la fois engin de mesure et engin de capture. A tout moment de l'opération technique, à la calée ou à la relevée des lignes, les pêcheurs doivent savoir exactement où ils se trouvent et à quelle distance du fond. L'approximation peut être à l'origine d'un échec. Les pêcheurs à la palangre côtière ont

développé un savoir identique, quant au degré de perception des fonds marins et du milieu en général, mais limité géographiquement comme nous l'avons vu à travers l'illustration de la carte 8, sur laquelle son auteur a su mettre en valeur la zone sud qu'il exploite, au détriment de la zone nord et des grands fonds qui sont exploités par d'autres que lui.

TABLEAU 48

- IDENTIFICATION DES ESPECES PECHEES A NAZARE -
(CLASSEMENT EFFECTUE PAR LES PECHEURS A PARTIR DU BIOTOPE DE CHAQUE ESPECE)

Portugais/Français/Latin Nazaréen	ENGINS DE CAPTURE
ESPECES BENTHIQUES	
<u>GRANDE PROFONDEUR : 340 mètres, sans roche</u>	
ABROTEA DO ALTO/Moustelle blanche / <i>Phycis blennoides</i>	LIGNE
Abrótão, Abrótega	
JULIANA/Lingue espagnole/ <i>Molva elongata</i>	LIGNE
Juliana	
<u>200 mètres : fond rocheux et récifs</u>	
ABROTEA DA COSTA/Moustelle brune/ <i>Phycis phycis</i>	LIGNE
Ricardo, Barbaço	
CACAO-LISO/Emissole lisse/ <i>Mustelus mustelus</i>	LIGNE
Cação	
CANTARIL-CANTARILHO DO NORTE/Rascasse/ <i>Sebastes dactylopterus</i>	LIGNE
Cantarilho	
CHERNE/Mérqu/ <i>Polyprimum cernium</i>	LIGNE
Cherne ou Nérrou (mérrou de 10 kg et +)	
CONGRO/Congre/ <i>Conger vulgaris</i>	LIGNE+FOENE
Congro (adulte) et safio (jeune)	
DONZELA/Grande lingue/ <i>Molva molva</i>	LIGNE
Donzela	
IMPERADOR/Béryx commun/ <i>Beryx decadactylus</i>	LIGNE
Cardeal	
LEITAO/Chien espagnol/ <i>Galeus melastomus</i>	LIGNE
Leitão	
MELGA DE FERRAO/Aiguillat galudo/ <i>Squalus blainvillei</i>	LIGNE
Melga	
TUBARAO-PREGO/Squale bouclé/ <i>Echinorhinus spinosus</i>	PALANGRE COTIERE
Peixe-prego	
SAPIO/Jeune congre	LIGNE
Safio, Samirro, Caralhote (selon la maturité)	
TAMBORIL/Baudroie/ <i>Lophius piscatorius</i>	LIGNE
Tamboril	
<u>MOYENNE PROFONDEUR : moins de 200 mètres</u>	
CHOUPA/Daurade grise/ <i>Spondyliosoma cantharus</i>	LIGNE
DOURADA/Daurade royale/ <i>sparus aurata</i>	LIGNE
Dourada	
FERREIRA/Marbré/ <i>Lithognathus mormyrus</i>	LIGNE+MAILLANT
Ferreira	
GORAZ/Daurade rose/ <i>Pagellus centrodontus</i>	PALANGRE+MADRAGUE
Goraz, Ruama, Peixão (grande daurade rose)	PALANGRE
PEIXE-ESPADA/Sabre argenté/ <i>Lepidopus lusitanicus</i>	PALANGRE+LIGNE+FILET FIXE
Peixe-espada	
PESCADA/Merlan/ <i>Merluccius vulgaris</i>	PALANGRE+LIGNE
Pescada, Marmota (petit merlan)	
MARMOTA/Petit merlan/ <i>Merluccius vulgaris</i>	PALANGRE+LIGNE
Marmota	
XAPUTA/Grande castagnole/ <i>Brama Raii</i>	PALANGRE
Chaputa, Freira	
<u>A 100 mètres :</u>	
ABROTEA (De qualité inférieure à celui pêché à 340 m)	
Abrótão	
BESUGO/Pageot acarné/ <i>Pagellus acarne</i>	MADRAGUE+CASIER+LIGNE
Besugo	LIGNE+MADRAGUE
BICA/Pageot commun/ <i>Pagellus erythrinus</i>	LIGNE
Bica	
CANTARIL-CANTARILHO DO NORTE/Rascasse/	
Cantarilho	LIGNE
CABOZ/Chabot/ <i>Enophrys bulalis</i>	LIGNE
Caboz	
GORAZ/Daurade rose/ <i>Pagellus centrodontus</i>	PALANGRE
Goraz, Ruama, Peixão (selon la maturité)	

A LA SUPERFICIE DE L'EAU : grands poissons

ANEQUIM/Squale/*Oxyrhina gomphodon*
Anequim
AGULHA/Orphie/*Belone vulgaris* Flem.
Peixe-agulha
ESPADARTE/Espadon/*xiphias gladius*
Peixe-Agulha, Espadarte
TINTUREIRA/Squale/*Carcharias glaucus*
Quelha

A DIFFERENTES PROFONDEURS :

ANJO/Ange de mer commun/*Squatina vulgaris*
Peixe-anjo
AZEZIA/Sole juive/*Microchirus azevia*
Azevia
BADEJO/Lieu jaune/*Pollachius pollachius*
Badejo
CABRA FRANCESA/Malarmat/*Peristedion cataphractum*
Cabra, Cabrinha
CABRA-LIRA/Grondin lyre/*Trigla lyra*
Ruivo
CACHUCHO/Denté à gros yeux/*Dentex macrophthalmus*
Cachucho
CARANGUEJO-PILADO/Crabe/*Polybius henslowi*
Pilado
CHOCO/Seiche/*Sepia officinalis*
Choco
FANECA/Tacaud/*Gadus luscus*
Faneca
GALEOTA/Lançon/*Ammodytes lanceolatus*
Freixão, Fura-chão, Siva-freichão, Frachão
(appelé Sandilho à la criée de Nazaré)
GALO-NEGRO/St-Pierre/*Zeus faber*
Peixe-Galo, Encharroco, Alfaquim
LAGOSTA/Langouste/*Palinurus vulgaris*
Lagosta
LAGOSTIM/Langoustine/*Nephrops norvegicus*
Lagostim
LINGUADO-LEGITIMA/Sole commune/*Solea vulgaris*
Linguado
LULA/Calmar/*Loligo forbesi*
Lula
PARGO/Pagre commun/*Pagrus vulgaris*
Pargo
PATA-ROXA/Roussette/*Scylliorhinus canicula*
Pinta-Roxa
PEIXE-ARANHA/Vive/*Trachirus vipera*
Peixe-Aranha
POLVO/Pieuvre/*Octopus vulgaris*
Polvo
PREGADO/Turbot/*Psetta maxima*
Pregado, Solha
RAIA/Raie brunette/*Raja undulata*
Raia
RATAO/Aigle commun/*Myliobatis aquila*
Peixe-Rato, Rato, Ratinho
RODOVALHO/Barbue/*Scophthalmus rhombus*
Rodovalho, Parracho (jeune barbue)
SALEMA/Saupe/*Sarpa salpa*
Salema
SALMONETE-LEGITIMO/Surmulet/*Mullus surmuletus*
Salmonete
VERDINHO/Merlan bleu/*Micromesistius poutassou*
Batuco

MADRAGUE+LIGNE

MADRAGUE+LIGNE

MADRAGUE+LIGNE

LIGNE

SENNE DE PLAGE+MADRAGUE+TREMIL

LIGNE+FOENE+MAILLANT

PALANGRE

LIGNE

LIGNE

LIGNE

SENNE DE PLAGE+PIEGE SUSPENDU

SENNE DE PLAGE+PIEGE+LIGNE

LIGNE+FILET

MADRAGUE+MAILLANT

FILET FIXE+CASIER

FILET FIXE+CASIER

LIGNE+FILET

SENNE DE PLAGE+PIEGE+LIGNE

MADRAGUE+LIGNE+FILET

SENNE DE PLAGE+PALANGRE+MAILLANT

LIGNE+SENNE DE PLAGE+FOENE

SENNE DE PLAGE+POT+TURLUTTE+FOENE

MAILLANT FIXE+LIGNE

LIGNE+MAILLANT

LIGNE

LIGNE+FOENE

SENNE DE PLAGE

LIGNE+FILET+MADRAGUE

SENNE TOURNANTE

ESPECES PELAGIQUES-NERITIQUES

ANCHOVA/Tassergal/ <i>Pomatomus saltator</i>	MADRAGUE+SENNE DE PLAGE
Anchova	
BIQUEIRAO/Anchois/ <i>Engraulis encrasicolus</i>	MADRAGUE+SENNE DE PLAGE
Chacaréu	
BOGA/Bogue commun/ <i>Boops boops</i>	FILET+LIGNE
Boga	
BONITO/Bonite/ <i>Euthynnus pelamis</i>	MADRAGUE
Sarrajão	
CARAPAU/Petit chinchard/ <i>Trachurus picturatus</i>	SENNE DE PLAGE-SENNE TOURNANTE
Carapau, Charamaneco (très petit carapau)	
CAVALA/Maquereau espagnol/ <i>Scomber colias</i>	LIGNE+MADRAGUE+SENNE DE PLAGE
Cavala, cavalinha, Bejarrinha (selon la maturité)	
CHICHARRO/Chinchard/ <i>Trachurus picturatus</i>	
Negrão, Gingau, Charro, Carapau (selon la maturité)	
CORVINA/Maigre/ <i>Sciaena aquila</i>	MADRAGUE+SENNE DE PLAGE+LIGNE
Corvina, Rabeta (jeune maigre)	
PEIXE-LUA/Poisson-lune/ <i>Orthogoriscus mola</i>	MADRAGUE+SENNE
Rolim, Mula	
PEIXE-REI/Prêtre/ <i>Atherina presbyter</i>	LIGNE
Peixe-rei	
ROBALO/Loup/ <i>Labrax Lupus</i>	FILET+LIGNE
Robalo, Robalete (petit loup)	
SAFIO/Jeune congre	LIGNE
Safio, Samirro, Caralhote (selon la maturité)	
SARDA/Maquereau commun/ <i>Scomber scombrus</i>	LIGNE+MADRAGUE+SENNE DE PLAGE
Sarda	
SARDINHA/Sardine/ <i>Clupea pilchardus</i>	SENNE DE PLAGE+MADRAGUE+SENNE TOURNANTE
Sardinha, Petinga et Padachim (petites sardines)	
SARGO-LEGITIMI/Sar/ <i>Diplodus sargus</i>	FILET+LIGNE
Sargo	
SAVELHA/Alose feinte/ <i>Alosa fallax fallax</i>	MADRAGE+SENNE DE PLAGE
Savel, Saboga, Savatelha	

ESPECES FLUVIALES (Alcoa):

BOGA/Bogue/ <i>Boops boops</i>	MAILLANT+LIGNE
Boga	
ENGUIA/Civelle/ <i>Anguilla anguilla</i>	TROUBLE
Meixão	
ESCALO DO NORTE/Chevesne/ <i>Leuciscus cephalus</i>	PIEGE
Bordal, Bordalo	
INGUIA/Anguille/ <i>Anguilla anguilla</i>	PIEGE
Iroz Machinho	
INGUIA-FEMEA/Anguille femelle/ <i>Anguilla anguilla</i>	PIEGE
Inguia	
LINGUADO/Sole commune/ <i>Solea vulgaris</i>	LIGNE
Linguado	
ROBALO PEQUENO/Lupasson/ <i>Labrax Lupus</i>	LIGNE/PIEGE
Robalete	
TAINHA/Mulet à grosse tête/ <i>Mugil cephalus</i>	FILET+LIGNE
Tagana	

ESPECES DIVERSES

AMEIJOA/Telline/ <i>Tapes decussatus</i>	CUEILLETTE
Ameioja	
BERBIGAO/Coque/ <i>Cardium edulis</i>	CUEILLETTE
Berbigão	
LAPA/Patelle/ <i>Dipponaria algesirae</i>	CUEILLETTE
Lapa	
LINGUEIRO/Solen/ <i>Solen vagina</i>	CUEILLETTE
Lingueirão	
PE DE BURRO/Praire/ <i>Venus verrucosa</i>	CUEILLETTE
Pé de burro	
PERCEVE/Pouce-Pied/ <i>Lepas anatifera</i>	CUEILLETTE
Percevo, Percebe	

ESPECES NON IDENTIFIEES PECHEES A NAZARE

Mer:	<i>Bufão</i> (dont le foie est utilisé pour faire de l'huile)
	<i>Macamarte</i>
	<i>Cação franco</i>
	<i>Sargueta</i>
	<i>Orega</i>
	<i>Ferranho</i>
Fleuve :	<i>Reivaco, Bordal</i>

C) DROITS D'USAGE

Il existe une différence bien établie entre la propriété publique - qui caractérise le territoire d'un groupe - et la propriété privée - qui est attachée au territoire d'un individu.

Parce que les pêcheries sont à la fois propriétés publiques et propriétés privées, leur droit d'usage répond à un ensemble de règles coutumières et légales.

Aux limitations spatiales des zones de pêche s'ajoutent des limitations temporelles. Rotation des équipages exploitant un même espace, durée des sorties, périodes de pêche, etc., sont des moyens détournés de restreindre les droits d'usage des espaces marins.

a- L'usage du rivage

Toutes les pêches - anciennes ou actuelles - pratiquées le long du rivage nazaréen, ou à quelques mètres de celui-ci, n'ont pas été systématiquement réglementées. L'emplacement des anciennes madragues, situées au sud de *Brasil*, était libre d'accès comme l'étaient les pêcheries entre *Salgueiro* à *Esprangeira* pour la pêche au crabe ou encore pour la pêche à la canne. Un droit d'usage n'a été appliqué que lorsque ces espaces de pêche ont été exploités par les pêcheurs à la senne de plage.

C'est à l'origine le grand nombre de filets calés dans l'anse qui a amené les pêcheurs à délimiter leur terrain d'action. Et la connaissance empirique des fonds de l'anse, où se mêlent sable, vase et roches, a permis d'en signaler les dangers. Ainsi, en respectant les dimensions

(1) Un pêcheur du Languedoc disait "Lorsqu'on a repéré un bon coin, on fait des tours et des détours avec la barque avant d'atteindre le lieu "pour noyer le poisson" et pour que les "autres" ne repèrent rien, mais ce manège ne trompe personne."

d'un espace, un équipage est certain de ne pas endommager son filet contre des roches mais également de ne pas gêner le travail d'un autre équipage calant dans l'espace voisin. Mais à une époque où le nombre de sennes de plage était très élevé par rapport à celui des pêcheries exploitables, l'administration vint à prendre des mesures réglementaires.

Le grand nombre de sennes inscrites à Nazaré - on en comptait 145 en 1952 - a donc obligé la capitainerie à prendre en charge l'organisation de cette pêche et à instituer des tours pour chaque équipage afin d'éviter des conflits. Pour cela, celle-ci a reconnu officiellement l'existence des espaces dont elle a conservé la désignation locale en consignait la toponymie originelle et les emplacements empiriquement délimités par les pêcheurs.

La capitainerie ouvrit trois cahiers d'enregistrement (*caderno de registo*) sur lesquels figuraient les noms des espaces auxquels ils se référaient :

CAHIER N°1 - *Ensejo da manhã*¹ (ou *sêjo da manhã*) destiné aux inscriptions pour la pêche, du lever du soleil jusqu'à 9 heures du matin sur *Moiteira, Paus, Coroa, Esquininha, Lanço Norte* et *Sprum*.

CAHIER N°2 - *Amarados*² réservé à la pêche de jour qui commence vers 9 heures et se termine vers 19 heures sur *Esquininha, Lanço Norte* et *Sprum*.

CAHIER N°3 - *Ensejo da noite*³ (ou *sêjo da noite*) pour enregistrer les demandes concernant les pêches de nuit effectuées après 19 heures et jusqu'au début de la pêche matinale *ensejo da manhã*, sur *Moiteira, Paus, Coroa, Esquininha, Lanço Norte* et *Sprum*.

(1) Littéralement "opportunité, occasion favorable" (*ensejo da manhã*: opportunité du matin).

(2) Littéralement "Poussé au large, qui vogue en pleine mer" (navire) : se dit d'un hydravion qui a amerri.

(3) "Opportunité de la nuit".

Pour être autorisé à pêcher avec une senne de plage, les pêcheurs doivent faire une demande de réservation d'un espace. Cette demande est faite directement à l'officier maritime de service à la capitainerie (à la criée dans le passé) par les propriétaires des filets ou les patrons de pêche. Ceux-ci doivent désigner l'espace sur lequel ils prétendent travailler. Il leur est interdit de s'inscrire pour plus d'un espace à la fois. L'officier maritime indique aux demandeurs leur jour et leurs heures de travail.

Les espaces de pêche situés à l'extrême sud échappent à toute obligation d'inscription. *Ferro Morto*, *Dois Bicos*, *Juncal*, *A-Velha*, *A-Nova* et *Sisal*, traditionnellement exploités par les madragues, ont toujours été d'accès libre. La capitainerie limite son action à la portion de rivage située entre le promontoire et le fleuve Alcoa.

Certains espaces sont demandés plus fréquemment que d'autres. Pour éviter que trop de sennes s'y succèdent, la capitainerie limite à quatre le nombre de rotation par espace, en travail continu, représentant un potentiel de 12 marées par jour. Avant la construction du port et à une époque où les sennes étaient nombreuses, la rotation était de sept filets par espace, ce qui rendait possible 98 marées par jour (Tableau 49).

Le tableau des rotations de 1965 montre qu'à 8 h 45 la première senne est calée. Il est accordé 45 minutes aux pêcheurs pour effectuer le mouillage du filet. A 9 h 30, les pêcheurs reviennent vers la plage où ils attendent 15 minutes. A 9 h 45 l'équipage a 30 minutes pour haler le filet car à 10 h 15 précises il doit avoir quitté les lieux, la senne suivante étant à son tour calée, et ainsi de suite jusqu'à la septième. La même lecture s'applique au tableau des rotations de 1987, avec cependant des temps plus longs - 1 heure pour le mouillage, 30 minutes d'attente et une heure pour le halage - qui s'explique par la baisse constante du nombre des inscriptions.

TABLEAU 49

ROTATIONS DE JOUR EN 1965
(selon C. Correia)

Numéro	Entrer	Caler	Haler	Sortir
1	8h45	9h30	9h45	10h15
2	10h15	11h00	11h15	11h45
3	11h45	12h30	12h45	13h15
4	13h15	14h00	14h15	14h45
5	14h45	15h30	15h45	16h15
6	16h15	17h00	17h15	17h45
7	17h45	18h30	18h45	19h15

ROTATIONS DE JOUR EN 1987
(D'après les cahiers de la capitainerie)

Numéro	Entrer	Caler	Haler	Sortir
1	9h00	10h00	10h30	11h30
2	11h30	12h30	13h00	14h00
3	14h00	15h00	15h30	16h30
4	16h30	17h30	18h00	19h00

TABLEAU 50

- NOMBRE D'INSCRIPTIONS PAR ESPACE -

Années	Mois	Esquininha	Norte	Sprum	Moiteira	Paus	Crôa	Total/marées/mois
1987	mai	68	68	68				204 <i>marées</i>
	juin	72	76	88				236 //
	juillet	44	44	44				132
Total/espace		184	188	200				
1990	mai	5	4		15	1		25 <i>marées</i>
	juin				4		9	13 //
	juillet		7		20		9	36
	août		17		11		13	41
	septembre		13		8		9	30
	octobre				3		7	10
novembre						4	4	
Total/espace		5	41	0	61	1	51	

Dans le passé, le passage d'une période à une autre (des pêches du matin à celles de la journée) se faisait dès que l'officier maritime hissait un pavillon rouge portant une croix jaune en haut d'un mât situé en face de l'ancienne criée. A 8h00 du matin, il informait ainsi que les derniers équipages inscrits dans le cahier du matin avaient 45 minutes pour haler et terminer leur travail avant que n'arrivent les premiers équipages inscrits pour la journée. Il s'agissait donc de ne pas être en retard ou d'empiéter sur le tour de l'équipage suivant sous peine d'amende pour les retardataires. Le calage des sennes se succédait ainsi du matin au soir dans les espaces tirés préalablement au sort. Quand la mer était mauvaise, l'officier hissait une bannière jaune pour interdire la pêche à la senne et si les pêcheurs ne tenaient pas compte du signal - cédant parfois à la nécessité de travailler coûte que coûte pour nourrir leurs familles -, ceux-ci pouvaient être verbalisés et payer une amende. Les autorités de Nazaré tentaient cependant d'éviter ces brimades qui nuisaient à la vie des pêcheurs dont le fragile équilibre financier était assujéti à l'effort journalier qu'ils faisaient contre la mer.

Les patrons de pêche devaient donc se dépêcher pour s'inscrire dans les espaces reconnus comme étant les plus productifs. Ce système de rotation évitait le désordre et les protestations des pêcheurs qui pouvaient accuser la capitainerie de favoriser tel ou tel équipage.

Les pêcheurs ont des préférences. C'est ainsi que *Esquininha* a été abandonné. La dernière calée dans cette pêcherie remonte officiellement au 31 octobre 1986¹. Aux dires des pêcheurs, cet espace exigeait trop de travail pour un résultat faible. Mais il a été précédemment expliqué que la présence de roches dans les trois espaces contigus - *Paus*, *Crôa*, *Esquininha* -, exigeait une grande habilité pour

(1) En février 1987, lors d'un bref séjour à Nazaré dans le cadre de mon projet de thèse, j'ai observé la présence d'une senne calée sur *Esquininha* qui ne fut jamais consignée. Il s'agissait certainement de l'un des derniers coup de senne dans cet espace.

caler un filet, le risque d'endommager le matériel étant élevé. En revanche, *Moiteira*, riche en poulpes et en *carapau* est très prisé :

"En fin de journée, vers 6 heures, les carapau vont se réfugier à l'abri du promontoire, à Moiteira, car l'eau y est plus longtemps chaude. C'est pour cela que les sennes locales vont sur cet espace. Paus et Crôa sont aussi riches en poulpes que les pêcheurs pêchent avec une ligne enroulée autour du doigt."

Aujourd'hui encore, l'accès aux espaces marins sont théoriquement réglementés. Les cahiers du matin et de la journée sont toujours à la disposition des pêcheurs mais le cahier de la nuit a été supprimé entre-temps. L'abandon du cahier de nuit fut effectif en 1988 d'autant que, si l'inscription pour la pêche en nocturne était obligatoire jusqu'à cette date, elle était en fait purement symbolique puisque le système des rotations ne s'appliquait pas la nuit. Entre 19 heures et 9 heures le lendemain, les pêcheurs calaient librement leurs filets. Les premiers arrivés choisissaient la portion de littoral qui leur convenait. Une réglementation de cette pêche de nuit ne s'imposait pas car peu de pêcheurs profitaient de cette liberté. Il était en effet très difficile de caler des sennes de plage la nuit alors que l'anse était envahie par les pêcheurs au lamparo.

Le petit nombre de senne de plage - 3 utilisées en 1993 - n'impose plus les tours ni la réservation préalable d'un espace. Le tableau des rotations n'a plus lieu d'être. Les pêcheurs peuvent travailler à volonté sans craindre de nuire au déroulement des activités des autres équipages. Malgré cela, les derniers patrons continuent à venir à la capitainerie où ils font enregistrer leurs propositions de pêche. Mais concrètement, si les demandes sont toutes acceptées par la capitainerie, ceci ne veut pas dire que les

pêcheurs vont pour autant user de leurs droits. Au début des enquêtes de terrain, j'ai consulté à plusieurs reprises les cahiers pour m'informer des éventuelles opérations de pêche à venir. La plupart du temps, l'équipage n'était pas au rendez-vous. Les raisons en étaient simples. Puisque le caractère obligatoire de l'inscription avait disparu pour faire place à une simple formalité révélant l'attachement des anciens aux traditions, les patrons s'inscrivaient "à tout hasard". Dans le passé, si le pêcheur décidait de ne pas se rendre à la plage, il perdait son tour et par conséquent sa journée de pêche. Aujourd'hui, le rivage est quasiment inexploité et la durée de l'opération de pêche est ainsi modifiée. Auparavant, la cadence imposait des horaires stricts et des temps d'action courts d'environ une heure et demie. Aujourd'hui, les pêcheurs travaillent facilement huit heures, compte tenu du temps passé pour accéder au port, pour atteindre le rivage à la rame, pour se rendre à la criée, etc. La senne reste calée en mer quatre à cinq heures alors qu'initialement la durée était en moyenne d'une trentaine de minutes.

Pour les raisons qui viennent d'être évoquées, il est impossible d'utiliser les cahiers d'enregistrement pour établir des statistiques des marées de ces dernières années. Les chiffres sont faux puisque la capitainerie enregistre la demande d'un pêcheur sans jamais mentionner si celui-ci a usé de son droit ou pas. Les chiffres des *marées* que je communique doivent donc être pris à titre indicatif (Tableau 50). Il en est de même pour tenter d'estimer la fréquentation d'un espace par rapport à un autre.

Actuellement, *Moiteira*, *Lanço Norte* et *Sprum* sont les trois derniers espaces exploités par les trois ultimes sennes de plage.

b- L'usage de l'anse et de ses abords

Les eaux proches du rivage, pour la pratique de la petite senne tournante et des lignes simples, peuvent être exploitées avec des embarcations de faible tonnage. Les pêcheurs appliquent entre eux un code d'honneur définissant les comportements en mer, à partir duquel chaque équipage peut exploiter une aire de pêche sans nuire au travail d'autrui.

Quand il est dit que le droit d'usage est déterminé par la pratique, il convient de préciser que ce droit s'exerce par la seule présence du pêcheur sur le lieu de pêche. La présence d'une embarcation annexe utilisée pour répandre de l'appât sur la future aire de pêche est suffisante pour que les autres unités s'en éloignent et aillent appâter ou caler un peu plus loin. De ces principes et de ces accords tacites passés entre les membres de la communauté nazaréenne, nulle administration n'en a légalisé les termes. En contrepartie, l'Administration centrale a dû prendre certaines dispositions pour imposer des règles. Celles-ci stipulent qu'en général les embarcations doivent caler les filets et allumer les sources lumineuses utilisées pour l'attraction du poisson à une distance supérieure d'un quart de mille d'une autre embarcation qui a déjà allumé ses feux ou qui a commencé l'opération de pêche (art.13 alinéa 3) et l'article 1er de l'arrêté ministériel n°57/89 du 28 janvier ajoute que : *"L'utilisation des sources lumineuses n'est autorisée qu'à partir d'une distance de 2 milles de la côte"*¹. Ces deux articles, qui s'appliquent à l'échelon national, sont assortis d'un alinéa visant à en annuler l'application à Nazaré. Cet alinéa énonce que *"la disposition de l'alinéa 3 ne s'applique pas à la pêche à la*

(1) L'utilisation de plusieurs annexes porte-feu n'a pas d'exemple à Nazaré quelle que soit la taille du filet ou de l'embarcation mais elle est courante dans les autres ports. La loi impose alors que ces sources lumineuses ne s'écartent pas de plus de 50 mètres les unes des autres et qu'elles travaillent toujours en présence de l'embarcation-mère ce qui n'est pas le cas ici.

senne candil dans les eaux juridictionnelles de la capitainerie de Nazaré."¹

Ainsi, l'Etat concède aux pêcheurs de Nazaré certaines prérogatives qui leur permettent de continuer d'exercer une pêche traditionnelle dont les particularités sont autant d'éléments constitutifs de leur identité.

L'usage de la zone de pêche, située à l'extérieur de l'anse, est conditionné par un ensemble de règles établies par la communauté elle-même. Qu'il s'agisse des senneurs côtiers, des caseyeurs, des ligneurs ou des palangriers qui sillonnent les eaux, tous ont pour règle commune de se croiser sans nuire au travail d'autrui, c'est-à-dire sans arracher au passage une balise ou un filet. Seuls les filets maillants ont l'obligation d'être calés à plus d'un quart de mille de la côte ce qui a eu pour effet de faire disparaître certaines pratiques localisées dans la zone de lame.

La pêche côtière se pratique légalement à une distance de 2 milles de la côte pour les petites embarcations mais de 6 milles pour les embarcations de moins de 100 tonneaux. Les chalutiers de plus de 100 tonneaux pêchent normalement à une distance de 12 milles.

Ces dispositions visant à réserver des zones de pêche selon des pratiques répondent à une nécessité de séparer la pêche au large de la petite pêche afin d'éviter que les grandes unités se rapprochent du littoral et concurrencent les petites. Une grande partie des stocks de poisson vit sur le plateau continental, dans des eaux relativement peu profondes où peuvent opérer grandes et petites unités. Les chalutiers, pourvus d'un équipement perfectionné, ont un rapport coût-efficacité élevé. Leur

(1) Décret Réglementaire n°3/89 du 28 janvier - art. 13, alinéa 2, 3 et 5 - Arrêté ministériel n°57/89 du 28 janvier, article 1er, alinéa a et b. Diário da Republica - I série n°24 - 28.1.1989.

présence dans les espaces de pêche réservés à la petite pêche met en péril le gagne-pain des artisans-pêcheurs.

Dans la pratique, toutes les embarcations côtières nazaréennes exploitent les fonds situés à proximité du rivage, à quelques dizaines de mètres de la plage. La majorité des embarcations non-pontées, mais également les senneurs pontés à moteur intérieur, croisent suffisamment près de la côte pour qu'un oeil averti en reconnaissent les couleurs, sinon les caractéristiques. Les chalutiers étrangers quant à eux, sont souvent vus dans la zone des 3 milles ce qui a créé des tensions entre eux et la communauté nazaréenne :

"Les chalutiers travaillent normalement sur les zones appelées Parcel, au moins à 6 milles de la côte mais en fait ils viennent jusqu'à 3 milles, on peut les voir de la côte. Mais le temps que la police maritime arrive, ils sont déjà partis."

Les règles d'usage des autres pêcheries sont dictées par un code coutumier reposant sur un consensus entre les pêcheurs parce qu'elles entrent dans le patrimoine individuel de son inventeur. En effet, tel le découvreur d'une épave qui renferme un trésor, le pêcheur qui "tombe sur un bon coin" s'en approprie les richesses et garde le secret. Ce patrimoine individuel concerne l'exploitation des pierres, des roches, des épaves ou de tout autre saillie du fond, véritable repère d'une certaine faune :

"En principe, on ne cale pas sur les pierres d'un autre pêcheur si le lieu est tenu réellement secret mais c'est souvent un secret de Polichinelle; c'est donc possible que ça arrive."

Le secret est cependant conservé et respecté par les membres de la communauté :

"Si on respecte le lieu secret ça signifie que le secret est connu de tous. Sinon ça ne serait pas possible parce qu'un jour où l'autre on finirait par se retrouver au-dessus de la même "pierre."¹

Bien qu'aujourd'hui encore, certains pêcheurs découvrent de nouvelles pêcheries (il peut s'agir parfois de la redécouverte de pêcheries oubliées parce que non transmises), il semblerait que les nombreux usages, sondages et passages effectués ont réduit les possibilités de découverte dans la zone de pêche locale principalement, mais celle-ci reste cependant toujours possible aux abords du canyon de Nazaré.

c- Les limitations temporelles : le découpage du temps de travail

Nous avons vu que l'usage des *lanço* était à la fois réglementé dans l'espace et dans le temps. Dans le découpage du temps de travail, il existe d'autres "unités" de temps. La notion de saison apparaît comme une limitation temporaire - bien qu'indirecte - du droit d'usage de l'espace marin.

La saison est soit naturellement imposée par la réalité écologique, soit imposée administrativement par une mesure réglementaire. Au mot "saison", Paul Jorion donne trois sens :

"La saison est l'époque de l'année où il est possible de pêcher une certaine espèce animale.

La saison est une unité de durée de travail pour le pêcheur.

La saison est une unité de compte dans la comptabilité de l'entreprise qu'est un bateau de pêche." (Jorion, 1979, p. 134)

Quand la saison de pêche correspond à la capture d'une espèce animale - au moyen d'un procédé qui lui est propre -, la capture peut être libre ou faire l'objet d'interdictions ou de restrictions. Ces limitations peuvent prendre la forme par exemple d'une interdiction de pêcher certaines espèces pour leur protection; la pêche à la civelle n'est autorisée que quatre mois par an à Nazaré et c'est le capitaine du port qui fait savoir, par voie d'affichage, quelles sont les dates d'ouverture et de fermeture (Tableau 51); ou il peut s'agir au contraire d'une limitation par la prohibition d'engins - épervier, certains types de dragues à main pour la pêche à la civelle, filet draguant dans l'anse, etc. -, ou encore de l'octroi d'une licence spéciale - pour la pêche au loup au filet fixe dans le passé, pour la pêche à la civelle aujourd'hui - pour limiter le nombre d'exploitants et préserver la faune.

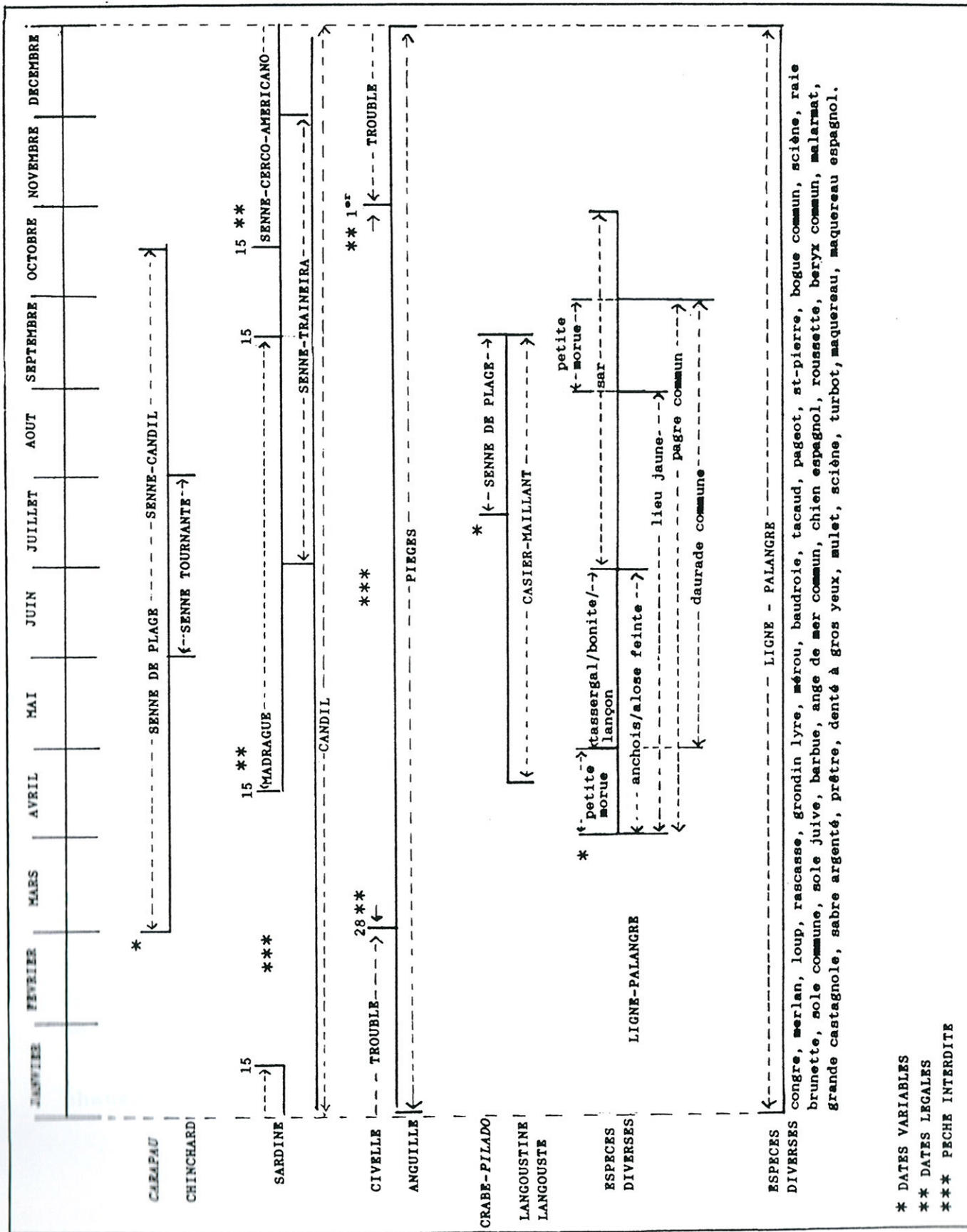
L'ensemble de ces mesures émane de l'Administration centrale qui dicte une loi générale mais chaque capitainerie, qui a la charge^{de} son application, peut aussi l'adapter aux conditions particulières.

A Nazaré, trois espèces ont ainsi fait l'objet d'une réglementation : la sardine, la civelle et le loup.

Jusque dans les années 1930, une loi nationale interdisait la pêche à la sardine du mois de janvier au mois de mars. Les circonstances économiques qui suivirent la crise de la sardine obligèrent l'Etat à annuler cette mesure. A présent, bien que cette pêche soit autorisée toute l'année, les pêcheurs nazaréens s'auto-réglementent et attendent la saison chaude pour l'exploitation intensive de l'espèce. Dès le printemps, les pêcheurs au *candil* et à la senne de plage sortent leur matériel de pêche, suivant ainsi le cycle naturel des espèces recherchées. La période d'exploitation commence - dès lors qu'un pêcheur décide d'aller en mer et de "tester" une pêcherie. Si la tentative se révèle concluante, et qu'il s'en revient au port avec une prise

TABLEAU 51

- CALENDRIER DES ACTIVITES DE PECHE -



suffisamment importante pour inciter les autres pêcheurs à aller en mer, ceux-ci, dès le lendemain, se mettent au travail. C'est ainsi que débute à Nazaré la saison de pêche à la senne *candil*.

A l'inverse de la pêche à la sardine, la pêche à la civelle s'effectue sur une période très courte et fait l'objet d'une réglementation sévère. L'animal doit être pêché à l'état larvaire, avec un outil conforme à la loi et par un nombre limité de pêcheurs. C'était dans un même souci de protection animale qu'autrefois la capitainerie octroyait, en nombre limité, des licences pour la pêche au loup. Les pêcheurs licenciés devaient alors utilisés des filets avec des mailles réglementaires.

La saison de pêche, en limitant dans le temps le droit d'usage de l'espace marin, est perçue par les pêcheurs comme étant une unité de temps de travail.

L'année des pêcheurs de Nazaré est divisée en deux saisons : la saison chaude - l'été - et la saison froide - l'hiver. Le printemps est en fait le début de la saison chaude et le passage de l'été à l'hiver est brutal au point que l'automne est considéré comme un prolongement de l'été. Il n'y a pas de date précise pour signaler le passage d'une saison à l'autre. La saison chaude commence vers avril, en fait dès que les premiers senneurs *candil* apparaissent dans l'anse, leur disparition marquant souvent l'entrée de l'hiver comme l'ouverture de la pêche à la civelle le 1er novembre. Les pêcheurs parlent alors d'activités d'hiver et d'activités d'été. Pour bon nombre de pêcheurs, ces deux saisons rythment leur vie.

Pour ce qui concerne l'entreprise qu'est la bateau de pêche et les revenus qu'elle assure à chacun des membres de l'équipage, la saison d'hiver est généralement beaucoup moins lucrative que la saison d'été.

Le passage de l'une à l'autre des saisons marque un changement technique pour ceux qui pratiquent successivement

deux types de pêches - le casier l'hiver et la palangre l'été par exemple - ou un déplacement dans l'espace pour ceux qui quittent Nazaré pour s'en aller pêcher la morue et qui reviennent l'été travailler à bord d'un *candil*. Il signale aussi le début de la saison de pêche pour les pêcheurs à la senne de plage qui restent inactifs tout au long de l'hiver ou encore le passage d'une activité terrestre à une activité maritime comme c'est le cas pour les jeunes pêcheurs nazaréens qui attendent les vacances scolaires pour aller en mer ou pour les pêcheurs de la plage de Pedrogão qui travaillent neuf mois à l'usine et les trois mois d'été en mer.

D'autres unités de mesure du travail fractionnent les activités de pêche. Pour tous les métiers de pêche à Nazaré, l'unité définissant une période d'activité en mer est la journée. Au cours d'une journée de pêche, un équipage effectue un certain nombre de coups de filet (ou de calées d'une palangre) qu'il comptabilise en usant du vocable *marée* (*maré*). Dans le vocabulaire portugais, *marée* a le même sens qu'en français, c'est-à-dire qu'il désigne le mouvement alternatif et journalier des eaux de la mer ou le temps passé en mer compris entre le départ du port et le retour - marée de 12 heures, de 24 heures, etc. -, mais les Nazaréens lui donnent un autre sens. Il traduit les "mouvements alternatifs" du filet entrant et sortant de l'eau; trois calées au cours d'une même sortie équivalent à trois *marées*. Le nombre de *marées* est une unité de mesure utilisée par la criée pour établir des statistiques locales, chiffres de référence pour l'attribution de primes en cas de destruction d'embarcation.

Les pêcheurs sont autorisés à pêcher cinq jours par semaine - du lundi au vendredi.

Il est aujourd'hui courant de voir l'ensemble des pêcheurs-artisans rester à terre dès le vendredi soir. Pendant longtemps, ils n'auraient pas pu imaginer un tel

désarmement. La nécessité journalière de nourrir une famille empêchait les hommes, pratiquant une pêche de subsistance, d'envisager un repos dominical. Le nombre de jours par an durant lesquels il était impossible de mettre les embarcations à l'eau suffisait à appauvrir les familles et à leur faire connaître la famine. Aujourd'hui encore, des pêcheurs retraités partent à bord de leurs petites embarcations pour prendre quelques pièces pouvant améliorer l'ordinaire ou leur assurer un revenu complémentaire. Ceux-là pêchent le samedi et le dimanche parce qu'ils ne veulent jamais vendre leurs prises à la criée.

Les pêcheurs se sont vus octroyer deux jours d'arrêt de travail hebdomadaire. Cette décision, prise par le gouvernement portugais, fut l'une des revendications qui suivirent le 25 avril 1974. Cette revendication, faite par les pêcheurs des grandes unités, n'eut pas le même impact sur les communautés artisanales. Poussés par des impératifs écologiques, le principe de l'arrêt de travail fut adopté par de nombreux pays dont l'objectif principal était de ralentir la surexploitation des eaux du littoral. Ainsi assimilés aux travailleurs terriens, tous les pêcheurs ne perçoivent pas ces deux jours d'inactivité comme un temps de repos. Encore aujourd'hui, et malgré l'évolution des embarcations et la construction d'un port facilitant l'accès à la mer les jours de mauvais temps, l'intégralité de la flottille nazaréenne reste à quai durant de longues semaines hivernales (Tableau 70). Combien de fois ai-je observé qu'après des jours entiers de brouillard et de pluies torrentielles, le beau temps faisait une brève apparition en fin de semaine pour disparaître à l'aube du lundi suivant. Un seul exemple : entre décembre 1993 et janvier 1994, aucune embarcation n'est allée en mer durant 5 semaines. Au cours des mois de février et de mars qui suivirent, les patrons des plus grandes unités nazaréennes - senneurs et palangriers - choisirent de rester à quai plutôt que de revenir avec des prises trop faibles pour couvrir les charges de fonctionnement. D'autres préférèrent mettre leur

embarcation en carénage, comme l'exige la loi, au cours des mois de mars et avril réputés pour leur faible rendement.

Désormais, selon les types de pêche, les pêcheurs travaillent de manière plus ou moins intensive mais toujours dans une période limitée à cinq jours ouvrables. Seuls les pêcheurs à la senne de plage, si peu nombreux aujourd'hui, ont conservé le droit de caler un filet le samedi et le dimanche quand les prises de la semaine ont été trop faibles. Cet usage répond à une nécessité qui s'est étendue à l'ensemble des pêches *locales*. Dans la même période hivernale, évoquée plus haut, les équipages des senneurs *locaux* commencèrent à travailler à la fin du mois d'avril mais ils ne pêchaient qu'en fin de semaine pour que la vente de leur production puisse compenser une semaine sans revenu.

Pour les pêcheurs à la senne de plage, l'unité de travail n'est pas la journée puisque celle-ci a été longtemps découpée en trois périodes de pêche : le matin, l'après-midi et la nuit. Pour les quatre dernières sennes de plage actuellement exploitées, le système des rotations et la réglementation n'est plus appliqués. La saison ne peut également plus être une référence en raison de l'activité réduite et sporadique de chaque équipage; c'est la *marée*, l'unité de travail la plus petite, à laquelle les pêcheurs aujourd'hui se réfèrent.

Quels que soient les moyens employés pour limiter l'usage des espaces de pêche - limitations spatiales ou limitations temporelles - et protéger le milieu marin - engins prohibés, espèces protégées -, le comportement des pêcheurs vis-à-vis de leur outil de travail qu'est la mer reste une question sans cesse d'actualité.

Bien qu'il existe des moyens légaux pour faire respecter l'usage des espaces marins, la pêche reste un métier où l'auto-réglementation est nécessaire. Ce contrôle repose essentiellement sur la volonté des hommes de s'entendre entre eux. La relative petitesse de la communauté de pêcheurs nazaréenne pourrait en faciliter l'entreprise

mais les hommes, qui se connaissent tous, ne se respectent que lorsqu'ils appartiennent à un groupe d'individus exerçant le même *métier*. C'est pour cela que le pêcheur à la senne de plage, par exemple, n'est jamais à l'abri d'un mauvais tour que lui jouera un pêcheur à la senne *candil*. En cas de conflit entre deux corporations, les pêcheurs sauront choisir leur camp et faire respecter leurs droits. Mais la concurrence émousse parfois les responsabilités et dans chaque port la police maritime surveille étroitement l'ensemble des zones de pêche et le respect de leurs limitations.

CHAPITRE 5 - CONSTITUTION DU METIER A TRAVERS LES SAVOIRS

La pêche est une activité complexe qui fait appel aux sens, à la perception et à l'analyse, aboutissant à un savoir-faire qui est l'ensemble des comportements maîtrisés. Ce savoir ne s'acquiert pas seulement par transmission mais également par l'expérience que seule la pratique confère. On ne peut donc dissocier dans l'analyse l'apprentissage didactique de l'acquisition empirique.

A) DU METIER APPRIS AU METIER TRANSMIS : L'APPRENTISSAGE

Le rôle du maître revient, selon l'époque et la technique enseignée, soit à un membre de la famille - le père, l'oncle,... -, soit à un étranger - le patron de pêche - véritable substitut de l'autorité paternelle. Rappelons que par tradition, un père travaille avec son fils lorsqu'il est propriétaire et patron de son embarcation mais que dans le cas contraire, le fils doit intégrer un équipage qui n'est pas celui où exerce son père.

Dans le premier cas, il s'agit de la transmission d'un patrimoine, d'un "capital", et nous sommes en présence d'un testateur et d'un héritier comme le rappelle ce propos déjà cité :

"Les barques se transmettaient aux fils et après elles disparaissaient. Non, ce qui se transmettait aux fils c'était plus le savoir du père..."

Dans le second cas, il s'agit d'un enseignement qui met en présence un maître et son apprenti.

a- Apprentissage au sein d'un équipage "étranger"

Dans la constitution des équipages, et avant que la construction du port ne vienne modifier l'organisation des pêches, on a toujours noté la présence d'un ou plusieurs enfants dont le grade était fonction du degré de leur apprentissage : le *garçon novice* (*rapaz novo*) de 10 à 14 ans et le *garçon de terre* (*rapaz da terra*) de 14 à 17 ans qui ne pouvaient embarquer et le *jeune homme* ou mousse (*moço*), âgé de 17 à 20 ans, qui travaillait à terre ou en mer selon les besoins et le type d'équipage auquel il appartenait.

Ces échelons gravés par l'apprenti correspondent, théoriquement, à trois phases d'apprentissage qui se succèdent ainsi : phase d'observation, phase de participation et phase d'exécution. En pratique, ces périodes d'apprentissage ne sont pas si clairement distinctes les unes des autres; le passage d'un "état d'apprentissage" à un autre répondant à des conditions variables. Selon l'époque dans laquelle se situe l'apprentissage, le type de pêche pour lequel l'apprenti est formé, l'équipage qu'il va intégrer, et enfin, la personnalité du maître, ce "plan d'apprentissage" est plus ou moins proche de la réalité. Schématiquement, on peut dire que la génération des *anciens* a connu ce mode d'apprentissage en trois temps. Leurs fils qui ont aujourd'hui une quarantaine d'années ont connu un apprentissage plus souple, adapté aux nouvelles méthodes de pêche apparues entre-temps. Quant à la jeune génération, elle ne connaît pas cette méthode car l'école qui la forme, en restructurant l'enseignement, a redéfini le contenu des phases d'apprentissage.

Théoriquement, dans la phase d'observation, le *garçon novice* regarde ses aînés accomplir un certain nombre de tâches dans un contexte donné dans un but défini. Normalement il est un témoin - ou plus précisément un récepteur passif -, mais en fait c'est un "récepteur actif" car le *garçon novice*, qui n'a pourtant pas encore le statut d'apprenti, est une main-d'oeuvre qui s'ajoute à la force de travail des hommes d'équipage restés à terre. C'est un aide qui doit faire gagner du temps aux adultes. Cette fonction supplétive des jeunes recrues est sous le contrôle d'un vieux pêcheur - le *velho de terra* - responsable de l'ensemble des activités terrestres et dont l'autorité à terre est aussi forte que celle du patron de pêche en mer. C'est lui qui détermine le rôle de chacun en fonction des besoins - surveillance des filets, des appareils, du retour des embarcations. Mais il s'agit toujours d'activités sans relation directe avec l'opération de pêche proprement dite et qui, accomplies par les *garçons novices*, permettent de libérer une main-d'oeuvre plus spécialisée comme, par exemple, celles des *garçons de terre*. Cette utilisation du *garçon novice* en "main-d'oeuvre détournée", pour accomplir en fait le travail d'un autre, n'est jamais clairement énoncée dans le contrat qui le lie au patron de pêche; les modalités de cette fonction sont réglées par le besoin ou non de main-d'oeuvre additionnelle.

Le *garçon de terre* est une main-d'oeuvre que l'on peut qualifier de complémentaire puisqu'il intervient directement dans l'une des phases de l'activité de pêche. Notamment, il aide les femmes à trier le poisson et à porter les paniers à la criée. Mais il a également des fonctions supplétives puisqu'il aide à tirer les embarcations à terre et à ranger les rames et le matériel de pêche.

Cette seconde phase d'apprentissage relève de l'"observation participante". Mais on ne peut encore parler d'un véritable enseignement - si l'on parle de "faire connaître en indiquant" -, et à défaut d'être enseigné, le

savoir se construit petit à petit. Ces deux phases préliminaires peuvent être comparées à une "école préparatoire" où l'élève est peu à peu conditionné à recevoir un enseignement futur. On lui apprend à apprendre :

"Il n'y avait pas d'école primaire, et plus tard quand il y en a eu une, dès qu'ils en sortaient, les enfants allaient travailler. Ils transportaient les cordes, les paniers. C'était une sorte de stage de mousse avant d'aller à la pêche."

Il ne faut cependant pas minimiser l'importance de ces deux périodes car c'est durant ces premières années que l'apprenti acquiert une notion essentielle à l'activité de pêche - la notion de temps - qu'il appréhende au travers des longues heures d'attente auxquelles il est confronté. Ces heures d'attente sont mises à profit pour acquérir d'autres connaissances et notamment le sens de l'observation.

L'apprentissage par le regard se fait sans effort apparent car l'observation des autres, dans leurs activités respectives, permet d'acquérir une connaissance. L'apprenti, plus témoin qu'acteur, est en contact permanent avec des hommes chargés de tâches diverses, mais essentielles, et nécessitant une longue expérience comme la reconnaissance des signaux lancés en mer par les embarcations ou le ramendage des filets.

C'est à la fin de cet apprentissage que le *garçon de terre* est apte à suivre la troisième phase de son enseignement : la phase d'exécution. Passant d'un statut de main-d'oeuvre et d'observateur à celui d'apprenti, le mousse devient acteur. Il est autorisé à prendre la mer et l'importance de son rôle au sein de l'équipage dépend de ses aptitudes mais aussi de la technique de pêche. Il est associé aux autres pêcheurs ou seconde un spécialiste. A bord des anciens senneurs *traineira* par exemple, il accompagnait la vigie dans la barque porte-feu. Aujourd'hui,

il y est seul car la fonction de vigie a perdu de son importance depuis l'apparition des sondes et des radars.

b- Apprentissage au sein d'un équipage familial

Dans le cas où l'apprenti a pour maître un membre de sa famille - en général son père, souvent un oncle, parfois un grand-père -, on observe que les différentes phases d'apprentissage ne sont pas aussi nettement marquées. L'apprenti va passer par les trois phases précédemment décrites - observation, observation participante et exécution - mais les frontières entre elles sont plus floues car le passage entre deux phases est fonction de la capacité d'assimilation de l'apprenti. L'âge qui détermine le passage d'une phase à l'autre dans le premier cas de figure n'est pas un critère retenu dans le second. Ici, le fils embarque avec le père "dès qu'il est en âge de travailler", cet âge variant selon les époques ou les nécessités économiques :

"Quand mon père est mort, j'avais 13-14 ans. Nous étions 12 frères et soeurs à la maison, alors il a fallu que je travaille. Je n'ai pas pu continuer l'école. A 14 ans, j'étais en mer avec mon oncle."
(Pêcheur, 28 ans; son premier embarquement date de 1979)

L'apprentissage familial repose sur deux phases. Une phase terrestre, où l'enfant reçoit un enseignement qui s'apparente au jeu, et une phase d'apprentissage maritime pour la maîtrise du geste et l'appréhension du milieu.

Jusqu'à l'âge de 4-5 ans, le garçon suit la mère dans ses activités. Lorsque celle-ci travaille sur la plage, l'enfant a un contact visuel avec l'élément marin et les acteurs de la plage - pêcheurs ramendant, peignant autrefois une embarcation, préparant une palangre, etc. C'est

l'observation qui prévaut car la mère ne parle pas, n'explique pas, ce n'est pas son rôle (Figure 121 et 172).

Vers 8 ans, les fils de pêcheurs sortent librement de la maison maternelle et jouent sans surveillance sur la plage. A l'époque où les embarcations étaient encore échouées sur le sable, ils montaient sans hésitation dans l'une d'elles pour imiter les gestes de leurs aînés, répétition jouée de leur futur métier.

Jusque là, l'enfant apprend en captant des signaux et prend peu à peu des repères visuels qui lui sont propres. Le premier enseignement qui est transmis par la voix est généralement dispensé par un homme. Il s'agit le plus souvent d'une personne âgée, ayant du temps libre dans la journée; ce rôle échoit généralement au grand-père voire au grand-oncle, mais parfois, il peut s'agir d'un père qui accorde quelques attentions à son fils au cours du repos dominical :

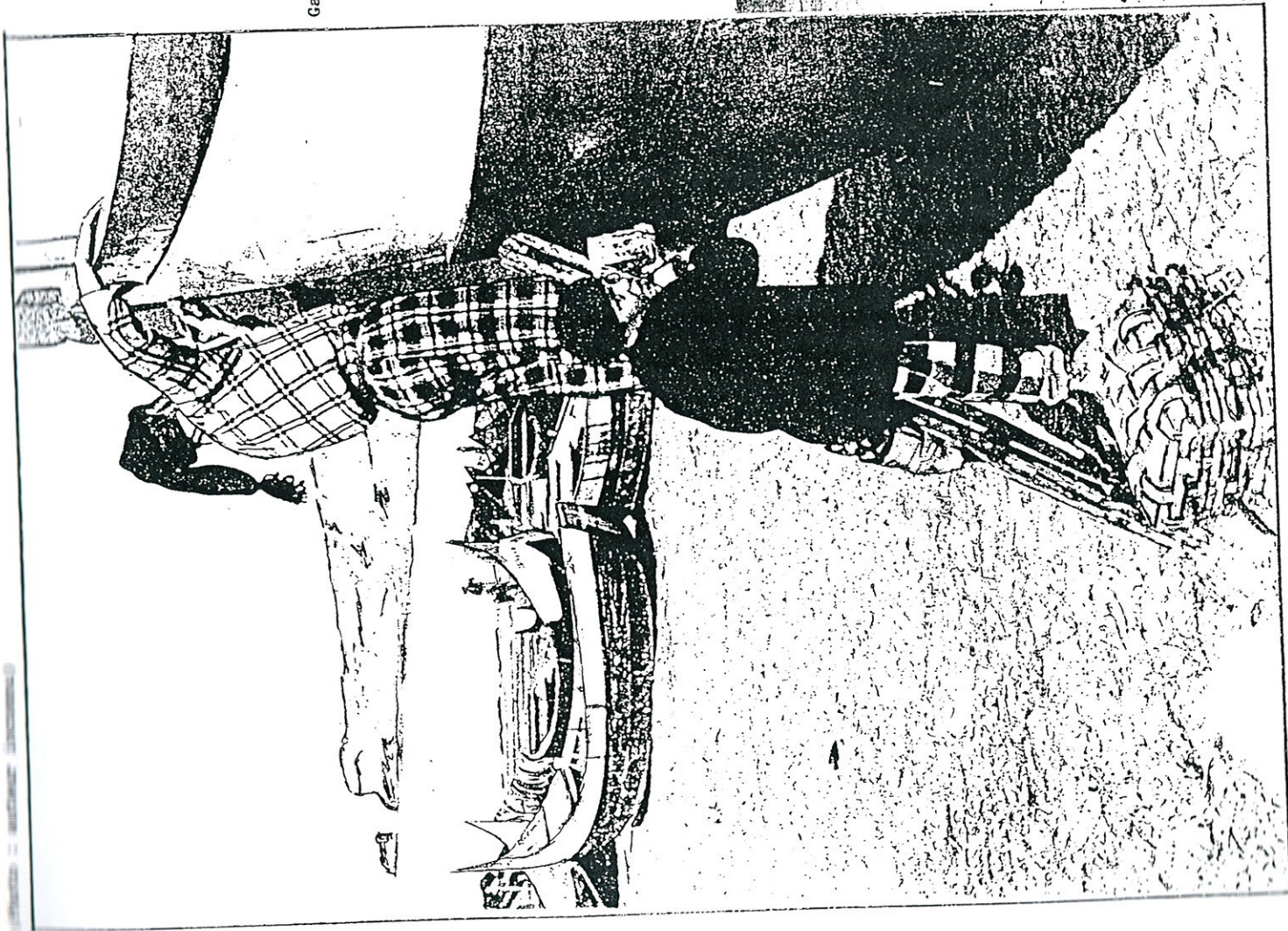
"J'allais avec lui quand j'étais petit (l'informateur parle de son père). Il m'emmenait au port, à droite, à gauche..."(Pêcheur, 38 ans)

Il y a des métiers comme la pêche où il ne peut être question que les enfants soient gardés sur les lieux du travail. Et les marchandes de poissons itinérantes comme les pêcheurs ne peuvent se charger d'un tel fardeau. En attendant que le fils puisse embarquer avec son père, l'enfant est confié aux personnes âgées. Leur rôle est particulièrement déterminant dans les communautés de pêcheurs où l'absence du père est la règle. Il s'agit d'une phase relais entre le "gardiennage" de la mère et la prise en charge professionnelle du père :

"Bien que retraités, nombreux sont les vieux pêcheurs qui ont une activité terrestre liée à la pêche (ramendage ou fabrication de filets miniatures pour les touristes). Cette activité, qui nécessite

garçon aidant son père à peindre une barque.

Garçons et filles jouent au bord de l'eau, à l'ombre d'une barque, ou observent les gestes des femmes en train de laver le poisson.



peu de déplacement, fait que le petit-fils est parfois confié à sa surveillance."

L'enseignement que le vieil homme dispense se fait par le geste et par la voix. Il répond aux questions de l'enfant et complète ses réponses par des exemples visuels. Il attire son regard, et par l'interrogation : "Tu vois ?", il accompagne le geste du doigt pointé sur l'objet où doit se porter l'attention de l'enfant. Dans ce type de relation grand-père/petit-fils (mais ceci s'applique également dans la relation père-fils), la transmission des connaissances peut prendre la forme d'un récit autobiographique. L'adulte conserve en mémoire des événements familiaux, constituant leur histoire, riches d'enseignements :

"Si l'activité le permettait, on accompagnait sa mère à la plage. On était alors en contact avec les pêcheurs. On courait entre les barques, on regardait les hommes ramander. On voyait tout. On pouvait aussi être avec un grand-père qui sans le savoir nous transmettait des choses. Il racontait..."
(Pêcheur, 68 ans)

C'est à partir d'échanges informels que l'adulte développe chez l'enfant la capacité d'analyse et de représentation. A terre, on explique moins la technique - qui, en toute logique doit être observée en mer - que l'on ne parle du temps, des oiseaux, du mouvement et de l'odeur d'un banc ou encore d'une pierre où l'on tira un jour un poisson dont la taille exceptionnelle alimenta longtemps les conversations dans les tavernes... Cette forme d'enseignement, si elle s'apparente parfois au jeu, ne doit cependant pas être réduite à une simple activité ludique. Le rôle du grand-père est comparable à celui du *velho de terra* dans l'apprentissage des gestes mais également dans la connaissance d'un milieu qui s'appréhende empiriquement.

Quand l'enfant entre dans la phase maritime et qu'il se trouve alors confronté à son père, on observe que les relations maître-apprenti sont empreintes d'une certaine ambiguïté. Le bateau familial est le lieu où père et fils s'affrontent et l'autorité du père comme patron vient redoubler et confirmer celle dont il jouit comme chef de famille.

Quand on demande aux pêcheurs qui ont eu leur père pour maître, de décrire le contexte psychologique dans lequel ils ont vécu leur apprentissage, il en ressort que les sentiments des apprentis pêcheurs vis-à-vis de leur maître varient entre l'admiration et le conflit larvé ou déclaré.

L'un d'entre eux affirme, sans nul doute dans son esprit, que son père détient un savoir qui fait autorité sinon dans la communauté, tout du moins parmi les siens. Lorsqu'un membre de la communauté ne reconnaît pas ce savoir, il le traite "d'âne" parce qu'il n'est pas capable de reconnaître à sa juste valeur les connaissances de son géniteur :

"Mon père a un grand savoir. Il n'a pas étudié mais il sait beaucoup de choses et en général il ne s'entend pas avec les autres (les membres de la communauté) parce qu'ils le critiquent."

"Mon père ne transmet pas son savoir, il le garde pour lui parce qu'il sait que les autres vont le critiquer, qu'ils vont pas croire ce qu'il dit, mais il sait beaucoup de choses." (Pêcheur, 38 ans)

Cette reconnaissance du savoir du père par le fils va jouer un rôle dans les relations qui s'instaurent entre les deux individus. Dans la première phase de l'apprentissage maritime, le fils s'identifie peu à peu au père, processus qui aboutira plus tard dans une deuxième phase à la reconnaissance du fils par le père.

Pour arriver à cette reconnaissance, le fils se doit en général d'être aussi bon que son père - pour lui faire honneur. Mais pour les jeunes pêcheurs nazaréens :

"être aussi bon n'est pas suffisant, il faut être meilleur."

Ce n'est qu'à cette condition qu'un père peut "reconnaître" son fils. Et pour être meilleur, il faut se démarquer, ce qui concrètement s'exprime par une seconde phase de l'apprentissage, où la personnalité de l'apprenti va entrer en conflit avec l'autorité du maître. C'est à partir de cet instant que l'apprenti va faire ses propres expériences et acquérir un savoir qui lui est propre.

Le maître est seul juge du moment opportun pour donner à l'apprenti sa confiance et un début d'autonomie. Cette décision est conditionnée par la nécessité d'une main-d'oeuvre complémentaire souvent indispensable dans le cas d'un équipage associatif père-fils. Mais, comme le soulignent Delbos et Jorion (1984, p. 112) :

"Le principe qui veut qu'on ne confie de responsabilités qu'à la mesure de la compétence est souvent mis à mal."

C'est dans la répartition des tâches au sein des équipages familiaux restreints que nous trouvons le plus grand nombre d'exceptions à ce principe. A tout moment, le patron d'un équipage, composé de deux hommes, peut se voir dans l'obligation de se reposer sur son second, même si celui-ci n'est encore qu'un apprenti, pour accomplir une manoeuvre d'urgence que les circonstances l'empêche d'accomplir lui-même.

Si le contexte psychologique diffère selon que l'apprenti reçoit un enseignement d'un étranger ou d'un membre de sa famille, le contenu de l'apprentissage et les

modes de transmission sont établis sur des bases semblables qui sont l'observation silencieuse - le geste, le signe - et la transmission sonore - la parole. L'apprentissage du geste technique et l'acquisition d'un savoir empirique résultent, l'un comme l'autre, d'une pratique intensive.

B) LES MODES DE TRANSMISSION ET D'ACQUISITION DES SAVOIRS

Selon l'adage qui affirme que "Personne ne naît sans être instruit" (Ninguém nasceu sem ser ensinado), les pêcheurs ajoutent que l'apprentissage du métier commence dès le plus jeune âge, presque naturellement, et qu'il pénètre l'inconscient. Il est vrai que le milieu dans lequel l'apprenti évolue, environnement familial, social, économique et matériel, est tout entier constitué par les objets, les gestes, les mots, les allées et venues du travail en cours qui rythme les heures, les jours, les saisons et les années.

Qu'il s'agisse d'un membre de la famille ou d'un étranger, l'agent principal est un "modèle" utilisé en vue d'un enseignement. L'apprenti apprend tout un ensemble d'activités qui sont liées entre elles et gouvernées par des règles. Si l'apprenti ne sait pas le pourquoi de tel ordre, il sait que celui-ci est donné dans un but précis. Apprendre, c'est justement découvrir ce but et la façon de l'atteindre. Les compétences pratiques et les compétences théoriques sont l'aboutissement d'un long apprentissage dont les modalités de transmission et d'acquisition sont très variables.

a- L'apprentissage des gestes

Au cours de la phase d'observation silencieuse, l'apprenti va tout d'abord mémoriser une succession de

gestes et un comportement. Le maître recourt rarement à la parole pour compléter l'information : la technique de pêche est montrée mais rarement expliquée. Cette méthode d'enseignement, dans cette phase d'observation, est une simple application. Elle laisse à l'apprenti la possibilité de développer, outre son sens de l'observation, son sens de l'analyse et de la déduction :

"J'ai été à la pêche avec mon père (à la pêche à la palangre) mais il ne parlait pas. Il ne m'apprenait pas vraiment. Il m'apprenait à sa manière... Par exemple, tu vois ce verre de bière, et bien par exemple, il me disait que c'était un verre mais il ne me disait pas ce qu'il y avait dedans... Je devais deviner qu'il y avait de la bière. C'est comme ça que mon père m'apprenait à pêcher."(Pêcheur, 38 ans)

A ce stade, le maître se borne à "signaler", attirer l'attention de l'apprenti. L'attention est portée sur le geste plutôt que sur l'explication orale. Dans cet exemple, le fils assiste à une démonstration de la maîtrise paternelle dans le maniement d'un engin :

*"- Mais lorsque tu posais une question, te répondait-il ? demandais-je.
- Non, ou seulement une partie de la réponse."
(Pêcheur, 38 ans)*

"Le refus d'explication peut être analysé comme une non-conceptualisation du savoir. C'est la nature qui à défaut du père est censée enseigner."

donnent pour explication Delbos et Jorion (op. cit., p. 132). Il est vrai que l'empirisme l'emporte sur le didactique dans la connaissance du métier de pêcheur mais il faut souligner également que celui qui détient un savoir

n'est peut-être pas capable de le transmettre oralement. En matière de pêche "savoir reconnaître" ne signifie pas "savoir expliquer". Le mutisme du maître peut s'expliquer par la difficulté qu'il a pour parler, pour communiquer, pour analyser à haute voix et ceci parce que son propre maître avait procédé ainsi avec lui, et le maître de son maître... Il faut un entraînement au dialogue pour trouver les mots justes pour décrire un geste, un signe, et les pêcheurs, principalement les anciens, sont des hommes fermés et silencieux par nature :

- *"Mon père ne me parlait pas, j'en ai souffert mais je ne lui ai jamais dit. Moi non plus je ne parle pas avec ma fille... Alors elle en souffre aussi peut-être. Oui, elle, elle me l'a dit."*

- *Si tu avais un fils, lui aurais-tu parlé, aurais-tu aimé lui transmettre ton savoir?*

- *Non, Non..."*

La tradition veut que le maître montre et que "la nature", et l'apprenti, fassent le reste. L'apprenti a donc un rôle à jouer dans son propre apprentissage, et ce rôle est dans la conscience communautaire. Tous les discours recueillis auprès des pêcheurs tendent à la même conclusion. La part du savoir transmis est inférieure à celle du savoir acquis :

"Mon père parle peu. Il m'a très peu enseigné. J'allais avec lui quand j'étais petit. Mais il ne m'a rien transmis. J'en sais plus que lui car nous avons travaillé ensemble; moi, j'étais contre-maître à bord d'une traineira et lui, il y travaillait aussi mais il travaillait avec les hommes de l'équipage."

Le fait que le père parle peu n'est jamais analysé par le fils comme une conséquence de l'inculture ou de la non-

expérience professionnelle de celui-ci. Au contraire, le silence d'un pêcheur doit cacher des secrets et pour le fils, le silence de son père est la preuve qu'il sait beaucoup de choses. Aussi, qu'il soit réel ou surestimé, le savoir du père est une échelle à laquelle le fils cherche à se mesurer. Et c'est très tôt que le fils cherche à se dissocier du père pour évaluer ses connaissances et prouver sa valeur. Toujours sous l'autorité du père-patron, le fils n'a d'autre choix que de quitter la barque familiale pour embarquer sur une autre unité où il fera ses preuves.

Bien que le fils cherche à s'identification^{2R} à son père, il désire en même temps que les autres pêcheurs le reconnaissent comme un membre à part entière de la communauté. Affirmer sa propre identité, c'est cela qui le pousse à quitter son père et à partir à la quête d'un savoir et d'une expérience individuelle dont il s'enorgueillit :

"La transmission peut se faire du père au fils mais le fils a la fierté d'apprendre seul. Certains disent même qu'ils en apprennent à leur père. Ils ont l'orgueil de vouloir apprendre par leurs seules observations vis-à-vis d'un père qui SAIT."

Bien que cela soit une faiblesse habituelle à l'homme que de tirer vanité de son expérience en se targuant d'en être le seul responsable, on peut cependant s'interroger sur les sources réelles du savoir empirique et sur les faits qui peuvent justifier de l'affirmation "J'ai appris seul."

Dans de nombreux discours, ressort un élément qui, de prime abord, ne semble pas toujours être enseigné. Il s'agit du milieu et de son influence :

"Les jeunes disent - J'ai appris seul, sans l'aide de mon père. Personne n'apprend seul. Le milieu est tellement fort, il a tellement d'influence sur les

personnes, que les gens sont du milieu. Je veux dire qu'il n'y a pas un milieu, les gens sont le milieu. Nous sommes fils du milieu. Parce que la quantité d'informations qui nous arrivent pourrait faire penser que personne ne nous a enseigné. Les gens sont tellement entourés, enveloppés par le milieu ambiant du monde de la pêche qu'ils savent déjà, ils n'apprennent pas, ils savent... On ne peut pas dire que c'est génétique mais c'est l'image. Par exemple, le petit garçon va à la plage, observe, puis après va en mer, il s'amuse. Après il va prendre une ligne, un hameçon, puis va trouver un lieu et un autre meilleur puis..., il sait tout. Déjà quand ils arrivent à 14 ans, ils savent tout."

"Nous sommes de la mer, nous vivons de la mer, nous vivons en constante relation avec la mer, c'est la mer qui nous attire, c'est la mer qui nous appelle."(Pêcheur, 68 ans)

"Ce sont des gens liés à la mer. Ils savent tout. Quand on leur demande pourquoi ceci, ils répondent "je ne sais pas" ! Pourquoi ? Par exemple, à la pêche à la ligne : il y a deux pêcheurs, l'un pêche (attrape du poisson) l'autre non. Si tu demandes à celui qui pêche, il dit qu'il a de la chance. C'est un mensonge. C'est parce qu'un sait et l'autre ne sait pas. C'est la liaison que l'homme a avec la chose qu'il est en train de faire. C'est son aptitude. Il sait sans savoir. Il apprend. C'est un savoir empirique."(Fils de pêcheur, 72 ans)

La chance est un facteur sur lequel il faut compter mais pas se reposer, le savoir étant, pour le pêcheur sa meilleure chance d'augmenter ses prises. Chance ou hasard, ces notions font partie du savoir empirique.

Les Nazaréens désignent l'ensemble de leurs activités de pêche par l'expression *pêche de hasard* ou *pêche à la*

chance (pesca a sorte) - ou encore *travailler au hasard (trabalhar a sorte)* pour désigner les pêches artisanales rémunérées à la part -, le vocable portugais *sorte* se traduisant par "hasard" ou "chance" selon le contexte.

Si le sort est favorable au pêcheur, celui-ci traduit *sorte* par "chance" mais dans le cas contraire, la valeur qu'il attribue à ce vocable - et la traduction qu'il en fait - est proportionnelle aux effets du hasard. Hasard est synonyme de aléa, c'est-à-dire que le pêcheur est confronté à une série d'événements fortuits, un concours de circonstances, une coïncidence qui peut parfois aboutir à un "heureux hasard"; hasard peut être aussi synonyme de malchance, de déveine, de danger et d'échec. *Pesca a sorte*, c'est aussi la circonstance qui entraîne la famine et le deuil dans la communauté. L'expression prend alors toute sa mesure. Toute l'ambiguïté du métier de pêcheur et de son destin, repose dans cette expression à double sens.

La chance et le hasard sont deux notions qui sont perçues et acquises lors de la phase de perfectionnement. Elles entrent dans la connaissance du métier. Ceci explique que le pêcheur doit parfois "aller au-devant de la chance", c'est-à-dire, par exemple, oser un coup de senne sans savoir si celui-ci va rendre. On ne cale, ni ne mouille un engin à coup sûr. Chaque patron connaît la part de hasard qui entre dans une prise mais il se doit cependant, tout en étant audacieux, de ne pas être imprudent. Il doit "attirer la chance", "jouer avec le hasard" mais ne pas "appeler le malheur".

Nous avons précédemment souligné que l'autorité du patron sur l'équipage est directement liée à la chance qu'il a et que cette chance est reconnue par tous comme étant un facteur essentiel. Pour les pêcheurs nazaréens, avoir de la chance c'est contrebalancer le hasard par l'instinct, lui-même dicté par le savoir. Un pêcheur est donc chanceux parce qu'il conjugue à la fois un savoir empirique et une

expérience pratique du milieu marin, la pêche comme la navigation :

"Normalement, les senneurs pêchent au-dessus d'espaces où il y a du poisson. Il y a, à leur bord, deux filets et selon la nécessité, le patron lance le petit filet ou le grand - c'est la profondeur du fond et la présence plus ou moins rapprochée de roches qui détermine son choix. Dans ce métier, il y a beaucoup de pêcheurs qui jouent avec le hasard (la chance). Il peut y avoir un "savoir" mais c'est surtout le hasard. Un pêcheur peut lancer au-dessus d'une pierre et ne rien prendre puis survient un autre qui fait une calée et ramasse tout. Il n'y a pas de pêcheur sûr avec les sennes. Par contre pour les palangres c'est beaucoup plus précis parce qu'avant il faut bien connaître les pierres."

"Pour les senneurs, au moment où le pêcheur largue le filet, il le fait à un moment précis, juste à la minute nécessaire pour mettre l'engin à l'eau, ce qui laisse au poisson le temps de partir. Alors si la poche est pleine ou vide, c'est une question de rapidité d'exécution mais aussi de hasard." (Pêcheur, 70 ans)

"Il y a eu une grande pêche fin octobre. Sur un lieu de pêche, deux embarcations s'y sont rencontrées. Mon père a jeté le filet et a pris un seul loup. L'autre pêcheur a jeté alors son filet et a pris tout le banc. C'est parfois une question de chance. Mais l'embarcation du pêcheur était trop petite pour tout emporter et il a alors passé un marché avec mon père. Il l'aidait à rapporter son poisson à la criée et une partie de la somme obtenue à la vente serait pour lui.

Résultat, le prix au kilo ce jour était de 80 escudos, ils ont gagné 405 000 escudos (149 850 F), soit 300 caisses. Mon père a rapporté l'équivalent de 8 800 escudos de poissons (32 560 F). Finalement

mon père a eu de la chance !" (Fille de pêcheur,
25 ans, enseignante)

Vouloir faire ses preuves, c'est le souhait de tout apprenti. Après la phase d'observation, quand celui-ci prend conscience qu'il s'est familiarisé avec les procédures, il demande la permission de se rendre utile en secondant le maître, c'est-à-dire en prenant sous sa responsabilité une phase de l'opération de pêche. Tant que l'initiative lui est refusée, il reste sous l'autorité du maître. Il doit continuer à obéir. A partir de là, l'apprenti progresse pour atteindre le niveau de connaissance nécessaire à son indépendance et à sa reconnaissance par le groupe.

Quand sa demande est acceptée, c'est le signe que son statut change. Il devient un observateur-participant. L'apprenti se met en position d'être jugé par le maître. On aborde alors la phase décrite plus haut où la parole vient rompre le silence. L'intervention orale entre dans la méthode d'enseignement à partir du moment où montrer ne suffit plus et que l'apprenti doit être corrigé pour ses erreurs. Le maître sort alors de son mutisme et use envers l'apprenti d'injonctions, voire de remontrances.

Lors de la sortie en mer effectuée à bord d'une barque où un père et son fils pêchaient à la palangre côtière, j'ai observé le comportement de chacun.

Au cours des cinq heures de pêche, le père adressa deux fois la parole à son fils. La première fut au moment d'embarquer : le père donna l'ordre à son fils d'embarquer le matériel. La seconde fut à un moment du relevage de la palangre. Le fils, tenant la barre durant l'opération de pêche, fit une manoeuvre qui amena la barque à mal se présenter devant une bouée de signalisation. Le père l'invectiva sans ménagement. Le fils ne répondit pas mais s'appliqua ensuite à manoeuvrer plus adroitement. Dans son intervention, le père se borna à exprimer sa colère. Ce fut plus un rugissement de sa part qu'un reproche formulé. Le père n'avait pas à dire quelle avait été l'erreur commise

par le fils, celui-ci étant parfaitement apte à analyser et comprendre l'origine de son mécontentement.

Même lorsqu'il s'agit de corriger l'apprenti, le maître est avare de mots et d'explications. L'apprenti doit "savoir" quand il fait une erreur et doit user de son intuition pour se corriger lui-même. L'intuition chez le pêcheur est un élément qui ne s'apprend pas mais qui se cultive.

Le fait que le père fasse seulement observer qu'une erreur a été commise est une forme d'enseignement car l'échec est un élément constitutif du savoir. S'il n'a pas connu l'échec, l'apprenti ne peut évaluer son savoir, de même que s'il n'a pas connu la peur, il ne peut conserver la vigilance indispensable à la réussite de son opération. On peut alors se demander quelle est la part de l'échec dans l'apprentissage?

L'échec est formateur. Une ligne sans cesse relevée sans prise à son extrémité est un indicateur pour le pêcheur qui doit analyser l'ensemble des composantes du fait technique et repérer la cause de l'échec. L'appareil est-il adapté au poisson recherché, au fond exploité ? L'apprenti-pêcheur doit alors modifier la longueur de la ligne, la taille de l'hameçon, le type d'appât ou changer de zone de pêche et se placer sur un fond approprié.

En passant par des phases successives de tentatives fructueuses ou infructueuses, d'essais réussis ou d'échecs répétés, l'apprenti est confronté à des problèmes techniques qu'il analyse. Chaque interruption dans la technique est une occasion pour lui de dégager les aspects essentiels de la tâche à maîtriser. Comme un mécanicien démontant une par une les pièces d'un moteur, l'apprenti démonte les rouages du comportement maîtrisé et en découvre les mécanismes.

Examinons une séquence relative au mouillage d'une palangre côtière et les temps réservés à chaque geste (Tableau 52). Le temps d'action est calculé en fonction du

déplacement de l'embarcation. Il augmente si le mouillage se fait à partir d'une barque à rame et diminue s'il s'agit d'une barque propulsée par un moteur extérieur. Trente secondes pour jeter une calebasse puis une pierre en vérifiant que les lignes sont claires, exigent un comportement maîtrisé de l'acteur. C'est le rythme qui va faire défaut à l'apprenti au début de son apprentissage et qui va obliger le barreur à ralentir, voire à couper le moteur, pour que l'opération puisse se poursuivre. Ce type d'engin ne pouvant être calé que par un seul acteur, le maître fait un certain nombre de démonstrations jusqu'à ce qu'il invite l'apprenti à manipuler l'appareil. La démonstration n'est pas à proprement parler un exercice décomposé car en matière de pêche et pour l'ensemble des techniques, il n'est pas possible d'arrêter entre chaque séquence du mouillage d'une senne ou d'une palangre.

TABLEAU 52 - SEQUENCE DANS LE MOUILLAGE D'UNE FILIERE

<u>DEBUT</u>	6h29	30sec	X	Jette calebasse et pierre	X	//
<u>1re CALEE</u>		1mn	X	Veille et jette sable	X	//
<u>1re GABELLE</u>	6h30	30sec	X	Lie la 2 ^e pierre	X	//
		1mn	X	Veille et se tient prêt	X	//
	6h32	30sec	X	Jette à l'eau 2 ^e pierre	X	//
		1mn	X	Veille et jette sable	X	//
	6h33	30sec	X	Lie 2 ^e calebasse et 3 ^e	X	//
				pierre	-	-
		1mn	X	Veille et se tient prêt	X	//
	6h35	30sec	X	Jette 2 ^e calebasse et 3 ^e	-	-
				pierre	X	//
		1mn	X	Veille et jette sable	X	//
	6h36	30sec	X	Lie 4 ^e pierre	X	//
		1mn	X	Veille et se tient prêt	X	//
	6h38	30sec	X	Jette 4 ^e pierre	X	//
		30sec	X	Prend 2 ^e gabelle	X	//
		1mn	X	Lie palangre n°1 à n°2	X	//
		1mn	X	Veille et se tient prêt	X	//
<u>2e GABELLE</u>	6h41	15sec	X	Positionne gabelle n°2	X	//

L'échec permet la remise en cause de faits établis. Il est également source d'innovation.

Au cours d'un exercice, l'apprenti va réussir certains gestes et échouer dans d'autres. Selon la gravité de l'échec, qui peut remettre en question tout ou partie du processus technique, le maître juge de la compétence et de l'incompétence de l'apprenti comme de la maturité ou de l'immaturité de celui-ci à accomplir une action. Ceci ne remet pas en cause l'intelligence de l'apprenti ni les qualités professionnelles du maître. L'échec est ici source de réflexion, facteur déterminant dans tout processus de transmission du savoir.

L'échec de l'acte peut remettre en cause, d'un côté, la méthode d'acquisition du geste technique ou mettre l'accent sur un apprentissage ou un entraînement insuffisant, et de l'autre, il permet éventuellement d'améliorer la technique et d'innover.

Confrontés aux obstacles techniques, l'apprenti, par la pratique, va peu à peu dominer une succession de gestes, de séquences pour enfin maîtriser l'ensemble du processus technique. Dès lors, par la répétition du geste, l'apprenti acquiert l'habileté, la sûreté du geste, la rapidité de la décision permettant l'élimination des temps morts, nombreux en cours d'apprentissage. L'expérience et ses automatismes se confondent avec le savoir-faire. L'apprenti devenu pêcheur se perfectionne et acquiert ainsi une expérience que l'on peut définir comme étant un savoir personnel. L'acquisition de ce savoir répond à des règles informelles. L'appréhension du milieu dans lequel le pêcheur travaille, qu'est l'univers invisible des fonds marins, en fournit des exemples.

b- La connaissance du milieu

Pêcher n'est pas simplement une succession de gestes appris, mémorisés et reproduits par imitation, c'est également la mise en application d'un savoir et d'un savoir-faire. Cette combinaison de savoir-faire et de savoir empirique est la connaissance approfondie du milieu marin qui s'acquiert par l'usage répété des engins de pêche.

Nous avons vu que la connaissance approfondie du milieu se constitue à partir de différents processus d'appropriation. La mise en place de tels processus relève également d'un lent apprentissage au moyen duquel s'acquiert le savoir.

"Pêcher est un métier qui ne s'apprend pas à l'école"

disent les vieux pêcheurs. Par cette remarque, ils font référence au savoir qui ne se transmet ni par la voix, ni par le geste mais que chacun se constitue par l'observation:

"Il y a des choses que je n'ai pas apprises. Je les sais parce que j'ai passé beaucoup d'heures seul en mer, la nuit, à regarder et observer..."

"L'apparence" est un élément essentiel que le pêcheur doit savoir interpréter :

"Par exemple, la réaction des poissons est de remonter à la surface quand il se produit une remonté d'oxygène vers la surface de l'eau. Cela peut se produire dans différents cas, quand il y a un pêcheur avec une bouteille d'oxygène (les gens croît^{en} que c'est une chose exceptionnelle quand on voit une émission de plongée sous-marine à la télévision et qu'il y a des poissons autour du plongeur, mais c'est normal!). Par exemple, quand

une bouée est balancée par le vent, la partie immergée va secouer l'eau et produire des bulles. Si la bouée est jetée au-dessus d'une pierre, le poisson va sortir. Normalement le mérrou, il est dans une roche, en profondeur. Il faut aller le chercher. Parfois on pêche un petit mérrou en surface, on sait pas pourquoi. Mais c'est parce qu'il a été attiré par l'oxygène qui l'a fait sortir et remonter vers la bouée... Quand il y a trois barques dans l'enceinte, par exemple, proches les unes des autres (l'informateur parle de petits senneurs candil), et que les pêcheurs lèvent tous en même temps leurs filets, ça produit un mouvement de l'eau et une remontée de bulles qui va faire remonter le poisson un peu plus loin. Si une quatrième barque est là, à quelques mètres, son équipage peut prendre ce poisson. Quand on sait que sur des roches il y a des hautes herbes qui bougent, au gré des ondulations de l'eau, cela produit aussi du "gaz". Cela fait sortir le poisson de son trou.

Les gens qui pêchent à la lumière croient que c'est la lumière qui fait remonter le poisson à la surface, c'est pas vrai. L'eau en été, dans l'enceinte, est chaude, mais là où les lampes chauffent, la température de l'eau monte et quand celle-ci chauffe, il s'en dégage un léger frissonnement que les poissons voient et suivent. C'est pareil, quand la lune change de quartier, et qu'elle réchauffe le bord de l'eau, les poissons viennent au bord - et c'est justement parce que les eaux ont tendance à se refroidir que l'on peut expliquer l'éloignement des sardines de la côte. Quand il y a un banc de poissons, le déplacement des animaux se fait côte à côte, ils sont très rapprochés les uns des autres ce qui fait un frottement et les poissons perdent leurs écailles. Les écailles tombent au fond de l'eau. Du fond de

l'eau, les poissons qui sont dans les roches confondent les écailles avec des bulles d'oxygène et ils remontent vers la surface." (Pêcheur, 38 ans)

Ce discours est un exemple d'observations faites à partir d'apparences. D'autres pêcheurs ont observé les mêmes phénomènes - notamment la présence de petits mérours en surface - mais ce qui est remarquable, c'est que chaque individu interprète ce qu'il voit à sa façon. Ceci s'explique par le fait que le pêcheur n'a pas reçu, à proprement parler, d'enseignement scientifique concernant ce type de phénomènes et qu'il ne les connaît que parce qu'il les a observés en pêchant. C'est en tentant de les comprendre que le pêcheur trouve une explication - sa propre explication - parfois très proche de la réalité, parfois très éloignée, parce qu'elle est un reflet de son imaginaire et de sa pratique, et de sa propre perception du milieu. Mais, plus que les mots employés pour expliquer, l'important est l'association faite entre deux observations : bouée = mérour, bulle = poisson, etc. Bien qu'il puisse y avoir diverses interprétations d'un même phénomène, il apparaît dans la pratique qu'elles ne se réinventent pas à chaque génération mais qu'elles se transmettent en cours d'apprentissage.

On n'enseigne aux pêcheurs ni les phénomènes atmosphériques, ni le mécanisme des marées, ni même encore la biologie marine : c'est par la pratique qu'ils acquièrent une connaissance de l'ensemble de ces phénomènes qui leur permet d'affiner leur analyse et leur compréhension des phénomènes. Ainsi, observer qu'en fin de journée les poissons se regroupent à l'intérieur de l'enceinte, plus particulièrement au pied du promontoire là où l'eau reste chaude plus longtemps qu'ailleurs, c'est comprendre pourquoi les coups de senne de plage rapportent plus vers huit heures du soir que vers midi.

C'est sur l'apparence que les pêcheurs décident notamment de l'ouverture d'une pêche. J'ai précédemment souligné qu'au début du printemps, lorsque commence la pêche au *candil*, une ou deux embarcations vont effectuer quelques traits "pour tester". Leur retour au port est attendu par les autres pêcheurs spécialisés dans le *métier*. Dès le lendemain matin, les pêcheurs concernés savent si la pêche a été bonne ou non. C'est à partir de cette expérience - qui a valeur de test - que les pêcheurs vont décider ou non d'aller en mer le jour suivant. En général, pour chaque *métier* saisonnier, le même test est fait.

L'apparence est aussi déterminante quand il s'agit d'aller en mer. Le temps atmosphérique dicte l'essentiel des pêches nazaréennes. Dans la pratique, on observe le ciel changeant, clément ou menaçant, les nuages, le vent dominant, la pluie, l'orage qui menace, les couleurs de la mer, la hauteur des vagues... mais d'autres éléments viennent compléter ce savoir basé sur l'apparence : le vol des oiseaux, l'odeur d'un banc... On capte, on assimile année après année, jusqu'à ce que l'on sache - ou que l'on sente - les signes avant-coureurs du phénomène guetté.

Les pêcheurs nazaréens ont diverses "méthodes" pour reconnaître l'arrivée du mauvais temps. Certaines sont issues d'une observation du ciel :

"Quand le soleil descend et qu'il transparaît par une ouverture à travers un nuage, diverses couleurs apparaissent. Cette ouverture, on l'appelle un "oeil de boeuf" (olho de boi). Si l'on voit cet oeil trois jours de suite, ça signifie que le mauvais temps arrive."

"C'est la même chose, si on voit un "ongle de chat" (unha do gato) dans le ciel. C'est un nuage diffus qui fait dans le ciel comme un coup de griffe du chat."

"Quand la lune est pleine et entourée d'un halo de brume, ça annonce le mauvais temps, le vent ou la pluie."

On dit encore: "S'il fait beau à Nazaré mais qu'il y a de la brume à São Martinho do Porto (port situé à 11 km au sud de la ville) et au nord de Nazaré, c'est signe de mauvais temps."

L'humeur des gens est aussi un signe que les pêcheurs n'hésitent pas à interpréter :

"Si une personne normale a un coup de sang et s'énerve anormalement, c'est signe de mauvais temps."

"Il y a une femme de 40 ans à Nazaré qui n'est pas très normale et qui reste des semaines parfois des mois sans sortir. Les pêcheurs l'ont surnommé "Miss Courier" (Miss Correio) parce qu'un membre de sa famille travaillait à la poste. Lorsqu'exceptionnellement elle sort, les pêcheurs disent qu'il va faire mauvais temps."

Le comportement des animaux marins - oiseaux ou poissons - a valeur de signe.

"Quand la mouette se pose sur l'eau et qu'elle s'ébroue dans l'eau avec son bec"

disent les pêcheurs, c'est que le mauvais temps arrive de même lorsque le poisson-lune est à la surface de l'eau.

Pour le pêcheur, les variations du temps sont prévisibles. Celles-ci semblent répondre à une force consciente avec laquelle les pêcheurs s'accordent individuellement. Selon le métier pratiqué, les prédictions des pêcheurs se basent sur des modèles de référence différents. Pour ceux pratiquant leur métier en bordure de rivage, par exemple :

"Quand tu te promènes sur le sable au bord de l'eau, si tes pas ne pénètrent pas dans le sable, c'est signe de beau temps. Si tes pas s'enfoncent dans le sable, c'est signe de mauvais temps le jour suivant."

Ceux qui pêchent le poulpe au bord de l'eau avec des sennes de plage connaissent le comportement du mollusque :

"Quand il fait mauvais temps le poulpe se met en boule sur le sable. Le beau temps est annoncé lorsqu'il court dans tous les sens."¹

Les pêcheurs, lorsqu'ils recherchent un banc de poissons, se fient aux oiseaux. Dans le passé les mouettes aidaient les pêcheurs des senneurs qui n'étaient pas équipés de matériels de détection des bancs. Seul le vol concentré des oiseaux les renseignait et, lorsque ceux-ci plongeaient et remontaient avec un poisson dans le bec, après identification de l'espèce (sardine ou chinchard), le patron donnait l'ordre de caler le filet convenant à ce type de pêche.

Selon les métiers, les signes sont "lus" par des pêcheurs spécialistes - comme la vigie des anciens senneurs - qui jouent un rôle déterminant. Car savoir reconnaître et interpréter un signe, baser son activité à partir d'une apparence exigent une grande pratique. Posté à la proue d'une embarcation auxiliaire, l'homme observe la mer et hume l'air afin de détecter l'arrivée d'un banc de poissons. Il a un odorat très développé. Il détecte la

(1) Les pêcheurs de Montedor et de Buarcos, pressentent une modification du temps et renoncent à partir en mer lorsqu'ils observent que les crabes s'ensablent profondément pour échapper à la houle et qu'ils ne se laissent pas attraper).

présence d'un banc par le frémissement de la surface de l'eau et par l'écume qui s'y forme, écume de couleur sable que l'on ne peut confondre avec l'écume blanche et mousseuse formée par les vagues qui se fracassent sur la côte :

"Les sardines se déplacent en faisant de légers petits bonds hors de l'eau. Les chinchards, quand ils sont petits, ils se déplacent les uns contre les autres dans un mouvement ondulatoire. Ils vont de droite à gauche. Quand ils sont plus grands, vers mai-juin, le mouvement peut ressembler davantage à celui des sardines. Il y a toujours des gros poissons qui les suivent. Ces gros poissons ont tendance à avancer en faisant des tours sur eux-mêmes pour attraper leurs proies. Ce mouvement, on le reconnaît aussi".

"La vigie peut sentir, à l'approche du banc, le fumet qu'il exhale à la surface de l'eau, lorsqu'il est d'importance. Seuls le sens olfactif de cet homme expérimenté était éveillé et les autres membres de l'équipage, pour un moment mis à l'écart, attendaient son signal pour la mise à l'eau du filet. A cette époque, le savoir de la vigie faisait de lui un homme aussi important que le patron de pêche."(Pêcheur, 58 ans)

Ainsi, par l'accumulation d'indices, tant visuels qu'olfactifs, par la pratique du maniement des engins de pêche, le pêcheur appréhende un monde invisible et acquiert une connaissance empirique du milieu marin - les déplacements saisonniers des espèces migratrices, la localisation de la faune marine, le temps du frai, etc. -, et en particulier une connaissance des fonds dont dépend la réussite du métier. Ce savoir, à la fois patrimoine individuel du pêcheur mais aussi patrimoine collectif parce qu'appartenant à la communauté des pêcheurs, se transmet.

"Des systèmes de comportement composés de milliers de détails sont transmis dans leur totalité de génération en génération sans que personne puisse énoncer les lois qui régissent un événement. Ce n'est que lorsque les règles disparaissent que nous prenons conscience de leur existence." (Hall, 1959, p. 89).

Ainsi, l'observation qui commande le geste le plus simple procède-t-elle d'un lent apprentissage dont la fonction, le contenu et les modalités ont pour finalité d'améliorer le résultat final.

L'acte maîtrisé, confronté au hasard du métier, renvoie aux savoirs empiriques car le savoir-faire du pêcheur est fonction de ses connaissances et de ses facultés d'analyse. Dans la mesure où les pêcheurs n'ont jamais affaire à des conditions générales, mais toujours à des conditions particulières, rien n'est jamais acquis en matière de savoir. Celui-ci doit sans cesse s'adapter aux circonstances.

Tel un écrit exprimant la pensée de son auteur, le geste technique est le "verbe" qui permet de "dire", "d'exprimer" la pensée communautaire. Ainsi, en allant au-delà de la simple description technologique, on fait apparaître derrière leurs gestes de travail, les hommes dans le cours de leur vie. A travers l'observation et l'étude de l'ensemble des comportements, transparaît la pensée d'une communauté dont le savoir est la source de son identité.

Le savoir est un ensemble de connaissances, expériences et techniques accumulées par une personne ou un groupe social.

Dans une communauté de pêcheurs, le savoir évolue avec les techniques, s'adapte aux transformations des espaces et aux innovations. Dynamique, il s'enrichit sans cesse à de multiples sources. Il est en perpétuelle mutation parce qu'il est à la fois didactique et empirique.

Si le savoir de la jeune génération n'est pas comparable au savoir des anciens, le premier n'a pu cependant se constituer qu'à partir du second, acquisition des uns et transmission des autres se cristallisant pour façonner un savoir nouveau.

Ainsi depuis deux siècles, chaque génération de pêcheurs nazaréens transmet une part de son capital cognitif à ses héritiers, rassemblant des éléments épars en un tout cohérent, constituant un ensemble de connaissances qui s'intègrent successivement les unes aux autres. c'est cet ensemble qui permet au groupe de construire son identité.

L'identité nazaréenne, seuls les pêcheurs eux-mêmes peuvent tenter de la définir, avec leurs mots et leur sensibilité exacerbée par un passé maritime prestigieux où ressort l'orgueil d'un peuple tourné depuis toujours vers la mer et dont le savoir et le savoir-faire a dépassé les frontières locales et nationales :

"Les pêcheurs nazaréens, ce sont les meilleurs."

disent et répètent bon nombre de pêcheurs des autres localités tout comme les Nazaréens eux-mêmes.

C'est d'abord leur courage qui est mis en avant :

"Ils avaient du mal à entrer et sortir (à passer la barre). Il y avait une certaine témérité, un certain courage. Les désastres en mer (naufrages) étaient très nombreux ici."

Puis c'est la passion du métier :

"La vision de l'homme d'ici, c'est celle de l'homme qui est très attiré par son travail, très fort, très courageux, etc., Ceci a créé un mythe."

Et enfin, c'est le savoir que revendique une communauté qui a produit les meilleurs "ligneurs" :

"Ca concerne surtout la pêche à la morue qu'on appelle ici "art majeur" et qui se faisait sur des voiliers; parce que le pêcheur de Nazaré est surtout bon dans la pêche à la palangre. La pêche au filet est plus facile, celle à la ligne est plus compliquée parce qu'il faut rechercher des lieux de pêche, la technique, le savoir... Ils savent (les pêcheurs) qu'à 200 ou 300 m de fond, ils vont trouver un congre, un..., etc. Il y a une tradition... Mais cette tradition de la pêche à la ligne, on peut dire qu'elle n'est pas typiquement nazaréenne, qu'elle est portugaise... Mais ici il y a un perfectionnement. Il y a une différence entre les pêcheurs nazaréens et portugais dans la pêche à l'hameçon. C'est peut-être une question de sensibilité. Je ne sais pas... Pourquoi? mais c'est ainsi... Pour les filets c'est plus simple. C'est plus un travail que n'importe qui peut faire. Sur un palangrier, tous les pêcheurs sont spécialistes, le patron comme les camarades, mais sur un senneur, il y a un patron et les autres sont seulement des pêcheurs qui ne sont pas capables d'être patron. Ce sont des travailleurs aux ordres du patron qui dit: Tirez, tirez, tirez et lancez... et c'est tout."

Savoir individuel et savoir collectif sont des révélateurs d'identité. Transmis, hérité, enseigné, le savoir est un miroir où se reflète le passé technologique et les traditions, les comportements et les croyances. Il est aussi un lien entre les hommes d'une même lignée ou ceux d'un même groupe social car il est le témoin d'une Histoire qu'elle soit familiale ou communautaire.

L'étude descriptive, qui vient d'être faite de l'ensemble des savoirs techniques - techniques de pêche, de

navigation, de fabrication des engins, etc. - et naturalistes - connaissance du milieu marin - des pêcheurs nazaréens, a permis l'identification de ces marqueurs. Ces savoirs, essentiellement liés à l'exploitation de la mer, se différencient de ceux des gens de terre. Deux types de "marqueurs" vont donc singulariser la communauté nazaréenne - ceux qui caractérisent le groupe de pêcheurs nazaréens des autres groupes de pêcheurs, et ceux qui caractérisent la communauté nazaréenne, prise dans son ensemble, par rapport aux autres communautés, qu'elles soient maritimes ou agricoles.

A travers l'étude des savoirs et des savoir-faire, on décèle les traits qui marquent plus particulièrement une communauté mais on constate aussi l'importance, ainsi que celle des pratiques^s qui leur sont liées, qu'ils ont et le rôle primordial qu'ils jouent dans le fonctionnement de cette communauté :

"Ainsi, la transmission de tous ces savoirs et savoir-faire garantit la perpétuation, non seulement du système traditionnel d'exploitation de la mer, mais aussi de toute la structure sociale, dont elle permet la reproduction." (I. Leblic, 1987, p. 20)

CHAPITRE 6 - EVOLUTION ET STRUCTURATION DES METIERS DE LA MER

Tout au long de l'histoire des pêches nazaréennes, certains engins ont connu des mutations alors que d'autres ont disparu - plus ou moins brutalement - ce qui a déclenché un ensemble de processus de conversion, d'appropriation, voire d'innovation, chez les pêcheurs. Les conséquences observées lors de ces changements d'outils (qu'il s'agisse d'ailleurs de l'engin de capture ou de l'unité navigante) ont été de déstructurer l'organisation interne des équipages concernés et d'amener les hommes à explorer de nouvelles pêcheries.

Bien que la pêche à l'hameçon ait été une activité économiquement importante, il n'en reste pas moins que durant des générations, la pêche qui a dominé l'économie locale, de la fin du siècle dernier aux années 1970-1975, a été la pêche à la sardine. L'essentielle des techniques déployées à Nazaré - sennes de plage, sennes tournantes et madragues -, mobilisant la grande majorité des hommes et des bateaux, a eu pour objectif principal la capture des clupéidés.

La prospérité et la dépression économique à Nazaré ont eu la même origine : l'abondance puis la disparition des sardines. Les différentes crises de la sardine, traversées par les communautés de pêcheurs portugaises (1930 et 1970), ont fait périlcliter cette industrie, amenant les pêcheurs nazaréens jusqu'à remettre en question leur métier¹.

(1) Les origines des crises de la sardine, traversées par le Portugal, et leurs conséquences sur l'économie nationale et locale, sont traitées en seconde partie.

A) LA PECHE A LA SARDINE

"Par la désignation pêche de la sardine (pesca da sardinha), on entend les espèces pélagiques comme la sardine, le carapau, le chinchard, le maquereau, l'anchois, le bogue. La pêche à la sardine aux moyens de madrague, de senne de plage, de filet soulevé, continue d'être réglementée par la législation en vigueur, (...). La pêche à la sardine avec des engins tournants et encerclants pourra être pratiquée par les embarcations ayant une propulsion mécanique et qui sont enregistrées spécifiquement pour la pêche à la sardine, uniques embarcations, qui auront par tous les effets légaux la désignation de traineira..."¹

Au cours du XVIII^e siècle, les pêcheurs migrants venus du nord avec leurs filets draguants transforment radicalement l'organisation des pêches locales dont la ligne et l'hameçon sont les symboles du métier des pêcheurs autochtones de Pederneira. Ces filets, que l'on retrouve sous l'appellation générique de art (arte), mais aussi sous celles de grand filet (rede grande) et de chinchorro (synonyme de senne de plage) dans l'Etat de la marine de pêche de la plage de Nazaré en 1780 (Tableau 6), vont être appelés - xávega - à partir du XIX^e siècle :

"Dans les années 1760-70, Pederneira est pratiquement une ville fini¹. L'arrivée des Ilhaviens a tout changé."

Tous les chiffres antérieurs à notre siècle sont incertains en raison de la rareté des documents qui exclut toute comparaison. C'est donc à titre indicatif qu'ils ont été donnés. Cependant, à la lecture des rôles (à partir de

(1) Décret n° 41.451 réglementant la pêche à la sardine du 18/12/1957.

1893 jusqu'à nos jours) et des ouvrages du Commandant Baldaque da Silva publiés en 1891 et 1893, où sont mentionnés Pederneira et *Praia*, j'ai pu reconstituer l'histoire des techniques en recoupant les données livresques avec les données chiffrées des rôles. En effet, ces chiffres, qui concernent des bateaux, reflètent de façon sous-jacente la persistance ou la disparition des engins de capture eux-mêmes (Tableaux 19 à 21).

Deux grandes périodes ont marqué l'histoire de la pêche à la sardine à Nazaré : la première se situe à la fin du XIX^e siècle jusque dans les années 1930 et la seconde de l'après Seconde Guerre mondiale jusque dans les années 1974.

Ce qui caractérise la première période, c'est l'utilisation de gigantesques engins de capture qui sont manoeuvrés ou exploités à partir de très grandes barques à rame.

Les premiers engins de ce type, apparus à Nazaré, sont les madragues. Elles sont placées à proximité des côtes, dans la zone déjà exploitée par les sennes de plage qui ont envahi tout le littoral nazaréen depuis plus d'un siècle et demi.

La date d'introduction de la madrague *redonda* est difficile à établir. Il convient de dire qu'elle est "antérieure à la madrague *valenciana* (1892)" parce qu'il existe un document de 1874 réglementant sa pratique. La madrague portugaise est, en effet, plus ancienne mais ceci n'implique pas qu'elle fut utilisée à Nazaré dix-huit ans plus tôt. On peut estimer que les *redonda*, figurant sur les rôles de 1893, sont "apparues quelque temps auparavant", car dans l'ouvrage *Inquirito industrial* (p.290), il est annoté - en date du 31 janvier 1891 - que fonctionnent deux madragues portugaises à Pederneira¹.

(1) "Fonctionnent sur cette côte (Pederneira) deux madragues fixes du type *redonda* pour la pêche côtière" et "On trouve plusieurs madragues à sardine à Pederneira, Peniche, Cascaes, Cezimbra, Sines et sur toute la côte méridionale de l'Algarve, où leur forme rappelle celle des madragues à thon." C. de Bethencourt, op. cit., p.29.

En 1893, les *redonda* emploient déjà 32 embarcations et une cinquantaine de pêcheurs.

Le 2 janvier 1892 est introduite la première madrague *valenciana* appartenant à l'Union de Pêche de la Plage de Nazaré (Parceiria União de Pescas da Praia da Nazaré). Elle est fixée en face de l'estuaire du fleuve Alcoa et prend alors le nom de Foz (Embouchure). Mais sa présence est controversée comme l'explique un pêcheur à la retraite :

"On ne voulait pas de cette technique. Peut-être que ça gênait les autres activités comme la senne de plage. Alors un jour, un homme a coupé tous les câbles et la première valenciana s'est retrouvée au fond de la mer. Ensuite les autres madragues ont été installées et sont restées." (Pêcheur retraité)

En 1894, 39 embarcations sont immatriculées pour cette pêche. Plus tard, neuf madragues de ce type sont mises en service. Elles sont toutes localisées au sud de l'anse où, ni les sennes de plage, ni les sennes tournantes, ne peuvent alors travailler en raison du grand nombre d'ancres et de cordages composant les engins.

Implantées dans toute la région durant de nombreuses années, les madragues sont des pièges très productifs. L'importante main-d'oeuvre, nécessaire à leur utilisation, déplace les hommes d'un port à l'autre. En 1905, 5 madragues à Ericeira imposent la constitution de grands équipages. Beaucoup de marins venus de Sesimbra, Peniche, Figueira de Foz, mais également de Nazaré, s'y rendent.

Aux madragues à sardine viennent s'ajouter les immenses sennes tournantes calées par les *galeão* qui font leur entrée à Nazaré en 1901. La senne *americano*, ancêtre incontesté de la senne tournante au Portugal, est une

activité que Baldaque da Silva mentionne, en 1885, comme étant récente au Portugal. Ce type de senne qui capture les bancs de clupéidés passant à proximité du rivage, ouvre la voie aux diverses techniques d'encerclement qui ont été décrites précédemment et fait entrer Nazaré dans l'aire de l'exploitation à outrance de la sardine. C'est cette abondance de sardines qui est à l'origine de l'installation de nombreuses fabriques de conserve et d'engrais. La production des madragues entraîne, à elle seule, la création de trois grandes fabriques de conserves et une de salage de poisson à Nazaré.

Durant une trentaine d'années, les pêcheurs nazaréens vont déployer ces immenses sennes jusqu'à ce que la sardine commence manquer :

"Parfois, il y avait tellement de poissons, que durant deux ou trois jours, on faisait la navette entre la plage et l'embarcation amarrée dans l'anse. Parce que le filet du galeão était très grand, il faisait entre 400 et 500 mètres de longueur (certains informateurs vont jusqu'à parler de 900 mètres...) et une hauteur importante aussi."

Pour freiner cette surexploitation, une loi impose aux sociétés de pêche employant les *cerco americano* d'interrompre leurs activités du 15 janvier au 15 avril. Cette prohibition oblige les pêcheurs à suivre le calendrier biologique des espèces recherchées. Les sennes sont alors gardées dans les docks à São Martinho do Porto jusqu'au 14 avril au soir. Seules les grandes embarcations à rame et les bateaux à moteur sont touchés par cette loi. Les *candil* à rame qui apparaissent dans les années 1930, et dont la grande activité se situe surtout au cours de la saison chaude, d'avril à octobre, sont cependant autorisées à pêcher toute l'année. Cette disposition prise par l'Etat, en

faveur des senneurs *candil* de Nazaré, va être l'élément moteur de son développement futur.

Le législateur a admis cependant que les pêcheurs puissent vendre des sardines à la criée en période prohibée, si celles-ci ont été mélangées à d'autres espèces dans une proportion égale ou inférieure à 15%. Ce pourcentage est vérifié lors d'un comptage effectué par les autorités maritimes à partir d'un échantillon non inférieur à 1000 poissons.

Les grands armateurs des *galeão* maintiennent cependant leurs embarcations armées durant la période prohibée avec une partie de leurs équipages en activité pour la pêche d'autres espèces ou pour l'exploitation des madragues.

Les madragues pouvaient être permanentes ou temporaires mais, même calées à l'année, elles étaient exploitées durant une période déterminée. A Nazaré, jusqu'en 1930, les madragues sont restées, semble-t-il, toute l'année en mer. Puis elles sont devenues temporaires. Après septembre, on les ôtait pour les remplacer par d'autres techniques, notamment les nouvelles sennes tournantes que des armateurs venaient d'introduire à Nazaré, les *candil* et les sennes calées à partir des premières *traineira*. En février, les madragues, comme les sennes de plage, reprenaient leurs activités.

La "crise de la sardine" des années 1930, le manque de main-d'oeuvre, les grandes dépenses engagées par les armateurs de ces sociétés et la diminution des gains ont été responsables de la disparition de ces techniques. Les sennes des *galeão* sont condamnées comme les madragues qui forment alors un véritable mur qui empêche les sardines de s'approcher de la côte :

"Les sardines n'arrivaient plus au bord de la plage à cause des murs formés par les queues des

madragues. De ce fait, les sennes de plage ne pouvaient pas travailler dans certaines zones. Aussi, peu à peu, pour laisser la place aux sennes de plage, les madragues ont disparu."

Au cours de la décennie de 1930, les pêcheurs prennent des mesures drastiques pour lutter contre la crise. Ils désarment tous les *galeão* et les troquent contre des bateaux à moteur permettant de poursuivre les bancs de sardines qui se sont éloignées des côtes. La période qui suit est alors marquée par la motorisation de la flottille nazaréenne et l'acquisition des premières sondes. Les pêcheurs réduisent par la même occasion le volume de leurs engins de capture.

Alors que le dernier senneur *galeão* vient de disparaître de l'anse, les pêcheurs cessent également d'utiliser la madrague. C'est en 1936, que l'on perd définitivement la trace de la dernière *valenciana* sur les rôles nazaréens. Les communautés de pêcheurs du nord du Portugal ont d'ailleurs toutes abandonné ce type engin. Il ne reste plus que les madragues destinées à la capture des thons exploitées dans le sud. En quelques années, voire en quelques mois pour ce qui concerne les douze dernières sennes *americano*, les Nazaréens ont vu disparaître de leur rivage les huit madragues *valenciana* et les deux madragues *redonda*.

L'époque des grands engins de capture est révolue. L'éloignement des bancs de la côte oblige les pêcheurs à les poursuivre en dehors des limites des zones de pêche traditionnelles. Les pêcheurs misent alors sur de nouvelles techniques, déjà implantées dans l'univers maritime nazaréen, au moment où les anciennes disparaissent. Les sennes des *candil* et des *traineira*, les premières dans l'anse et les secondes le long des côtes, déploient des engins aux dimensions réduites qui permettent des calées plus rapides et plus nombreuses au cours d'une même marée.

Pour de nombreux pêcheurs, le travail sur des senneurs *traineira* leur assure un niveau de vie plus élevé que sur les autres embarcations. On observe que là où une flottille de ce type a été constituée, les pêcheurs qui forment les équipages proviennent de tous les ports nationaux, rendant peu à peu minoritaire le nombre de pêcheurs locaux. De Furadouro, par exemple, est venu un grand nombre de pêcheurs pour travailler sur les senneurs *traineira* de Matosinhos et de Leixões, mais le cas le plus flagrant est celui de Peniche, où il est difficile de rencontrer un pêcheur autochtone car presque tous viennent d'Algarve, espérant obtenir dans ce port de plus gros gains. Voyant cela, les Nazaréens se constituent alors toute une flottille de sardiniers dont certaines unités dépassent les 40 tonnes. Il n'y a plus eu depuis d'aussi grandes embarcations à Nazaré.

Il n'y a pas de concurrence entre les sennes *candil* et les sennes *traineira* en raison de la différence des zones exploitées. A elles deux, et jusque dans les années 1970, elles représentent la force de pêche de la communauté sur laquelle celle-ci base son économie et son organisation sociale.

La sardine est pêchée, exportée, transformée - séchée ou conservée. La sur-activité de la criée, dans les années 1960, en apporte la preuve (Tableau 61). La qualité du produit est reconnue par tous et le poisson capturé par les sennes des *traineira* alimentent les conserveries en poisson frais.

C'est également une période d'exploitation intense du rivage par les pêcheurs à la senne de plage. Tout au long de la première moitié du siècle, une centaine de filets sont calés dans l'anse par roulement. En 1952, leur nombre atteint 145.

Mais cette activité s'essouffle en raison de la dégradation des fonds causée par la surexploitation des pêcheries et par le comportement "criminel" de certains pêcheurs (aux dires des Nazaréens, des *traineira* espagnoles

originaires de Vigo, pêchaient à la dynamite dans les années 1930).

D'autres pêcheurs, enracinés dans leurs traditions et continuant à pratiquer des techniques anciennes, s'insurgent contre les méthodes modernes qui rendent leurs filets improductifs. Ceux qui pratiquent une pêche locale tiennent un discours identique à celui des pêcheurs que l'action des chalutiers exaspère :

"La pratique du senneur traineira est, pour beaucoup, symbole de destruction car les pêcheurs qui travaillent avec ce type de filet, en le mouillant dans des zones où le poisson se reproduit, tiennent une part de responsabilité dans la fuite des espèces vers le large."

Cependant, la disparition brutale des senneurs *traineira* - conséquence d'une seconde crise de la sardine - a marqué la communauté. Cette date correspond, pour ses membres, à la fin d'une époque.

"Bien que plus tard les pêcheurs aient continué à pêcher la sardine (en plus petite quantité cependant) et à utiliser les sennes tournantes (à bord des senneurs rapa et candil), ils ont coutume de dire que la pêche à la sardine, à Nazaré, a pris fin - définitivement - en 1974, le jour où la dernière traineira a été désarmée."

La pêche à la sardine, plus qu'une simple activité économique, est aussi l'un des symboles du métier de pêcheurs au Portugal, l'autre symbole étant la pêche à la morue. A travers le récit des captures de ces deux espèces, toute l'histoire technique des pêcheurs portugais, et des pêcheurs nazaréens par conséquent, est contée.

L'organisation économique et sociale de nombreuses communautés de pêcheurs a été basée sur la capture de la

sardine. Le développement des techniques de capture, la recherche dans le domaine de la conservation du produit et le marché qui en découle, ont fait naître ce que certains n'hésitent pas à appeler "une culture de la sardine".

Les sennes de plage, qui ont été à l'origine de ce développement culturel et industriel à Nazaré, ont marqué leur passage de leur empreinte la communauté entière. Résistant jusque là aux changements, leur disparition s'amorce cependant lorsqu'une autre crise de la sardine vient encore frapper l'économie nationale. Dès 1960, le nombre de filets enregistré recule inexorablement. A chaque décennie, la moyenne fléchit davantage : 83 unités dans les années 1960, 41 dans les années 1970, 29 dans les années 1980. Durant cette période, il y a deux à trois années sans pêche. En 1990, 18 barques sont enregistrées mais en réalité seules quatre d'entre elles sont en activité à Nazaré, les autres travaillent dans les ports de Pedrogão et Vieira qui dépendent juridiquement de la capitainerie.

Les ultimes témoins de cette époque, que les pêcheurs appellent "l'âge d'or de la sardine", sont les douze dernières sennes *candil* et les quatre sennes de plage qui travaillent dans l'anse actuellement. Mais comme tous les autres filets encerclant ou draguant de Nazaré, comme des communautés avoisinantes, elles ne capturent pratiquement plus de sardines aux abords du rivage. Ce sont des quantités de petits chinchards et de merlans bleus qui remplacent ^{issent} à présent les filets.

B) LA PECHE AUX POISSONS NOBLES

Experts dans la capture des poissons nobles, les pêcheurs de Sítio et de Pederneira ont employé des techniques qui ont peu évolué depuis deux siècles. Les lignes et les filets maillants, qu'ils utilisaient, ont été adaptés selon le fond exploité et l'espèce recherchée, faisant de chaque engin un instrument spécialisé.

La pêche à l'hameçon n'est pas une technique ordinaire pour les pêcheurs portugais. Outre qu'ils se considèrent comme étant d'excellents marins, ils pensent également être parmi les meilleurs pêcheurs à la ligne, leur passé historique de navigateur et leur réputation de grands pêcheurs de morue étant les éléments de base de l'argumentation. Grands innovateurs dans ce secteur, ils ont notamment été les premiers à pêcher à l'appât blanc (*isca branca*), c'est-à-dire au poulpe, de même que lorsqu'ils ont pêché à la ligne à main à plomb, ils ont encore innové. Ils s'arment eux-mêmes, faisant leur voile, préparant leurs lignes et leur matériel.

Forts de ce passé, les Nazaréens ont su développer différentes techniques de capture à partir d'une ligne et d'un crochet.

On trouve peu de références chiffrées concernant les pêcheurs qui exerçaient jadis la pêche à la ligne, hormis un rapport de 1885 qui signale la présence de 30 embarcations à bord desquelles 300 pêcheurs utilisent des lignes; une quinzaine de filets étaient également en activité cette année-là.

L'une des méthodes les plus traditionnelles est la pêche à la daurade à la ligne *gorazeira*. Cette ligne est si ancienne que les pêcheurs nazaréens la considèrent comme étant un "ancêtre" de la palangre *espinel* "parce qu'elle est porte plusieurs hameçons" expliquent-ils. Cette pratique a connu cependant un déclin vers 1946 lorsque sont apparus les bateaux hauturiers à moteur remplaçant les barques à voile et à rame à bord desquelles ces lignes étaient calées.

Les daurades sont à présent pêchées à la palangre et au filet maillant qui ont également remplacé la ligne *chumbada* à plomb pour la capture du congre.

Nombreuses ont été les palangres côtières et hauturières utilisées pour les captures d'espèces variées - soles, raies, congres, etc. On ne peut cependant se faire une idée de l'utilisation de certaines palangres

spécialisées, comme par exemple le *trole* servant à la capture des poulpes toute l'année, et plus particulièrement entre mars et mai au moment où les animaux reviennent dans l'anse pour frayer, faute de mention spécifique sur les rôles. Il est donc difficile de donner une signification économique à cette technique sporadique et qui disparaît à l'arrivée des nasses plus rentables pour la pêche de cette espèce.

C'est à la fin du XIX^e siècle que la pêche aux filets maillants se développe au Portugal. En 1889, sont comptabilisés 1 trémail à Quarteira, 3 à Olhão et 5 à Faro (Inquérito Commercial e Industrial, p. 303). Deux ans plus tard, Baldaque da Silva mentionne le trémail comme étant uniquement un procédé de pêche fluviale au sud du pays mais il s'impose rapidement comme technique maritime sur toutes les côtes portugaises. Dès 1901, Bethencourt donne une description de celui-ci, soulignant une différence entre les filets du Nord et les filets du Sud. Baldaque da Silva mentionne également pour le nord du pays le *majoeira* de Figueira de Foz, le *branqueira* et le *saval* de Caminha. Il cite le filet dérivant (*volante*), aujourd'hui connu dans toute la zone Nord du pays, allant de Caminha à Ericeira en passant par Nazaré, sous le nom de *filet à merlan*. Le *filet à tacaud*, déjà utilisé par les Nazaréens, n'est cependant pas cité.

Comme cela a déjà été souligné dans la genèse du port de Nazaré et l'histoire de Pederneira, les plus anciennes références sur la pêche locale remontent à 1643, date à laquelle un impôt était levé sur chaque filet *algerife*. A Pederneira, on a utilisé ce filet dans l'embouchure du fleuve ou encore dans la lagune ancienne comme le justifie le nom de Algerifeira donné à une localité voisine où s'exerce cette technique (Baldaque da Silva, p. 296). Parce que les pêcheurs ont été obligés de caler les filets maillants à plus d'un quart de mille de la côte, selon une nouvelle réglementation, certaines pratiques

exercées dans la zone de lame viennent à disparaître, comme celles de l'algerife et de la majoeira, filets parfois mouillés en bordure de mer et fixés sur des pilotis.

Dans les années 1960, au moment où la pêche à la sardine régresse, la pêche hauturière prend alors une envergure que le développement des unités à moteur intérieur facilite.

Ceux qui pêchent au filet sont enregistrés comme pêcheurs "au filet maillant", sans que soit spécifié s'il s'agit d'un filet à merlan, d'un trémail ou même d'un filet spécialisé dans la capture des crustacés. Ainsi il est difficile de faire une estimation historique du nombre de filets spécialisés dans l'une ou l'autre des activités décrites précédemment. En 1974, il y avait 104 équipages, avec un nombre indéterminé d'hommes, enregistrés dans cette catégorie. Après 1975, un certain déclin est observé mais il n'est pas possible d'en mesurer la portée avec certitude. A présent, en dehors des quelques embarcations hauturières, les filets maillants sont utilisés par des pêcheurs solitaires proches de la retraite et à bord de petites barques. Cette technique permet en effet un équipage réduit comparée à d'autres. C'est ainsi que des patrons nazaréens ont abandonné la pêche à la palangre, qui exige davantage de main-d'oeuvre, pour la remplacer par des filets maillants et réduire ainsi leurs dépenses.

Cette technique occupe toute l'année un nombre important d'embarcations motorisées. C'est l'une des pêches artisanales les plus répandues sur la côte occidentale¹. Elle est pratiquée par l'ensemble des communautés de pêcheurs portugaises. La pêche au filet est très rentable car l'engin

(1) En 1965, Correia note que l'utilisation de ce type d'engin est limitée dans le temps, entre mai à septembre, et prohibée l'hiver et particulièrement en période du frai. "... na Nazaré, mais são só permitidas no verão. Mais concretamente, de Maio até Setembro. Depois, com a aproximação da desova do peixe, proíbem a utilização das redes de emalhar." op. cit. p.51.

piège des poissons hautement cotés à la criée et qu'il suffit de deux hommes pour le relever ce qui augmente la possibilité de gains. En même temps, le nombre relativement élevé des exploitants pèse de façon évidente sur le calcul des captures et sur la valeur globale du poisson débarqué. C'est la raison pour laquelle, les pêcheurs nazaréens semble se tourner de plus en plus vers cette technique.

C) LA PECHE AUX CRUSTACES

- La pêche à la langouste

Les Nazaréens ont employé plusieurs méthodes pour capturer les crustacés : le filet maillant à langouste *rasca* et la nasse.

Les pêcheurs ont longtemps utilisé le filet à langouste mais sans que cela donne de grands résultats. Les antennes et les pinces des langoustes détruisaient régulièrement les mailles des filets, entraînant sans cesse des dépenses de restauration. On peut éventuellement expliquer sa longévité parce que ce filet permettait de capturer d'autres espèces comme les raies, les loups et les turbots. Ce filet a disparu depuis une vingtaine d'années. Les pêcheurs l'ont tout d'abord remplacé par un filet à nappes multiples du type trémail dont le pouvoir embrouillant facilite la prise des crustacés, mais depuis une dizaine d'années, cette technique a été supplantée par la pêche au casier.

Bien que peu abondante et limitée dans le temps, la pêche au casier est rentable et améliore considérablement le gain des pêcheurs. Ils pêchent surtout entre d'avril et septembre la langouste, la langoustine et le homard dont le cours est particulièrement élevé en raison de la forte demande émanant principalement des restaurateurs locaux. Des pêcheurs solitaires calent quelques nasses dans le fleuve ou dans l'anse mais les équipages qui pratiquent cette pêche à plus grande échelle cale les engins par filières et exercent presque toujours d'autres pêches par intermittence, la pêche à la palangre ou à la senne tournante par exemple.

Jusqu'à la fin des années 1970, les pêcheurs ont utilisé des casiers aux formes variées et de construction plus ou moins artisanale. Les grands casiers modernes, qui ont été introduits et autorisés à Nazaré très récemment, ont remplacé peu à peu tous les autres. Utilisés principalement

pour pêcher la langouste et le poulpe, leur introduction massive, a eu pour conséquence de faire disparaître définitivement la palangre à poulpe et le filet à langouste.

C'est vers 1982 qu'a été enregistrée la première licence à Nazaré alors que, dans les autres ports du Portugal, ces pièges étaient déjà largement diffusés depuis la fin des années 1970.

Il n'y a aucun doute qu'actuellement à Nazaré, les procédés de pêche les plus lucratifs sont les pêches hauturières au casier, couplé à la palangre et au filet maillant. La senne de plage a pratiquement disparu, la pêche au *candil* est en franche décadence et tous les petits métiers exercés par des équipages restreints de un ou deux hommes, n'ont de valeur économique qu'à l'échelle familiale. Malheureusement, le nombre de ces engins décline d'année en année. En 1993, trois embarcations ont été enregistrées pour la pêche au filet maillant à merlan (7 en 1992 et 9 en 1990). Huit palangriers ont travaillé cette année-là alors qu'ils étaient encore une quinzaine l'année précédente. Quant au nombre de pêcheurs au casier, il reste une question sans réponse pour le personnel de la capitainerie. A ma connaissance, trois patrons pêchent au casier en alternant avec des palangres tandis que deux autres patrons possèdent à leur bord des casiers et une senne tournante. Il s'agit dans tous les cas d'équipages travaillant à bord d'embarcations hauturières. Les autres pêcheurs, qui calent quelques casiers dans l'anse, sont classés dans la catégorie "autres techniques non spécifiées" dans laquelle l'administration range tous les engins de faible capture.

En dehors des langoustes, des langoustines et des homards, les Nazaréens ont, durant une époque, capturé aussi des crabes mais il s'agissait d'une espèce particulière - le crabe *pilado* - petit crustacé destiné exclusivement à la fabrication d'engrais et vendu aux agriculteurs.

- La pêche au crabe *pilado*

Pour pêcher le crabe, deux méthodes ont eu cours à Nazaré. La méthode ancienne consistait à pêcher celui-ci "en banc" (*pesca do pilado em cardume*) à l'aide d'un filet draguant *bugiganga*, puis plus tard à l'"unité" au filet lanterne *garrafol*.

De Espinho jusqu'à Nazaré, les aires de pêche du *pilado* au filet *bugiganga* étaient les mêmes que celles de la senne de plage. L'habitat qui paraissait le plus favorable à ce crustacé étaient les bancs de sable longeant le rivage où ils pullulaient. Au Nord, on considérait qu'un fond propre était propice à cette pêche alors que dans d'autres régions, on pensait qu'un fond vaseux était meilleur. Les équipages qui exerçaient cette activité étaient donc presque toujours des pêcheurs à la senne de plage et possédaient une embarcation à fond plat. Bien que cette pêche n'ait répondu à aucune réglementation spéciale et que son exercice ait été assujétié aux règles générales établies pour la pêche, les pêcheurs devaient toutefois obtenir une licence pour la pratiquer¹. Grâce à cette contrainte, on peut suivre l'évolution de cette pratique dans les rôles d'armement.

C'est du 2 juillet 1919 que date la première inscription mentionnant clairement la double activité des pêcheurs à la senne de plage - *service senne de plage et crabe* (*serviço da arte chavega e caranguejo*). Il s'agissait de l'embarcation N-819-L.

Cette pêche mentionnée dans les registres sous l'appellation de *pesca caranguejo* (*pêche au crabe*) a été florissante dans les années 1930.

(1) En 1944, pour chaque embarcation jaugeant jusqu'à 4 tonneaux, la licence coûtait 13,50 escudos par an - décret n°12-822 du 1er novembre 1926. Cette licence bénéficiait d'un abattement de 50% lorsque l'embarcation et les engins de pêche appartenaient aux pêcheurs suivant la disposition de l'article n°6 de la loi n°1135 du 31 mars 1921.

Entre 1920 et 1928, le nombre de pêcheurs possédant une deuxième licence augmente jusqu'à dépasser celui des licences simples en 1926 et 1927. Dès lors, la pêche au crabe se généralise au point de ne plus être mentionnée clairement sur les rôles. A partir de 1928 apparaît l'adjectif "similaire" pour désigner l'utilisation du filet à crabe, semblable à celui de la senne de plage (la barque N-1042-L est enregistrée pour la *pêche à la senne de plage et similaire (pesca com arte xávega e semelhante)*).

Au début des années 1930, marquées par l'arrivée des senneurs *candil*, les trois métiers sont alors exercés par les pêcheurs *locaux* qui combinent les techniques des petites sennes - tournantes et de plage -, toutes pratiquées à bord des barques à fond plat (exemple : barque N-926-L pour laquelle il est mentionné *senne tournante, senne de plage et crabe (traineira, arrasto e caranguejo)*).

En 1930, 58 embarcations sont enregistrées pour la pratique de la senne de plage et 49 autres ont une activité mixte. En 1931, les chiffres s'inversent légèrement donnant 63 licences uniques pour 33 licences mixtes. Le 30 juillet 1948, la dernière mention de *pêche locale avec filet à crabe (pesca local com rede de caranguejo)* est rayée pour être remplacée par une licence pour la senne *candil*, dont l'activité ne cesse, rappelons-le, de se développer. Au cours de ces trente années aucune embarcation n'a été enregistrée pour effectuer seulement la pêche au crabe, puisque celle-ci est conditionnée par une autre. Cependant, à la lecture des registres, on s'aperçoit que de nombreux patrons de pêche, sollicitant une double licences, sont propriétaires de deux embarcations à fond plat. On peut donc en déduire que les deux pêches ont été pratiquées simultanément - l'équipage étant scindé en deux - car il s'agissait de pratiques saisonnières s'exerçant toutes deux en période estivale. Cette pêche continuait à être pratiquée mais elle n'était pas spécifiquement mentionnée. Inversement, les deux embarcations pouvaient être utilisées successivement :

"Pour les pêches locales, les pêcheurs disposaient souvent de deux petites embarcations. L'une étaient pour pêcher au filet maillant l'hiver et l'autre pour la senne tournante l'été, ou l'une pour pêcher dans le fleuve et l'autre dans l'anse. Les patrons des plus grandes unités se contentaient d'armer et de désarmer celles-ci selon la technique imposée par la saison qui est la palangre l'hiver et la senne tournante l'été."

Cette remarque est une des explications apportées quant aux différences notées entre le nombre d'embarcations en activité et le nombre d'embarcations enregistrées sur les rôles, variation également due aux fréquents désarmements en période de mauvais temps.

Le crabe, transformé en engrais, était destiné à la fertilisation des terres agricoles¹. Cette pratique s'est exercée principalement du nord du Portugal jusqu'à Nazaré². Dans la région d'Aguçadoura, de l'engrais à base de crabe dépendait la culture annuelle de la pomme de terre³. Le crabe était parfois mélangé avec des aiguilles de pin. Dans les étables, les animaux foulaient de leurs sabots le mélange qu'ils réduisaient en une poudre fermentée. Sur les côtes de la zone centrale du Portugal, le crabe était pêché, au nord du Douro par des laboureurs, et au sud du fleuve jusqu'à

(1) La petite sardine (*petinga*) utilisée comme appât l'était aussi comme engrais (THOMAS, 1899-1903, p.383). Le guano de poisson était très utilisé pour la fertilisation en Algarve, spécialement de Olhão à Vila Real de Santo António.

(2) La pêche au crabe se pratique plus au sud du pays, en Algarve et sur le littoral de l'Alentejo. Pourtant ni à Silves, ni à Sines le crabe connu sous le nom de *carraga* ne semble être connu comme moyen fertilisant.

(3) Pour fertiliser la terre, on plaçait des petits paquets de 4 à 5 crabes entre chaque pied de tubercule ou tout le long du sillon. Pour une fertilisation plus légère, un crabe alternait avec une pomme de terre. Pour fertiliser la culture d'oignon, on creusait le terrain sableux, on jetait une couche d'algue puis de fumier et enfin de crabe. Pour les choux, les céréales et les navets, on préparait les sillons avec du crabe en poudre étendue à l'aide d'une pelle. Il était utilisé comme engrais général sauf pour le maïs.

Nazaré, par des pêcheurs¹.

La meilleure période de pêche se situait entre juin et septembre, parce que l'hiver, le crabe s'enfouissait profondément dans le sable. Les équipages travaillaient parfois le jour mais l'été, ce type de pêche était pratiquée de préférence la nuit, quand les crabes enfouis sous le sable commençaient à sortir de leur cachette, et que les sennes de plage avaient été entre-temps relevées. Ils pêchaient aussi les samedis et les dimanches, jours de repos pour ces équipages, et durant la période où la sardine et le *carapau* se faisaient rares au bord du rivage.

Inversement, l'hiver, les pêcheurs nazaréens préféraient travailler de jour et près de la plage tandis qu'à Ancora et Afife, les équipages partaient en fin de journée pour revenir à la plage à l'aube. Au nord, les pêches diurnes se faisaient à 15 brasses du rivage et les pêches nocturnes à 6 ou 7 brasses seulement. La pêche était très rentable quand la mer était belle et les eaux agitées d'octobre étaient assez favorable à cette pêche. Cependant, une mer forte devenait non seulement dangereuse pour les pêcheurs mais improductive. Les crabes s'ensablaient profondément pour échapper à la houle et ne se laissaient pas attraper.

A Nazaré, le produit de cette activité entraît dans un système de commercialisation plus élaboré qu'au nord. La pêche au crabe avait une autre finalité pour les pêcheurs Nazaréens qui se dévouaient à le pêcher dans l'anse, car la présence en abondance des crustacés étaient un véritable fléau pour les bancs de *carapau* et pour les sennes de plage qui les pêchaient.

(1) Les laboureurs possédaient des embarcations et étaient familiarisés avec la petite navigation côtière. Plusieurs équipages de laboureurs - à Montedor, Fão, Aguçadoura, etc. -, en dehors de la pêche au crabe, pratiquaient parfois la pêche à la sardine, généralement en période de récolte. Ils passaient des contrats avec des journaliers, des bergers ou des pêcheurs comme auxiliaires de cette activité. Les bancs de crabes étaient particulièrement abondants à Ancora et à Afife et de partout les laboureurs allaient y pêcher, en petites expéditions qui prenaient des heures de marche. Le plus souvent, ils partaient l'après-midi pour arriver le soir, pêchaient la nuit et rentraient le lendemain.

Il ne s'agit pas à proprement parler de pratiques saisonnières qui s'effectuent par intermittence, comme nous venons de le voir avec les pratiques couplées palangre-casier ou casier-senne mais de pêches exercées dans des circonstances bien particulières.

Cette activité était bénéfique pour la terre comme pour la mer. Elle enrichissait la première et nettoyait la seconde. Les conséquences étaient immédiates : dès le lendemain matin, la pêche à la senne de plage n'en était que plus productive. Les bancs de crabes finissaient par faire fuir les sardines ce qui était finalement préjudiciable à l'ensemble des pêches locales nazaréennes, et alors que le tourisme se développait, ils harcelaient de plus en plus les baigneurs :

"Certaines années, il y a tant de crabes, des montagnes hautes et larges, que les sardines ne peuvent plus approcher du bord et les filets n'arrivent pas à se remplir parce que les pattes des crabes arrachent les mailles à travers lesquelles les poissons fuient" (Jayme Afreixo, 1903, p.118).

En de nombreuses régions du nord - Ancora, Póvoa de Varzim, Aguçadoura, Vila do Conte d'ailleurs appelée *Plage du Crabe (Praia do Pilado)*, à l'exception des terres voisines du fleuve Aveiro où l'algue est le fertilisant naturel - mais surtout au sud du Douro, un intermédiaire entre les pêcheurs et les agriculteurs négociait la marchandise. Ce commerçant possédait un magasin près de la plage où étaient conservés les invendus du jour. Puis les crabes étaient expédiés par camionnettes dans les régions voisines, ou plus loin par chemin de fer, dans des wagons que les femmes remplissaient durant la nuit.

A Nazaré, le crabe était vendu aux laboureurs de Famalicão, d'Alcobaça, Cela, etc., qui les commandaient à l'avance et directement au patron de pêcheur. Connaissant

l'heure approximative du retour des embarcations, les laboureurs se rendaient à la plage avec des chars à boeufs ou des charrettes attelées à un âne, et plus tard avec des camionnettes. Les crabes étaient alors déchargés de la barque et chargés sur le char par le laboureur sans autre intermédiaire.

La vente se faisait à la caisse, "au coup d'oeil" (*a olho*) ou bien l'agriculteur disait "J'en veux 3 *xalavar*" ("*Três xalavares dele*"). Le pêcheur ou sa femme remplissait alors le filet de transport désigné. Le poids établi au juger, n'était donc pas parfaitement fixe. Cette unité de mesure n'était cependant pas contestée. Les chars pouvaient transporter jusqu'à 50 caisses et les charrettes près de 80. Une grande partie était vendue pour une fabrique qui transformait les crabes en engrais comme cela se pratiquait aussi à Afurada et Gala.

"Il y avait deux fabriques d'engrais à Nazaré. C'était à l'époque tellement bon marché qu'une petite caisse de crabes faisait un, un et demi ou deux escudos. Aujourd'hui, une douzaine de ces mêmes crabes coûte 55 à 100 escudos."

Lorsque les pêcheurs ou les intermédiaires ne trouvaient pas assez d'acheteurs, ou que les laboureurs ne les mélangeaient pas immédiatement à la terre, il fallait alors conserver les crabes et leurs propriétés fertilisantes. On utilisait des procédés élémentaires variants selon les régions, pour qu'ils ne pourrissent pas à l'air ou sous la pluie. A Nazaré, les crabes étaient mélangés au sable et laissés ainsi sur la plage en tas¹.

En règle générale, les crabes étaient mis à sécher dans le nord du pays et salés dans le sud². Le séchage se

(1) Même procédé à Cova de Lavos. Les crabes étaient entreposés à Praia de Vieira.

(2) Le crabe salé était destiné aux terres humides souvent fertilisées par les eaux de mer.

faisait au soleil, laissant l'animal entre 2 à 4 jours mélangé au sable. Ainsi les crabes, bien que perdant beaucoup d'azote, s'enrichissaient de leurs propres substances et pouvaient se conserver pendant deux ans. Au sud, le salage se faisait tant que le crabe était encore frais. Dans certaines régions, le crabe était pêché dans les mois de pluie et en hiver. En l'absence de chaleur, cela obligeait les paysans à utiliser les crabes frais ce qui n'était pas toujours en rapport avec les nécessités du travail agricole. Le crabe pêché dans le fleuve Douro était salé dans des cuves à vin pour être ensuite expédié à l'intérieur des terres¹.

L'exode rural et l'émigration des pêcheurs, ^{conséquences de} - entraînée par la première crise de la sardine, - conjugués à la généralisation de l'emploi d'engrais chimiques, ont entraîné un déclin de cette activité. Ceci s'est traduit par la disparition progressive mais rapide d'une économie parallèle. De plus, l'agriculture dans laquelle ce système s'intégrait, rétrogradait également. A partir des années 1940, cette pratique est progressivement abandonnée sur toute la côte centrale.

Dans tout le nord du pays comme à Nazaré, le déclin de la pêche du *pilado* se situe dans les années 1950. Le port de Póvoa de Varzim comptait 198 filets à crabe, 162 barques et 735 hommes en 1915. En 1942, il restait 130 barques puis 117 en 1949. Ce chiffre tombe à 11 en 1950, 10 en 1953, 2 en 1952, ... ainsi jusqu'à sa disparition totale au début de 1960.

Toujours au nord de Nazaré, entre 1945 et 1955, on comptait environ 50 embarcations et 300 hommes à Espinho et Buarcos, 20 barques et 100 hommes à Torreira, alors qu'il en

(1) A Anha, il y avait des sortes de fosses remplies d'algues dans lesquelles les laboureurs plongeaient les crabes pour les conserver. A Castelo de Neiva, quand la pluie arrivait avant que les crabes fussent secs, on les enfouissait sous la bruyère puis on faisait des gerbes avec l'ensemble.

restait encore une centaine de barques et 500 pêcheurs à Afurada. A Nazaré, Oliveira note que cette pêche était encore dynamique en 1956 mais il ne dit rien quant au volume des prises :

"Il y a 18 ans, on voyait beaucoup de pêcheurs lancer des filets bugiganga." (op. cit., p.340).

Certains observateurs estiment que ce déclin est dû à la disparition des bancs de crabes dans les parages. Les causes multiples sont difficiles à préciser. Il peut s'agir de courants marins déviant les bancs vers d'autres lieux, de la généralisation des arts traînant du type chalut qui soulèvent les fonds, détruisant les frayères, etc. D'autres soutiennent que les crabes subsistent comme avant (le prouvant par leur présence dans les sacs des sennes de plage ou les filets maillants bien qu'en quantité modérée), mais qu'il n'y a plus de demande de la part des agriculteurs qui utilisent des engrais chimiques permettant une économie de temps et de travail (pour fertiliser un hectare de terre, il fallait 20 000 kg de fumier, 10 000 kg d'algues et 3 000 kg de crabes secs.

La pêche au crabe a disparu de Nazaré faute d'une demande spécifique mais elle se pratique encore sur quelques sites comme la lagune d'Aveiro. De plus, les Portugais n'ont jamais été des consommateurs traditionnels de ce crustacé comme le sont les Espagnols. Ce n'est que bien plus tard que les Nazaréens ont recommencé à s'intéresser au crabe *pilado*. Aujourd'hui, les pêcheurs utilisent des pièges suspendus ou fixes pour la pêche (dans d'autres régions, sont utilisés des *garrafão*, nasses en paille en forme de bouteille) pour les pêcher mais ils transforment les prises en appât pour le loup et l'anguille pêchés à la palangre côtière. Parfois, ils vendent les crabes aux restaurateurs qui les proposent aux touristes qui en sont friands. La reprise éventuelle d'une pêche au crabe, à une plus grande échelle, pourrait

être envisageable car dans les régions où cette espèce continue à être pêchée, les Espagnols les achètent pour leur importante consommation personnelle¹.

D) LA PECHE FLUVIALE

Diverses techniques sont pratiquées dans le fleuve. Les pêches au filet droit, à la ligne, à la turlutte, à la foëne, au verveux, sont pratiquées durant les périodes où il est difficile, voire impossible d'aller en mer. Il s'agit d'activités familiales qui ont échappé longtemps au contrôle de la vente à la criée. Aujourd'hui encore, elles s'exercent discrètement comme de nombreuses pêches *locales*.

De toutes les pêches fluviales, il en est une qui tient une place particulière parmi les activités de pêche nazaréennes. Il s'agit de la pêche à la civelle (*pesca do meixão*). Elle est apparue à Nazaré au cours de la Seconde Guerre mondiale et elle est pratiquée dans le fleuve Alcoa du premier novembre au dernier jour du mois de février de l'année suivante.

La pêche à la civelle a été, de tout temps, considérée par les Nazaréens comme étant un moyen de compenser l'absence de revenu entretenu par la faiblesse des gains en période hivernale. Plus qu'une activité économique, la pêche à la civelle est une pratique sociale, familiale qui regroupe hommes, femmes et enfants. A l'origine, les exploitants n'étaient pas obligatoirement des professionnels de la pêche. Ils ne possédaient pas toujours une licence et n'étaient pas immatriculés, ce qui explique la présence des femmes et des enfants.

Avant que le port ne soit construit, il était

(1) Cuits, ces petits crabes sont traditionnellement servis mélangés à du riz.

pratiquement impossible à l'ensemble des pêcheurs de la communauté d'aller en mer au cours de l'hiver (Tableau 70). Les femmes et les enfants allaient alors pêcher la civelle et la vente du produit de leur travail permettait de disposer d'un peu d'argent en attendant que les hommes reprennent leurs activités en mer. Les pêcheurs retraités et les personnes âgées participaient aussi à cette pêche pour améliorer leur maigre retraite, ou suppléer à son absence, ainsi que tous ceux qui étaient sans emploi. Il s'agissait donc d'une activité exercée par les pauvres.

Au début des années 1980, lorsque le port était en construction, la pêche à la civelle fut un moment compromise parce que l'entrée de ce port coïncidait avec l'estuaire du fleuve.

Pendant longtemps les Portugais ont dédaigné la consommation de ce produit à la différence des Espagnols qui l'apprécient, et c'est à la demande des touristes espagnols que la civelle a été inscrite aux menus des restaurants nazaréens (peu à peu, ce mets entre dans les habitudes alimentaires locales). L'Espagne est devenue alors un client - partenaire privilégié - en achetant la totalité des captures portugaises. Les civelles mortes sont achetées pour la consommation et les vivantes sont utilisées pour repeupler les élevages d'anguilles. D'abord considérée comme un produit ordinaire, la civelle est devenue un produit de luxe. Les prix se sont envolés à la criée. De 2,5 escudos par kilo (1 F) dans les années 1960-70, le prix passa à 1500 à 1800 escudos/kg en 1981-82 (60 à 72 F). En 1990, le kilo est monté à 12 000 escudos (456 F), proportionnellement à la forte demande émanant aussi des Japonais, également amateurs. En 1994, il se stabilisait à 10 000 escudos le kilo (380 F). Les mareyeurs-exportateurs espagnols sont devenus les intermédiaires des Japonais. Ils sont omniprésents dans les criées portugaises, cette pêche étant pratiquée dans toutes les rivières et estuaires situés entre Figueira da Foz et São Martinho do Porto.

La période de pêche est très courte et la valeur des captures très élevée; en une seule nuit, un pêcheur peut en attraper une cinquantaine de kilos. C'est ainsi que s'est constitué un marché parallèle à celui de la criée. La plupart des pêcheurs nazaréens sont en relation avec un seul commerçant qui achète la totalité de leur pêche. La transaction se fait toujours discrètement, à l'arrière d'une boutique par exemple ou à proximité du fleuve. Aux dires des pêcheurs, cette discrétion augmente lorsque ce sont les femmes qui mènent la transaction.

Dès le 1^{er} mars, lorsque la saison est terminée, le marché noir remplace le marché officiel, ce qui en pratique ne change pas grand chose aux habitudes des Nazaréens. Ce marché est exercé par les mêmes acteurs - pêcheurs et mareyeurs - qui poursuivent leurs activités plus discrètement encore qu'ils ne le faisaient la veille au soir.

Pour tenter de contrecarrer les fraudeurs, le gouvernement a donc assorti l'exercice de cette pratique de contraintes. La première réglementation, datant de 1937, a fait l'objet de modifications¹. Selon la nouvelle réglementation établie en 1989, pour exercer la pêche à la civelle, il est exigé d'avoir une licence professionnelle. Cette mention a pour conséquence d'exclure de cette pratique les femmes et les enfants mais aussi les pauvres qui, sans être pêcheurs professionnels, avaient recours à cette pratique pour survivre. Au cours de l'hiver 1990-1991, une centaine de licences ont été octroyées mais seules 29 d'entre elles furent renouvelées pour la saison 1993-1994 et attribuées uniquement à des pêcheurs. Le personnel de la capitainerie donne à ce chiffre très bas une explication rationnelle :

(1) Art. 5 du décret-Loi n°30/148 du 16 décembre 1939, décret-loi n°433/82 du 27 octobre 1982, Règlement n°43/87 du 17 juillet 1987 (art. 54 et 60), n°23/88 du 17 octobre 1988 et n°22/89 du 3 octobre 1989.

"Ca les rebute, les pêcheurs, d'avoir à faire une déclaration du volume de leurs prises et le nombre de demandes diminue."

Il est aujourd'hui stipulé que la pêche à la civelle peut être exercée seulement par les pêcheurs de pêche locale ou cueilleurs (*apanhadores*) possédant une licence individuelle concédée par la capitainerie et utilisant leur propre embarcation¹. On entend par "cueilleur", l'individu qui exerce la pêche à la civelle à partir de la terre ferme². Pour exercer légalement cette activité, celui-ci doit prouver qu'il réside dans la zone limitrophe de celle de la juridiction et qu'il ne possède pas d'autre moyen de subsistance ou qu'il détient un contrat le liant à un producteur d'anguilles dûment accrédité par la Direction générale des pêches. Seule est autorisée la drague appelée *capinete* construite avec un manche de bois de longueur variable ayant à une extrémité un arc métallique de forme et de taille variables où est cousu un filet (*mosquiteira*) de 30 cm de longueur maximum³. La pêche à la civelle est interdite avec tout autre engin de pêche et notamment avec les dragues *rede de tela*⁴, *butirão* et *rapetão* sous peine de confiscation des engins, indépendamment des sanctions applicables et des avertissements émis à l'encontre du propriétaire⁵. Les "cueilleurs" doivent avoir exercé légalement cette activité durant la récolte précédente et n'avoir pas fait l'objet d'avertissements de la part des

(1) En 1981-82, 150 hommes, pêcheurs et non pêcheurs, étaient inscrits à la capitainerie de São Martinho do Porto pour la pêche dans le fleuve Salir; 38 étaient inscrits à Vieira de Leiria pour le fleuve Liz.

(2) Dans les Pyrénées, la pêche à la civelle appelée *piñale* s'exerce aussi en barque de novembre à février. L'épuisette mesure 50 cm de long. Chaque pêcheur ramasse environ 500 g de civelles par jour qu'il consomme frites. Il s'agit de pêcheurs professionnels ou de braconniers.

(3) Les *capinete* utilisés par les enfants sont plus petits et se nomment *rapeta*.

(4) Filet utilisé dans la partie internationale du fleuve Minho par les pêcheurs portugais et espagnols. Il existe une réglementation spécifique dans ce fleuve, frontière naturelle entre les deux pays.

(5) Selon l'infraction, les amendes s'échelonnent de 40 000 à 1 million d'escudos (1600 à 40 000 F).

autorités maritimes. Il est également interdit de pêcher, conserver à bord ou vendre d'autres spécimens que la civelle. Les pêcheurs ne peuvent travailler à moins de 100 mètres de bouches d'égout ou dans un espace qui peut gêner le trafic maritime et fluvial.

Dans les années 1980, le problème de la surexploitation des rivières ne se pose pas encore. Le nombre des exploitants dans les eaux continentales ou maritimes échappe à la connaissance des juridictions. Aujourd'hui, il s'agit d'une question d'actualité. La surexploitation et la pollution des lieux de passage, comme le sont les estuaires, affectent les stocks de cette pêche. Les autorisations de pêche sont donc limitées et le volume des captures est contrôlé. Celui-ci s'échelonne entre 50 g et 20 kg de civelles pêchées en une nuit. Ces restrictions ont pour conséquence l'augmentation de la valeur du produit de la pêche en période prohibée.

Dans le passé, les pêcheurs n'étaient sujet à aucune taxe d'Etat. Souhaitant contrôler cette pêche au moyens de recensements et de statistiques, le gouvernement impose à présent que les pêcheurs fassent une déclaration à la capitainerie le 5 de chaque mois des quantités de civelles capturées le mois antérieur, sous peine que leur licence soit immédiatement annulée ou non renouvelée l'année suivante, Mais la fraude est fréquente et il n'est pas rare qu'un pêcheur déclare 500 g lorsqu'ils en a recueilli 5 kg, faussant ainsi toute statistique.

Parce qu'aujourd'hui, les pêcheurs de civelle paient des impôts, de nombreuses fraudes sont constatées par la police maritime. Le capitaine du port tente de faire respecter les dernières réglementations qui limitent encore cette pratique. Mais les rappels à l'ordre restent sans effet parce que la population nazaréenne nie le droit à toute autorité légale, de régir une pratique coutumière échappant du cadre traditionnel de la pêche maritime. La

population sous-entend que cette pratique doit être réglementée selon le droit coutumier en vigueur.

Le manège des pêcheurs-fraudeurs n'a pu échapper aux policiers maritimes qui effectuent des rondes dans le secteur du port vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Au cours du mois de mai 1993, entre trois et cinq heures du matin, laps de temps durant lequel les équipages se regroupent sur la *Marginale* et se dirigent vers le port pour embarquer, on rencontre un homme, parfois deux, s'en revenant du fleuve et portant sa longue épuiette superbement calée sur l'épaule. Les policiers, interrogés à cette époque sur ces faits, reconnaissent "fermer les yeux" et interpréter le règlement en fonction d'une communauté dont "*ils connaissent les besoins et respectent le courage*". Il n'en a pas été ainsi les années précédentes. De nombreux pêcheurs se sont plaints à cette époque que certains membres de la police maritime tendaient à exagérer la portée des lois qui limitaient cette pratique. Les pêcheurs sont allés jusqu'à dénoncer, par voie de presse, la véritable persécution dont ils faisaient l'objet¹. Ces actes d'intimidation de la police maritime sont surtout dirigés contre les pêcheurs qui vont travailler sans licence. Pourtant, il ne s'agit pas là de véritables fraudeurs. En effet, lorsque le pêcheur souhaite obtenir une licence de pêche à la civelle, il doit se rendre à la capitainerie pour remplir un formulaire de demande. Ce document est ensuite envoyé au Ministère de la Pêche. La machine bureaucratique, lente à se mettre en marche, tarde à renvoyer le document officiel à la capitainerie qui en a fait la demande. La saison de pêche est alors largement entamée lorsque les documents sont remis aux pêcheurs. La police peut donc se réfugier légalement derrière le fait constaté : l'absence de licence. Bien que la capitainerie soit officiellement informée du désir des pêcheurs d'obtenir une licence, il est

(1) Notícias de Nazaré, décembre 1990, Meixão : Pescadores de água doce têm vida amarga, pp. 2-3

incompréhensible de constater que, faisant preuve d'une amnésie déloyale envers eux, cela soit elle qui déclenche les hostilités en donnant ordre aux policiers de pourchasser les contrevenants.

Ces hostilités s'expriment tout d'abord par une véritable "chasse à l'amende". Lors des courses-poursuites engagées entre pêcheurs et policiers, certains disent que plusieurs d'entre eux se sont brisés un bras ou une cheville¹ en tentant de fuir, courant et sautant à travers les dunes dans la nuit sans bien savoir où ils posaient les pieds. D'autres pêcheurs disent que des policiers ont ouvert le feu, en tirant en l'air.

Lorsque un pêcheur s'enfuit, le policier lui confisque alors son matériel (épuisette, lampe, camionnette, etc.) qu'il lui rend contre une amende payée au tribunal d'Alcobaça. Mais les persécutions ne s'arrêtent pas là. Un journaliste local s'interroge sur le sort qui est réservé aux femmes surprises à pêcher la civelle :

"Les femmes, sans que personne sache vraiment pourquoi, sont en butte à des représailles, simplement parce qu'elles sont des femmes ou parce qu'elles n'ont pas de licence...?"

A leur sujet, le règlement reste silencieux. Elles se plaignent que le capitaine² leur mène la vie dure et que celui-ci aurait un jour répondu : "Vous allez à la civelle, et à la fin vous avez un salaire supérieur au mien."

Il est certain que ces relations tendues s'aggravent lorsque la saison de pêche est terminée. Malgré l'interdiction, les pêcheurs continuent de travailler dans le fleuve en mars et avril, deux mois qu'ils considèrent

(1) Ibid. L'article mentionne aussi des côtes cassées.

(2) L'article écrit en 1990 fait référence au Capitaine en poste de 1989 à 1992.

comme étant les plus riches en civelle. Ils s'en défendent alléguant que "*la faim permet tout*". Il ne leur reste pas d'autre alternative que d'éviter de se faire prendre. Bien que le projet de prolonger la période de pêche ait été envisagé par la Direction générale des pêches, il n'en reste pas moins que la surexploitation du vivier naturel met en péril la pérennité de l'espèce. Cet aspect de la question est en général éludé par les pêcheurs qui refusent de s'entendre dire qu'ils travaillent contre leur propre intérêt. Les pêcheurs, qui n'entendent par "intérêt" que l'argent récolté, oublient qu'ils épuisent en même temps une source naturelle de revenu. Le nombre de demandes des pêcheurs augmente chaque année; 80 à 100 pêcheurs se sont partagés les rives du fleuve en 1993.

E) LES "PETITES PECHES" ET PECHES DE LOISIR

Parallèlement à ces pêches, dont le volume et la qualité des prises permet à la communauté de pêcheurs d'être présente sur les marchés en gros de poisson, il existe des pratiques que l'on peut qualifier d'ancestrales, dont la valeur se situe bien moins sur le plan de l'économie - si l'on exclut l'économie familiale - que sur le plan identitaire. Il s'agit de tout un éventail de petits engins, lignes simples, pièges, dragues ou filets lancés, la plupart utilisés selon les circonstances, soit dans l'anse, soit dans le fleuve Alcoa ou son embouchure.

L'une d'elles est la pêche au poulpe avec les traditionnels *alcatruz*, pots en terre cuite. Technique de pêche très pratiquée au sud du Portugal, elle l'a été beaucoup moins au nord; celle-ci s'est arrêtée à Nazaré. Au-delà de cette frontière, elle a définitivement disparu. En 1984, il existait encore quelques embarcations exerçant cette activité alors que le nombre de pots dans les ports voisins (3000 à Sines, 1000 à Setúbal et 600 à Ericeira, la

moyenne étant de 250 *alcatruz* dans les petits ports) attestait encore de l'importance de celle-ci.

Actuellement, la pêche au pot à poulpe a pratiquement disparu à Nazaré. Déjà en 1974, l'Institut national des statistiques, lors de son premier recensement dans la localité (et jusqu'au dernier en 1993) ne mentionne aucun engin de ce type. Cependant, une étude effectuée par l'Institut national de la recherche des pêches¹ sur les principales activités de pêche des ports de la zone centrale du Portugal mentionne la présence d'*alcatruz* à Nazaré. Officieusement, deux ou trois patrons sont connus aujourd'hui pour les utiliser occasionnellement. Cette pratique ayant, en théorie, complètement disparu, les autorités ont donc cessé de la réglementer. Ainsi, bien que l'utilisation des pots ne soit pas interdite, le fait de ne pas être officiellement reconnue entraîne une certaine confusion dans l'esprit des Nazaréens. La première fois qu'un pêcheur me parla des pots à poulpe, donnant à sa voix le ton de la confiance, il "m'avoua" que son patron en avait quelques-uns à son bord. Celui-ci les calait à la fin de la journée de pêche, dans l'anse juste avant de pénétrer dans le port. L'homme n'a pas manqué de souligner, en approchant son visage du mien, qu'il ne fallait pas en parler. Deux années plus tard, j'ai vu un pêcheur qui transportait une vingtaine de pots entre son embarcation et l'entrepôt, sans paraître se cacher. Il me donna quelques explications :

"Certains pêcheurs déposent des pots dans l'anse, à une petite profondeur. Ils les laissent plusieurs jours et c'est pas bien parce que ça peut gêner les sennes de plage. Les pots sont sur le sable, là où travaillent les sennes."

(1) Instituto nacional de investigação das pescas. Franca et Costa, op. cit. tableau 4, p. 94.

et d'ajouter :

"Ces pêcheurs peuvent entrer aussi en conflit avec ceux qui pratiquent la pêche au filet maillant de fond et à la ligne parce que tous travaillent sur des pêcheries fixes. Alors les pots sur le fond, c'est gênant. Moi, je les cale hors de l'anse et c'est autorisé. "

La pêche à l'épervier est une autre technique très ancienne. Manuel B. Alam, dans son livre datant du XVIII^e siècle, cite le nom de l'engin et son utilisation dans l'anse et la lagune de Pederneira¹ :

"...avec un mousse pour tirer la barque et un homme avec un filet à main qu'ils appelaient épervier,..."

Cette pêche est aujourd'hui interdite mais elle est pratiquée encore à Nazaré par un très petit nombre de pêcheurs issus de la classe la plus défavorisée de la communauté et vivant dans le bidonville. Ceux-ci travaillent principalement dans le fleuve. Selon le capitaine du port en activité en 1994, les pêcheurs ont plus ou moins les coudées franches. La police maritime n'accorde aucun intérêt à ces contrevenants. Un pêcheur retraité qui fabrique et vend des filets sur la plage, expose d'ailleurs à la vue de tous deux éperviers prêts à l'emploi. On raconte que des hommes profitent de la nuit pour lancer leurs éperviers dans la mer, à partir du rivage, parce que pour éviter la fuite des poissons, il faut le lancer là où la mer est peu profonde. Mais l'été, beaucoup de pêcheurs calent ou suspendent des filets dans les eaux de l'anse ce qui réduit les possibilités pour les pêcheurs à l'épervier.

(1) Appelé *Chumbeira* du nord du Portugal à Aveiro. Baldaque da Silva mentionne que cet engin est utilisé par les pêcheurs d'Ilhavo mais sa description est éloignée de l'épervier d'aujourd'hui. Il s'agissait d'un filet circulaire volant composé d'un sac et de bras. op. cit. p. 304.

Au début des années 1980, est apparue une nouvelle méthode de pêche qui s'apparente à une pêche de loisir. Il s'agit de pêche en plongée sous-marine. Cette technique s'exerce uniquement dans l'anse et par des hommes équipés de matériel de plongée (combinaison, masque, palmes, fusil etc.) A la mode depuis peu à Nazaré, cette pratique s'est développée parmi les jeunes dont les parents sont aisés :

"Ce qui se fait davantage aujourd'hui c'est la pêche sous-marine. La majorité des hommes de ma génération faisaient de la plongée. On pêchait des pouce-pied, des poulpes et puis on s'en allait. Ca n'avait rien à voir avec ce qui se fait aujourd'hui : les jeunes, il leur faut des costumes de plongée maintenant, une par saison !"

Ces pêcheurs d'un nouveau genre ont en moyenne une vingtaine d'années et sont des fils de commerçants, ou de pêcheurs, qui voient dans cette pratique une simple distraction et non une activité à finalité lucrative. Mais peu de temps après, sont apparus des pêcheurs armés d'un harpon dont l'objectif était, à l'inverse, de vendre le produit de leur pêche. Parmi eux, de jeunes pêcheurs recherchent un revenu supplémentaire. Ils nagent au-dessus des roches immergées, embrochent les poissons ou attrapent les langoustes à la main. Les prises sont vendues aux restaurateurs, toujours prêts à acheter des produits en-dessous des prix officiels. Les acteurs de ce commerce illicite restent discrets à l'instar de la police qui considère cette pratique comme peu dommageable économiquement en raison de son caractère sporadique et de la faiblesse des prises qui ne peuvent concurrencer les marchés officiels. Mais avec la progression constante des loisirs et du tourisme, cette activité pourrait prendre un certain essor et il faudrait alors la réglementer.

Les autres activités de loisir, plus traditionnelles, sont la cueillette des crustacés sur les

roches émergées à marée basse situées au pied du promontoire. Armés d'un canif ou d'un outil à la lame de métal fixée au bout d'un manche de bois (*arrithada*), les hommes grattent la roche pour détacher des pouce-pied (*Lepas anatifera* Linné) et des escargots de mer.

En fin de semaine, des pêcheurs à la ligne pêchent le chabot (*Enophrys bulalis* (Euphrasen, 1786)). Tôt le matin, vêtus d'un survêtements et portant à l'épaule une canne pour aller au chabot (*cana par ir ao caboz*), ils se dirigent vers les Pierres Noires (*Pedras Negras*), des roches immergées à marée basse situées au sud du port, ou sur les deux môles de celui-ci :

"Ces pierres procurent deux types de poissons, une espèce de chabot et un lieu jaune (*Pollachius pollachius* (L.)) qui vivent dans les mêmes pierres. On les pêche beaucoup dans les pierres du port aussi. Ce poisson, il a une manière de combattre que j'aime. J'utilise une canne et au bout de la ligne, deux hameçons et les gens les lancent entre les pierres." (Fils de pêcheur, 42 ans)

A dix heures du matin, 50 cannes à pêche sont fixées entre pierres et blocs de béton. Quelques autres pêcheurs, plus solitaires, préfèrent caler une canne dans le sable de la plage de l'anse ou de la plage du nord. Il s'agit souvent de pêcheurs retraités, tandis que les pêcheurs des roches du port, qui ont souvent la quarantaine, sont de professions variées. Pour la plupart, le produit de la pêche est destiné à la consommation familiale mais il n'est pas interdit de penser que quelques-uns d'entre eux sont en relation avec des restaurateurs prêts à leurs acheter une éventuelle belle pièce.

CONCLUSION

La réponse technique et économique à la raréfaction des espèces migratrices prédominantes s'est faite par le biais de l'adaptation des engins existants, de l'emprunt des technologies étrangères et de l'innovation. Cependant, ces changements ne pouvaient qu'influer sur l'organisation des équipages et la structure des métiers. L'une des réponses apportées par les pêcheurs artisans a été d'amener les équipages, qui autrefois étaient très spécialisés, à s'adapter à diverses méthodes de pêches, nécessitant des connaissances étendues sur les engins utilisés, les fonds explorés et les espèces recherchées.

Cette organisation des métiers est apparue quand se sont constituées les premières sociétés de pêche qui armaient des unités selon la saison, soit pour la senne tournante, soit encore pour la madrague. On a observé plus tard que les pêcheurs qui travaillaient avec des filets maillants avaient systématiquement une double licence leur permettant d'utiliser également les palangres. Nombreux sont ceux qui ont ajouté la pêche au casier, cumulant ainsi une troisième activité (Tableau 54).

Aujourd'hui, les pêcheurs doivent "savoir tout faire" à bord d'une embarcation : être capables de remplacer des camarades à leur poste, savoir intervenir à tous les niveaux du processus technique, avoir des connaissances en navigation et savoir s'adapter aux différentes techniques de pêche. Ce savoir, les pêcheurs l'acquièrent naturellement au cours de leur vie. J'ai précédemment souligné que les pêcheurs ne restaient pas longtemps enrôlés dans un même équipage. Leur désir de changement, leur recherche de meilleurs gains, les poussaient à travailler pour de nombreux patrons. Ainsi, ils sont confrontés à des méthodes de pêche différentes et il n'est pas rare aujourd'hui, qu'un pêcheur ait des connaissances aussi bien dans la pêche à la senne locale qu'à la palangre hauturière. Jadis, la différenciation entre les métiers - pêche locale-pêche

TABLEAU 53

- PERSONNEL ET ENGINS DE PECHE EMPLOYES
SUR LA PLAGES DE NAZARE -
(Mapa do pessoal e aparelhos de pesca empregados na praia da Nazaré)

Année	Personnel Employé	Nbre de barque	Senne Americano	Madrague Valenciana	Madrague Redonda	senne/plage
1899	1071	200	-	5	2	112
1900	1144	200	-	5	2	112
1901	1202	200	1	5	2	112
1902	1252	200	4	6	2	112
1903	1344	212	6	6	2	112

TABLEAU 54

- NOMBRE DE LICENCES SIMPLES, DOUBLES
ET TRIPLES REPERTORIEES PAR ANNEE -

ANNEES	Senne/Plage	S/P + Crabe	S/P + Crabe + S/tournante
1919	11	5	-
1920	6	-	-
1921	6	3	-
1922	6	-	-
1923	23	14	-
1924	25	16	-
1925	8	3	-
1926	3	10	-
1927	5	11	-
1928	10	3	4
1929	-	7	4
1930	2	3	2
1931	-	-	-
1932	2	6	-

hauturière - comme entre les hommes - pêcheur au filet-pêcheur à la ligne - se faisait plus nettement. Les anciens interrogés à ce sujet disent :

"A notre époque, si on était un pêcheur à la ligne, on restait un pêcheur à la ligne; et si il n'y avait plus de travail à Nazaré sur un bote do alto, on partait alors sur les morutiers mais on ne s'embarquait pas sur un senneur; enfin ça pouvait arriver mais c'était plus rare qu'aujourd'hui."
(Pêcheur retraité, 72 ans)

La connaissance des pratiques de pêche ne peut se limiter à une simple description technique des outils, ni même au récit de leurs mises en situation historique et sociale. Dans cette première partie, j'ai présenté les différents moyens de production mis en oeuvre pour l'accomplissement de l'activité de pêche, analysé la structure des relations entre les pêcheurs, déterminée par l'organisation technique et sociale de la pêche, la composition des équipages et le milieu professionnel ainsi que la connaissance approfondie des espaces marins par ceux qui les exploitent. La pêche, nous l'avons vu, ce sont aussi des hommes regroupés et organisés qui développent un réseau de solidarité et mettent en avant une communauté d'intérêts qui entraîne des obligations morales.

Mais parallèlement aux changements techniques qui viennent d'être décrits, sont apparues des modifications dans l'organisation sociale de la communauté nazaréenne. Initialement tournée vers une activité entièrement liée à l'élément marin, d'où elle tirait sa subsistance, la communauté s'est divisée peu à peu en *gens de mer* et *gens de terre*. Le groupe de pêcheurs est devenu avec le temps minoritaire. Une redistribution des rôles socio-économiques à l'intérieur de la communauté s'est faite à partir de nouvelles données. Il convient alors de mettre en évidence l'organisation sociale de la communauté nazaréenne à travers

la structure des relations entre ses membres, et notamment les interactions entre les deux groupes - marins et terriens.

Passant de l'espace marin à l'espace terrestre, il convient de définir de nouvelles frontières : frontières terrestres mais aussi sociales et économiques. La principale différence entre le mode de vie des pêcheurs et celui des *gens de terre*, réside dans le fait que les premiers ont plus ou moins libre accès à leur espace de travail et que cet espace est difficile à borner, tandis que les seconds sont limités par des frontières - la plage, la ville, l'enceinte du port, ... - qui déterminent leur organisation interne, et dans lesquelles les pêcheurs doivent trouver leurs marques.

DEUXIEME PARTIE

ORGANISATION SOCIALE ET PRATIQUES TERRESTRES

I - LA VILLE DE NAZARE ET SES HABITANTS

CHAPITRE 1 - IDENTIFICATION INDIVIDUELLE ET COLLECTIVE

A) LE PARLER DES PECHEURS

"La langue des matelots n'est pas la langue ordinaire : c'est la langue telle que la parlent l'océan et le ciel, le calme et la tempête."
(Chateaubriand, Les Mémoires d'outre-tombe, Livre VIe chap. II)

Les Nazaréens parlent portugais, un portugais différent de celui des autres communautés de pêcheurs qui ont leurs accents et leurs vocables. Comparée à la langue de Lisbonne et de Coimbra, la langue nazaréenne paraît manquer de précision phonologique. Les Nazaréens parlent en éliminant çà et là des sons. L'un des autres points caractéristiques de la langue est la confusion des sons qui sont proches comme p et b, v et f. La langue nazaréenne a également une sémantique particulière. Elle est riche de métaphores mais l'on note que la langue des pêcheurs, comparée à celle des autres membres de la communauté, se rapproche plus de l'argot que de la norme nationale. Le niveau d'intelligibilité de la langue est fonction du degré d'intégration à la communauté - et au groupe des pêcheurs. Aussi n'est-il pas rare que les fonctionnaires mutés à Nazaré avouent avoir des difficultés pour comprendre les pêcheurs.

Aux caractéristiques propres de sa langue, qui complètent l'idée de la singularité de cette communauté, s'ajoutent des intonations musicales. De l'accent et des sons graves et gutturaux, les Nazaréens disent qu'ils ont été *"volés à la mer"*; du parler des pêcheurs, qu'il est *"beau comme les élégants habits de fête des femmes"*; des jurons et des imprécations, qu'ils sont *"noirs comme les*

longues capes de deuil" qui enveloppent les veuves de la tête aux pieds, et qu'ils portent en eux *"toute la haine et la rancoeur qui naissent dans le coeur des femmes à l'encontre d'une mer qui leur a volé un mari, un fils ou quelque autre être cher"*.

Le langage quotidien des pêcheurs fait référence aux métiers de la mer. Expressions, dictons, apostrophes et autres jurons rappellent l'univers des pêcheurs. Les référents ont été classés par thèmes : l'espace (la plage, le port, la criée), la navigation et la mer, le matériel de pêche, les embarcations, les poissons (Annexe 11).

L'utilisation de ces vocables - hors de leur contexte initial - est fondée sur le mode comparatif, détournant la qualité intrinsèque de l'"objet" de comparaison afin de souligner par un effet comique ou injurieux, une qualité ou un défaut d'un individu ou d'une chose, un aspect négatif ou positif d'une situation sans relation avec l'objet initial.

La mer est pour les Nazaréens une source de vie. Ils sont si étroitement liés à elle, qu'ils disent que l'eau de mer est entrée dans leurs veines comme elle entre dans les ruelles de la ville, les jours de tempête. Source de vie et source de mort, elle engendre chez ceux qui vivent près d'elle et grâce à elle, un véritable culte empreint de superstition et de mysticisme qui se révèle lors des moments d'allégresse et de tragédie.

Cette osmose entre l'élément marin et les hommes, le langage des pêcheurs la banalise. Par exemple, pour désigner l'état de la mer, surtout lorsqu'elle est démontée les pêcheurs la compare à un chien enragé :

"La mer est comme un chien."

Inversement, quand ils cherchent à définir l'état d'un individu - physique ou mental -, c'est très souvent

qu'ils utilisent à la mer comme référent, prenant pour échelle de valeur "tous ses états".

D'un homme qui a les cheveux trop long, ils disent que "*la mer est arrivée jusqu'au paradão*". Le *paradão* est un quai qui a été construit en bordure de plage pour protéger les maisons contre les vagues qui viennent s'y fracasser. Les cheveux longs figurés par la mer (l'eau qui s'engouffre dans les ruelles) passent par dessus les oreilles.

Par une extension logique, les pêcheurs passent de la mer à la terre. D'une femme qui a ses règles, les pêcheurs disent qu'"*elle est comme une côte que l'on ne peut accoster*".

Les références aux outils de pêche - embarcations, engins de capture - mais aussi à ce qui est capturé sont très nombreuses :

Quand un homme se met en colère, on compare son agitation à celle d'une barque secouée par la mer. L'homme a "*le bateau qui vire de bord*".

Les grands sardiniers qui composaient jadis la flottille nazaréenne servent d'étalon de masse : d'un lieu spacieux, on dit alors qu'"*il y tiendrait une traineira*".

Dans le lexique argotique des pêcheurs, un pédéraste est un *chalutier* - *arrastão* - du verbe *arrastar* qui signifie "traîner après soi".

La forme des outils de pêche offrent également beaucoup de possibilités de comparaison. D'une personne ennuyeuse, on dit qu'elle est "*plate comme la pale d'une rame*". D'un amoureux éconduit, on dit qu'"*il n'a rien pris avec les foënes*", version négative de l'expression française "*harponner quelqu'un*".

C'est la complexité des anciennes madragues *valenciana* qui sert de modèle quand les pêcheurs, voulant que le barbier leur coupe les cheveux et leur rase la barbe,

disent : "*Copo e gachas*", désignant les deux chambres latérales de la madrague à sardine qui sont séparées par l'entrée que les pêcheurs appellent *bouche*. D'une femme à la poitrine opulente, on dit que "*ses seins sont des outres*", par comparaison avec les outres en peau de chèvre des anciennes sennes de plage. Les lèvres épaisses sont "*comme des lièges*", les *panas* larges et plats qui bordent les ralingues du filet précédent.

Le poisson, pêché et mangé par les Nazaréens, a une valeur nutritive, économique et symbolique que révèle le langage.

Les femmes qui ont coutume d'ôter les yeux du sabre avant de le cuisiner, comparent leur enfant au poisson quand elles sont en colère. Menaçantes, elles leur crient alors :

"*Fais attention que je ne te tire pas les yeux comme au sabre*".

A quelqu'un qui se gratte énergiquement l'entre-jambe comme si un poisson était entré dans son pantalon, on lui demande "*Y-a un carapau à bord ?*"

Pour décrire les tares physiques d'un individu, les grands et larges pieds sont comparés à des grandes castagnoles (*Brama Raii* (Bloch, 1791) et les yeux bouffis ou cernés à ceux d'un mérrou.

Le nom de certains poissons est synonyme de pénis. *Sarda*, nom portugais du maquereau commun (*Scomber scombrus* Linné, 1758), est le plus communément employé à Nazaré¹.

(1) Les Nazaréens, qui pêchent aussi le maquereau espagnol (*Scomber colias* L.), qu'ils nomment *cavala*, n'utilisent jamais ce second vocable pour désigner le sexe masculin. Ceci s'explique par le fait que pour les Nazaréens, il s'agit du même animal, le plus grand - le *sarda* - étant le "mâle" et le plus petit - la *cavala* - la femelle.

Plus qu'un emblème phalique, le poisson est source de vie. Il a été longtemps la base alimentaire, avec le pain, de la communauté entière. De nombreuses expressions soulignent les difficultés que rencontrent les pêcheurs à capturer le poisson et nourrir leur famille :

"Pourquoi du poisson sans pain, homme ?"

se demandent les pêcheurs lorsque la pêche est si faible qu'en contrepartie de la vente du poisson ils ne peuvent même pas acheter de pain. Rentrant bredouilles, ils répondent ironiquement : *"que des mérours"*, à ceux qui leur demandent ce qu'ils ont rapporté; tandis que d'autres répondent qu'ils ne rapportent rien de plus *"que les flambeaux"* avec lesquels ils se sont éclairés la nuit. Les pêcheurs des *traineira* disaient qu'au lieu de pêcher *"ils avaient lu toute la nuit"* pour expliquer qu'ils rentraient à vide. Sur un ton persifleur, un pêcheur affirme qu'*"il y a plus de poisson que de sable"* lorsqu'il va à la pêche contre sa volonté, estimant que la prise sera trop faible pour le travail exigé en contrepartie.

Les lieux où s'exercent les activités complémentaires liées à la pêche, les activités sociales, etc., sont également des référents : la criée, la plage, une zone de pêche, la Maison des Pêcheurs...

Quand un pêcheur dit d'un autre que celui-ci a *"chié à la criée"* cela signifie qu'il a attrapé beaucoup de poisson, et par extension qu'il a fait un gros héritage; par contre, dire à quelqu'un *"va chier à Moiteira"* n'est pas un souhait de bonne fortune. Cette expression a pour objet d'éloigner de soi, et le plus loin possible, un individu importun, Moiteira étant le nom d'une pêcherie exploitée par les sennes de plage située à l'extrême nord de l'anse. Pour envoyer ainsi un collègue dans la zone nord de la plage de

Nazaré, on peut supposer que cette expression est surtout employée par les pêcheurs de la zone sud¹.

La référence à certaines institutions qui jouent un rôle important dans la vie sociale des pêcheurs, comme la Caisse d'assurance des pêcheurs, permettent également d'éclairer sur les comportements et l'évolution économique de la communauté de pêcheurs. "Il va recevoir de la Maison des Pêcheurs" se dit quand quelqu'un qui n'offre jamais rien aux autres (en général une tournée à la taverne) s'exécute de mauvaise grâce. Les autres ironisent en disant qu'il a dû recevoir un remboursement de la Caisse d'assurance des pêcheurs. Ce "remboursement" (qui peut être aussi une pension) est, dans bien des cas, la seule ressource du pêcheur malade ou à la retraite. Celle-ci est cependant dérisoire et dire que l'on peut faire des "largesses" lorsqu'on reçoit ces subsides donne à l'expression un double sens critique. On sait également que la circulation de l'argent était rare, principalement en hiver, quand les pêcheurs étaient bloqués à terre. Au cours des quatre à six mois que durait l'hiver, les ardoises à la taverne, à l'épicerie et le troc étaient les seuls moyens d'échanger les biens et les services. Et lorsqu'un pêcheur avait quelques billets de banque dans sa poche, nul doute qu'ils devaient provenir de la caisse d'assurance.

Les constantes références à la mer, à l'outil de pêche et au poisson montrent l'importance que revêt le *métier* de pêcheur dans l'inconscient de la communauté.

(1) Les relations entre les pêcheurs fréquentant ces deux zones sont analysées dans le chapitre suivant.

B) UN SYMBOLE MATERIEL : LE COSTUME LOCAL

Etudier le mode d'habillement des pêcheurs et des poissonnières a pour objectif principal de cerner les indications sociales et culturelles que peut fournir le costume. Il s'agit plus précisément de mettre en évidence des corrélations entre variantes vestimentaires d'une part, et ^{de} circonstances sociales d'autre part.

Les Nazaréens, comme l'ensemble du peuple portugais, sont d'une taille moyenne¹. Cependant, il est fréquent de rencontrer de grandes femmes à la robustesse évidente. A leurs côtés, les hommes paraissent plus petits, voire chétifs car la force qu'ils déploient en mer ne transparait pas dans leur comportement à terre. Leur nonchalance, leur économie du geste et du verbe, leur silhouette toujours courbée ajoutent à cette impression de fragilité tandis que la vivacité des femmes, leur port de tête altier, leur démarche sûre et cadencée, et leur façon de se mouvoir dans l'espace, ajoutent à cet effet de disproportion.

Hommes et femmes ont la peau brunie par le soleil et les stigmates du temps, de la pluie et du froid, très tôt creusent leur visage; passée la quarantaine, ces marques s'accusent irrémédiablement et la vieillesse prématurée des mains, sans cesse exposées, témoignent des rudes activités qu'ils exercent. Cet air sévère est accentué par leur tenue vestimentaire sombre portée avec obstination même en dehors des périodes de deuil. Chemises et pantalons noirs pour les pêcheurs, jupe ample et cape noires pour leur femme sont les tenues habituelles des adultes, tandis que les jeunes - tou^{jours} ^{de} origines confondues - se vêtent avec plus de fantaisie. Cette tenue contraste pourtant avec la vigueur des coloris, la combinaison des tissus, des lignes toujours soulignées de dentelles, de rubans et de broderies qui caractérisaient l'éclatant costume local, qui était porté par tous les pêcheurs et les poissonnières.

(1) Les statistiques nationales situent la moyenne autour de 162 cm (170 cm pour les Français).

C'est le tissu utilisé qui donne au costume nazaréen l'une de ses principales caractéristiques. Il s'agit de l'écossais. Selon la tradition locale, ce tissu a été introduit par des immigrants écossais. Cette tradition est sans doute liée au développement du commerce entre la Grande-Bretagne et le Portugal au XVIII^e siècle. Le Portugal s'engage cependant à promouvoir sa propre industrie textile, cherchant à réduire l'importation des tissus.

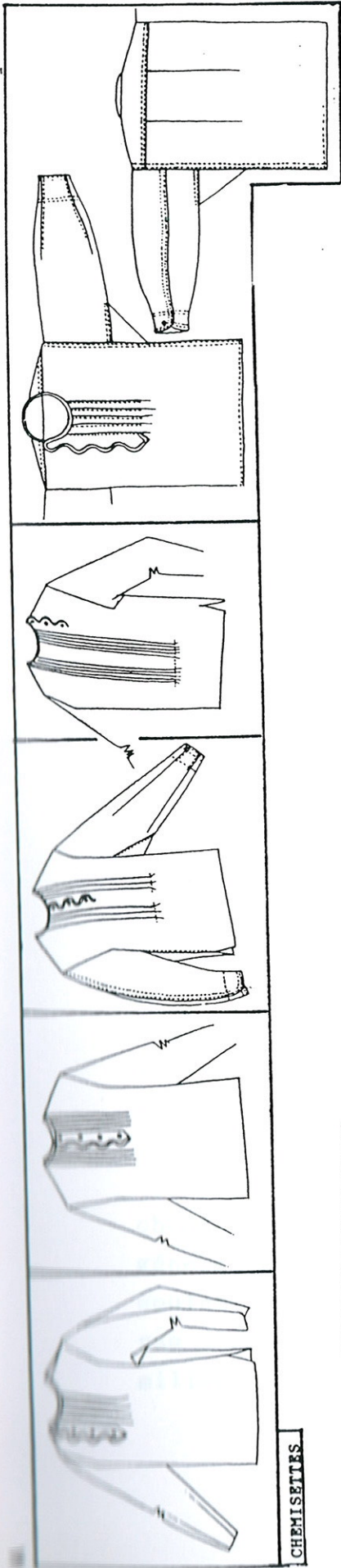
L'écossais a été largement diffusé sur le territoire portugais; on le retrouve tout le long de la côte et notamment jusqu'à Cascais et plus encore au sud, où les pêcheurs portent aussi des habits bigarrés. Le tissage forme des carreaux égaux et de couleurs alternées comme les cases d'un échiquier. Il existe deux types d'écossais, l'un avec des carreaux et l'autre avec des losanges.

a- Les habits du pêcheur

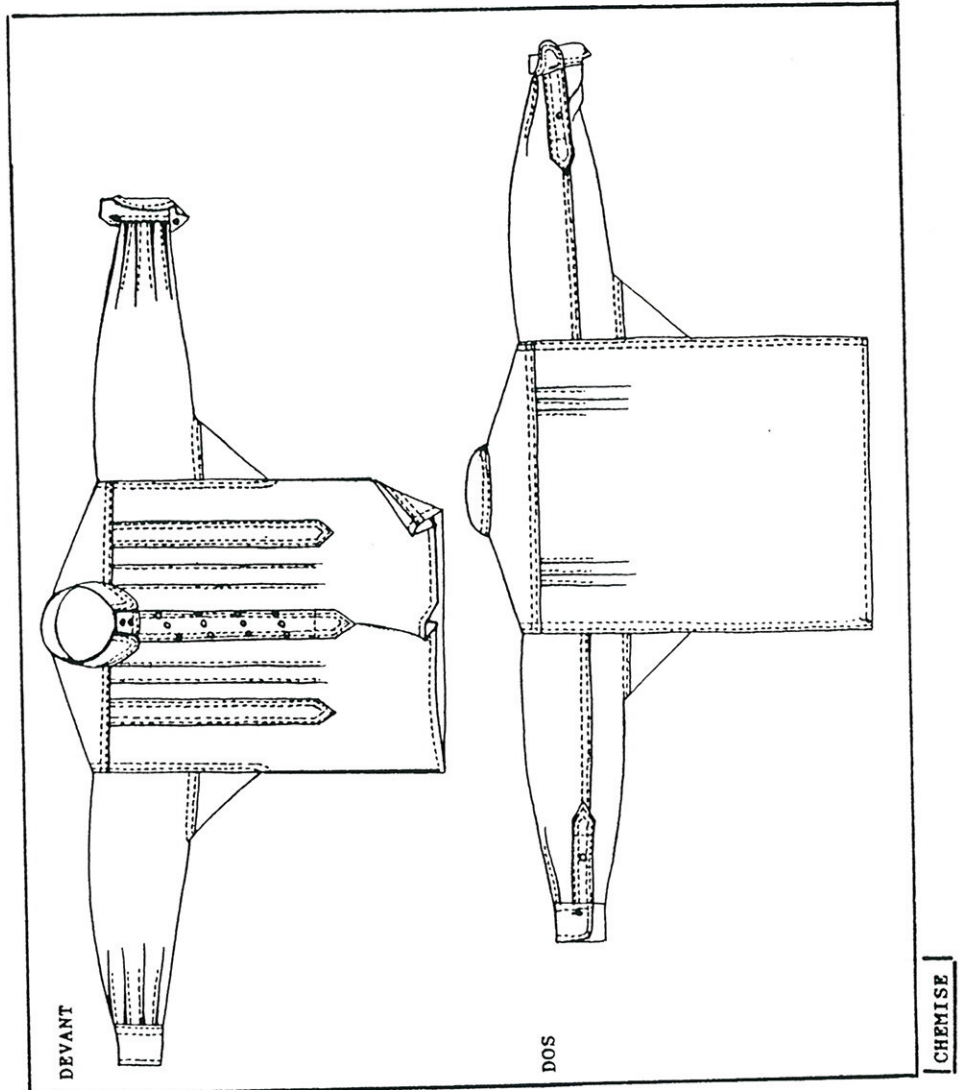
La chemise (*camisola*) de travail des pêcheurs est droite (Figure 122-A) en écossais de laine épaisse. Sur le devant, 3 pattes verticales (petites bandes d'étoffe) terminées en pointe sont cousues. La patte centrale, qui part du col, est garnie de 4 rangées obliques de 3 boutons de nacre lisse se fermant au moyen d'une pression. Les deux pattes latérales, plus courtes que la patte centrale, partent de la couture transversale (jonction des empiècements des épaules et du buste) et s'arrête à la hauteur de la ligne horizontale de la patte centrale, quelques centimètres avant sa pointe. Les 3 pattes ont une double surpiqûre espacée d'un demi-centimètre. De chaque côté de la patte centrale, et de la même longueur que les pattes latérales, deux plis verticaux sont surpiqués.

Quand la chemise est enfilée, la pointe de la patte centrale doit traditionnellement toucher la ceinture du pantalon; mais selon l'habitude de celui qui la porte, la pointe est légèrement plus haute.

Fig.122 - ELEMENTS DU COSTUME MASCULIN -
 (D'après Abílio Leal de Mattos e Silva, 1970)



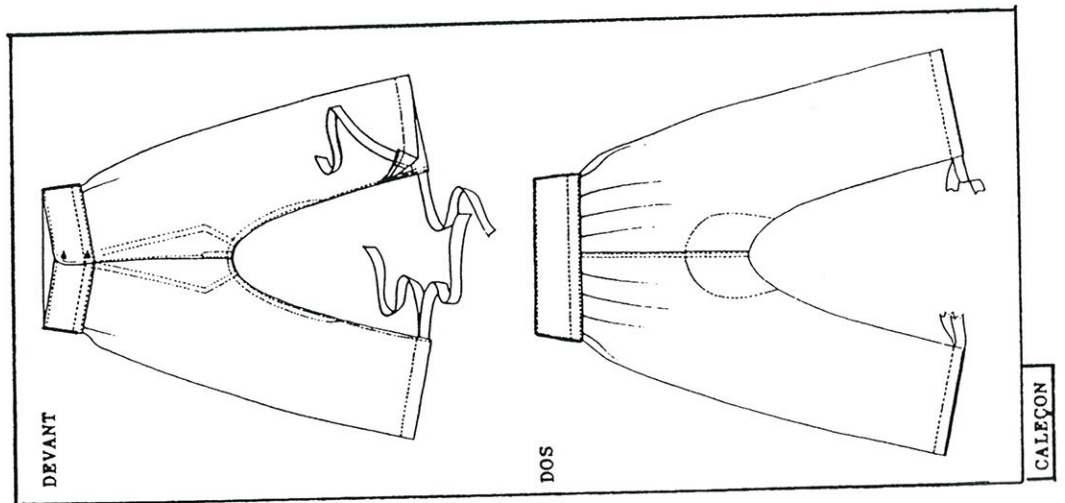
CHEMISETTES



DEVANT

DOS

CHEMISE



DEVANT

DOS

CALEÇON

B

C

Au dos, partant de la couture de l'empiècement des épaules, 3 plis verticaux sont surpiqués sur environ 10 cm.

Le col est droit et montant, avec un retour qui se termine par deux pointes arrondies. Il est fermé par 2 boutons.

Dans le prolongement de la double surpiqûre latérale de la chemise sont montées des manches amples et sans emmanchure. Pour donner de l'ampleur sous les bras, un gousset de chemise est fixé sous l'aisselle. Cette pièce de tissu, carrée et pliée en deux, est également surpiquée à la jonction de la manche et du gousset. Du côté du poignet, le tissu est ajusté à la taille du poignet au moyen de cinq petits plis de la largeur d'une main, espacés de 2,5 cm les uns des autres. L'ouverture est garnie d'une patte cousue au point arrière et d'un bouton de nacre décoratif. Le poignet est fermé à l'aide d'une pression recouverte de nacre. Les surpiqûres de la patte et du poignet sont doubles comme celles qui se trouvent à l'arrière du bras (dans le prolongement de la patte et du poignet). Le bas de la chemise est terminé par une surpiqûre simple sur l'endroit.

Certaines chemises ont des devants plus simples avec une seule patte centrale garnie d'une rangée simple et verticale de boutons (deux au col et 5 sur le corps) et de 3 séries de plis de chaque côté.

Pour les dimanches et jours de fête, deux types de chemises sont utilisées : une chemise écossaise faite alors dans un lainage beaucoup plus fin que le précédent et une chemise coupée dans un tissu plus satiné, uni, de couleur grenat. Au col et à chaque poignet, également surpiqués, sont fixés des boutons perlés noirs.

Sous la chemise, les pêcheurs portent toujours une chemisette (*camiseta*) faite dans une étoffe de laine, en général de la flanelle de couleur crème, unie ou rayée de couleurs vives, gris, vert ou marron. Décolletée en rond, au ras du cou, la chemisette est ouverte sur le devant, au milieu ou sur le côté. Elle est boutonnée par 3 ou 4 boutons

de nacre lisse. L'ouverture est garnie d'un feston de couleur.

Comme la chemise, la chemisette a une double surpiqûre aux extrémités et à tous les points de jonction du tissu. Des plis sont diversement cousus sur l'endroit : 3 plis de chaque côté de l'ouverture centrale, 2 séries de 3 plis placées au centre avec l'ouverture sur le côté gauche ou 4 plis centraux avec l'ouverture sur le côté droit. Selon les cas, les plis longs, qui arrivent un peu au dessus de la ceinture du pantalon, sont arrêtés par une surpiqûre transversale faite sur l'endroit, et les plis courts, qui ne dépassent pas la longueur de l'ouverture - centrale ou latérale - restent "ouverts".

La manche ample de la chemisette est dessinée sur le modèle de celle de la chemise à l'exception du poignet qui n'a pas de patte et qui est boutonné.

Le pantalon (*calças*) est de toile écossaise ou de toile unie marron ou noire, grossière comme de la bure (Figure 122-B). Le patron est coupé droit de façon à obtenir une grande largeur à l'extrémité des jambes pour en relever facilement le bas. De chaque côté du pantalon est cousue une poche en biais. A l'extrémité des jambes sont également cousus deux empiècements plus ou moins rectangulaires et de tailles inégales, le plus petit fixé derrière et le plus large devant. A l'origine, ces pièces ont été placées afin de renforcer des parties usées du vêtements avant que la mode locale en fasse un élément décoratif. Le pantalon est porté avec le bas de l'ourlet retourné de façon à laisser voir la partie bouffante du caleçon qui apparaît en dessous.

Le patron du caleçon des pêcheurs (*ceroula*) est identique à celui du pantalon; seuls les détails des poches et des renforts extérieurs manquent. La nécessité de passer de nombreuses nuits en mer, a fait qu'ils ont adopté les tissus de laine pour la confection des caleçons dont ils ont peu à peu allongé les jambes jusqu'au chevilles, détail devenu peu à peu effet vestimentaire.

L'écossais de laine fine est coupé dans le droit fil. La ceinture est une bande de tissu rapportée et surpiquée. L'amplitude du caleçon est donnée par une série de plis marqués à hauteur des reins. Le devant ferme avec 2 boutons à la ceinture et 3 autres boutons placés sur une braguette. A l'intérieur du caleçon, une pièce de tissu supplémentaire sert de renfort. Le bas du caleçon est ouvert. Des rubans de laine bleue ou verte, d'une longueur suffisante pour entourer la cheville, permettent de serrer le bas et de le faire bouffer.

Par dessus la chemise et le pantalon, le pêcheur enroule jusqu'à six fois autour de la taille un bandeau (*cinta*) de laine noire pour le travail et de satin rouge, vert ou bleu pour les jours de fête. A chaque extrémité du bandeau, qui mesure 2,5 m, pendent une quinzaine de centimètres de franges faites en effilant le tissage de la trame.

Sur la tête, les pêcheurs portent un bonnet de laine noire (*barrete*), sans couture, tricoté comme une manche de veste (Figure 124-B). La partie qui est en contact avec la tête est garnie de crin (*carapinha*). A l'extrémité du bonnet, cousu et arrondi, pend une échevette de laine de 15 cm de long. Pour le placer sur la tête, il faut rabattre la partie garnie de crin sur au moins sept centimètres pour former un bord. Les pêcheurs se servent de leurs bonnets comme d'une poche et y glissent divers petits objets - tabac, briquet, canif, pièces de monnaie...

Jusque dans le deuil, les pêcheurs ont marqué leurs différences avec les *gens de terre*. Aujourd'hui, tous les hommes de la communauté portent de simples habits noirs mais autrefois, les pêcheurs revêtaient par dessus leurs chemises et leurs pantalons écossais une robe de bure, grossière étoffe de laine marron parfois teinte en noir au large capuchon qui couvrait leur tête (Figure 170) :

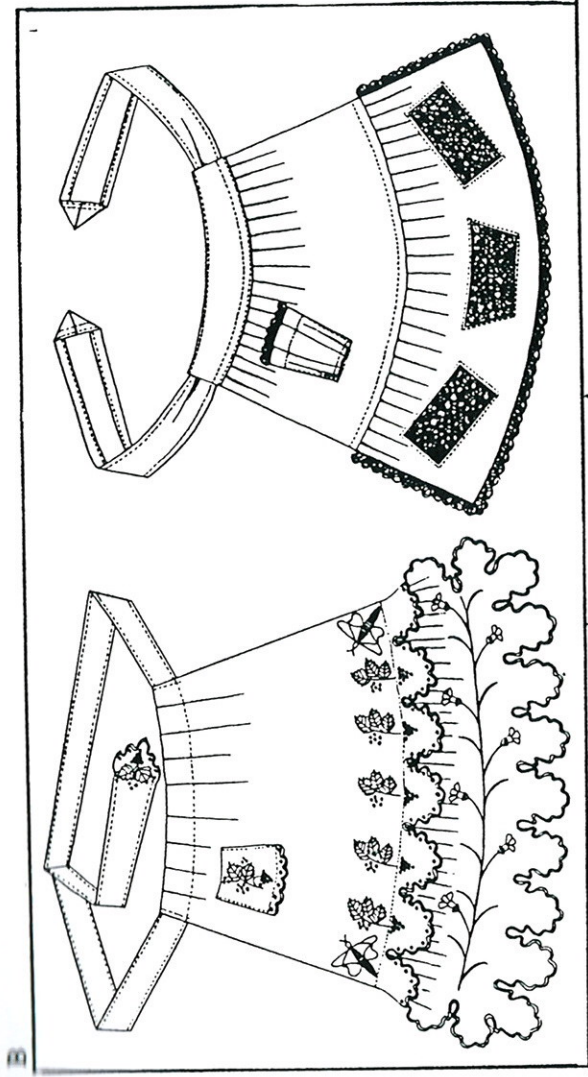
"Les hommes étaient ainsi vêtus durant six à huit mois tandis que les femmes portaient une cape. En mer, ils ôtaient le grand manteau mais pouvait²⁾ conserver une capuche sur la tête. C'est à partir des années 1940 que disparurent les vêtements de deuil des hommes."

b- Tenues de travail et tenues de fête féminines

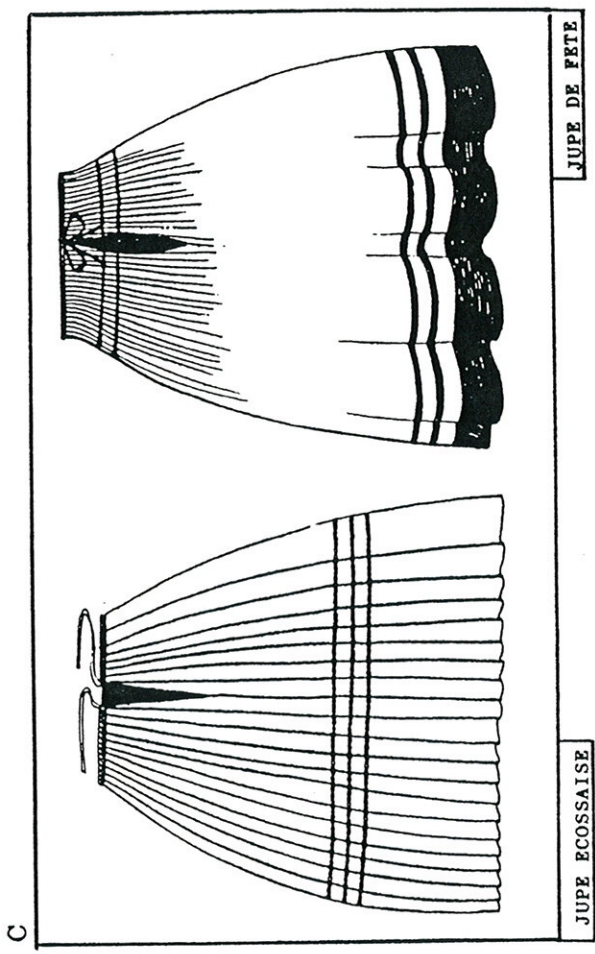
Le costume local féminin se compose d'un corsage qui enserme harmonieusement le buste, tandis que les hanches solides se laissent deviner sous les amples jupes à carreaux, les jupons et le tablier (Figure 123). La tête est drapée dans un foulard à arabesques, le tout couronné par un petit chapeau à pompon. Seules les femmes des pêcheurs sont ainsi vêtues - la jupe étant portée à longueur d'année à l'exclusion de tout autre vêtement -, alors que les Nazaréennes appartenant à la communauté des *gens de terre* portent aussi des robes et des tailleurs et vont toujours tête nue, tandis que les jeunes filles d'aujourd'hui enfilent des pantalons, des jeans la plupart du temps.

Les Nazaréennes aiment porter des bijoux en or. La plupart d'entre elles se parent de boucles d'oreille filigranées, comme il est de coutume au Portugal, mais d'autres, qui ne jurent que par l'or massif, estiment que le filigrane "*c'est du toc*" et portent avec ostentation sur la poitrine de longues chaînes en or au bout desquelles pendent des médaillons.

Le corsage (*blusa*) est en percale blanche ou noire imprimée de fleurs aux couleurs vives et contrastées. Selon les époques, les modèles changent, le choix du tissu varie, ce qui offre un grand nombre de combinaisons dans les formes et les matières. Les deux modèles que je présente sont considérés comme étant les plus classiques :

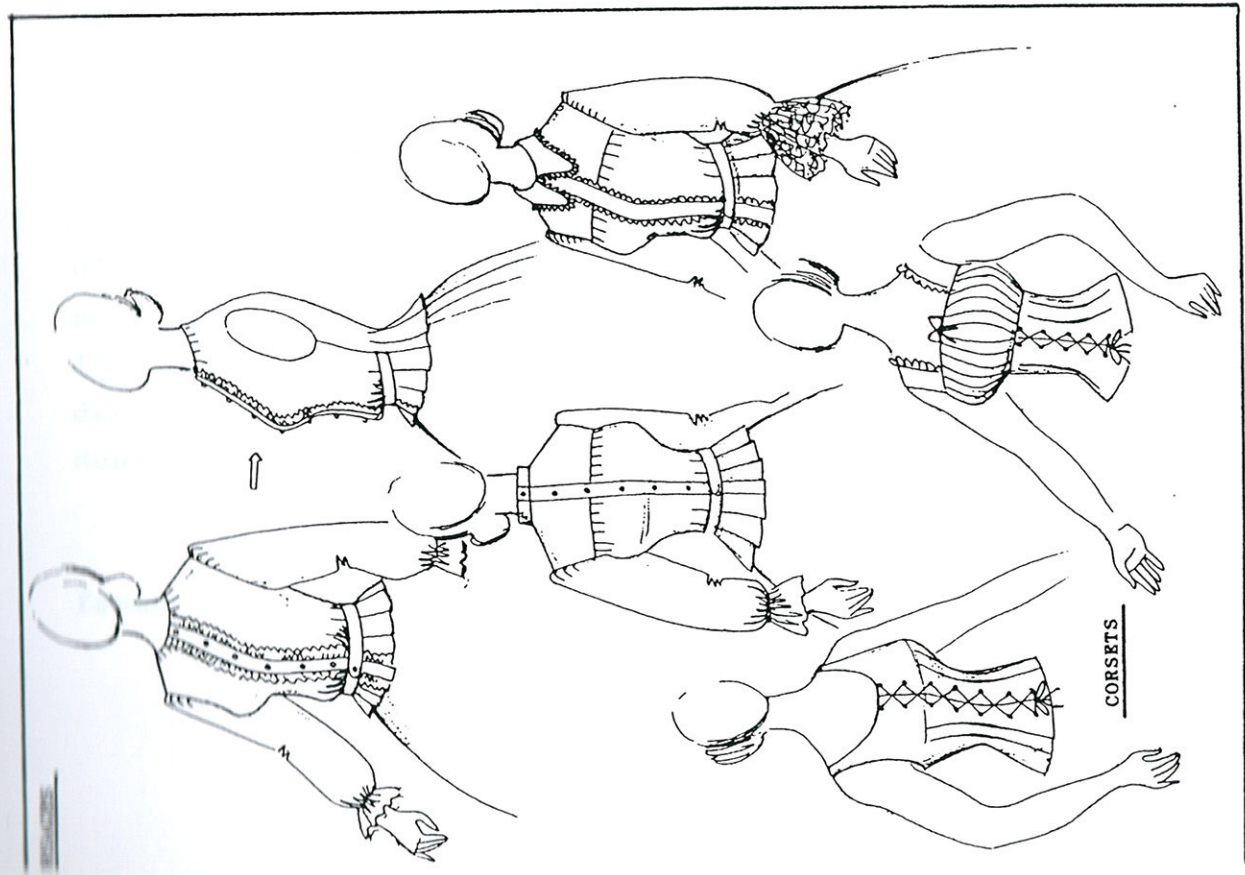


TABLIERS DE FETE



JUPE ECOSSAISE

JUPE DE FETE



CORSETS

Fig. 123 - ELEMENTS DU COSTUME FEMININ -
(D'après Abílio Leal de Mattos e Silva, 1970)

L'un des corsages est décolleté ras du cou avec une légère fronce. L'ouverture, sur le devant, fait toute la hauteur du buste. Le corsage est fermé par des boutons placés au centre d'un plissé (une sorte de jabot). Les manches sont serrées au poignet par un élastique placé un peu en retrait de façon à former un volant.

L'autre corsage a un empiècement droit au-dessus de la poitrine; de là part la pièce de tissu couvrant la poitrine, légèrement froncée pour donner de l'ampleur. Le devant est boutonné de haut en bas et un petit pan, légèrement froncé, passe sur la jupe. Au ras du cou une bande étroite et montante forme un col droit fermé par un bouton.

Tous les corsages sont ajustés, de façon à dessiner le buste sans le comprimer, lui donnant un aspect de grande élégance. Sa forme est donnée par des effets de coupes, de plis et de fronces. La taille est également marquée par une fausse ceinture, deux bandes de tissu prises dans les coutures latérales du corsage, fermée devant par un bouton ou une agrafe. Le corsage est doublé devant, la doublure formant comme une sorte de corset serré à l'aide d'un cordon placé sous les seins.

Les corsages du dimanche et des jours de fête présentent deux variantes : ils ont un col plat aux extrémités arrondies et garnies d'un volant étroit semblable à celui du jabot et les manches sont bien plus courtes. De l'élastique placé un peu en dessous du coude part un volant d'environ 20 cm de longueur. Ces dernières années, la tendance est de raccourcir de plus en plus les manches et d'augmenter le volume des volants. A présent, les corsages sont à manches ballons (petites manches rondes couvrant l'épaule et froncées par un élastique), la presque totalité des manches étant remplacée par de longs volants de dentelle.

Bien qu'il y ait une doublure dans le corsage, la femme porte aussi un corset (*corpete*) confectionné dans un

tissu écru quand il s'agit d'un sous-vêtement ordinaire et blanc pour celui des jours de fête. Le corset, largement décolleté, est ajusté au moyen de pinces et serré par un lacet passant par des oeillets placés sur le devant de la poitrine.

Sur le corset ordinaire, le décolleté est arrondi et les deux pinces, placées de chaque côté de l'ouverture, structure le vêtement en suivant la forme du buste, descendant le long du corps jusqu'à la ceinture pour ensuite prendre de l'ampleur sur la partie supérieure des hanches.

Le corset de fête, en tissu plus fin, a un décolleté rectangulaire formé par des bretelles larges et droites garnies d'un petit volant vers l'intérieur. La poitrine est prise dans un empiècement marqué par des fronces verticales faites par serrage d'un ruban placé au-dessus de la poitrine. Sous la poitrine, le corset se termine et se lace comme le précédent.

La jupe de travail est confectionnée dans de l'écossais grossier ou un quelconque lainage (*castorina*); pour les jours de fête, l'écossais de laine fine, le cachemire et la percale sont préférés. Les jupes ordinaires sont généralement plissées et les jupes de fête, en percale, sont lisses avec des teintes plus recherchées - un fond bleu, par exemple, moucheté de jaune et de bleu clair avec un bas garni d'une bande de velours noir de 15 cm. L'amplitude de la jupe est donnée par l'assemblage de 4 panneaux de 0,70 cm de large pour les jupes de laine et de 10 ou 12 panneaux lorsqu'il s'agit de percale.

Le haut de la jupe ne comporte pas de ceinture mais il est formé d'une série de plis étroits, placés tout autour de la taille. La distribution des plis s'interrompt à la hauteur du ventre pour éviter qu'ils s'ouvrent et soulèvent le tablier (d'autres couturières élargissent les plis à cet endroit). Les plis étroits sont de 2 cm, intercalés tous les 2,5 cm sur 20 cm de hauteur. Les jupes de travail sont moins travaillées à la taille. L'ouverture qui permet d'enfiler la

jupe est placée sur le côté droit et elle est obtenue en arrêtant la couture latérale quelques centimètres avant la taille. Le haut de la jupe est simplement garni avec une bandelette d'étoffe cousue sur son endroit et repliée sur son envers formant une ganse qui prend les plis et termine l'ouvrage. La jupe est fermée avec un ruban étroit de laine qui passe dans le galon. Cette ouverture sert notamment à glisser la bourse que les Nazaréennes gardent sous leurs jupes. Ronde, coupée dans deux épaisseurs d'un tissu quelconque et cousue sur toute sa circonférence, elle est généralement garnie d'un ruban de tissu écossais, ou uni, d'une dimension suffisante pour contourner la ceinture où la bourse est suspendue par un lacet.

Au bas de la jupe de travail ou à la hauteur des hanches pour celle des jours de fête, est brodée une garniture avec un fil de laine de couleur. Cette garniture étroite, qui ne prend pas les plis, est répétée deux ou trois fois avec un espacement de quelques centimètres entre chaque. La bande de velours bordant le bas de la jupe de fête est cousue bord à bord sur l'envers de la jupe, elle est doublée par un tissu de percale rouge, plus large et fixé par deux coutures faites au point arrière et au fil noir.

Pour faire bouffer leurs jupes, les Nazaréennes portent des *jupes intérieures* (*saias interiores*) ou jupons de flanelle. Sous les jupes de travail, ils sont "d'une couleur quelconque", avec des découpes dans la lisière inférieure qui sont ourlées au crochet avec des fils de couleur. Parfois, le jupon est en tissu écossais mais il s'agit d'une adaptation d'une jupe usagée, l'ourlet du bas étant remplacé par des découpes semblables à celles des jupons de flanelle. Les jours de fêtes, les jupons sont plus souvent blancs, le premier étant garni d'un feston de 10 cm de large et les suivants brodés au crochet d'un fil de couleur allant du plus clair au foncé - passant par exemple

du jaune, à l'orange, puis du rouge au marron - jusqu'à la jupe en cachemire.

Les *jupes intérieures (saias interiores)* ou jupons, sont des éléments importants du costume féminin. On relève un maximum d'usages les concernant : en premier lieu, ils procurent un confort à celles qui les portent en leur évitant que la peau soit en contact avec les étoffes rudes et grossières des jupes de travail. La chaleur de la laine les protège du froid en hiver, de diverses façons comme l'explique le récit suivant :

"Les femmes qui travaillent sur la plage par tous les temps, quand elles ont froid, relèvent l'arrière de leur jupe pour en faire une cape sur les épaules. Ce n'est pas indécent parce qu'en dessous elles ont leurs jupons. Dans le passé, quand les jupes étaient plus longues, elles pouvaient alors les remonter sur la tête comme une capuche."

Ces vêtements ont aussi une fonction d'embellissement. Le bas des jupons sont des parures que l'on montre ostensiblement et qui font l'objet d'un grand soin dans les finitions : ourlet brodé, crocheté, festonné...

"Ces sept jupons donnent aux Nazaréennes plus de grâce et de sensualité et ça "étouffe" un peu leur silhouette car "on" (l'informateur parle de la gent masculine) les trouve un peu maigres dans l'ensemble."

Les jupons sont aussi des indicateurs culturels; ils sont porteurs de symbolique et d'identité. Le nombre de jupons portés par la Nazaréenne et l'ordre dans lequel elle les enfle sous sa jupe entrent dans les traditions locales ce qui explique que le premier jupon, en contact avec la peau, soit toujours blanc, couleur qui est assimilée à la vertu.

Nombreux sont les poètes qui ont vanté les charmes de la Nazaréenne, dont le mouvement naturel des hanches fait se balancer les jupons. La tradition locale veut que la femme porte sept jupons et les Nazaréens expliquent ce chiffre ainsi :

"La théorie concernant le chiffre sept repose sur le fait qu'il s'agit d'un nombre cabalistique : les sept jours de la semaine, les sept vertus de l'Eglise ou encore la septième vague que les pêcheurs attendent pour passer la barre à bord de son embarcation. On ne sait pas vraiment si le nombre des jupons fait référence à la religion, à la superstition ou tout simplement au métier de pêcheur; peut-être au trois en même temps..."

Dans la pratique, les femmes reconnaissent qu'à une époque où elles portaient sur la tête de lourds paniers remplis de poissons, une bassine de linge humide et d'autres objets comme une jarre remplie d'eau ou à présent un bonbonne de gaz, mettre sept jupons pouvaient alourdir le corps et les gêner lorsqu'après s'être penchées en avant pour saisir un quelconque objet, elles tentaient de se redresser sans perdre l'équilibre. Il est donc raisonnable de penser que les femmes portaient trois à quatre jupons en semaine, à la plage ou au lavoir, et en ajoutaient à l'occasion des festivités locales, en tenant compte également des époques, du climat et des circonstances dans lesquelles ils étaient portés. Ceci peut alors expliquer qu'il y ait une certaine confusion, car selon diverses sources, des observateurs ont noté que les Nazaréennes portaient trois ou quatre jupons, d'autres six ou huit, et d'autres encore dix voire treize jupons (*"Ce haut lieu du tourisme portugais doit sa célébrité au moins autant à ses bateaux qu'à son site et aux treize jupons des femmes de ses pêcheurs."*, F. Beaudouin, 1965, p. 564), treize étant également chiffre cabalistique.

Ces chiffres sont généralement contestés par les intéressés et rarement justifiés par ceux qui les avancent.

Le tablier est aussi une pièce importante du costume féminin car de toutes celles qui le composent, il est le seul faisant l'objet d'un culte familial. Le tablier de fête - traditionnellement brodé par celle qui le porte - est une relique qui se transmet de mère en fille. Celui-ci est conservé précieusement dans une boîte tout au long de l'année et en période de carnaval, une jeune fille de la famille est autorisée à l'en sortir pour le porter.

Les jupes de travail et de fête sont toujours protégées par un tablier qui les enveloppent presque intégralement.

En tissu grossier pour le travail, en popeline de soie ou de laine pour les tabliers de fête - pour les plus anciens - et en satin - pour les plus récents -, dans tous les cas, ils sont toujours de la longueur de la jupe, couvrant ou laissant apparaître quelques centimètres d'ourlet.

Deux panneaux de même hauteur et réunis par une couture horizontale constituent le tablier; mais le panneau inférieur est plié en deux avant d'être cousu d'un côté et de l'autre du panneau supérieur. Une bande de tissu, coupée dans le droit fil ou de plein biais, forme la ceinture. Le haut du tablier est cousu au centre de la bande, laissant libres de chaque côté une longueur de tissu suffisante pour permettre de les lier ensemble dans le dos. L'ourlet du bas est large. Quand il s'agit d'un tablier de fête cette bande est remplacée par un volant large qui peut être travaillé avec une simple découpe.

Le tablier de fête possède une poche et des broderies. Le volant, très large (un tiers de la hauteur totale du tablier), est incrusté d'applications de tulle brodé. Les plus beaux tabliers sont ceux dont le bas est découpé et brodé de motifs floraux, par exemple des oeillets

et des tiges élancées. Au-dessus du volant sont également brodés de petits branchages avec des feuilles, des fleurs, des baies ou encore des papillons, motifs répétés sur la poche ornée aussi d'une dentelle. La découpe et la broderie des extrémités des rubans de liaison rappellent ceux du volant.

Célibataires, mariées ou veuves, été comme hiver, les Nazaréennes se couvrent toujours la tête d'une cape, d'un foulard ou d'un chapeau, parfois des trois à la fois; c'est ainsi qu'on distingue aujourd'hui les femmes de pêcheurs des autres femmes de la communauté.

La cape est toujours confectionnée dans un tissu uni de laine noire. Normalement, elle est portée sur la tête, par dessus un foulard, mais quand la femme porte le costume de fête, elle est posée sur les épaules; dans ce cas le tissu choisi est plus fin.

La coupe de la cape est à la fois simple, parce que la pièce de tissu est pratiquement ronde mais cependant compliquée quant il s'agit de calculer le métrage et de reporter les mesures sur le patron. Au centre de la pièce de tissu, il faut ouvrir par une entaille de 15 cm à hauteur de ce qui sera le col. A partir de là, une ligne verticale est dessinée sur le devant de la cape. Cette ligne permet de calculer l'amplitude de la coupe oblique effectuée des deux côtés de la ligne. Cette amplitude passe de 7 cm au niveau du col à 12 cm à celui de l'ourlet. Les bandes latérales vont alors garnir les côtés de la cape en étant rabattus vers l'intérieur. Les bandes épaisses, et le col également doublé, sont garnis d'un ruban de laine allant jusqu'en bas. Le col ferme à l'aide d'une attache.

Les foulards sont rarement confectionnés; ils sont achetés sur les marchés. En tissu de laine ou de coton, généralement de couleur sombre, ils ont des motifs floraux, des arabesques aux couleurs contrastées - rouge/bordeaux sur fond noir, jaune/ocre sur fond noir. Ils sont utilisés et

attachés de diverses manières, parfois posés simplement sur la tête et tombant librement devant, noués derrière le cou après un passage sous le menton, noués derrière la tête ou encore au-dessus, etc. (Figure 124-A). Les femmes nazaréennes utilisent aussi le foulard "minhoto" (de la région du Minho), mis sur les épaules et croisé sur la poitrine avec les pointes entrelacées latéralement à la ceinture de la jupe, ou liées à la ceinture, dans le dos. Pour travailler, les femmes portent un châle de laine tricotée qui remplace souvent la cape en hiver.

Sur le foulard, les femmes portent un chapeau. C'est un feutre noir, de forme cylindrique dont la partie supérieure est légèrement creusée, comme affaissée. Pour que le creux ne s'accroisse pas, les Nazaréennes mettent sur la tête un chiffon (sous le chapeau), pour lui donner de la hauteur. Le bas du chapeau et son bord retourné sont recouverts d'un ruban de soie noire. Le rebord haut et droit forme comme une sorte de petite "gouttière" qui trouve son utilité, comme l'explique une poissonnière :

"Les poissonnières portaient les caisses de sardines sur la tête. Le rebord du chapeau formait comme une gouttière dans laquelle s'écoulait l'eau du poisson ce qui évitait de salir les épaules ou le corsage des femmes. Et le creux, sur le dessus du chapeau, ça permettait un meilleur équilibre de la caisse."

Du côté droit est fixé un large pompon de laine noire, détail qui n'apparaît cependant pas sur le chapeau des veuves.

Pendant longtemps, les Nazaréens ont marché pieds nus. Les hommes en mer n'avaient aucune protection et les femmes partaient sans chaussures, le long des chemins, vendre leur poisson dans les villages voisins.

C'est à l'époque où se développe la pêche à la palangre en haute mer - au début du XX^e siècle - que

CHAPEAU DE FEUTRE NOIR

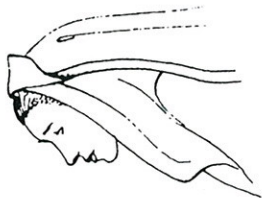
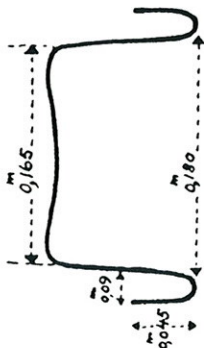
FOULARD + FEUTRE



FEUTRE

RUBAN DE SOIE NOIRE

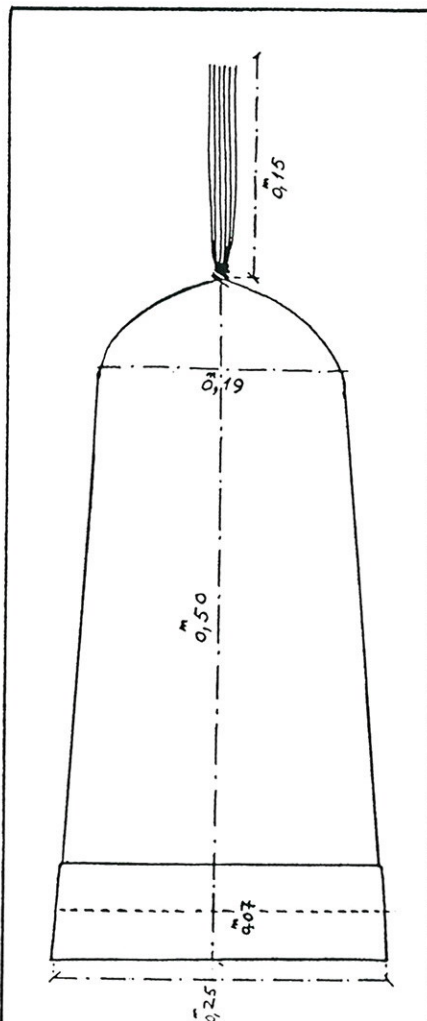
POMPON



FOULARD + CAPE



B



BONNET DE LAINE DU PECHEUR

Fig. 124 - COIFFES ET CHAUSSURES -
(D'après Abílio Leal de Mattos e Silva, 1970)

C

SABOT : CUIR ET BOIS

HOMME

FEMME



SAVATE : VERNIS NOIR

certains pêcheurs - les armateurs en particulier - commencent à ne plus aller pieds nus comme les autres pêcheurs mais sont au contraire chaussés de sabots de cuir noir avec une semelle de bois blanc ou peint en noir, ou des savates tressées. Par temps froid, ils utilisent parfois des guêtres en laine blanche qui sont liées ou non avec un ruban en dessous du genou. Les jours de fêtes, les hommes utilisent des bottes ordinaires et de couleur sombre et les femmes des savates en vernis noir avec un talon. Aujourd'hui, les femmes portent toutes des sandales de ce type, même en hiver, même quand il pleut, ce qui fait que leurs déplacements sont toujours accompagnés d'un claquement des talons qui se choquent sur le pavé. Ce cliquetis sec et nerveux, soulignant la vélocité des femmes, se transforme peu à peu en un glissement sourd et presque continu parce que les femmes portent ces savates très souvent éculées avec les talons complètement usés. Comme elles enfilent d'épaisses chaussettes de laine pour se protéger du froid en hiver, leurs pieds n'arrivent plus au bout de la savate, leurs talons dépassent largement à l'arrière de la semelle. Cette position du pied rend le pas plus incertain et pour ne pas risquer de perdre une savate en route, elles traînent encore plus des pieds ce qui accentue l'effet de "chuintement".

Les costumes nazaréens ont peu évolué jusque dans les années 1970. L'habillement des hommes et des femmes se maintient et résiste aux influences et aux modes apportées par les touristes de plus en plus nombreux dans la ville. Seules les jupes des femmes ont subi une notable transformation. Elles ont été raccourcies peu à peu, passant de la cheville au début du siècle, au milieu du mollet dans les années 1930-1950 pour passer largement au-dessus du genou au cours des années 1960 - décennie de la mini-jupe qui influença toutes les couches sociales et qui permet de mettre davantage en valeur les dessous féminins. Du costume de la femme, reste aujourd'hui la jupe ample en étoffe

grossière de laine gonflée par quelques jupons, la blouse fleurie portée par dessus le soutien-gorge qui remplace le corset, le foulard et la cape. Il ne reste plus qu'une ou deux très vieilles Nazaréennes qui portent le chapeau de feutre.

La jupe de travail est aujourd'hui en fibre synthétique (Térylène) et la plupart du temps noire pour éviter qu'elle ne se salisse trop vite. Dans la confection des jupes et des tabliers de fête, les Nazaréennes recherchent de plus en plus les contrastes : satin noir, or, ou rouge brodé de motifs beaucoup plus voyants que par le passé. Les couleurs pastel et les demi-tons sont aujourd'hui très rarement utilisés. Les costumes ne sont plus systématiquement faits à la maison comme c'était la tradition. A présent, les gens achètent leurs vêtements sur le marché ou dans les magasins et pour la confection des costumes de fête, ils font appeler à des couturières.

"De toutes les femmes nées entre 1920-1930, à mon avis il n'y en a pas une seule qui ne sache pas faire le point de croix et broder elle-même un tablier ou une jupe. Dans le passé, il y avait une confrérie qui apprenait aux jeunes filles le point de croix. Aujourd'hui, les femmes brodent à la machine, quand elles savent broder!"

Dans cette période de modernisme (1970), les filles des armateurs commencent à déprécier le costume local, l'échangeant contre des habits "ordinaires" portés par les femmes des grandes villes. Peu à peu, le costume traditionnel - par opposition au costume "citadin" avec lequel il coexiste - n'est plus porté que par une catégorie de femmes de la communauté de pêcheurs, celles qui ont plus de quarante ans. Les autres portent des éléments du costume local avec des vêtements "citadins" dans le quotidien ou lors des fêtes et des cérémonies. A l'occasion des mariages, traditionnellement les Nazaréens portaient le costume local.

A partir des années 1950, des changements sont intervenus. C'est d'abord dans les familles aisées que le mariage s'est fait en blanc, marquant ainsi les différences économiques et sociales. A présent, toutes les jeunes femmes se marient en blanc et en voile. Pour d'autres encore, le costume local est devenu un costume de carnaval. Les mères aiment déguiser leurs enfants en pêcheur et en poissonnière et les hommes qui se déguisent en femme, pour l'occasion, choisissent en priorité les jupes de la poissonnière plutôt qu'un quelconque effet féminin (ils remplacent cependant les savates inconfortables par des chaussures de sport). Quant aux jeunes filles, elles considèrent le costume local comme un objet de folklore.

Mais ces dernières années, les Nazaréens ont noté une tendance au retour vers les traditions - notamment vestimentaires - dont le mérite est attribué aux jeunes filles nazaréennes qui semblent s'intéresser de plus en plus à leurs traditions après que celles-ci aient été délaissées un temps :

"Aujourd'hui, il y a une tentative de revenir aux vêtements traditionnels pour les fêtes. Le modèle est le même mais la matière est plus moderne. Cela vient du fait que les gens pensent que l'ancien était finalement plus joli. Ce sont les jeunes filles qui sont à l'origine de cette mode. Vers le 3 février et jusqu'au carnaval, les Nazaréennes commencent à porter des vêtements anciens, mais c'est devenu tout de même une mascarade."

La mairie soutient l'initiative, et à l'occasion des fêtes de Pâques de 1994, elle a incité la population à porter le costume local en organisant un concours ayant pour thème "Notre costume" (*A nosso traje*). Trois prix ont été offerts: l'un récompensait le costume le plus ancien, l'autre le plus beau costume et le troisième le plus joli tablier. Un article du journal local souligne que le prix destiné à

récompenser le plus beau costume de pêcheur n'a pas été attribué faute de concurrent. Lors de la cérémonie de la remise des prix, un orateur déplore :

"l'utilisation à mauvais escient du costume durant les périodes carnavalesques (transformé en déguisement) alors qu'il devrait être tout simplement un habit de fête."

Le nombre de plus en plus restreint de magasins qui vendent du tissu écossais à Nazaré est un signe du peu d'intérêt commercial du produit. Celui-ci se vend en période de fête mais le reste de l'année, ce sont les touristes qui en font l'achat :

"Dans les années 50, Nazaré a été envahi par les touristes français et il y a eu une mode des chemises de Nazaré à Paris. Les touristes français rapportaient des chemises en France."

L'évolution du costume des pêcheurs est différente de celle du costume des femmes. En fait, le costume ne s'est pas transformé, ni adapté, car il n'a pas suivi de mode. Certaines pièces du costume ont cessé d'être portées - et ont disparu - mais celles qui sont encore portées aujourd'hui n'ont subi aucune altération.

Du costume des pêcheurs, il subsiste aujourd'hui la chemise écossaise, portée par les pêcheurs seulement quand ils sont à terre, et surtout en hiver. De ce fait, elle trouve tout naturellement sa place lors des cérémonies. Les jeunes quant à eux l'ont remplacée par des tee-shirts et des tricots de laine. La tradition se maintient également avec le port du caleçon, moins large que par le passé pour permettre d'enfiler par dessus un pantalon serré, et de la chemisette de flanelle mais parce qu'il s'agit de sous-vêtements, il est difficile pour un observateur d'estimer le degré réel de leur utilisation. Une enquête auprès des

intéressés pourrait nous éclairer sur le sujet pourtant il existe une méthode plus simple pour apporter un début de réponse : en marchant dans les rues, et en levant la tête, il est aisé de noter, parmi les vêtements suspendus en travers des venelles et des balcons, la présence ou non de pièces faisant partie des costumes locaux. J'ai nettement observé que, d'année en année, les chemises et les chemisettes, mais aussi les jupes et les cotillons traditionnels, disparaissent des étendoirs où sèchent une majorité d'habits sans réel caractère.

Le large pantalon à carreaux, quant à lui, a totalement disparu dans les années 1970 comme la bande autour de la taille. A la même époque apparaissent les bottes de caoutchouc, les cabans et les bonnets, qui se substituent au typique *barrete* qui ne sont plus portés que par des pêcheurs travaillant à terre ou retraités, mais toujours d'un âge avancé. A présent, tous les pêcheurs portent des bonnets ordinaires en mer et des casquettes à terre, seuls les pêcheurs de morue, semble-t-il, utilisent encore le *barrete* traditionnel.

Les Nazaréens tentent de maintenir une certaine tradition du costume local mais celle-ci s'exprime différemment chez les hommes. Les Nazaréennes ont conservé davantage ce qui est destiné à être vu, admiré, ce qui leur permet d'entrer en compétition avec les autres femmes de la communauté, marquant ainsi les différences économiques et sociales, tandis que les hommes, plus discrètement, maintiennent une tradition en portant des vêtements destinés à être cachés - le caleçon et la chemisette de flanelle -, privilégiant le confort à l'apparence :

"C'est la femme qui donne, en portant le costume traditionnel, une information visuelle sur le stade de l'évolution de sa propre culture, mais pas l'homme. En fait lui, il porte la "tradition cachée". On ne sait pas laquelle des deux va survivre le plus longtemps, celle qui se voit ou

celle qui ne se voit pas ? "(Fils de pêcheur,
42 ans)

Si les pêcheurs ont aujourd'hui remplacé le costume local par des vêtements ordinaires à bord des embarcations, ce n'est pas parce qu'ils ne veulent pas maintenir une tradition, mais plutôt parce que le travail de la pêche a changé et que la sécurité des hommes à bord est devenue une règle stricte. Ils portent maintenant des vêtements de toile cirée, des bottes et des cabans. A terre, la presque totalité des pêcheurs, à l'exception des jeunes qui ont adopté les jeans, portent une chemise et un pantalon noirs et une paire de chaussures du type mocassin pour les plus aisés, savate ou sabot pour les autres.

Les formes et les couleurs des costumes de Nazaré paraissent avoir été influencées par tous les peuples venus s'établir dans le village de Nazaré. C'est ce qui ressort, principalement, du costume local féminin où les règles d'architecture et d'équilibre semblent répondre à des règles différentes de celles que l'on a coutume de rencontrer en termes de couture. En toute logique, chaque pièce d'un costume est dessinée de façon à créer une harmonie générale. Le choix des tissus, des coloris et des motifs doivent s'accorder entre eux, souligner les originalités sans qu'elles se heurtent entre elles... Pourtant, le corsage et ses manches, la jupe, le tablier et le foulard semblent provenir d'autant de costumes qu'il y a de styles, et de peuples venus contribuer à la constitution d'une identité nazaréenne. On pourrait penser que les diverses influences vestimentaires des communautés de pêcheurs ont donné naissance à ce costume "mosaïque", dont le haut ne paraît pas avoir été fait pour être porté avec le bas tant les couleurs et les formes contrastent entre elles : association des motifs - fleur, carreaux, arabesques -, juxtaposition des matières - écossais, velours, laine, coton -, richesse

des falbalas - dentelle, crochet, ganse, ruban, etc. Là où toutes les influences auraient dû peu à peu se fondre en un style harmonieux, elles paraissent, tel un puzzle, s'être ajustées les unes à côté des autres. Pour définir ce qui proviendrait du peuple primitif venu d'Ilhavo, souche et source principale de la culture nazaréenne, il faudrait pour cela étendre l'étude des costumes aux différentes communautés de pêcheurs migrantes.

C) NOMS, PRENOMS ET SOBRIQUETS : LE VOCABULAIRE DE LA PARENTE

Les noms de baptême sont transmis de génération en génération. Le fils aîné porte souvent le prénom du père, les autres fils ceux des aïeux ou des collatéraux. Ces prénoms étant puisés dans le stock familial, la nomenclature à laquelle se réfèrent les Nazaréens est donc relativement réduite. D'ailleurs, ne disent-ils pas que "*toutes les femmes s'appellent Maria*" (plus tard, j'ai su que les pêcheurs pratiquant la senne de plage m'avaient surnommé Maria tant qu'ils ont ignoré mon identité).

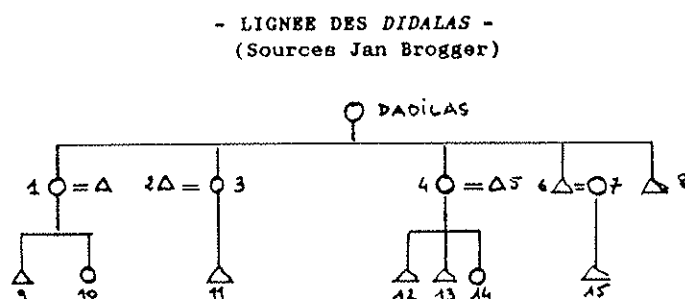
La plupart du temps, l'individu est désigné par son prénom suivi d'un autre prénom ou d'un sobriquet.

Pour ce qui concerne le second prénom, plusieurs cas de figure peuvent se présenter. Il peut s'agir tout d'abord du prénom du père ou de la mère - Maria do Raimundo (Maria du Raymond), Joaquim da Thérèsa (Joaquim de la Thérèse), Manuel da Justina (Manuel de la Justine). Dans ce cas, il ne se transmet pas automatiquement. A la génération suivante, l'enfant de Manuel, par exemple, portera le prénom de sa propre mère accolé au sien.

Le second prénom, quand il est masculin, peut être celui du père pour un enfant, mais parfois aussi celui du mari pour une femme. Il n'y a pas de règle à proprement parler. Mais, quand le second prénom est féminin, et qu'il

est celui de la femme la plus âgée d'une lignée, son mode de transmission répond à des règles très précises, et dans ce cas, il se transmet à tous les descendants.

Jan Brogger en donne un exemple avec la lignée des *Didalas* (op. cit., p.90) :



"Tous les descendants de Didala sont connus sous le sobriquet de Didalas. Ceci implique que les hommes intégrés au lignage par le mariage, bien qu'ils conservent leur propre sobriquet qu'ils transmettront à leur descendance, peuvent être assimilés aux Didalas quand quelqu'un se réfère au lignage. Dans ce cas particulier, les hommes n°2 et n°5 ont conservé le sobriquet de leur propre lignée; le n°11 est appelé Nortada; les n°12, 13 et 14 sont connus sous le sobriquet de leur père Varredores. Mais quand il est question du lignage, tous sont des Didalas."

Le fait que tous les membres d'une même lignée répondent à une appellation commune - un prénom ou un sobriquet appartenant à la femme la plus âgée de la lignée - implique que les hommes intégrés au lignage par le mariage

portent également ce prénom ou ce sobriquet, mais sans pour autant renoncer aux leurs qu'ils peuvent transmettre à leurs descendants.

A Nazaré, chaque membre de la communauté de pêcheurs possède - en plus d'un nom de baptême, d'un "nom de lignée" et d'un nom patronymique - au moins un sobriquet, certains même deux, voire trois.

Le sobriquet est un surnom donné à un individu, une famille ou une communauté. Il révèle un trait saillant, parfois une qualité, souvent un défaut, qui les caractérise. Il peut nous éclairer, par exemple, sur les pratiques locales d'une communauté, c'est le cas du "sobriquet alimentaire" *Esquimau* qui signifie "mangeur de viande crue". Il est souvent le reflet d'un regard de dérision porté par une communauté voisine qui ne représente pas toujours la réalité. Dans tous les cas, il est perçu comme une expression d'un statut individuel et unique.

Les sobriquets tiennent une grande importance dans les modes de désignation au point que la communauté finit par oublier les noms patronymiques :

"Ici, à Nazaré, on connaît mieux les gens par leur sobriquet que par leur nom de famille."

La transmission des sobriquets se fait selon différentes règles.

"Les sobriquets se transmettent de père en fils, ou de mère en fils, par le mariage ou d'autres manières encore."

A Nazaré, le choix du "réfèrent" et son mode de transmission se font en fonction du contexte dans lequel il a cours. Dans un contexte social, le sobriquet permet tour à tour de situer une famille conjugale par rapport une famille

élargie, un lignage par rapport au reste de la communauté. Dans un contexte économique, le sobriquet utilisé renseigne sur le métier d'un individu, sa spécialisation, etc. Ceci explique qu'un même individu est connu sous deux ou trois appellations différentes.

On observe deux tendances : chez les pêcheurs, le sobriquet est très souvent choisi dans la nomenclature des espèces pêchées (l'article *le* précède les sobriquets masculins et l'article *la* les sobriquets féminins) : *o Lula* (*le Poulpe*), *o Pescadinha* (*le Petit-Merlan*), *o Chincharro* (*le Chinchard*), *o Peixe-Posta* (*le Tranche-de-Poisson*), *o Peixe-Aranha* (*le Poisson-Vive*, Sobriquet de Joaquim Veríssimo Chita), *o José-Peixe* (*le José-Poisson*). Les deux derniers sont bien connus de la communauté puisqu'ils désignent des lieux de pêches (des pierres) qui ont été baptisés du sobriquet de leurs inventeurs. Le sobriquet est souvent précédé du prénom comme *José-Peixe* (*José-Poisson*) ou *Carlos-Petinga* (*Carlos Petite-Sardine*). D'autres font référence au métier comme *Maria-José-Mão da rede* (*Main de filet*) qui a hérité du sobriquet de son père comme *Joaquim-Peixe* - qui a dessiné l'une des cartes des pêcheries hauturières - et qui est l'arrière-petit-fils de *José-Peixe*.

Les autres membres de la communauté ont également des sobriquets puisqu'il s'agit d'une pratique générale. Ces sobriquets soulignent souvent une caractéristique physique - *Lindinho* (*Mignon*) sobriquet de José-Maria P., *Má-Cara* (*Mauvaise-Mine*) -, un trait de caractère, un élément de sa personnalité - *o Murraça* (*le Coup-de-poing*) -, ou encore une activité - *Maria dos Porcos* (cette femme élève des porcs).

L'histoire familiale apparaît dans les sobriquets comme c'est le cas pour le tavernier surnommé *o Brasileira* (*le Brésilien*). On n'est pas loin de supposer qu'un membre de sa famille soit parti pour le Brésil... Quand à *Manuel das Pinhas* (*Manuel des Pommes de Pin*), ce surnom rappelle que dans les périodes de famine, les Nazaréens allaient dérober les pommes de pin dans la pinède du Roi pour les

revendre ou les échanger contre quelques denrées pour nourrir leurs familles :

"Il y a toutes sortes de sobriquets parmi les pêcheurs. António "Boné" (Bonnet) par exemple, c'est parce qu'il portait toujours un bonnet sur la tête. Son fils a conservé son sobriquet, il a même dessiné un bonnet sur la proue de son bateau. Les autres sobriquets peuvent être "Batata" (Pomme de terre), "Cebola" (Oignon)... C'est plus souvent des hommes qui travaillent la terre qui ont ces sobriquets, mais parfois ça peut être un pêcheur. On ne sait plus toujours pourquoi..."

Les femmes, qu'elles soient femmes de pêcheurs ou de paysans, ont également des sobriquets :

"Moi je m'appelle Maria-Rosaria mais ma mère ne m'a jamais appelée comme ça; c'était seulement Maria. Mais on m'appelle Maria do Raimundo (fille de Raimundo - son mari) ou encore, dans mon quartier on m'appelle Maria Torta (Maria Torçue) parce que j'ai les jambes tordues. Mais j'ai encore deux ou trois autres sobriquets..."

Il arrive parfois qu'un Nazaréen n'ait pas de sobriquet. En général, c'est parce qu'il porte un nom patronymique original qui à lui seul est une marque distinctive :

"Moi je n'ai pas de sobriquet en relation avec ma filiation parce que mon père (Raimundo V.) n'en avait pas. Mais pour un prénom comme le mien - Maria - qui est si courant, on trouve alors une sorte de sobriquet qui correspond aux activités de la femme : Maria dos Porcos (Maria des Porcs), Maria da Galinha (Maria de la Poule), etc..."

L'individualisation se fait donc par le choix d'un sobriquet original et singulier. Le sobriquet, plus qu'un identifiant individuel :

"apparaît comme un moyen mnémotechnique et comme un véritable langage de groupe. Le sobriquet est un signe qui sert à organiser cognitivement les individus, il informe sur les comportements et les attitudes de chacun, et en même temps il renseigne sur les formes de sensibilité et les valeurs du groupe." (Zonabend, 1977, p. 269).

La désignation des individus par le sobriquet est une survivance de l'antique mode d'attribution des noms. De nombreux patronymes des pêcheurs nazaréens, comme Robalo (Loup) ou Espadana (Nageoire), ont certainement pris leurs origines dans les sobriquets.

Il existe un autre mode d'identification des membres de la communauté de pêcheurs qui a pour objet de situer l'individu, non plus par rapport à sa parentèle, mais par rapport au métier qu'il exerce en mer. Nous avons vu que les femmes sont parfois affublées d'un surnom qui renseigne sur le type d'activité qu'elles pratiquent (*Maria da Galinha*); mais ici, il s'agit pas tant de signaler le métier - comme cela pourrait être le cas si l'on rencontrait des "Jean du Casier" ou "Jean de la Palangre" - que de rappeler les origines de chacun en scindant le groupe de pêcheurs en deux - pêcheurs à la ligne et pêcheurs au filet. Cette différenciation a marqué d'ailleurs l'histoire et l'organisation sociale du groupe et, plus particulièrement, comme nous allons le voir plus loin, a influé sur les modes d'usage et d'appropriation du territoire nazaréen. Cette distinction date des origines de la communauté nazaréenne, constituée de pêcheurs hauturiers et de *ligneurs* autochtones d'une part et de migrants, spécialistes des filets encerclants d'autre part.

La pêche à l'hameçon ayant une valeur économique supérieure à la pêche au filet, les pêcheurs viennent à parler d'"art majeur" (*arte major*) puis de *pêcheur hauturier* (*pescador do alto*) reprenant alors le vocable additionnel qualificatif, re-situant l'individu dans un contexte socio-économique. Inversement, la "médiocrité" technique et économique des pêcheurs usant de filets est mise en évidence par l'absence de désignation; ignorer cette catégorie de pêcheur étant la meilleure façon de nier leur existence et leur savoir. Si aujourd'hui cette référence n'est plus exprimée dans le parler, elle reste cependant fortement imprégnée dans les modes de pensée et les comportements sociaux comme cela va être démontré.

Ces moyens d'identification individuelle et collective sont autant de codes caractérisant chaque groupe. Aujourd'hui, les pêcheurs ne s'identifient plus à un *métier* et la dichotomie *ligneur-senneur* n'est plus aussi marquée. La nécessité économique d'exercer plusieurs *métiers*, parallèlement ou successivement dans le temps, pour exploiter toutes la richesse ichthyologique qu'offrent annuellement les zones de pêche nazaréennes, a amené les pêcheurs à se redéfinir.

CHAPITRE 2 - ESPACES ET DELIMITATIONS

On ne peut étudier les systèmes de savoirs maritimes sans aborder les différents processus d'identification, d'appropriation, de domestication, de répartition et de transmission par lesquels l'homme prend possession d'un environnement qui devient sien. Les relations de l'homme à la mer ne peuvent donc être identifiées et comprises sans que les relations de l'homme à la terre n'aient été également observées.

L'espace terrestre, cadre dans lequel des hommes et des femmes exercent leurs activités, présente certaines caractéristiques. L'influence de cet espace sur le comportement apparaît dès lors qu'il subit par exemple des transformations de son plan cadastral, ou encore lorsque sont effectués des déplacements d'espaces d'usages communs. La construction du port, clef de voûte de l'économie nazaréenne, en dehors de la zone regroupant traditionnellement les activités liées à la pêche, en est l'une des principales illustrations.

Les activités liées à la pratique de la pêche sont réparties selon une division spatiale mais aussi selon une division sexuelle d'usage dans la communauté, dont le modèle en vigueur à Nazaré veut que ce soit les hommes qui vont en mer tandis que les femmes ont leurs activités à terre.

Les femmes participent étroitement à l'économie de la pêche. Elles participent à la production halieutique en s'occupant de la transformation du produit (le séchage), et de sa commercialisation. Elles participent à certaines pêches, celles qui, par exemple, se font à proximité de la plage ou sur les rives du fleuve. Ainsi, les hommes et les femmes ont leurs propres sphères d'activités, ce qui a pour conséquence la constitution d'espaces masculins, d'espaces féminins mais aussi d'espaces mixtes. De cette division du travail, dépend la réussite du *métier* de pêcheur.

L'analyse comparée des comportements dans l'espace maritime et des conduites dans l'espace terrestre permet de mettre au jour diverses manières d'être, des pratiques et des systèmes de représentation, des savoirs et des savoir-faire, expressions individuelles et communautaires qui sont des clefs pour comprendre la constitution du métier et la structuration d'une communauté.

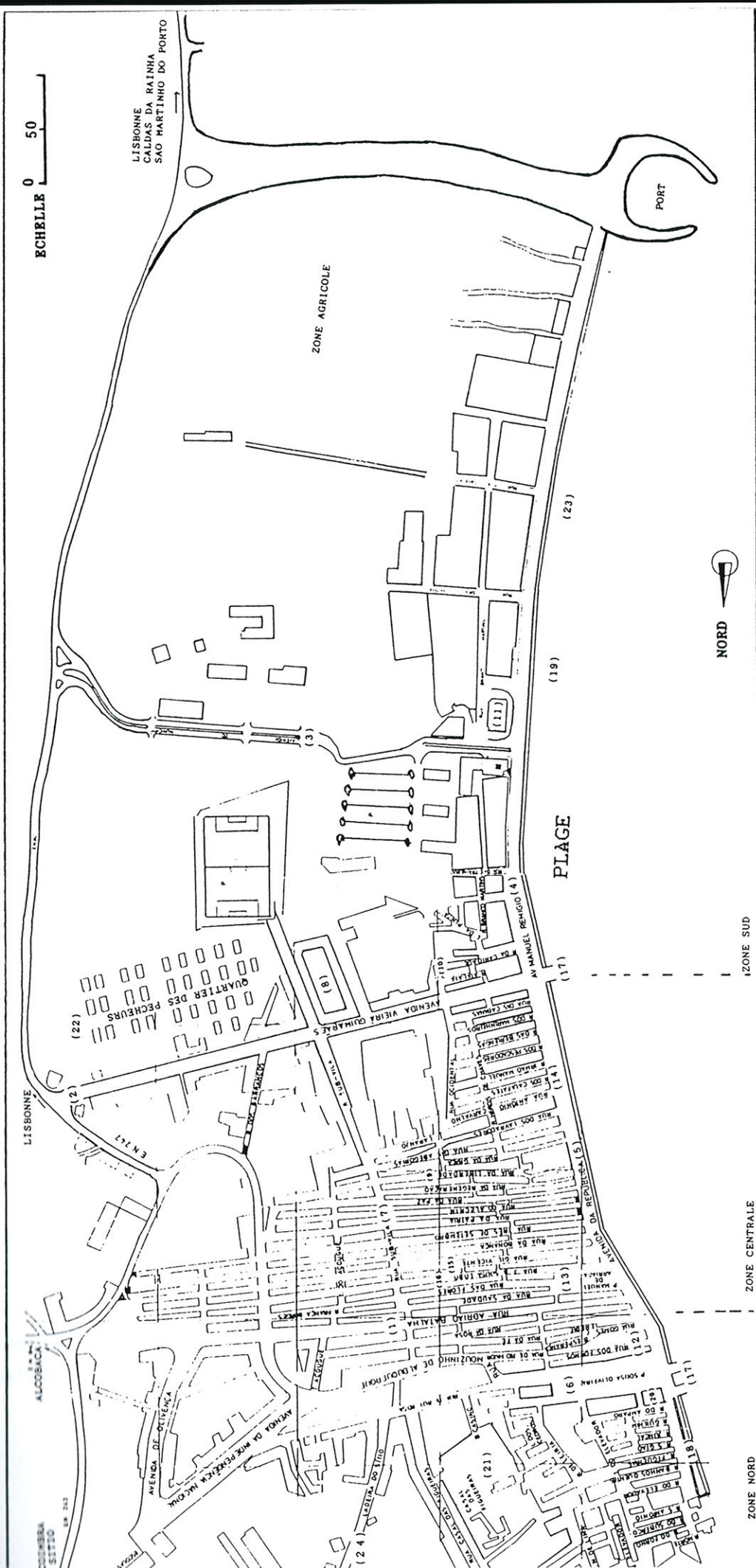
A) LES LIMITES DE LA VILLE

Le territoire nazaréen est borné par un promontoire au nord, une colline à l'ouest où est perché le village de Pederneira et un port au sud. Toute la compréhension architecturale de la ville se fait quand on s'en approche par la route de Porto qui, en la surplombant, offre alors une vue générale et plongeante sur elle. Par rapport à l'ensemble du territoire, l'espace maritime se situe en contrebas et toutes les rues et ruelles convergent vers lui. On peut y accéder par quatre voies (Carte 10), la rue Adrião Batalha¹ (n°1) au nord, l'avenue Vieira Guimarães (n°2) au centre, l'avenue do Município (n°3) au sud et, en continuant la route de Porto en direction de Lisbonne, on accède au port par l'extrême sud en contournant Nazaré. De là, il est possible de revenir vers le centre, par le bord de mer, en empruntant l'avenue Manuel Remigio(n°4).

En raison de l'étroitesse des rues de Nazaré, les voitures sont pratiquement inutilisables sur l'ensemble du réseau de communication de la ville et les Nazaréens circulent principalement à pied, parfois à bicyclette et à vélomoteur. Quelques rues et avenues transversales sont cependant ouvertes à la circulation des voitures pour permettre le transport des hommes et des marchandises.

(1) Dans le langage courant, cette rue est appelée "rue Augustia" parce qu'autrefois, il y avait une arcade semblable à celle de la rue Augustia de Lisbonne. Bien que débaptisée depuis en l'honneur d'un personnage qui s'est illustré à Nazaré, la nouvelle génération a conservé le toponyme ancien dans son parler quotidien

CARTE 10 - PLAN DE LA VILLE DE NAZARE -



16. Rue J.B. Sousa Lobo
17. Cales de halage
18. Mur "de la honte" (Muro de vergonha)
19. Espace de séchage du poisson (Estindarte)
20. Capitainerie
21. Quartier nord des pêcheurs (Casal das Figueiras)
22. Quartier sud des pêcheurs (maisons)
23. Embarcations exposées par le Musée de la pêche
24. Ladeira do Sítio

8. Marché couvert
9. Rue "da Liberdade" (de la liberté)
10. Rue "da Caridade" (de la charité)
11. Ancienne criée
12. Rue "dos fornos" (des fours)
13. Place Manuel de Arriaga
14. Rue dos calafates (des calfats)
15. Rue Gil Vicente

1. Rue Adriaõ Batalha ou rua Augusta
2. Avenue Vieira Guimarães
3. Avenue "do Município" (de la municipalité)
4. Avenue Manuel Remigio (bord de mer)
5. Avenue "da República" (de la république) ou La Marginal (A marginal)
6. Place Sousa-Oliveira (place principale)
7. Rue "Sub-Viia"

La ville de Nazaré a été construite au bord de l'eau; les premières constructions sont à moins de neuf mètres de la plage. Une large avenue sépare l'étendue de sable des bâtiments. Partant du pied du promontoire, elle conduit directement au port situé deux kilomètres plus au sud. La grève forme une bande étroite du littoral d'une largeur moyenne de 50 mètres entre marée basse et marée haute. Elle est divisée en trois secteurs que les autochtones appellent : *Pedras* (*Pierres*), à la base du promontoire, nom se référant aux nombreux blocs rocheux résultant des éboulements continuels au cours des temps. A marée basse, ils sont découverts et il est possible de les contourner à pied; *Praia* (*Plage*), la zone de grève de sable et *Foz* (*Estuaire*), l'aire voisine de l'embouchure du fleuve Alcoa qui se jette à environ 100 mètres au sud du port. Après le port, se situe la *Praia do Sul* (*Plage du Sud*) et plus loin vers la plage de Salgados, la zone de *Pedras Negras* (*Pierres Noires*) qui doit son nom à la présence de roches également visibles à marée basse ou battues par les eaux à marée haute.

L'artère principale, c'est l'avenue du bord de mer - Avenida da República (n°5). Celle-ci se prolonge vers le sud mais à partir de l'avenue Guimarães (perpendiculaire à la plage) cette voie change de nom; elle devient l'avenue Manuel Rémigio, que de nombreux Nazaréens continuent d'appeler de son ancien nom - *Estrada da Foz* (*Route de l'Estuaire*) - puisque celle-ci y conduit. Le bord de mer, du promontoire jusqu'au port, est communément appelé la *Marginale* (*Marginal*) - celle qui borde - ce qui souligne sa proximité avec l'élément marin.

La *Marginale* est une voie essentielle dans l'organisation sociale communautaire. C'est par elle que tous les pêcheurs accèdent au port, que les Nazaréens se rencontrent ou s'exhibent, que les touristes découvrent Nazaré. Qui passe par la *Marginale* est sûr d'y rencontrer la personne qu'il cherche dans l'heure qui suit. D'ailleurs n'ai-je pas été surprise, lors de mon premier séjour

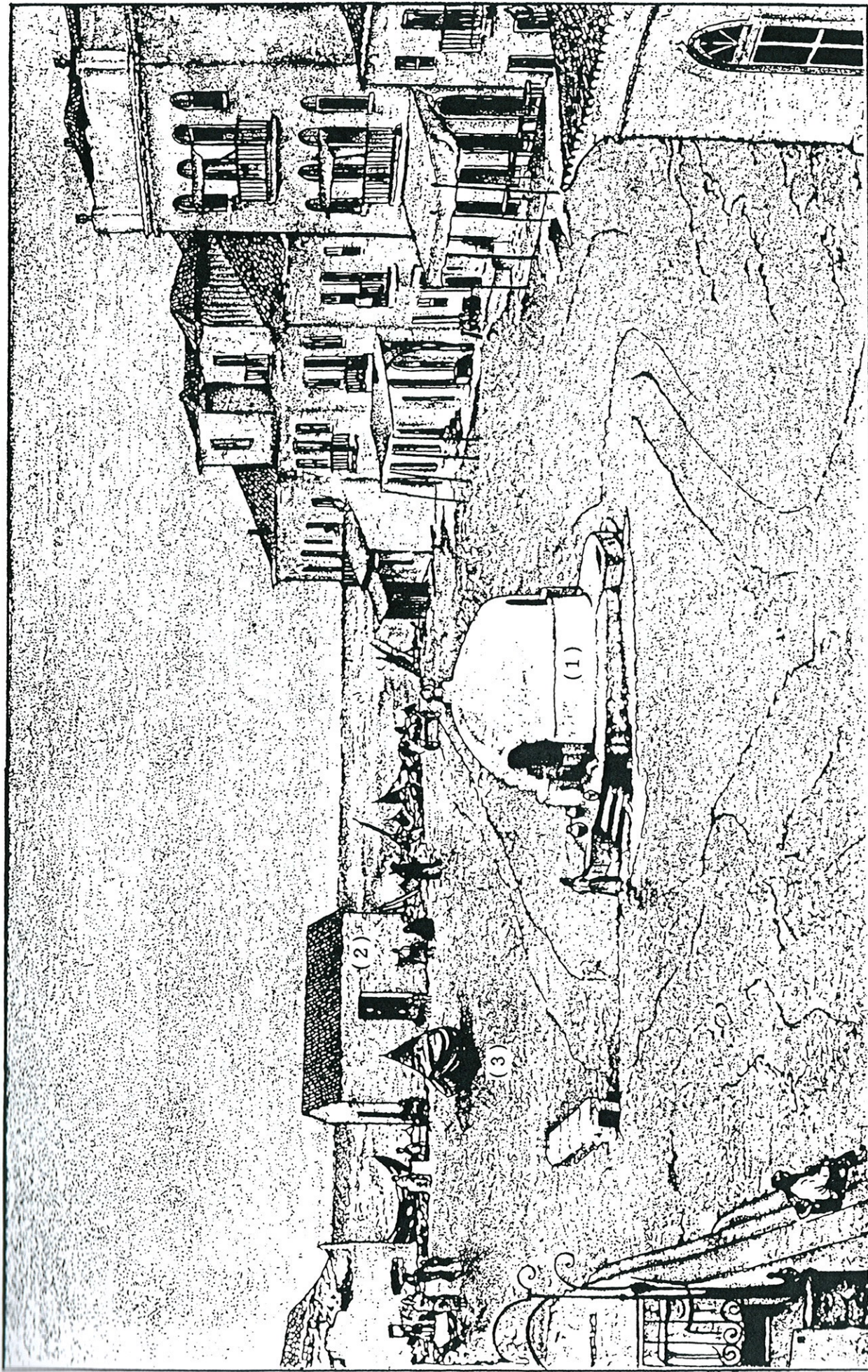
d'obtenir pour seule indication de point de rencontre la dite avenue. Il m'a fallu à plusieurs reprises insister pour obtenir des précisions lorsqu'un pêcheur me donnait rendez-vous "à la *Marginale*" alors que celle-ci s'étend sur près de deux kilomètres.

La *Marginale* est aussi un lieu de rencontre et d'exhibition. Lors des fêtes religieuses ou laïques par exemple, alors qu'elles sont en semaine habillées de tissus sombres et ordinaires, propres à une vie de labeur, les Nazaréennes revêtent leur costume traditionnel et viennent s'y montrer. Reconnues pour être, en général, d'excellentes couturières, les Portugaises aiment coudre et broder pour elles et leurs fillettes. Mères et filles ainsi parées, quel lieu plus approprié que la *Marginale* permet alors à ces femmes d'être vues, reconnues et admirées par l'ensemble de la communauté ? Ainsi, elles vont et viennent en bord de mer, toute l'après-midi durant. Effectuant le trajet dans le sens nord-sud, elles commencent par longer la plage puis, à proximité du port, elles traversent la *Marginale* et reviennent par le trottoir d'en face. Ce retour leur permet d'admirer les vitrines des magasins destinés aux touristes et de jeter un coup d'oeil dans les assiettes de ces derniers qui dégustent des crustacés à la terrasse des hôtels-restaurants.

La place Sousa-Oliveira (n°6), où l'on trouve la plus forte concentration de cafés, est la place principale de la ville et par conséquent la plus grande. Autrefois, elle s'appelait Place du Bois (Largo da Madeira) parce que s'entreposaient là les bois des rois du Portugal et que s'y fabriquaient les navires partant pour les Indes (Figure 125). Au début du XX^e siècle, cette zone historique avait été pavée en son centre, laissant les côtés libres à la circulation (Figure 167), et rebaptisée *Picadeiro* (manège d'un centre d'équitation) parce que les habitants s'y promenaient autour, en tournant comme dans un manège. Hier comme aujourd'hui, la place Sousa-Oliveira est le lieu de passage "obligé" pour tous les membres de la communauté qui

L'ANCIENNE PLACE "LARGO DA MADEIRA", AUJOURD'HUI PLACE SOUSA-OLIVEIRA FAISANT FACE A LA MER -

(Pontaise (1), entrepôt (2), embarcation (3) - Illustration de Fernando Lino)



s'y rencontrent les dimanches et les jours de fête. Jusque dans les années 1950, c'était aussi la place où se tenait l'ancien marché aux fruits.

Tournant le dos à la mer et à la place, on remonte quelques mètres et l'on prend à droite la rue Sub-Vila (n°7) qui débouche quelques trois cents mètres plus loin sur l'avenue Guimarães, que la présence du marché couvert (n°8) a transformé en "*avenida do Mercado*" (*avenue du Marché*). Ce circuit routier, permettant de contourner rapidement le quartier central de Nazaré et de revenir au bord de mer, est le trajet effectué par les familles lors de la promenade dominicale. Ce trajet, les Nazaréens le désignent par deux expressions : *faire le tour du pot de chambre* (*dar uma volta ao penico*) - parce que le tracé ressemble à un rectangle avec une anse qui font penser à un vase de nuit (cette zone est devenue par extension la *zone du pot de chambre* (*zona do penico*)) - ou *faire un o* (*fazer um o*) parce qu'ils ont l'impression de tourner en rond comme le suggère la lettre de l'alphabet. Les familles tournent ainsi jusqu'au dernier rayon de soleil, tantôt dans le sens des aiguilles d'une montre, tantôt en inversant le mouvement. Emprunté par une grande partie de la population, ce trajet est également celui d'activités diverses et notamment un lieu d'échanges de biens.

Les trajets effectués par les Nazaréens dans l'espace communal, qu'ils soient réguliers, occasionnels, ou exceptionnels, ont, aux dires des gens, relativement peu évolué. A l'inverse, les trajets effectués pour la pêche ont changé. Dans le passé, les pêcheurs, vivant dans le quartier compris entre la rue dos Fornos (n°12) et l'"avenue du marché", s'engouffraient dans les ruelles et descendaient jusqu'à la plage où barques et équipages étaient regroupées. Aujourd'hui, ils effectuent une marche d'une vingtaine de minutes au minimum, le long de la *Marginale*, pour atteindre le port. Il en va de même pour ceux qui se rendent aux

entrepôts ou à la criée, également regroupés dans le complexe portuaire.

Les espaces correspondant à ces parcours ont cependant été peu modifiés au cours des temps parce que les frontières naturelles de Nazaré - le promontoire et la colline de Pederneira - ont empêché l'extension vers l'arrière des espaces socialisés. Un quartier récent - Urbisol - où se mêlent logements sociaux et résidentiels et un quartier pauvre au sud, montrent les différents stades d'extension du périmètre villageois. Nazaré ne pouvait se développer qu'au sud mais la construction du port a définitivement limité toute perspective d'extension. Les changements quant à la socialisation des espaces sont dus à un facteur autre : il s'agit du mode de déplacement à l'intérieur de ces espaces.

La petitesse du site et le regroupement de toutes les activités locales liées à la pêche en un même lieu - la plage - ont limité les modes de déplacement à leur plus simple expression : la marche. L'arrivée des transports publics, puis des véhicules privés, ont lentement modifié les habitudes.

Jusqu'à la fin du XIX^e siècle, la circulation des habitants entre Nazaré et Sítio se faisait en empruntant un chemin de terre creusé naturellement par les passages répétés le long de la paroi du promontoire. Les femmes ont longtemps utilisé ce couloir pour accéder au lavoir communal perché sur les hauteurs. Le chemin de terre, instable car non étayé, demandait un pied agile et léger. Malgré cela, les femmes, au retour de la lessive, y cheminaient allègrement - seules ou en petits groupes - le panier de linge sur la tête qu'elles maintenaient de la main gauche, la main droite bien plantée sur la hanche pour conserver l'équilibre. Elles arrivaient par la voie aujourd'hui appelée *Chemin raide du Sítio* (Ladeira do Sítio-n°24) qui débouche en plein centre, sur la place Sousa-Oliveira. Elle fut pavée entre 1904 et 1906.

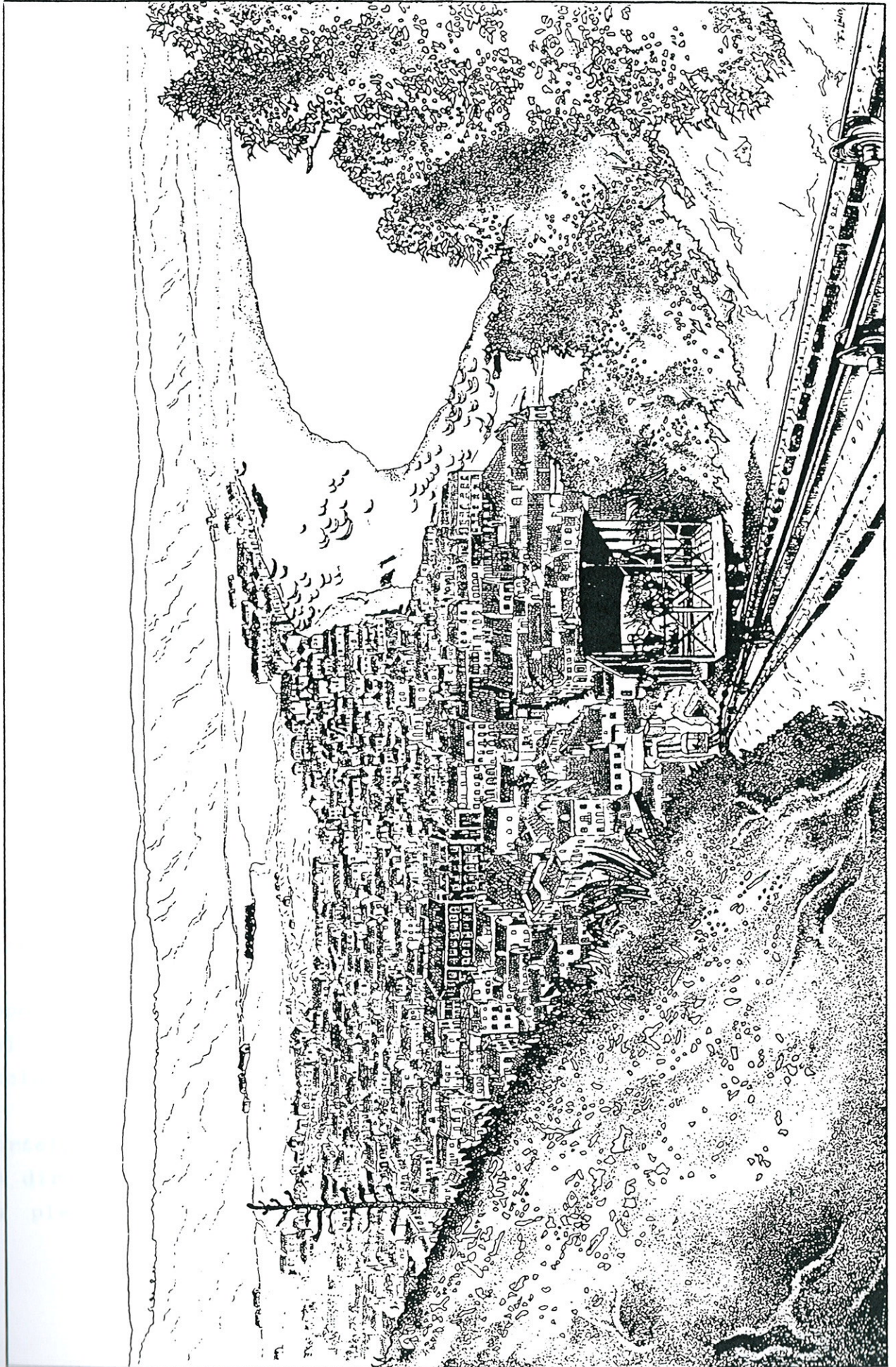
En 1889, la municipalité installe un ascenseur le long du flanc du promontoire, mais était-ce le poids des habitudes ou l'économie du prix du billet qui amena longtemps les femmes à emprunter ce sentier abrupte ? Aujourd'hui, c'est une aire de jeu pour les garçonnets qui aiment à dévaler la pente à toute vitesse et à surprendre les touristes, venus admirer la vue panoramique. Les Nazaréens sont à présent rares à l'utiliser, seuls les pêcheurs vivant à Sítio et devant se rendre au port en pleine nuit, descendent encore à pied. L'usage de l'ascenseur (inauguré le 28 juillet 1889) est aujourd'hui entré dans les habitudes (Figure 126). Il fonctionne toute l'année et est utilisé par toutes les couches de la populations. En l'utilisant dans le sens Sítio-Nazaré, les utilisateurs disent qu'ils vont à la Plage (*vão à Praia*) (on retrouve ici le sens initial de ce mot qui désignait Nazaré dans le passé) ou qu'ils vont en bas (*vão em baixo*) alors qu'il n'existe pas d'expression particulière pour désigner le trajet inverse.

Plus tard, l'ascenseur a été concurrencé par un service local d'autocars effectuant les trajets Nazaré-Sítio-Pederneira qui emprunte la route Lisbonne-Porto et qui dessert Nazaré à divers points de la ville - la *Marginale*, l'avenue Guimarães, etc.

Depuis la création du port, une navette a été mise en place pour faciliter les déplacements. Celle-ci part du marché. Les usagers sont principalement les élèves qui se rendent aux cours dispensés par l'école de pêche ainsi que leurs professeurs et les femmes qui ramendent dans les entrepôts. Rares sont les pêcheurs qui utilisent ce moyen de locomotion, préférant se rendre au port à pied.

Certains patrons de pêche possédant des camionnettes les utilisent pour transporter leur équipage. Les pêcheurs - qu'ils viennent de Sítio ou de Nazaré - se regroupent en un lieu très précis de la *Marginale*, en face de l'avenue Município. Ils font alors le trajet du centre ville

FIG. 100
LA PLAGE ET LE PRIMITIF ASCENSEUR MONTANT A SITIO (FIN DU XIXE SIECLE) -
(Collection de Photographies Lino)



jusqu'aux embarcations (ou jusqu'aux entrepôts) en utilisant un moyen de transport privé.

B) LA HIERARCHISATION DES QUARTIERS ET LES MODES D'HABITAT

La territorialité - terme technique par lequel les ethnologues désignent la socialisation, l'usage et la défense d'un territoire - se retrouve dans chaque détail de la vie. L'histoire de l'homme et de son passé est pour une grande part celle de ses efforts pour arracher des espaces à des "adversaires" et les défendre contre des "étrangers". La "possession" d'un territoire - non assujettie à un titre de propriété mais découlant d'un "droit d'usage" que l'individu s'octroie - est l'un des éléments essentiels de la vie; celui qui n'en possède pas se trouve dans une situation précaire souligne E.T. Hall (1959, p.64). L'anthropologue américain avance que dans l'arène, même les taureaux espagnols tendent à délimiter des territoires de retraite d'où il est difficile de les déloger. Quant à l'homme, il utilise l'espace dans toutes les activités qu'il entreprend. Le territoire est divisé en un certain nombre d'espaces - de rencontre, d'observation, de jeu et de manifestation, de travail (vente, transformation, réparation, etc.) mais aussi d'éducation et de défense.

Il a été précédemment souligné qu'en mer, certains équipages s'ignoraient quand d'autres s'affrontaient et qu'à terre, les hommes d'un même équipage se côtoyaient mais ne se fréquentaient guère. En terme de territorialité, ces oppositions sont révélées par l'existence de zones (*zonas*) qui sont perçues comme étant des espaces réservés et exclusifs délimités empiriquement.

La ville est divisée en trois zones : *Le Nord (O Norte)*, *le Centre (O Centro)* et *le Sud (O Sul)*. On a coutume de dire que *le Nord* part de la base du promontoire jusqu'à la place Sousa-Oliveira. *Le Centre* commence dès la rue

suiivante - rue dos Fornos - et se termine à l'angle nord de l'avenue Guimarães. A l'angle sud de cette même avenue commence le Sud. Ces "frontières" sont cependant assez floues. Selon l'âge de l'informateur et l'utilisation qu'il fait de l'espace communautaire, elles varient de quelques mètres, voire de quelques rues. Pour certains par exemple, la zone centrale commence à la rue de la Liberté (n°9) et la zone sud s'étend du bâtiment qui autrefois était une criée (n°11) jusqu'au port. A chaque zone échoit une portion inégale du littoral : environ 150 mètres pour la première, 350 mètres pour la seconde et plus de 1000 mètres pour la troisième.

La zone nord est fréquentée par les pêcheurs du quartier nord et de Sítio. Les autres pêcheurs se répartissent dans la zone centrale et la zone sud, mais sans cependant aller au-delà de l'édifice où se déroulaient les activités de l'ancienne criée.

Dans le langage courant, ces hommes qui se partagent le front de mer se désignent eux-mêmes comme étant *Ceux du Nord (Os dos Norte)*, *Ceux du Centre (Os do Centro)* et *Ceux du Sud (Os do Sul)*, les premiers assimilant les deux autres groupes sous l'appellation unique de "sudistes" :

"Les gens qui sont du nord disent "je vais au sud" (Vou pr'a ao sul) mais le sud n'est pas bien déterminé. A partir de Sousa-Oliveira (la place) c'est déjà le sud pour eux. Ceux du sud disent "nous allons au nord" (Vamos ao norte), mais il n'y a pas de centre pour eux!"

Ainsi, le nord et le sud restent les deux zones auxquelles tous les Nazaréens se réfèrent. La "disparition" du centre a pour effet contraire d'éloigner le sud du nord et non de les rapprocher parce que l'on atteint alors plus rapidement l'extrême. Aussi, aller se promener sur la *Marginal* jusqu'à l'avenue Guimarães, c'est pour certains aller jusqu'au Maroc (*Ir até Marrocos*) :

"C'est la limite parce qu'après il n'y a rien, ou alors on peut aller aussi jusqu'au quartier chinois (Vamos ao bairro chinese), c'est encore plus au sud; ça se rapproche du port."

Certains Nazaréens, lorsqu'ils atteignent l'avenue Vieira Guimarães, au cours d'une promenade allant du nord vers le sud, disent à ceux qui les accompagnent :

"Par là c'est l'hiver! (Para aí é Inverno !)" exprimant ainsi leur volonté de rebrousser chemin vers le nord et de ne pas aborder une zone peu accueillante.

Ces groupes d'hommes qui fréquentent les trois zones sont composés de pêcheurs dont l'âge et le métier entrent en partie dans les critères de différenciation. Mais la sélection se fait principalement selon l'origine géographique de chaque individu, son domicile privé, et ou l'origine géographique du groupe parental, c'est-à-dire le domicile des parents. Il ne suffit donc pas d'habiter dans l'une des zones pour s'y sentir "chez soi", comme le montre cet exemple :

- Un pêcheur originaire de la zone centrale - mais dans sa partie la plus proche du sud - et qui vit depuis son mariage à la limite de la zone nord, conserve des liens étroits avec sa zone d'origine où vit encore toute sa famille. Il se sent "sudiste" et exprime son sentiment ainsi :

"Les gens du nord sont orgueilleux, prétentieux et fiers. Ceux du sud sont plus humains, plus généreux, plus simples."

Malgré cela, et parce son domicile conjugal se trouve à trois rues de la zone nord, il fréquente les cafés de cette zone avec des camarades venus de Sítio, laissant les tavernes aux pêcheurs du sud. A la question de savoir où se situe, pour lui, la frontière entre la zone nord et la zone centrale, il répond qu'il s'agit de sa rue (rue Adrião

Batalha), sans préciser toutefois si il l'intègre au nord ou au centre, laissant planer ainsi un doute sur la situation de son propre domicile.

Ces critiques dirigées contre les *nordistes* ont des origines lointaines et quelque peu obscures. Elles pourraient remonter à l'origine du peuplement du site. Rappelons que les premiers pêcheurs de Pederneira pratiquaient principalement la pêche à la ligne qu'ils considéraient comme étant un "art majeur" et que les pêcheurs de morues habitaient généralement à Sítio :

"Les pêcheurs hauturiers peuvent se distinguer par leur allure orgueilleuse, indépendante, car ils sont la véritable élite des gens de mer." écrivait Artur Pastor en 1958 (op. cit., p. 13).

Les pêcheurs d'Ilhavo, qui se sont installés sur la plage, ont été froidement accueillis par la population qui voyait en eux des pêcheurs pratiquant un "art mineur", la senne de plage. Les pêcheurs de Sítio - zone peuplée à l'origine par des marchands, des constructeurs navals et des agriculteurs - ont voulu se différencier de cette population pauvre et, pleins de morgue, se sont appelés des *maritimes* (*maritimos*) par opposition aux autres pêcheurs (*pescadores*). Quant aux *gens de terre*, les pêcheurs les appellent des *Pés calçados* (*Pieds-chaussés*) parce qu'eux vont pieds-nus (*Pés descalços*), ou plus péjorativement encore *Papas-secas*, sobriquet faisant référence à des pratiques alimentaires :

"La recette appelée Misturadas est composée de chou, de haricots rouges, de pommes de terre et de riz. Traditionnellement, les femmes en faisaient des grandes marmites pour nourrir la famille deux à trois jours. Ce qui restait au fond de la marmite était ensuite mélangé à de la farine de maïs et

prenait le nom de papas. Les papas étaient servis avec une sardine grillée dessus."

Il existe une autre version de ^{ce} sur surnom :

"Les Papas-secas, c'étaient les gens qui étaient bien vêtus, bien "préparés" comme l'étaient les petits pains faits avec de la farine blanche. C'était par rapport au pain que mangeaient les pêcheurs et qui étaient plus rustique, plus grossier, que les gens de la terre étaient désignés ainsi."

Il reste encore aujourd'hui, une expression qui est le reflet de cette rivalité passée :

"Ceux de Praia (Nazaré) sont chauves, ceux de Pederneira morveux, ceux de Sítio joli-visage-soulier-rose." (As da Praia são carecas, as da Pederneira ranhoses, as do Sítio cara-linda-sapatinho-cor-de-rosa);"

Mais selon l'origine de celui qui prononce cette phrase, les qualificatifs peuvent s'inverser. Ainsi, un habitant de Pederneira dira que les gens de Praia sont chauves, que ceux de Sítio sont morveux et qu'eux ont un joli-visage, etc.

Il faut également prendre en compte un élément qui éclaire plus précisément les causes de cette antinomie. Pour habiter le quartier nord, il faut une certaine aisance, celle dans laquelle vit la couche sociale la plus favorisée de Nazaré - les fonctionnaires et les commerçants. C'est là que se concentre la vie sociale et touristique, avec les hôtels et les restaurants de luxe. Nazaré, qui naquit au pied du promontoire, conserve de séculaires édifices religieux et civils qui témoignent du passé et embellissent le front de mer.

En prenant son extension, le village a entraîné vers le sud les populations laborieuses. Les noms des rues, au fur et à mesure que l'on se dirige vers le sud, sont les témoins de l'activité maritime de ses habitants. Au nord, les rues portent des noms rappelant des personnalités "rue Mouzinho de Albuquerque", des activités liées au tourisme "rue des Bains Chauds" (rua Banhos Quentes), la présence d'un édifice religieux "rue de Santo António (de l'église du même nom) ou public "traverse de l'ascenseur" (traversa do elevador). Les ruelles du centre sont sentimentales et bucoliques - "rue du Soupir" (rua da Saudade)¹, "rue du romarin" (rua do Alecrim), "rue des Fleurs" (rua das Flores), et parfois patriotiques "rue de la Patrie" (rua da Pátria). Dès qu'on approche de la zone sud, les noms des rues rappellent qu'il s'agit du quartier des pêcheurs. Il est fait référence aux hommes - rue des Pêcheurs (rua dos Pescadores), rue des Mariniers (rua dos Marinheiros) -, aux embarcations - rue des *Traineiras* (rua das Traineiras) et rue des Galions (rua dos Galeões) -, aux activités liées au métier - rue des Calfats (rua dos Calafates) - et aux lieux où celles-ci sont centralisées - rue des Cabanes (rua das Cabanas). L'extension du vocabulaire maritime à la toponymie terrestre a la fonction de circonscrire un espace traditionnellement réservé à la communauté de pêcheurs - leur quartier - tout en tenant lieu de support à la mémoire de la communauté entière.

De la rue dos Fornos à l'avenue Guimarães, se dressent des petits immeubles d'un étage, collés les uns aux autres et parallèles entre eux, aux façades rapprochées qui forment un dédale de ruelles qui toutes vont en direction de la plage. Les habitations anciennes à deux niveaux ont, soit une porte et une fenêtre au rez-de-chaussée et deux petites

(1) Tristesse, soupir, regret, la *saudade* portugaise n'a pas d'équivalent français. Elle est plus un état d'esprit qu'un sentiment. Elle est l'essence même du *fado*, chant populaire portugais.

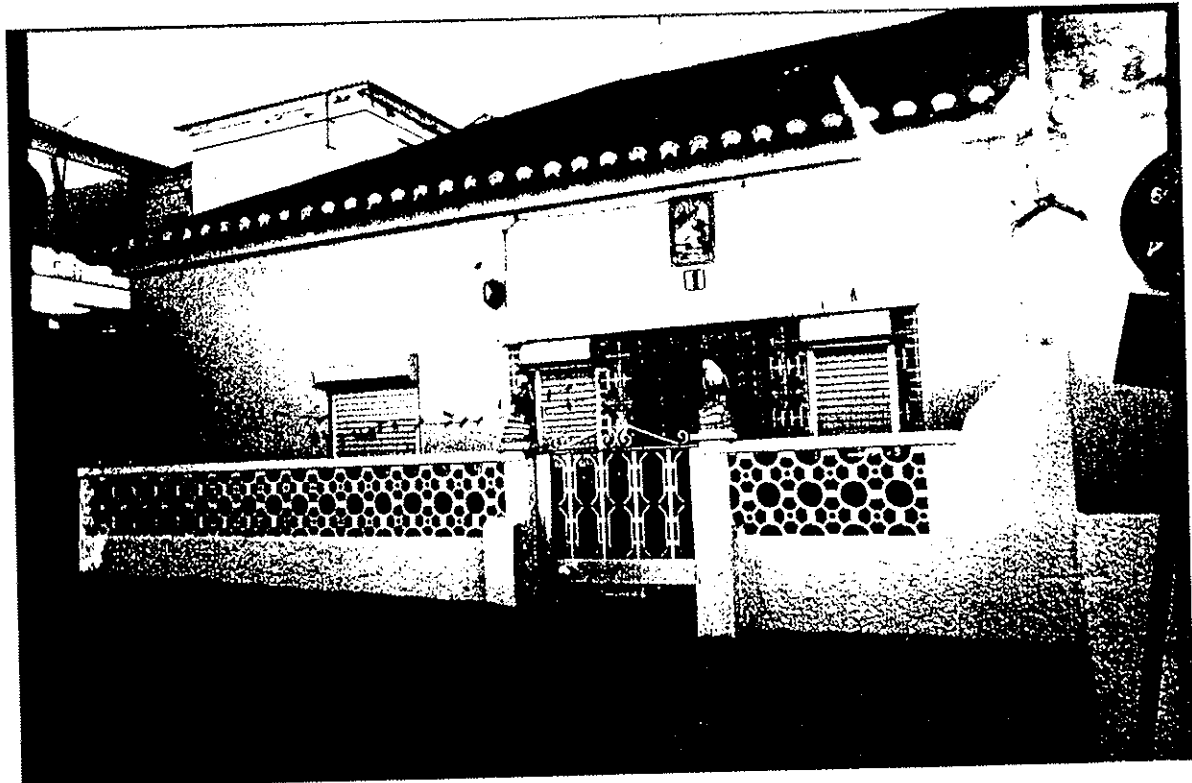
fenêtres au premier étage, soit une deuxième porte au rez-de-chaussée qui s'ouvre sur un escalier étroit et pentu donnant accès à l'étage supérieur, formant ainsi deux logements séparés. On entre dans une salle commune où se déroule la vie quotidienne de la famille. A l'étage supérieur, on accède à une, parfois deux chambres. Ces logements datent des années 1930. Plus anciennes, les maisons n'ayant qu'un rez-de-chaussée datent de la fin du siècle dernier.

Les *cabanes*, habitations temporaires, avaient principalement une fonction technique. C'étaient des remises à filets où dormait parfois l'homme chargé de surveiller les engins et le retour des embarcations la nuit. Mais elles avaient à l'occasion une fonction privée puisqu'elles pouvaient servir de logement à la famille du pêcheur. Situées au bord de la *Marginale* et face à la mer, elles avaient une situation idéale pour être transformées aujourd'hui en magasins pour touristes ou en cafés.

En 1940, le gouvernement de Salazar donne à la *Junte Centrale* l'autorisation de construire une soixantaine de logements sociaux qu'elle loue aux pêcheurs. Située sur le côté sud de l'avenue Guimarães, cette zone devient le *quartier des pêcheurs* (*bairro dos pescadores*). Les premières maisons constituèrent le *vieux quartier* (*bairro velho*) puis vers 1945 d'autres constructions formèrent le *nouveau quartier* (*bairro novo*) (Figure 127). Il s'agit de petites maisons d'un seul niveau possédant pour certaines un grenier. Les toits sont à deux pentes et sur chaque façade s'ouvrent une porte et une fenêtre. La porte d'entrée donne accès à la cuisine d'où part un couloir étroit qui mène, à droite vers une chambre, à gauche vers une salle à manger et au fond vers une salle d'eau pour les maisons les plus récentes. Dans le passé, les maisons - presque des cabanes - ne possédaient aucun local pour assurer l'évacuation des déchets organiques; on utilisait des seaux :



Fig. 127 - HABITATIONS DES PECHEURS (QUARTIER SUD) -



"Chaque matin la femme sortait de chez elle avec le seau à la main. Elle traversait la Marginale et allait vider le contenu à la mer. Ca attirait les mouettes !...".

De la cuisine encore, part un petit escalier qui donne accès à un grenier.

Certaines maisons sont mitoyennes les unes aux autres formant un alignement comme celles dont la façade donne sur l'avenue. Les autres, à l'intérieur du quartier sont indépendantes ou ont une mitoyenneté réduite, c'est-à-dire qu'un seul mur touche une autre maison. Une traverse, qui permet de contourner chaque maison, donne sur un patio cimenté où l'on trouve un lavoir individuel, ou collectif, et un étendoir à linge. Toutes de mêmes dimensions, elles se différencient peu entre elles. Les façades sont blanches et les contours des portes, des volets et des fenêtres, peintes de couleurs vives, les personnalisent. Après le 25 avril 1974, la *Junte Centrale* décide de vendre les maisons aux pêcheurs qui deviennent alors propriétaires de leur logement.

Il existait à Nazaré des groupes de maisons dont la propriété était gérée par le clergé - la confrérie de Notre-Dame de Nazaré - et où vivaient des pêcheurs. Les caractéristiques de ces ensembles étaient différentes de celles du quartier des pêcheurs. On les appelait des *casal* - par assimilation à ces petits villages assujettis à une rente foncière appelée *casa*. Ces habitations ont également été vendues au profit des pêcheurs par la confrérie. Le système des *casal* a disparu de Nazaré bien qu'il reste encore aujourd'hui, dans la zone nord, un périmètre que l'on continue d'appeler *Casal Figueiras* et qui témoigne du passé.

Au fur et à mesure que l'on va vers le sud, on aborde un espace occupé par des abris de fortune, des baraques sans hygiène, presque des bidonvilles, regroupant la population la plus misérable et la plus oubliée de toute la communauté. Par dérision, les Nazaréens des autres zones

désignent celle-ci comme étant le *quartier boîte de conserve* (*bairro de lata*), la *zone du pou* (*zona piolho*) ou encore le *quartier chinois* (*bairro chinese*)¹. Les dernières terres cultivables se trouvent également dans cette zone. Sur celles-ci, on produit des choux, des pommes de terre, des carottes et quelques autres légumes qui sont vendus sur le marché. Ces terres sont appelées la *zone des Caixins* (*zona dos Caixins*) :

"Il y avait dans le temps beaucoup de gens qui venaient d'Ilhavo et qui portaient le nom de Caixin, c'est pour ça que cette zone porte ce nom. C'est une zone pauvre mais la terre donne bien. Mais on appelle Caixin seulement cette partie; la Marginale qui borde cette zone ne fait pas partie du Caixin."

Cette différence de niveau de vie entre les pêcheurs du nord et les pêcheurs du sud, si elle existe encore aujourd'hui, était particulièrement marquée dans le passé. La zone nord a toujours été plus riche parce qu'elle bénéficiait, dès le début du siècle, du tourisme lié aux bains de mer et aux cures thermales (Figure 128)². Les femmes de pêcheurs du nord exerçaient divers négoce qui enrichissaient les foyers ce qui permettait de posséder des biens enviés par ceux du sud :

"Ces pêcheurs (ceux du nord) avaient alors des maisons plus belles mais la différence se voyait aussi dans leur manière de s'habiller. Ils avaient des vêtements moins austères qu'au sud. Ils avaient des chaussures ou des bottes, des pantalons à la toile plus fine, des pulls, etc., alors qu'au sud,

(1) Cette dernière expression n'est pas propre à Nazaré. On la retrouve dans d'autres villes comme à Santarem par exemple.

(2) L'un des établissements se situait au nord et l'autre dans la rue du 3 septembre, à la place de l'actuel restaurant "Tamanco".

les vêtements étaient plus sévères, plus traditionnels, avec la chemise traditionnelle. Cette zone (sud) était plus pauvre parce que le tourisme n'y arrivait pas encore. C'était surtout dans cette zone que les femmes étaient des marchandes de poisson qui vendaient à l'extérieur de Nazaré. Les gens du nord se croient alors supérieurs à ceux du sud."

Se reconnaître - ou vouloir être reconnu - comme appartenant à la communauté de pêcheurs du nord, c'est montrer sa réussite. En effet, les pêcheurs qui vivent en deçà de cette "frontière" symbolique sont en général des armateurs de grands senneurs ou de palangriers-caseyeurs, des patrons et des pêcheurs dont les revenus sont plus importants et moins aléatoires que ceux que perçoivent les pêcheurs pratiquant des petites pêches locales et individuelles. Les pêcheurs qui veulent s'élever socialement investissent dans l'immobilier. Ils acquièrent en premier lieu des logements pour les louer aux touristes ou des magasins qui seront gérés par les membres de leur famille. Mais l'ambition d'un homme est chose dérangeante pour les autres membres de la communauté et changer de statut oblige à sortir du groupe. Les pêcheurs-artisans disent des marins salariés des quatre chalutiers de Nazaré :

"Ils sont venus s'installer ici. Ils ont des maisons à Nazaré et vivent avec leur famille. Ces gens-là gagnent beaucoup plus d'argent. Ils paraissent plus évolués, la plupart savent lire... Les Nazaréens ne les aiment pas."

Quelques pêcheurs qui ont abandonné le métier, se sont reconvertis. Ces hommes sont faciles à reconnaître car ils ont troqué leur habit sombre et austère contre une tenue vestimentaire claire et de belle tournure. Les pêcheurs voient d'un mauvais oeil ce signe d'originalité et leurs

réactions peuvent être une condamnation sans appel de ceux qui y prétendent. L'exemple qui suit montre que l'appartenance à l'une des zones empiriquement délimitées confère un statut à l'individu, une place dans la communauté, place qu'il se doit de conserver au risque d'une désapprobation et d'une sanction collective dont l'une des expressions peut être celle-ci :

- Un ancien pêcheur avait un emploi à terre situé au nord. En exerçant son activité sur le passage le plus fréquenté par la population - la *Marginale* -, sa personne était exposée aux regards de tous, voire aux critiques de certains. Quand ces critiques devinrent des médisances, l'homme quitta son employeur et "partit" vers le sud. Il retrouva un emploi au centre, à seulement quelques mètres du premier. L'année suivante, il travaillait deux cents mètres plus au sud encore, à la limite entre le centre et le *quartier chinois*. L'explication qu'il donna à cette migration forcée était qu'en s'éloignant d'un quartier où il n'était pas le bien venu, il espérait faire taire les médisants.

"C'est comme ça à Nazaré. Quand on ne me verra plus, quand je ne serai plus le point de mire de tous, "ils" s'arrêteront de me calomnier et "ils" m'oublieront. C'est seulement quand vous êtes trop en vue qu'on parle de vous. Parce que je m'habille différemment, parce que j'ai un peu d'instruction, parce que je parle quelques mots de langues étrangères - et c'est pour ça que les employeurs me recherchent - alors "ils" sont jaloux. Ici, dès que quelqu'un possède quelque chose on dit du mal de lui; il faudrait que tout le monde soit comme eux (les pêcheurs), bourrus, analphabètes et avec un esprit obtus, borné. Ce sont des ânes."

Ces derniers n'en furent pas pour autant satisfaits et ils continuèrent à harceler l'homme et à calomnier sa famille.

Plus tard, cet ancien pêcheur me confia qu'il avait abandonné volontairement le métier parce qu'autour de cinquante ans lui était venu la peur de la mer. Doit-on chercher là, la véritable explication du rejet de la communauté vis-à-vis de cet individu ? Aux yeux de celle-ci, son "crime" est-il d'avoir failli à l'honneur des pêcheurs, ce qui méritait alors une sanction ? Non. Là n'était pas l'explication car le sentiment de peur n'est pas, chez les pêcheurs nazaréens, un sentiment honteux. Au contraire semble-t-il. Les pêcheurs parlent tous de cette peur qui fait son nid dans le creux de leur ventre et reste là, obstinément, mais à les entendre, la peur est une compagne, peut-être même une amie... puisque c'est par sa présence que la vigilance du pêcheur ne se relâche pas.

Peut-on alors considérer qu'amener l'homme à aller toujours plus au sud, vers le quartier pauvre, le quartier déchu, était une façon de lui signifier sa mise en marge de la communauté ? Les raisons de ces déplacements restent obscures car les explications données par l'homme en question, sont bien le reflet d'un conflit entre les membres de la communauté. Des raisons plus "souterraines" sont peut-être à l'origine de cette éviction, mais celles-ci ne pouvaient être mises au jour qu'à condition de côtoyer les membres de la communauté pendant tout le temps nécessaire pour qu'un secret de famille ou une rivalité communautaire puisse émerger... au risque que cela n'arrive jamais.

Quoi qu'il en soit, cette opposition entretenant au quotidien une inégalité entre les *nordistes* et les *sudistes*, entre les pêcheurs du *Bairro* et ceux du bidonville, les pratiquants d'"arts majeurs" ou d'"arts mineurs", les lettrés et les analphabètes..., révèle la nature des hommes qui est d'affirmer leur position sociale tout en mettant en évidence les origines de leurs différences.

Chaque individu a sa place au sein de la communauté nazaréenne. Sa position, dans la hiérarchie sociale, est

définie selon différents critères, en fonction par exemple des tâches qu'il y accomplit, au sein de la communauté. La hiérarchisation se fait entre les différents corps de métiers mais également à l'intérieur d'un même corps de métier. Aussi, les pêcheurs ont-ils leur propre système hiérarchique (Tableau 55) divisé en catégories et sous-catégories. Ce système tient compte des *métiers* - critères techniques basés sur les moyens de production mis en oeuvre pour la capture d'espèces particulières -, et du sexe.

Selon eux, sont considérés comme faisant partie de l'élite, les pêcheurs qui pratiquent les pêches à la ligne, immédiatement suivis par ceux qui utilisent des filets. En dernière place, on trouve les pêcheurs qui exercent leurs métiers à pied, en bordure du fleuve ou de la plage, à l'exception des pêcheurs à la senne de plage qui figurent au dernier rang de la catégorie ^{au-dessus}. La distance des pêcheries et la taille des outils de pêche sont pris en compte. Les pêcheurs hauturiers et les pêcheurs utilisant de grandes sennes tournantes côtières sont à la tête de chacune de leur catégorie, marquant ainsi une supériorité sur ceux qui pêchent dans l'anse.

Les activités féminines sont classées en cinq catégories qui répondent aux mêmes critères que ceux définissant les catégories masculines. Les femmes de pêcheurs qui vendent des poissons *nobles*, par conséquent pêchés à la ligne, entrent dans la catégorie supérieure, suivies des autres marchandes de poissons puis des employées d'entrepôts et de conserveries; les porteuses de paniers entrent dans la catégorie la plus basse.

Il faut noter que la disparition des activités féminines entrant dans les catégories 3 et 4, la 5^e catégorie étant sur le point de disparaître avec les dernières sennes de plage, a quelque peu modifié les valeurs initiales. Par conséquent, les femmes qui vendent des sardines et du poisson séché aujourd'hui, sont moins considérées socialement qu'auparavant.

TABLEAU 55

- HIERARCHIE SOCIALE A L'INTERIEUR DU GROUPE DES PECHEURS
LIEE AUX MOYENS DE PRODUCTION ET AU SEXE -
(ordre décroissant)

PECHEURS	FEMMES DE PECHEUR
<p>I- PECHEUR A LA LIGNE</p> <p>1- palangre en pêche hauturière 2- palangre en pêche côtière (+ anse)</p> <p>II- PECHEUR AU FILET</p> <p>1- Senneur <i>galeão</i>/madrague/grande senne tournante 2- Filet maillant/petite senne tournante <i>locale</i> 3- Senne de plage</p> <p>III- PECHEUR A PIED</p> <p>1- Pêche à la civelle/à l'épervier</p>	<p>I- MARCHANDE DE POISSONS NOBLES II- MARCHANDE DE SARDINE FRAICHE ET SECHE III- EMPLOYEE D'ENTREPOT IV- EMPLOYEE DE CONSERVERIE DE POISSON V- PORTEUSE DE PANIERS</p>

TABLEAU 56

- HIERARCHIE SOCIALE A L'INTERIEUR DE LA COMMUNAUTE NAZAREENNE
LIEE AUX BIENS ACQUIS -

CLASSE SUPERIEURE	CLASSE MOYENNE		CLASSE INFERIEURE
	SUPERIEURE	INFERIEURE	
<p>Hôtels Centres commerciaux Magasins de souvenirs Fabriques, conserveries... Grandes embarcations de pêche etc.</p>	<p>- Bateaux et matériel de pêche + Camionnettes de transport du poisson + Logements à louer</p>	<p>possessions identiques à celles de la classe moyenne-supérieure mais en quantité inférieure.</p>	<p>- Sans possession</p>

La traditionnelle communauté nazaréenne, qui était entièrement composée de familles de pêcheurs, possédait déjà sa propre structure interne. Mais au fur et à mesure qu'augmenta le nombre des *Pieds-chaussés*, individus pour la plupart n'ayant aucune activité liée à la pêche, les valeurs sur lesquelles la communauté basait sa hiérarchie ont été transformées. En devenant minoritaire, le groupe des pêcheurs a été peu à peu "absorbé" par le groupe des "terriens" avec lequel il se confond à présent.

Selon les Nazaréens, la hiérarchie sociale de leur actuelle société se divise en trois catégories : la classe supérieure, la classe moyenne et la classe inférieure (Tableau 56).

Une étude menée par Martins (1971), sur les systèmes hiérarchiques au Portugal, présente cette même hiérarchisation tripartite pour l'ensemble des sociétés qu'il a observées. Il estime que la classe supérieure nazaréenne représente 10%, la classe moyenne 15% et que la vaste classe des travailleurs représente 75%. Dix ans plus tard, ce découpage ne correspond plus à la réalité sociale et économique de Nazaré et en 1982, une autre étude vient affiner l'analyse précédente (Mendonça, 1982, p.316). La société nazaréenne ayant changé et les richesses étant réparties différemment, ceci amène à créer deux sous-catégories à la classe moyenne afin de coller davantage à la réalité. La nouvelle hiérarchie se présente ainsi : une classe supérieure représentant 1,9% de la population, une classe moyenne-supérieure de 10,6%, une classe moyenne-inférieure de 31,7% et une classe pauvre de 55,8%.

On observe, au cours des dix années séparant les deux études, une réduction de la classe pauvre au profit de la classe moyenne-inférieure. Cet écart entre les deux classes tend donc à disparaître. Mais en même temps que le niveau social des travailleurs s'élève, on observe un enrichissement de la classe supérieure d'où émerge une *élite riche* (*élite rica*), selon les termes mêmes des Portugais,

qui se place bien au-dessus de l'ancienne classe supérieure observée en 1971.

Les critères d'appartenances servant autrefois à hiérarchiser le groupe des pêcheurs ont fait l'objet d'une redéfinition. Ce n'est plus le métier qui détermine la catégorie dans laquelle un individu se place mais les biens qu'il a acquis par son travail. Par exemple, on fait partie de l'élite si l'on possède un hôtel, de la classe moyenne-supérieure quand on est armateur d'un bateau à combustion interne alors que le propriétaire d'une barque n'entre que dans la catégorie moyenne-inférieure. Ceux qui ne possèdent rien entrent, théoriquement, dans la classe inférieure. En pratique, ceci demande à être nuancé car ceux qui vivent dans le bidonville du quartier sud et qui ne possèdent pas plus de titre de propriété que les pêcheurs qui louent des logements dans la même zone, ont des conditions de vie encore plus précaires. De ce fait, il serait plus juste de créer aussi deux sous-catégories à la classe inférieure : l'une engloberait les plus miséreux dont les possibilités de production sont pratiquement nulles, l'autre représenterait l'ensemble des pêcheurs, certes dépourvus de biens propres, mais dont le groupe fournit l'essentielle de la main-d'oeuvre présente à bord des embarcations nazaréennes. Cette sous-catégorie n'existe pas dans la hiérarchie nazaréenne parce que, comme je l'ai souligné plus haut, l'ensemble des membres de la communauté fait preuve d'une coupable "amnésie" quand il est question des pêcheurs des bidonvilles.

Aujourd'hui, pour la très jeune génération, être pêcheur c'est faire partie de la classe sociale la plus défavorisée; monter dans la hiérarchie sociale, c'est en premier lieu faire partie des *gens de terre*. C'est aussi avoir accès à l'instruction, autre critère de distinction dans la hiérarchie. En effet, c'est de la classe supérieure que sont issus les médecins, les avocats..., qui reviennent s'installer à Nazaré après être partis étudier à

l'université. Pour ceux qui ambitionnent de s'élever socialement, les conditions premières sont la formation académique et la possession d'un capital.

CHAPITRE 3 - LES LIEUX DE SOCIABILITE

A) LES PLACES ET LES RUES

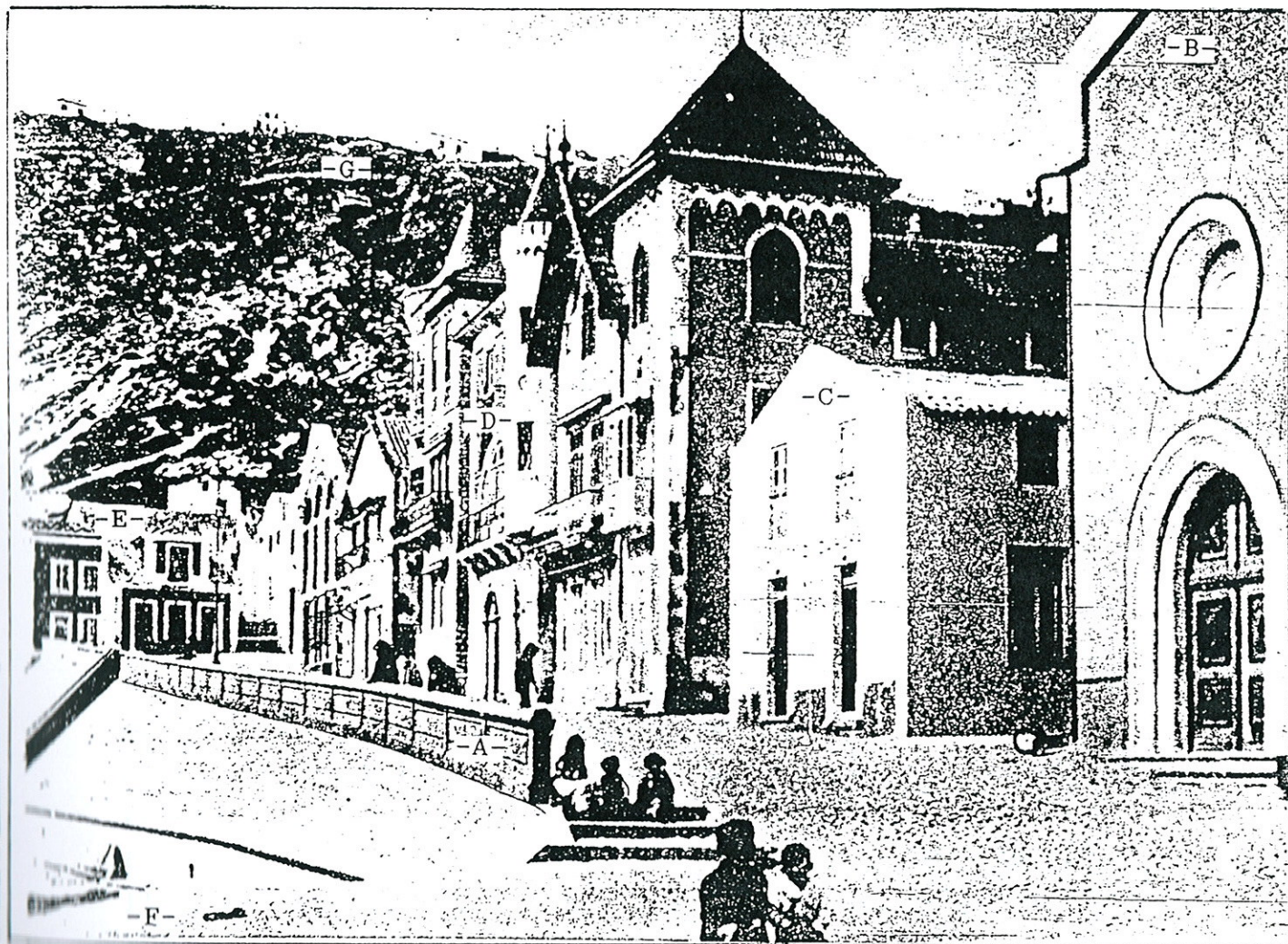
Les places, les rues et les artères principales de Nazaré, essentielles pour le déplacement des individus et le transport des marchandises, ont d'autres fonctions que celles qui ont été précédemment décrites. Lieux de sociabilité, différentes catégories d'acteurs sociaux s'y regroupent selon les jours et les heures.

Les hommes se regroupent selon leurs affinités sociales en deux points de la *Marginal*, au nord face à la capitainerie qui forme l'angle nord de la place Sousa-Oliveira, et au sud face à l'avenue Guimarães. Il s'agit de deux points stratégiques de la ville où la circulation est importante, ce qui offre à chacun des deux groupes une vue d'ensemble sur qui et quoi circulent, ce qui a tôt fait d'alimenter les conversations. Les hommes du nord s'appuient d'ailleurs contre un parapet qu'ils appellent le "mur de la honte" (*muro de vergonha*) ou "mur de la critique" (*muro da crítica*) ou encore "mur de la censure" (*muro da censura*) (Figure 128-A) :

"Ce mur existe depuis très longtemps. A cet endroit, les jeunes venaient s'embrasser c'est pour ça qu'on l'appelait le mur de la honte. Il y avait des réverbères et les jeunes lançaient des choses pour caser les lampes et rester dans l'ombre pour faire "je ne sais quoi" On l'appelle aussi mur de la critique et de la censure parce que les Nazaréens qui étaient là et qui les voyaient les condamnaient."

La position surélevée du parapet permet en effet de s'y accouder et d'observer ceux qui passent en contre bas mais la plupart se tiennent debout, appuyés contre le mur. D'autres s'y assoient.

Fig. 128 - LA ZONE NORD DE NAZARE -



- A- Le mur de la honte.
- B- Chapelle São-António.
- C- Taverne/bar
- D- Etablissement des bains
- E- Taverne/bar
- F- Plage
- G- Promontoire-Sítio

Il est vrai que la fréquentation assidue de certains espaces et le voisinage obligatoire, sont autant de raisons qui font que peu de chose échappe au contrôle social.

"Les Nazaréens parlent beaucoup, beaucoup pour ne rien dire. Mais avant c'était pire. La censure était encore plus forte parce que la population était moins mélangée. Il y avait un groupe de pêcheurs, un groupe de jeunes, un groupe d'étudiants, etc. Aujourd'hui tous sont mélangés. Tu ne sais plus qui est qui. Comme tout ce mélange, il est plus difficile de remarquer telle ou telle personne."

"Ma rue, c'est la rue de la Censure (Place de Vasco de Gama à Sítio) parce qu'il y avait en particulier la porte d'une femme qu'on appelait "la porte du Petit-Singe" (a porta da Maca^{ca}inha) - Petit-Singe, c'était le sobriquet de cette femme parce qu'elle était très petite et courbée. La porte de cette personne c'était un "tribunal". Elle était en bas de la rue. Il y avait 3 ou 4 personnes à cette porte qui parlaient, parlaient... et critiquaient."

Toujours à proximité du mur, en haut près de l'escalier, face à l'église Saint-Antoine, les hommes jouent parfois aux cartes, le dessus du parapet servant de table. A cette extrémité de la Marginale, un café construit transversalement ferme le passage en formant un cul-de-sac (128-E). Quelques clients aiment alors à sortir de l'établissement, un verre de bière à la main, et boire appuyés contre le parapet.

Cet espace est toujours très recherché par les jeunes, surtout en été. Ils viennent en bande s'asseoir sur le mur; tous les regards sont tournés vers la plage :

"Cette partie de la plage des bains (praia de banhos) est très recherchée pour sa situation, sa

chaleur, car le promontoire qui est juste à côté la protège des vents; c'est aussi là que les jeunes se regroupent. C'est là qu'il y a toutes les jeunes filles dont la présence attire les garçons."

Les jeunes se regroupent également sur cette partie de la plage de Nazaré pour jouer au ballon, faire de la plongée sous-marine et du surf en fin de journée. A l'instar de leurs aînés, les jeunes gens ont pris possession d'un espace situé en bord de mer dont la largeur correspond exactement à celle de la place Sousa-Oliveira qui lui fait face. Dans la semaine aux alentours de 17-18 heures et les samedis et les dimanches à partir de 14 heures, les jeunes de 15 à 25-30 ans investissent la place. Ce sont surtout de jeunes pêcheurs, des élèves de l'école de pêche et des lycéens. Lieu de regroupement et d'observation - *pour voir qui arrive* -, ils se tiennent tous debout, dos à la mer et face à la place Sousa-Oliveira, les uns à côté des autres, presque épaule contre épaule, tant l'espace est restreint pour tant de monde. Ils semblent comme des piquets plantés sur le trottoir. Cette "palissade humaine" empêche les baigneurs d'apercevoir la place quand ils sont allongés sur la plage. Les garçons passent ainsi des heures à observer les promeneurs et à converser sans se regarder, les yeux fixés sur le lointain. Quand le vent se lève, tous se dispersent. Les uns entrent dans les cafés, les autres se déplacent vers l'un des murs de la capitainerie, très abrités et ensoleillés, et qui sont généralement les lieux de rencontre de quelques pêcheurs entretenant des relations étroites avec le capitaine du port et les membres de son personnel. Les hommes se calent dans l'encoignure d'une des portes du bâtiment, situées sur la façade sud, pour se protéger des vents du nord.

La place Manuel de Arriaga (n°13) est peu fréquentée et c'est peut-être son calme relatif qui y attire les personnes âgées ainsi que la présence de bancs et de toilettes

publiques qui leur offrent un confort que n'ont pas les autres lieux de passage.

Hormis l'espace situé face à l'avenue Guimarães - dont nous connaissons déjà l'origine des acteurs qui en composent le groupe d'occupants -, il y a au sud deux autres lieux particuliers - toujours sur la *Marginale* - où les hommes se rencontrent : le premier est situé face à l'ancienne criée et, plus au sud encore, le second est proche des embarcations exposées sur la plage et appartenant au musée de la pêche.

Face à l'ancienne criée, la présence d'un double banc de bois permet aux hommes de se regrouper en cercle. Les uns s'y assoient, les jambes à l'extérieur ou les jambes à l'intérieur, utilisant la pièce centrale comme dossier ou comme accoudoir, d'autres s'y appuient en posant un pied dessus. A la différence des autres groupes, celui-ci est fermé sur l'extérieur. Les hommes se font face et le banc est l'élément central autour duquel le groupe se rassemble. Les échanges verbaux semblent plus tenir de la discussion que des simples commentaires échangés comme dans les autres groupes. Il est vrai que l'endroit est peu fréquenté et qu'il faut bavarder entre soi. En cas de mauvais temps, les hommes se regroupent sur le trottoir d'en face, contre le mur sud de l'immeuble abritant une banque (n°11), ou en face, sur le côté nord du bâtiment de l'ancienne criée selon l'orientation du vent.

A quelques dizaines de mètres en direction du port, trois embarcations traditionnelles sont exposées sur la plage : une longue et large barque servant autrefois d'annexe aux *traineira*, encadrée de deux plus petites, une barque *bico* et un *candil*. Cet espace est généralement fréquenté par un petit groupe de quatre à six hommes. Dès les beaux jours, quand les quelques sennes de plage sont mises à l'eau, les embarcations sont le point de rencontre et d'attente des hommes et des femmes qui participent au halage du filet dans cette zone. C'est également un lieu où les pêcheurs réparent ou montent les filets. Ils utilisent

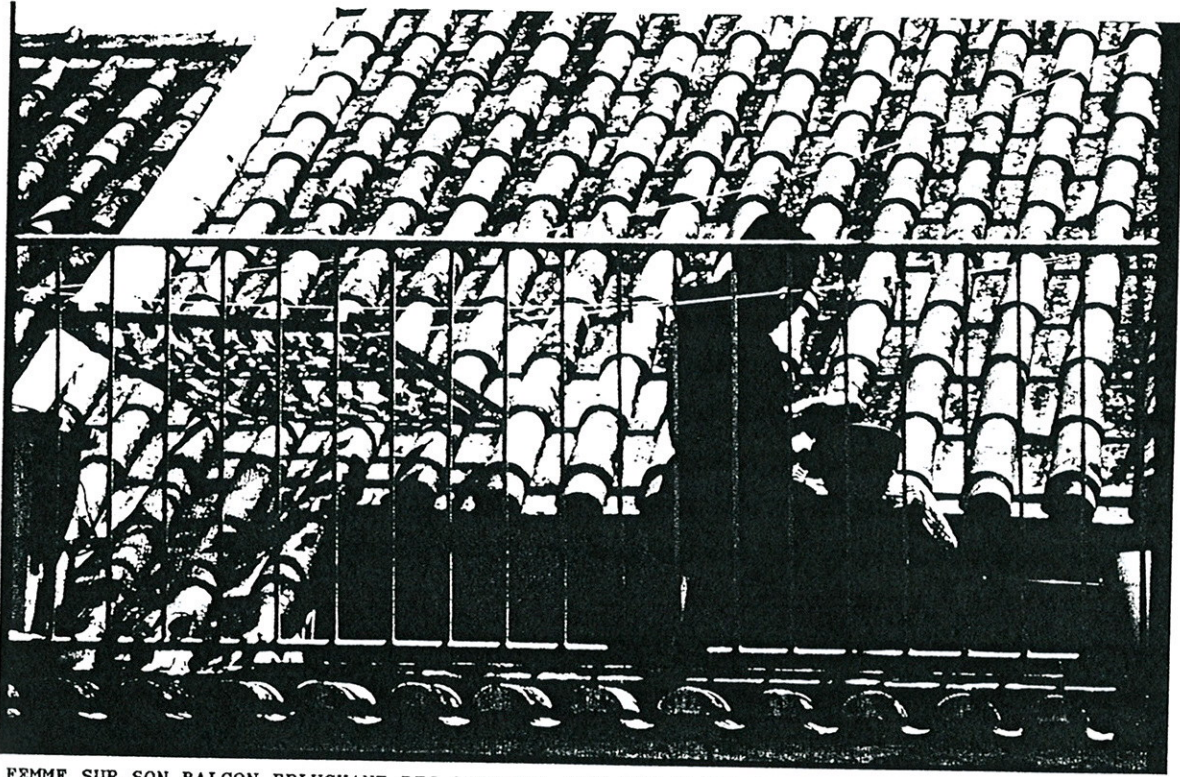
la proue des embarcations pour y fixer cordages et ralingues. Les vieux pêcheurs font, quant à eux, la sieste allongés dans le sable à l'ombre des coques.

Les hommes de la communauté, qu'ils soient jeunes ou vieux, fréquentent principalement les lieux spacieux, dégagés, offrant une vision large sur les lieux de passages - les places, les avenues, mais aussi la plage et le port dont j'énumère plus loin les différents usages. Par opposition, la rue est vécue comme un espace féminin par excellence. Petite, étroite et à l'abri des regards, les venelles de Nazaré sont une extension de la maison vers l'extérieur où les femmes peuvent accomplir diverses activités.

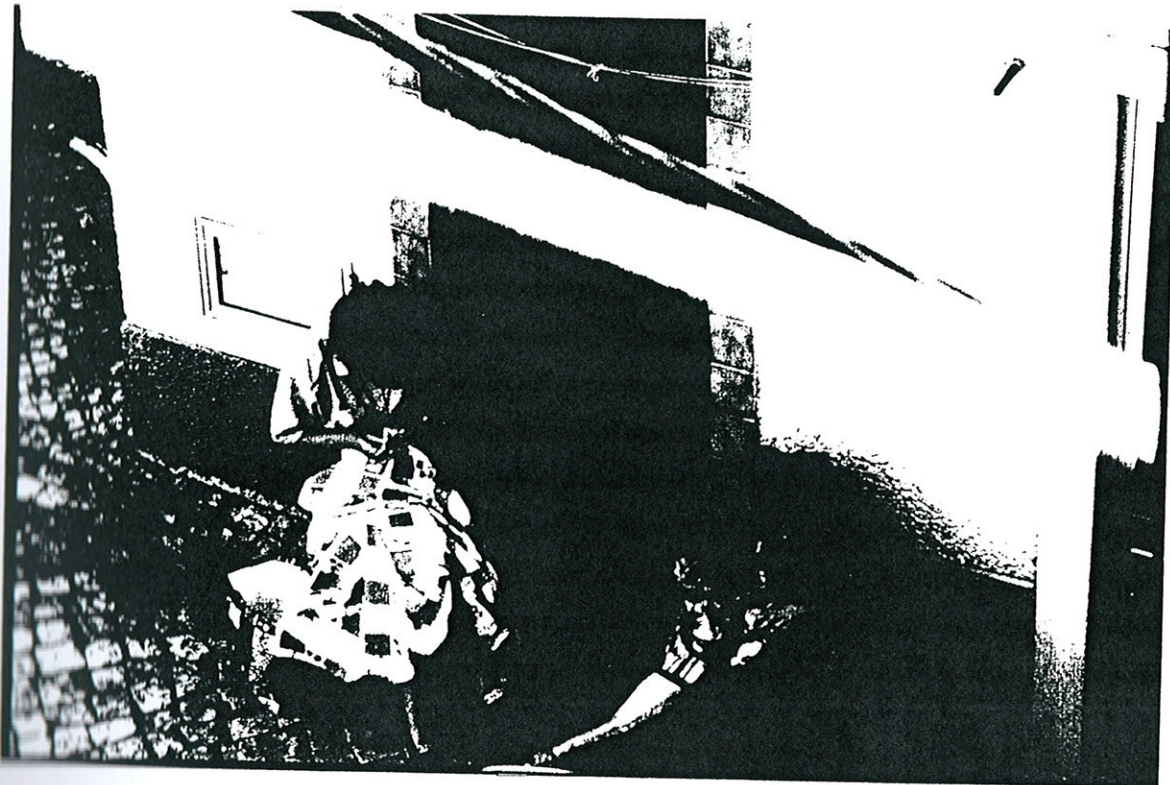
La rue est une extension de la cuisine. On allume devant la porte les barbecues que chaque foyer possède pour griller les sardines. Les poissons sont laissés sans surveillance, tandis que les femmes accomplissent d'autres tâches dans leur cuisine. Assises sur le pas de la porte, d'autres épluchent, découpent ou écosent des légumes. Les maisons traditionnelles ne disposent pas de séchoir intérieur; tout est mis à sécher dans la rue. Pour la consommation familiale, les femmes exposent contre le mur extérieur de chez elles une petite claie où sèchent quelques poissons. Les familles qui vivent au dernier étage utilisent la pente du toit pour caler l'objet (Figure 129).

A l'occasion, on mange dans la rue. Les personnes âgées et solitaires déjeunent et dînent de quelques morceaux de pain et de poisson, assises sur le pas de leur porte. Pendant le carnaval, des grands barbecues sont allumés devant le domicile de l'un des membres du groupe carnavalesque et tous festoient dans la rue, mangent, boivent au son d'une musique diffusée par la radio locale. Des chaises ou des bancs sont sortis mais la plupart restent debout autour du brasier (Figure 165).

Fig. 129 - ESPACES FEMININS : L'EXTENSION DE LA MAISON -



FEMME SUR SON BALCON EPLUCHANT DES LEGUMES. SUR UNE CLAIÈRE SUSPENDUE, SECHENT QUELQUES SARDINES DESTINEES A LA CONSOMMATION FAMILIALE.



FEMME DEJEUNANT SUR LE PAS DE SA PORTE EN COMPAGNIE D'UNE VOISINE OCCUPEE A COUDRE.

Quand tout est fini, les maîtresses de maison lavent le sol de la rue comme elles lavent celui de leur cuisine et les jours de grand nettoyage, la rue devient une cour - tantôt bassin et tantôt étendoir - où les carpettes et les meubles sont sortis pour y être lavés.

La rue est aussi une extension de la pièce où les femmes reçoivent - la cuisine ou la salle commune selon le type d'habitat auquel on se réfère. En fin de journée, mais principalement les fins de semaine et les jours de fêtes, les femmes se réunissent devant la porte de l'une d'entre elles. Elles sortent les chaises et les placent de façon à s'asseoir en rond. Dans les ruelles extrêmement étroites, il suffit qu'elles s'assoient chacune sur la margelle de leur maison pour se faire face et converser, l'espace qui les sépare étant souvent inférieur à trois mètres. Jamais inoccupées, elles font des ouvrages de couture ou du tricot tout en surveillant du coin de l'oeil les passants et les quelques touristes qui, cherchant à se détourner de l'attractive mais bruyante *Marginale*, semblent s'être quelque peu égarés. Il n'est pas rare de voir une vieille femme seule, assise à sa porte, complètement enveloppée d'un châle noir d'où sort à peine une partie d'un visage - un oeil - qui scrute les passants. D'autres, restant à l'intérieur de chez elles, s'assoient derrière leur porte qu'elles laissent entrouverte de quelques centimètres nécessaires pour épier le voisinage sans être vues. Le passage est certes moins important et attrayant que celui qui s'effectue entre la place Sousa-Oliveira et la *Marginale* mais il permet cependant de garder un contact social avec la vie communautaire de la rue et de rester ainsi informé des habitudes du voisinage : allées et venues, conversations d'une fenêtre à l'autre, etc.

Dans le passé, la plage était également une extension de la maison. Elle le reste encore aujourd'hui mais de façon très sporadique et exceptionnelle. Elle était utilisée pour faciliter les activités qui nécessitaient un espace que

(Photo : auteur inconnu)



Fig. 130 - CONVERSATIONS DE FEMMES DANS LA RUE -



n'offrait pas l'intérieur des maisons et encore moins l'étroitesse des ruelles. Ainsi, la plage servait, comme les ruelles, d'espace pour étendre le linge :

"Les femmes utilisaient la plage pour étendre et faire sécher leur linge au soleil. Les vêtements coloriaient la plage. Ils n'étaient pas directement étendus sur le sable mais ils étaient pendus sur des fils tendus entre deux bâtons de bois utilisés pour fixer les cordages des sennes de plage. Il y en avait beaucoup. Ça coloriait la plage mais, à une certaine époque, ça commençait à scandaliser des gens, des puristes, qui disaient que c'était un abus. Non, ce n'était pas un abus, c'était une forme d'utilisation de l'espace, d'un espace qui appartenait aux pêcheurs. Et c'est la capitainerie qui a interdit cette utilisation par un édit en 1965 (édit qui fut prorogé en 1989)." (Fils de pêcheur, 83 ans)

Mais malgré les interdictions répétées, il y a encore des femmes qui aujourd'hui utilisent les constructions de bois (sur lesquelles reposent les claies pour le séchage du poisson) qui sont sur la plage, face à l'ancienne criée, comme étendoir à linge; c'est là que les carpettes sont généralement mises à sécher...

Les hommes utilisent rarement la plage comme une extension de la maison. Elle est pour eux une extension de la mer - par l'intermédiaire du bateau échoué sur le sable, de l'antique cabane qui se trouvait sur la plage ou de l'entrepôt aujourd'hui. Quelques vieux pêcheurs - des veufs en général - viennent cependant s'asseoir au bord de l'eau et, armés d'un couteau, ils écaillent et vident les poissons qu'ils vont cuire pour leur dîner.

Les places, la *Marginale*, et les ruelles sont des lieux de rencontres et d'activités ludiques. Toutes les

manifestations - processions carnavalesques, religieuses, manifestations sportives (chaque année Nazaré organise un marathon) - arrivent en suivant le front de mer et s'arrêtent à la place Sousa-Oliveira. En période de fête, carnaval, Pâques, etc., femmes et enfants jouent dans la rue - au mépris des voitures ! -, sur les places et dans les ruelles à un jeu de balle lancée dans un cageot de bois placé à plusieurs mètres de distance (*jogo de banca* - bassette ou pharaon). Une petite balle semblable à celle utilisée pour le tennis est lancée avec force - au mépris des passants ! - en direction de la caisse. Les autres joueurs doivent l'intercepter. Durant ces jeux, l'espace approprié devient "propriété" des joueurs. Seul le jeu et l'usage qui est fait de l'espace important. Il est donc très mal venu pour quiconque de s'impatienter au volant d'une voiture bloquée par des femmes et des enfants courant dans tous les sens pour rattraper la balle ou de se plaindre d'avoir reçu celle-ci dans l'oeil. Si une balle vient frapper un passant ce n'est pas parce que le lanceur est maladroit c'est parce que l'autre a dérangé le jeu. Les mouvements d'humeur qui s'ensuivent montrent l'importance que revêtent le jeu et cette appropriation exceptionnelle de l'espace public qui fait de lui une manifestation sociale.

La danse a toujours été bien enracinée dans les usages nazaréens. Les habitants de Pederneira avaient coutume, dit-on, de danser dans les rues autrefois. Les occasions d'aller danser étaient nombreuses : on dansait durant les trois jours qui suivaient la cérémonie du mariage, aux bals du Carnaval, de Noël, au très célèbre *Bal des Pêcheurs* du 5 octobre, le jour de la fête de Notre-Dame de Nazaré à Sítio le 8 septembre, à la *Fête de l'Homme de la Mer* (*Festa do Homem do Mar*) le premier dimanche de mai, et à bien d'autres fêtes votives.

Aujourd'hui encore, lors de manifestations culturelles locales, les Nazaréens dansent dans la rue, en général sur la place Sousa-Oliveira où une estrade est constituée. Les

exhibitions de groupes folkloriques sont très appréciées car les danseurs offrent un spectacle dans lequel le costume traditionnel est particulièrement mis en valeur; pieds nus battant le sol, jupons virevoltant, hommes et femmes dansent le *vira*, la "*danse des pêcheurs*" (Figure 131).

Cette danse originaire du nord du Portugal a été diffusée dans tout le pays à l'occasion des migrations des pêcheurs. Le *vira* a fait son apparition à Nazaré au XIX^e siècle, amené par les pêcheurs d'Ilhavo. Toutefois, les Nazaréens lui ont imprimé un caractère propre qui lui donne des caractéristiques différentes des *viras* dansés dans d'autres localités, et notamment des rythmes propres.

L'originalité de cette danse des pêcheurs est qu'elle s'exécute par couples, quatre, huit, douze, ou davantage. Le *vira* de Nazaré se danse en rond, plus ou moins tournoyant, plus ou moins valsé (*vira-valseado*), au rythme imposé par des instruments de musique d'invention locale.

Alors que les danseurs du nord ont les pieds chaussés, à Nazaré, la rotation sur la pointe des pieds nus donne un rythme corporel particulier. Pour accentuer les mouvements du corps, les *anciens* ont l'habitude de le danser sur le sable de la plage. Les femmes tournent vivement, obtenant un effet saisissant par le mouvement de leurs jupes; et le rythme étourdissant, de plus en plus rapide rappelle le rituel d'une ancestrale danse du travail.

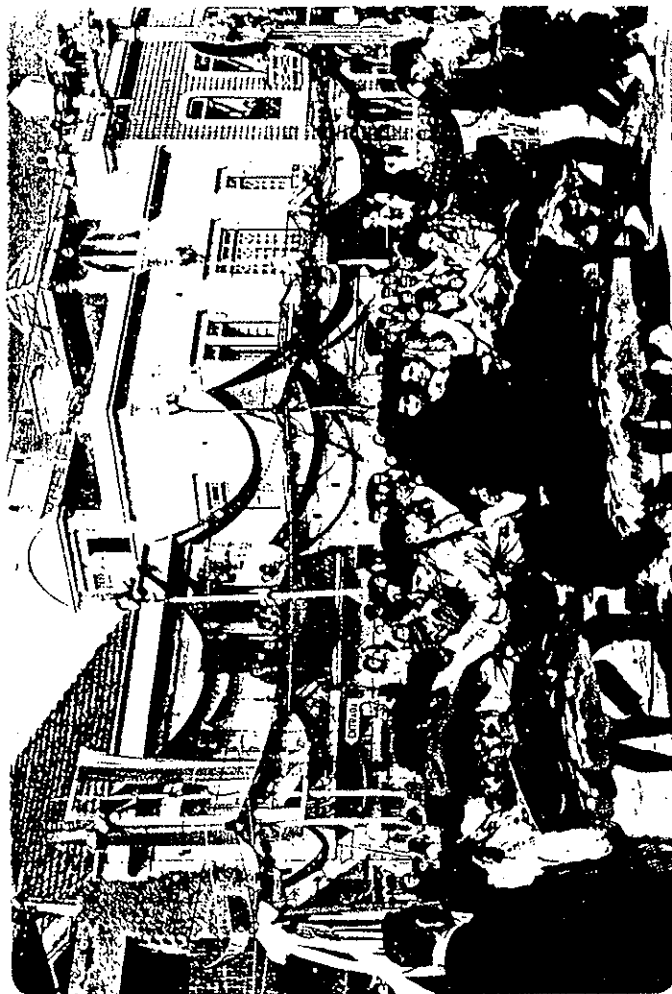
Original et caractéristique est aussi l'ensemble musical qui sert d'appui aux danses nazaréennes. Il est simultanément instrumental et vocal, et la percussion rythmique y est donnée par des instruments d'invention locale, le *reque-reque* (...), accompagnant la guitare, l'accordéon, le triangle et la clarinette.

Il est curieux de noter que le folklore nazaréen ne s'est pas répandu dans l'intérieur des terres de même qu'il n'a pas été influencé par les régions limitrophes. Géographiquement et administrativement, Nazaré fait partie de la région de l'Estremadura mais sur un plan ethnographique et folklorique, la ville est comme une île

Fig. 131 - COUPLES DANSANT LE VIRA



(Photo : auteur inconnu)



car très peu d'éléments ethnographiques caractéristiques de l'Estremadura, comme de la région voisine du Beira-mar, sont présents dans le folklore nazaréen. A quoi doit-on un tel phénomène ? Il est difficile de répondre à cette question car des ports de la région comme Ericeira, Sesimbra, São Martinho et Peniche, ont tous un folklore imprégné des caractéristiques de l'Estremadura, à l'exception de Nazaré. Les danses et les costumes traditionnels révèlent des caractéristiques qui distinguent les Nazaréens des populations des régions voisines.

La rue est aussi l'aire de jeux privilégiée des enfants. Lorsque les nuits d'été leur permettent de rester dans la rue jusqu'à 21 heures, ils jouent alors dans un espace familier, leur rue, éloigné de tout trafic routier, ce qui permet aux parents de relâcher leur surveillance.

A la différence des filles qui restent très tard au côté de leur mère, à les suivre et les aider dans leurs tâches domestiques, les fils de pêcheurs sont libres d'aller où bon leur semble. Très tôt regroupés en bandes, ils envahissent la rue où ils vivent puis s'enhardissent dans le labyrinthe que forment les venelles pour rapidement échapper au quartier et aller courir sur les places et la plage :

"Les mères préfèrent voir les enfants jouer dans la rue. En période de vacances, à toute heure du jour et jusqu'à tard le soir, les rues, et surtout la Marginale et la Place Sousa-Oliveira, sont incroyablement animées par des dizaines de garçonnets et de fillettes."

La vivacité, parfois insolente, des enfants de Nazaré est bien connue et principalement celle des garçons qui sont très indisciplinés. De fait, les enfants de Nazaré jouissent d'une grande liberté. Quand on demande à des jeunes de 9 à 13 ans comment ils occupent leur temps libre, ils mentionnent divers jeux, et notamment le football sur la

plage ou des promenades à bicyclette jusqu'au port. Les jeux de plage incluent la *pêche au chabot* entre les pierres des môles. De nouveaux jeux d'eau sont apparus comme le *body-board*, le *skimming* et le surf pratiqués l'été, le *skate-board* a envahi les places, et la discothèque, ouverte les dimanches après-midi, est le lieu de rendez-vous de tous les adolescents.

"Les enfants vont où ils le désirent affirmant qu'ils vont là où ils savent qu'ils peuvent aller. Quand ils désirent aller dans un endroit qu'ils savent interdit, ils ne le disent pas à leur mère avant. Mais ils le leur disent seulement après, parce qu'ainsi les mères peuvent les disputer ou les battre mais, certainement plus leur interdire."

En l'absence des pères, le rôle des femmes est prépondérant dans l'éducation des fils. Si la surveillance maternelle se relâche, il existe un contrôle social fort exercé par les voisins et les anciens, sans compter le contrôle que les enfants plus âgés peuvent exercer sur les plus jeunes, tout en les initiant à différentes activités. Cependant, la liberté dont jouissent les fils de pêcheurs est nettement plus grande que celle des autres enfants de la communauté. Malgré cela, les enfants reconnaissent l'ordre établi par les aînés. Ainsi, un garçon de 12 ans qui disait que sa grand-mère lui laissait faire tout ce qu'il voulait, ajoutait que ce serait mieux si elle ne lui laissait pas tant de liberté...

C'est jusqu'à sept-huit ans environ - âge pour commencer un apprentissage de mousse ou pour entrer à l'école -, que les garçons sont ainsi laissés à eux-mêmes. Priés d'aller jouer hors de la maison, ils prennent alors l'habitude, entretenue par leurs aînés, de vivre hors du domicile le plus clair de leur temps, la maison restant un espace féminin par excellence. En appréhendant la rue par le

jeu, le garçon prend conscience de ses limites spatiales en même temps qu'il décrit ses propres cercles d'appartenance sociale : espaces féminins = intérieur de la maison, lavoir..., espaces masculins = extérieur de la maison, rue, place..., dans lesquels il va évoluer durant les premières années de sa vie. Le passage graduel d'un espace à l'autre marque le processus de l'éloignement du garçon vers l'extérieur, loin de la cellule familiale et de la mère, sur lequel s'appuie la structure et l'organisation familiales nazaréennes.

La rue est donc l'espace des activités domestiques des femmes. C'est aussi un lieu de passage pour les hommes et un lieu que les pêcheurs en particulier transforment en espace de rangement; ceux qui ne possèdent pas d'entrepôt entassent leurs casiers, leurs ancres contre les façades des maisons ou y suspendent leurs nasses, encombrant parfois le passage au point qu'il devient impossible d'emprunter une ruelle.

Si la rue est un espace de jeu pour les enfants et pour les femmes, la plupart des jeux d'hommes se pratiquent au contraire dans des espaces clos : stade pour le football, arène pour les corridas; mais l'espace le plus caractéristique, où l'on joue notamment aux cartes, c'est la taverne, véritable institution. Ce lieu renvoie à ce qui vient d'être dit concernant les garçons qui, à l'âge adulte, trouvent dans la taverne un substitut au foyer.

B) DES RELATIONS HOMME-MER AU COMPORTEMENT DES PECHEURS A TERRE

a- La taverne : l'autre foyer des pêcheurs

Parmi les différents espaces de sociabilité masculine fréquentés par les pêcheurs, la taverne est certainement le lieu qui regroupe le plus grand nombre de fonctions sociales (Figure 128-C et D et 132-A). C'est un lieu de rencontre des hommes, d'échange des idées. Un lieu de convivialité où l'on trinque, l'on rit, l'on joue, l'on mange, et où l'on dort même... C'est un lieu où s'accomplissent les rites, notamment celui qui sanctionne la transition d'un âge à un autre ou le passage d'un "monde social" à un autre; l'entrée du garçon à la taverne marque son admission dans la communauté de pêcheurs et par conséquent le passage de l'enfance à l'âge adulte. C'est aussi un lieu où se scellent les accords. Il n'est donc pas étonnant, qu'à une époque, le nombre de ces commerces fut très élevé :

"Dans les années 1930, il y avait 2800 pêcheurs et toutes les maisons en face de la mer, de la chapelle Saint-Antoine à l'embouchure du fleuve, c'était des tavernes et des entrepôts de pêche. Mais il y en avait aussi à l'intérieur de la ville. 60 à 70% des commerces étaient des tavernes". (Tableau 57)

Les deux dernières tavernes de Nazaré sont situées l'une à proximité de la place Sousa-Oliveira, l'autre plus au sud, quelques mètres après l'avenue Guimarães, fait face à l'océan.

La taverne située au nord (rue Rio Maior) est appelée *Covo fundo* ou *Cova funda* selon les informateurs ou encore la taverne de Rodolfo du nom de son propriétaire. Il s'agissait d'une taverne qui dans le passé était située au premier étage d'une maison dont le rez-de-chaussée était occupé par un entrepôt de transformation du poisson (taverne n°14 à

Fig.132-A-TAVERNE DELGADO ou FOZ SITUEE A L'EXTREMITE DE LA ZONE SUD -
(Aujourd'hui abandonnée)(Photo : auteur inconnu)



Fig.132-B-PECHEURS ASSIS AU SOLEIL DEVANT LE MUR D'UNE TAVERNE -



TABLEAU 57

- NOMS (ou sobriquets) DES PROPRIETAIRES ET DE LEURS TAVERNES -

A NAZARE

- 1 - Delgado (Taverne située à l'extrémité de la zone sud, face au môle nord de l'entrée du port)
- 2 - Rebola
- 3 - João Zarro
- 4 - José Amaro Serra (Zé Serra) (L'une des dernières tavernes située sur le bord de mer au 62 av. Manuel Remigio)
- 5 - José Maria do Carmo
- 6 - Brasileira (sobriquet)
- 7 - António da Graça
- 8 - Carlos Esquito
- 9 - Manuel Nocho
- 10 - Joaquim Botas et Gabriel (Associés)
- 11 - João Botas (Frère du précédent)
- 12 - José Mourraças
- 13 - José Coelho
- 14 - Covo Fundo (Signifiant "Cage au fond". Ancien entrepôt de transformation du poisson)
- 15 - Joaquim Botas et José Rocha
- 16 - Zezinho (Père de J. Soares, informateur)
- 17 - António Carepa
- 18 - Isulino Pimpão
- 19 - José Buxo
- 21 - José Duarte
- 22 - Loreiro (Taverne située au nord, en haut des escaliers du "casal das Figueiras")
- 23 - Adelino Coelho (Taverne fréquentée de 1930 à 1950 par les deux seules femmes pêcheurs à la senne de plage)
- 24 - António Caetano
- 25 - Dionisio
- 26 - Rafael Sequeira
- 27 - Maria José "Mão da rede" ("Main de filet" est le sobriquet du mari)
- 28 - José Maria Ginete
- 29 - Maria Paixite
- 30 - José Clemente Souze
- 31 - Emílio de Pova (...qui vient de Pova, près de Alcobaça)
- 32 - António Jacinto
- 33 - Luis Mafra
- 34 - José Dias Garucho
- 35 - Manuel da Pinhas (Manuel des pommes de pin/sobriquet)
- 36 - Julio Zarro
- 37 - Joaquim Botas et Zé Botas
- 38 - Santo Bruto (Sobriquet du père conservé par le fils propriétaire de la taverne)
- 39 - Alexandre
- 40 - António Resina
- 41 - Alvaro Estrelinha
- 42 - Artur Freire
- 43 - Manuel Leonardo
- 44 - Joaquim Botas
- 45 - Porfirio Cigano
- 48 - António Manata

A BITIO

- 1 - Francisco Caçador
- 2 - José Maria Pacheco "Lindinho" (Sobriquet tiré de lindo = beau/lindinho = mignon)
- 3 - Manuel da Justina (Manuel de la Justine: Justine est la mère de Manuel)
- 4 - António Berto
- 5 - Francisco Pacheco
- 6 - José Pimenta
- 7 - Sebastião Rato
- 8 - Pé-lava (Pied léger)
- 9 - Firmino Manco
- 10 - Artur Manco
- 11 - Manuel Cantigas
- 12 - José Branco
- 13 - Hérculesiro
- 14 - Casa do Barroca (Maison de ...)
- 15 - Augusta Manco

Nazaré). Son nom, selon la prononciation des informateurs, signifie soit "Cage au fond", faisant référence aux casiers calés sur les fonds marins, soit "Fosse profonde" appuyant ainsi, par dérision et opposition, la situation "perchée" de cette taverne :

"... "profond" parce que c'était le contraire. La taverne était en hauteur, au premier, et c'était pour s'amuser."

Qu'il s'agisse de la première ou de la seconde version, certains pêcheurs insistent sur le fait que les hommes qui buvaient beaucoup pouvaient également en fin de journée, tels des casiers, "toucher le fond"...

La taverne située en bordure de mer - celle du dénommé Zé Serra (n°4)- est au rez-de-chaussée, plus précisément légèrement en sous-sol puisqu'il faut descendre quelques marches pour y pénétrer. Les Nazaréens sont particulièrement attachés à cette taverne qu'ils considèrent comme faisant partie du patrimoine culturel de la ville.

Une taverne, c'est avant tout un large comptoir de bois, arrivant à la hauteur de la ceinture d'un homme à la stature moyenne, le comptoir typique de tous les commerces d'une certaine époque qui aujourd'hui ont disparu. Derrière le tavernier, deux fûts sont en perce, l'un de vin rouge et l'autre de blanc. Les bouteilles d'eau-de-vie sont posées sur une étagère murale. Quelques tables de bois, poussées contre les murs, laissent le centre du local vide permettant au pêcheur qui entre dans la taverne d'accéder au comptoir sans avoir à contourner le mobilier. Contre les murs sont alignés des bancs sur lesquels les hommes ont l'habitude de s'allonger et de sommeiller l'après-midi.

Hormis de regarder la mer, la seule distraction des pêcheurs à terre est d'aller à la taverne pour boire - tuer la bête (*matar o bicho*) comme ils disent :

"Le pêcheur à terre faisait le même chemin dans les deux sens - taverne-maison, maison-taverne !"

Ce qui, généralement, amenait les femmes à s'interroger sur la résistance de la dite bête :

- La femme : *Où vas-tu ?*
- Le pêcheur : *Je vais tuer la bête !*
- La femme : *Mais elle n'est pas encore morte ?!*

Durant les longues semaines d'hiver, où il est impossible de mettre une embarcation à l'eau, les pêcheurs se regroupent dans les tavernes. Ce regroupement se fait par affinité. L'appartenance à un même équipage n'est pas un critère suffisant pour que tous les compagnons fréquentent le même établissement. Ces critères sont géographiques et semblables à ceux qui poussent les uns et les autres à se reconnaître de l'une des trois zones distinctes de la *Marginale*. C'est l'appartenance au "quartier" qui fait la clientèle de la taverne :

"Il y avait d'interminables rivalités entre les tavernes. Si un pêcheur d'une taverne entrait dans une autre, les autres le regardaient d'un mauvais oeil. Les mots pouvaient fuser. Mais cette rivalité, toute verbale, était symbolique, car des pêcheurs d'une taverne travaillaient sur la même embarcation que les pêcheurs de la taverne "ennemie". Les deux groupes étaient souvent d'un même équipage. C'était une rivalité sans suite, presque un jeu. Hors de la taverne, on oubliait."

Parfois, ces joutes verbales permettaient de régler des conflits :

"C'était pas possible que les hommes d'un même équipage se battent en mer parce que ça aurait pu

nuire au travail. Mais comme ça arrivait qu'il y ait un désaccord entre deux camarades et qu'il fallait régler ce problème, alors là, on se défoulait à terre."

Les pêcheurs à terre passent davantage d'heures à la taverne qu'à leur domicile. Ils y sont pratiquement du matin jusqu'au soir.

La journée d'un pêcheur de l'ancienne génération commençait ainsi :

"Il se levait vers 7 ou 8 heures. Après un petit-déjeuner de vin et de pain, il allait observer la mer."

Selon l'état de la mer, il décidait soit d'aller pêcher, soit d'aller à la taverne. Quel qu'était sa décision, le petit-déjeuner était toujours très frugal et pris rapidement, comme c'est encore l'habitude aujourd'hui :

"Traditionnellement, la première chose que faisaient les pêcheurs en se levant était de boire un verre d'eau-de-vie avec un morceau de sucre avant d'aller en mer, et parfois sans rien manger. Les hommes buvaient beaucoup et mouraient avec le foie malade. La nuit, s'ils avaient faim, les vieux pêcheurs se levaient et buvaient un verre d'eau-de-vie ou de vin et rien d'autre.

D'autres buvaient du vin blanc puis après mangeaient du pain ou autre chose. Ils mangeaient aussi un biscuit sec - mais c'est plus récent -, avec ^{son} verre d'alcool et partait. Quand ils allaient en mer, ils se levaient vers 5-6 heures. Ils emportaient dans leur foquim du pain, du poisson frit et mangeaient vers 10 heures en attendant que

le poisson morde. Aujourd'hui, ils emportent une soupe, du poisson frit ou de la viande cuisinée."

Après cette première collation, le pêcheur allait à la taverne où il buvait avec ses camarades. Il jouait aux cartes - *liques* et *sueca* - ou au jeu des pièces de monnaie (*jogo das lonas*)¹. Un homme prenait quelques pièces dans sa main et demandait à son partenaire d'en deviner la somme, et dans tous les cas, les perdants offraient un verre.

Puis le pêcheur rentrait chez lui pour déjeuner. Cependant s'il commençait le repas en famille, il allait terminer celui-ci à la taverne :

"Il est vrai que les hommes, lorsqu'ils n'étaient pas en mer, mangeaient la soupe à la maison et emmenaient le second plat à la taverne. Ils mettaient le poisson dans une assiette, ou alors entre deux morceaux de pain, qu'ils portaient à la taverne. Là, ils s'attaquaient entre amis et discutaient de tout en mangeant. Les femmes ne disaient rien, c'était normal."

Ce même rituel se répétait à l'heure du dîner :

"Parfois, selon les habitudes alimentaires du pêcheur, il pouvait emporter à la taverne le plat suivant - c'était souvent du poisson - ou le dessert, un fruit en général. C'était une tradition et cela se faisait aussi bien après le déjeuner qu'après le dîner. Il retrouvait les amis."

Entre les deux repas, les pêcheurs passaient la journée à siroter un verre d'eau-de-vie, de vin ou une mixture d'eau

(1) La *Liques* est un jeu très pratiqué par les pêcheurs. La *Sueca* est un genre de brisque. Les hommes jouaient à d'autres jeux de cartes - *xope*, *pedida-rabim*, *caído*, *lerpa*, *copa* (*copa* signifie coeur, l'une des quatre couleurs du jeu de cartes) et à des jeux de pièces de monnaies - *paulito* - et de quilles - *matraquilhos*.

gazeuse et de vin blanc (*mistura*)¹ :

"Tous les pêcheurs ne buvaient pas cela mais comme l'alcool est mauvais pour l'organisme certains faisaient cette coupure mais sinon pendant longtemps, les pêcheurs buvaient presque que du vin et de l'eau-de-vie et plus récemment de la bière. C'est selon ses moyens. Les pêcheurs pensent que le vin est une boisson virile et qu'elle donne des forces. Ils pensent que ceux qui ne boivent pas sont des garçonnets."

Les pêcheurs font souvent la sieste allongés sur les bancs de la taverne. La sieste est l'un des usages sociaux les plus caractéristiques des membres de la communauté de pêcheurs. Que ce soit sur le banc d'une taverne ou sur la plage, le pêcheur - et lui seul - s'autorise cette pratique (Figure 133). Un Nazaréen qui n'exerce pas le métier de pêcheur s'allongera éventuellement sur la plage mais il n'est pas sensé faire la sieste... il bronze. La différence consiste dans le fait qu'il porte un maillot et qu'il se mêle aux touristes, et encore s'agit-il d'une catégorie spécifique de Nazaréens, les adolescents et la génération des 30-35 ans faisant partie de la classe dite *bourgeoise*.

Quand il fait beau et chaud, les pêcheurs sortent de la taverne et debout, le dos contre le mur extérieur, prennent le soleil. Les vieux, à la silhouette gracile, restent des heures entières les yeux mi-clos, paraissant sommeiller debout sur leurs jambes comme le font les chevaux! :

"Quand on demande à un pêcheur ce qu'il fait quand il ne va pas en mer, il répond "Je suis au soleil, je suis au soleil...(Estar ao sol, estar ao sol...)." (Figure 132-B)

(1) D'autres mélanges, comme ce cocktail de vin rouge, de bière et de soda, sont confectionnés en quantité et bus très frais par les pêcheurs.

Fig. 133 - PECHEURS FAISANT LA SIESTE A PROXIMITE DES BARQUES -



(Photo : auteur inconnu)

Fig. 134 - FACE A L'OCEAN, UN VIEUX PECHEUR OBSERVE
LES ACTIVITES DEPLOYEES SUR LA PLAGE -



(Photo : auteur inconnu)

D'autres traversent la *Marginale* et vont sur la plage. En semaine, tandis que la presque totalité des pêcheurs se trouvent à travailler en mer, ceux qui pratiquent la pêche à la senne de plage ont toute l'étendue de sable pour eux et quand il fait chaud, ils s'y étendent. Ils se regroupent par équipage, à quelques mètres d'un piquet, d'un câble de halage ou d'une barque échouée. Ainsi, des heures entières, tout un après-midi durant, les hommes conversent ou somnolent en attendant que le filet s'emplisse de poisson. Les pêcheurs au *candil*, qui ne partent en mer qu'en fin d'après-midi, restent également sur la plage en attendant l'heure du regroupement. Presque toujours allongés dans le sable, ils se tiennent à plat ventre, les avant-bras entourant leur tête ou lui servant d'appui. Parfois, profitant de la présence d'une embarcation échouée sur le sable pour se protéger du soleil, un pêcheur et un touriste, chacun allongés contre un des flancs de la coque, somnolent de concert. Quand les pêcheurs veulent converser entre eux, ils s'allongent sur le côté. Ils plantent alors leur coude dans le sable et posent leur joue sur le plat de la main largement ouverte. Les samedis et les dimanches, ces pêcheurs sont rejoints par ceux qui sont en mer durant la semaine et qui, aux heures les plus chaudes, viennent aussi s'étendre sur la plage.

La fréquentation de la plage reste d'ailleurs le dernier lien qu'un vieux pêcheur peut conserver avec la mer lorsque son grand âge l'empêche de participer à la vie économique de la communauté :

"Et que pouvons-nous dire des anciens, éternellement enveloppés de deuil, traînant leurs tristes années, attendant la mort pour les emporter ? Les yeux rouges dépourvus de vie, leurs figures séchées, les mains faibles, les corps courbés, leurs capes et leurs chemises usées, leurs chapeaux et bérets décolorés, ils s'assoient sur la plage et là, ils y restent comme des statues de bronze. C'est dans le

sable qu'ils passent entièrement leur vie." (Pastor, 1955)

La taverne est un lieu de rencontre mais aussi de tractations. C'était là que traditionnellement les patrons de pêche embauchaient. Les hommes se rencontraient. L'employeur et l'employé se jugeaient, s'entendaient et se serraient la main en guise d'accord. Les contrats étaient scellés et l'on buvait à l'entente future. A la fin de chaque quinzaine, le patron réunissait ses employés pour leur remettre leur paie, l'événement était, comme il se doit, arrosé à la taverne après l'avoir été à l'entrepôt ou à l'antique cabane. On pouvait y acheter du vin en vrac, du tabac et aussi du matériel de pêche. Des pales de rame, des outres, etc., pouvaient être laissées en dépôt à la taverne pour y être vendues. Chez Zé Serra, on vendait les flambeaux que les pêcheurs à la senne de plage utilisaient pour illuminer la plage lors des pêches de nuit. Le tavernier qui connaissait bien ses habitués faisait crédit. Il consignait dans un livre les consommations non payées. Quand les pêcheurs recevaient de l'argent, ils remboursaient alors leurs dettes.

La taverne était aussi un lieu où l'on chantait les airs du folklore :

"Il y avait des chanteurs de fado¹. Le fado à la taverne, c'était très ancien. Aujourd'hui ça ne se fait plus."

et où se racontaient les histoires transmises de génération en génération.

Parce qu'elle regroupait à la fois toutes les fonctions d'un cercle privé et celles d'un lieu de plaisir, par la

(1) Chant sur des poésies populaires sentimentales et dramatiques.

présence du jeu et de l'alcool, la taverne était considérée comme un lieu de mauvaise réputation pour les femmes et les enfants. Jusque dans les années 1950, son accès était "déconseillé" aux femmes même si certaines tavernes étaient tenues par des femmes (tavernes n°27 et 29 à Nazaré et n°15 à Sítio) et interdit aux garçons de moins de quatorze ans, même si parfois, ils s'y rendaient à la demande du père :

"Si l'enfant venait acheter à la taverne le tabac de son père, il devait savoir exactement quel tabac celui-ci fumait; sinon on ne lui donnait pas !"

Dès quatorze ans, les garçons obtenaient un passeport maritime ce qui leur conférait un statut de pêcheur et par conséquent leur donnait un droit virtuel d'entrer à la taverne. Mais parfois, ce droit était contesté par le patron lui-même :

"Le droit d'entrer à la taverne commence quand il devient mousse vers quatorze-quinze ans et qu'il gagne son premier salaire - un quart de part. Avec cet argent il allait pour la première fois à la taverne. Mais le mousse n'avait pas beaucoup d'argent. Il ne buvait pas encore d'alcool mais seulement de la limonade. C'était le lieu de réunion de tous les camarades. Mais comme le patron était son supérieur, il lui interdisait souvent d'y aller. Après les comptes à la cabane, tous allaient boire à la taverne mais le jeune restait dehors."

Le père ne joue aucun rôle dans cette phase initiatique où l'enfant est officiellement reconnu comme un membre actif de la communauté de pêcheurs. Il ne prend pas part à l'événement puisque ce n'est pas en sa compagnie que l'enfant entre pour la première fois à la taverne mais en celle de son patron qui réunit ses hommes pour les payer ou pour fêter l'événement. Au contraire, le rôle du père est

restrictif puisque le droit d'entrer à la taverne nouvellement acquis par le fils, est assorti d'un interdit, non formulé, mais tacitement exprimé par le père. Cet interdit est pour le fils de ne pas fréquenter la même taverne que son père :

"Le père n'aimait pas que le fils fréquente le même lieu que lui. Il n'avait pas de relation avec son fils en public. Les hommes de Nazaré n'aiment pas cela. Par contre la mère, elle, fait participer la fille à toutes ses activités - les courses, la vente du poisson, le lavoir. Les relations père-fils sont très spéciales à Nazaré et ce n'était pas la tradition que le père conduise le fils à la taverne."

A la même époque, les femmes se refusaient d'entrer à la taverne. Elles n'y étaient d'ailleurs pas invitées. Cependant, lorsque leur mari tardait à rentrer pour dîner, certaines n'hésitaient pas à aller l'y chercher :

"Les femmes n'entraient pas dans la taverne mais si elles venaient chercher leur mari, elles restaient à la porte et les appelaient de l'extérieur - "Rentre à la maison!" - lui criait-elle et le mari s'exécutait..."

Les années passant, les habitudes évoluèrent et certains interdicts furent levés. Entre 1950 et 1960, les femmes commencèrent à entrer à la taverne - à la requête des patrons de pêche - qui leurs payaient leurs services (transport de paniers entre l'embarcation et la criée par exemple). Le droit des femmes se limitait alors à cette incursion rapide - mais régulière - dans l'espace masculin. Quelques femmes s'enhardirent à aller chercher chaque jour le vin à la taverne, pour le déjeuner des hommes :

"Les hommes buvaient parfois du vin à table et les femmes buvaient de l'eau. Mais en fait, rares étaient les hommes qui consommaient du vin à la maison puisqu'ils le buvaient plutôt à la taverne. C'est surtout à ce moment là qu'ils buvaient du vin."

Acheter du vin à la taverne n'était donc pas une pratique si courante, la plupart des femmes refusant d'ailleurs d'acheter le vin pour une question d'argent :

"Toutes les courses concernant la maison étaient faites par les femmes. Mais celles-ci n'achetaient pas le vin parce qu'elles n'aimaient pas aller à la taverne et puis c'est surtout l'homme qui buvait du vin. L'achat du vin à la taverne, et qui était bu à la maison, était donc effectué par l'homme et avec son propre argent."

En effet, les femmes, qui ne buvaient pas de vin, refusaient la plupart du temps d'aller à la taverne en acheter parce qu'elles ne voulaient pas intégrer cette dépense dans leur propre budget. Les pêcheurs achetaient alors leur vin avec l'argent de leurs primes qu'ils recevaient quotidiennement de la main de leur patron. Pour transporter le liquide, ils utilisaient unealebasse :

"Le tavernier la remplissait directement au tonneau et le pêcheur l'emportait à son domicile ou la déposait soigneusement au fond de son foquim avant d'embarquer. Les pêcheurs disaient que laalebasse donnait au vin un goût particulier qu'ils aimaient bien. C'était pour porter le vin en mer. Il n'y avait pas de risque que ça se casse comme une bouteille de verre et comme ça, les pêcheurs ne risquaient pas de se blesser en cas d'accident."

La boule de verre, utilisée comme flotteur pour les filets droits et les anciennes palangres, était parfois utilisée pour le transport du vin parce qu'elle était creuse. Gainée d'un filet de coton, elle ne risquait pas de se briser.

Vers 1970, les premiers commerces vendant du vin en bouteille apparurent. Les femmes commencèrent alors à acheter le vin destiné à la consommation familiale en même temps que les autres courses.

Si les femmes ont obtenu le droit d'entrer à la taverne, les garçons au contraire s'en sont vus interdire l'accès jusqu'à l'âge de 16 ans. Cette nouvelle réglementation répondait, à la fois, à une loi nationale interdisant aux mineurs l'accès des débits de boissons et en même temps, aux nouvelles dispositions concernant les conditions d'obtention du passeport maritime. Il est devenu impossible à un enfant de moins de 16 ans d'aller en mer ce qui, par conséquent, a reculé de deux années le droit d'entrer à la taverne.

Aujourd'hui, la taverne est désertée au profit des innombrables cafés qui se sont ouverts, principalement entre 1960 et 1970. L'entrée de la taverne n'est pas accueillante comme le sont aujourd'hui les devantures des cafés et des bars modernes. Souvent sombres à l'intérieur parce que sans fenêtre et protégées des rayons du soleil, les dernières tavernes sont discrètes. Pas d'enseigne, pas de néon, rien pour attirer le regard de la jeunesse et des touristes. Les établissements les plus fréquentés par les jeunes et par les touristes sont les cafés qui possèdent des terrasses, permettant à la clientèle de consommer assise et à l'extérieur :

"C'est à partir de 1930-35 qu'apparurent, avec la première banque (Banco da agricultura), les premiers

cafés modernes en relation avec le tourisme. On buvait alors du café et de la bière."

"Parce qu'un café avait un jeu de dominos, un poker de dés et que les enjeux étaient de l'argent, les pêcheurs ont commencé à délaisser la taverne pour ce café. Les gens de 30 ans commencèrent à le fréquenter et la taverne se vidait".

"A cette époque, une dizaine de tavernes regroupaient l'ensemble de la communauté de pêcheurs qui, aujourd'hui s'est dispersée dans les établissements où certains jeux - le baby-foot, les dés - et la télévision permettent à la jeunesse de se distraire laissant les dernières tavernes aux vieux loups de mer."

C'est en effet les pêcheurs de l'ancienne génération qui continuent de fréquenter ces lieux traditionnels et principalement les pêcheurs à la senne de plage dont l'activité professionnelle extrêmement réduite dans le temps - en moyenne une douzaine de coups de senne au cours des trois mois d'été - les pousse à fréquenter assidûment la taverne par désœuvrement.

Aujourd'hui, la nouvelle génération de pêcheurs procède autrement :

"Lorsqu'ils reviennent à terre, ils se lavent, se vêtent et vont au café. Ils boivent en général de la bière. Ils prennent tous leurs repas à domicile mais en fin de semaine, il est de tradition de faire un lunch (lanche) au café, une collation qui commence vers 5 heures de l'après-midi et qui peut se prolonger jusqu'à 10 heures du soir."

Ces repas prennent des formes diverses selon l'endroit où ils sont pris. Dans les tavernes et les bars de pêcheurs, le repas se limite à la consommation de produits de la mer. Il s'agit de bigorneaux, de crevettes et autres petits crustacés déjà cuisinés par le patron. Parfois, un pêcheur peut apporter ses propres produits qu'il a pêchés la veille et utiliser la cuisine du local pour les préparer. Ceci se fait en général dans les lieux où la clientèle est fidèle et où le patron sait qu'en contrepartie la consommation d'alcool sera élevée. Au début la collation est prévue pour un nombre restreint de pêcheurs - un petit groupe d'amis - mais au fur et à mesure que l'heure de l'apéritif approche et que le bar se remplit, les arrivants sont amicalement conviés à picorer dans les plats ou à venir s'asseoir.

D'autres pêcheurs organisent des barbecues sur le pas de la porte de l'établissement. Ils y grillent des sardines, des tranches de congre, des côtes de porc ou encore du boudin au sang, toujours consommés entre deux tranches de pain, et boivent du vin et de la bière.

Dans les cafés-restaurants qui accueillent une clientèle plus large de pêcheurs et de non-pêcheurs et qui offrent une carte, il est proposé des plats cuisinés traditionnels comme la *soupe de pierre* (*sopa de pedra*) aux haricots rouges ou un ragoût de *main de vache* (*mão de vaca*)¹ ainsi que des crustacés. Mais à la nuit tombée, on peut voir quelques vieux pêcheurs venir encore y manger leur frugal dîner. Ils s'assoient à l'écart des jeunes et des touristes bruyants, commandent une bière et déplient sur la table un papier emballant un morceau de pain, une tranche de jambon ou une sardine séchée qu'ils mangent en silence.

Aujourd'hui, des tavernes comme il en existait dans le passé, il n'en reste presque plus :

(1) Viande de boeuf en sauce (maigre et pied) cuisinée avec de la saucisse du type "chorizo", des pois chiche, des carottes et de la coriandre.

"Il y avait beaucoup de tavernes mais aujourd'hui, elles sont devenues des restaurants pour les touristes."

Ses multiples fonctions sociales se sont réduites et appauvries. Les vieux pêcheurs continuent de s'y rendre pour boire, converser, jouer aux cartes et faire la sieste mais les contrats se concluent à la capitainerie, les salaires sont remis aux entrepôts ou au domicile du patron. Quant aux jeunes pêcheurs qui préfèrent les lieux de distraction fréquentés par les jeunes filles, ceux-là ont oublié jusqu'à l'existence des tavernes.

b- Comportements et rituels des pêcheurs

A l'origine, c'est à partir des activités de pêche que l'espace nazaréen s'est organisé. Chaque fois qu'une activité est déplacée - lieu d'embarquement et de débarquement, lieu de vente du poisson, lieu du ramendage, etc. -, le paysage se modifie et se recompose selon un nouveau schéma. Voici ce que dit un pêcheur à ce sujet :

"Avant la construction du port, le coeur de Nazaré était au centre (l'informateur désigne ainsi la portion de plage située entre le promontoire et l'avenue Guimarães). Il y avait de l'animation tout le temps, de jour comme de nuit. Il était toujours possible de rencontrer quelqu'un. Il y avait plein d'activités sur la plage. Depuis que tout est parti vers..., l'homme s'est alors interrompu et a semblé chercher un mot. Vers le sud, lui ai-je suggéré ? Non, non ce n'est pas au sud, c'est plus loin..., m'a-t-il répondu."

Parce que le sud, à Nazaré, est une zone parfaitement délimitée - elle s'arrête plus ou moins à la hauteur de

l'ancienne criée -, le port qui est construit 500 mètres plus loin n'entre plus dans l'univers spatial communautaire traditionnellement défini.

Pour reconnaître les codes d'un paysage, l'homme doit en avoir l'usage et ainsi être capable d'en recréer une image mentale. Les pêcheurs actifs qui vont au port - et plus particulièrement ceux qui y vont à pied plutôt qu'en camionnette (ce moyen de transport raccourcit les distances et permet d'économiser du temps mais non d'appréhender un nouvel espace, voire de "l'apprivoiser" au sens où l'on apprivoise ce qui est inconnu, étranger ou contraire à soi), ces pêcheurs, donc, ont su intégrer "ce nouveau et lointain sud" à l'ancien. Par contre, les pêcheurs retraités qui ne se déplacent plus guère, "voient" ce sud hors des limites spatiales coutumières. Leur représentation du territoire est inchangée par rapport à celle du passé. D'ailleurs quand on les questionne sur le port, ils accompagnent leur réponse d'un geste de la main battant l'air qui exprime l'éloignement, la distance, voire de désigner une zone indéfinissable qu'ils ne peuvent se représenter ni même nommer puisqu'ils ont recours à une gestuelle pour la désigner. La plupart des pêcheurs de plus de 70 ans, qui étaient déjà à la retraite au moment de la mise en service du nouveau port, connaissent peu ou pas les nouvelles installations. Leur promenade, le long du bord de mer, se prolonge rarement au-delà du môle nord, parfois jusqu'au grillage qui marque le périmètre du complexe portuaire.

Si nous visualisons la relation entre les lieux, en revanche les endroits que nous n'avons pas visités et auxquels nous ne nous identifions pas personnellement ont tendance à rester confus.

Pour reprendre les exemples analysés au chapitre concernant la représentation des espaces marins, quand j'ai demandé à des pêcheurs, pratiquant des arts de pêche différents dans des zones de pêches également différentes, de dresser une carte de l'espace maritime tel qu'ils se le représentaient, j'ai constaté que, selon l'usage qui était

fait de l'espace de pêche, l'enceinte était plus ou moins détaillée tandis que l'espace compris entre celle-ci et les îles Berlangas était presque entièrement vierge ou au contraire fourmillait de détails.

A l'instar de l'expérience qui fut faite aux Etats-Unis voici quelques décennies¹, qui était pour des New-Yorkais de dessiner leur pays tel qu'ils le voyaient, j'aurais pu demander à des générations différentes de reproduire le territoire nazaréen sous forme de cartes. Il m'est permis d'imaginer, à partir de différents discours qui m'ont été tenus, que le port apparaîtrait pour certains aussi imprécis et distant que l'était le Nouveau Mexique pour les New-Yorkais. Les Nazaréens ne voient-ils pas déjà les frontières du Maroc dès qu'ils abordent la *Marginale* - à la hauteur de l'avenue Guimarâes - et s'ouvrir devant eux les portes de la Chine à quelques mètres de là... D'autres au contraire, j'en ai eu l'exemple avec la représentation de la carte des fonds numéro 8-3, voient le port comme un élément intégré et dominant dans leur nouveau paysage individuel.

Pour le géographe, de telles cartes auraient des contours inexacts, pourtant, pour celui qui s'intéresse aux relations de l'homme à l'espace, au réseau complexe d'interactions entre l'homme et son environnement, qui étudie la culture, ces cartes sont étonnamment précises. L'espace (ou la territorialité) étant lié de manière subtile et variée au reste de la culture, ces cartes montreraient, tels des clichés photographiques, les images formelles de représentations spatio-temporelles individuelles, prises à des époques différentes, par des acteurs différents ayant

(1) C'est à l'instigation d'un magazine que ces cartes furent publiées. Les détails de New-York étaient clairs et la banlieue nord décrite avec précision. Hollywood apparaissait avec quelques détails, tandis que l'espace compris entre New-York et Hollywood était presque entièrement vierge. Des villes telles que Phoenix, Albuquerque, Le Grand Canyon, les Taos, le Nouveau-Mexique étaient mal placées. Il était évident que le New-Yorkais moyen avait une perception de son pays très fragmentaire et sélective. Cette même expérience fut reproduite plus tard, l'Américain devant alors représenter son pays par rapport à l'Europe puis au reste du monde.

des intérêts différents.

De nombreux traits caractérisants les pêcheurs nazaréens ont été mis en évidence à travers la description de leurs pratiques halieutiques. Le bateau, l'outil de capture, l'apprentissage du métier, l'organisation des équipages, l'appropriation de l'espace marin et l'usage qui en est fait, sont autant d'éléments entrant dans la construction de l'identité des pêcheurs.

L'un des traits les plus significatifs liant l'homme à la mer a été révélé par le vocabulaire, notamment quand le pêcheur dit qu'*il entre en mer*, intégrant celle-ci à son mode de vie et à un univers qui lui est propre. La mer est pour les pêcheurs, et aujourd'hui pour tous les membres de la communauté, l'élément de base sur lequel repose leur développement économique et social et à partir duquel ils se sont façonnés une identité.

L'homme prend possession de son environnement par différents processus qui aboutissent à une connaissance approfondie du milieu. La vision qu'il a de l'espace, au sens propre comme au sens figuré, est le résultat d'une construction mentale.

Les pêcheurs nazaréens ont une perception de l'espace marin originale que révèle leur vocabulaire. Contrairement à ce qui se dit dans les autres communautés portugaises, à Nazaré, les pêcheurs ne disent pas qu'ils "sortent" en mer mais qu'ils y "entrent" (*entrar ao mar*) (ils disent parfois qu'ils "vont en mer" (*ir ao mar*) par extension de l'expression "aller aux casiers", etc.). Cette expression montre clairement que la mer est intégrée dans le mode de vie nazaréen et qu'elle n'est pas perçue comme un élément distant, lointain, voire étranger.

Sortir en mer, expression également française, marque le mouvement, le trajet effectué du dedans au dehors, de la terre à la mer. "Sortir" de chez soi, c'est passer d'un

espace familier à un espace où le péril guette celui qui s'y aventure. Quitter le foyer et la terre pour s'en aller en mer, c'est aller vers l'aventure, l'inconnu, affronter le danger, se confronter au destin. Or les pêcheurs nazaréens ne perçoivent pas ce passage comme un départ. Ce qui importe quand ils embarquent, ce n'est pas qu'ils quittent leur univers terrestre mais bien qu'ils retrouvent leur univers marin. En quittant la terre, les pêcheurs pénètrent dans un espace à risque mais qu'ils maîtrisent par leur connaissance et qui leur est donc familier. Quand il revient au port, il ne "rentre" pas comme l'on rentrerait à la maison après une longue absence, il *retourne à la terre (voltar para terra)* dissociant ainsi le mouvement du sentiment d'appartenance que l'expression révèle.

Les mouvements exprimés par les verbes "entrer" et "sortir" font référence à des éléments limitatifs visuels ou imaginaires. On entre dans un espace qui possède des limites; les murs d'une maison, l'enceinte d'une ville, les frontières d'un pays. Entrer en mer signifie pour le pêcheur qu'il pénètre à "l'intérieur" d'un espace aux frontières établies par lui que sont les limites des différents espaces de pêche qui viennent d'être décrits. Par "entrer", le pêcheur tend à concrétiser un "territoire" jusque là empiriquement défini - la mer - perçu par lui comme étant un lieu de pratiques et un objet de connaissance mais également un objet de représentations s'étendant jusqu'au territoire terrestre.

Le mode de représentations sociales de l'espace marin détermine la représentation sociale de l'espace terrestre chez les pêcheurs. La relation homme-mer s'observe dans le comportement du pêcheur à terre. Celui-ci est empreint d'un symbolisme qui tend à s'effacer au contact des jeunes générations.

Traditionnellement les pêcheurs ont coutume de ne jamais tourner le dos à la mer lorsqu'ils sont à terre. A

bord d'une petite embarcation cela se concrétise par le fait que les hommes doivent toujours regarder la proue ou la poupe et ne jamais s'asseoir le dos appuyé contre les flancs, ce qui pratiquement diminue les risques de tomber à la mer en cas de roulis.

Ne pouvant se lasser du spectacle de la mer, tous les pêcheurs retraités ou débarqués passent le plus clair de leur temps à stationner en divers points du bord de mer. Au positionnement de l'homme ou du groupe, il est possible de deviner dans quelle classe d'âge celui-ci se situe. Les plus anciens font face à la mer, debout le dos appuyé contre le mur d'un immeuble ou assis à la terrasse d'une taverne, comme si, à terre, ils devaient craindre d'elle une menace sans cesse déjouée à bord d'une embarcation. La mer est dangereuse - même à terre - semble rappeler l'histoire de ce pêcheur :

"Le 5 février 1951, aux environs d'une heure de l'après-midi, António Gabriel Vigia, répondant au sobriquet de Pinoca, conduisait une paire de boeufs destinés à haler sur la plage l'embarcation d'un pêcheur. A la hauteur de la place Manuel de Arriaga, une vague tellement forte dépassa le muret de protection, souleva une barque mise à sec sur la place en raison du mauvais temps, et projeta celle-ci contre le mur ouest de la pharmacie des pêcheurs. Pinoca, passant juste à ce moment là, fut écrasé par l'embarcation".

Les Nazaréens content cette histoire sans jamais omettre de préciser que Pinoca était un pêcheur qui avait abandonné le métier après avoir essuyé une terrible tempête. Pinoca passait alors son temps à dire :

"Si la mer ne m'a pas tué jusqu'ici, c'est qu'elle ne me tuera jamais..."

Depuis ce jour, les Nazaréens ont l'habitude de dire quand le temps est à la tempête que c'est *une mer à la Pinoca* (*Mar à Pinoca* ou *Esta o mar a Pinoca*)¹.

Mélangeant foi et superstition, la première chose que les vieux pêcheurs font en sortant de leur maison le matin, est de se tourner vers l'église de Notre-Dame de Nazaré, perchée sur le promontoire, et de faire un signe de croix en invoquant la Sainte vers laquelle se tournent toutes les prières des *gens de mer* :

"On peut penser qu'ils remercient la Sainte que la mer ne les ait pas tués la veille et d'avoir encore au moins un jour à vivre." disent les plus jeunes.

Les femmes des pêcheurs font aussi des signes de croix :

"Les vieilles font encore deux signes, le premier en sortant de la maison et le deuxième sur l'avenue bordant la plage, face au Sítio (en direction de la cathédrale de Notre-Dame de Nazaré)."

Le nombre des "anciens" diminue d'année en année et sentant que les traditions disparaissent avec eux, ces derniers se font discrets.

"Maintenant, ils n'osent plus tellement le faire ouvertement (le signe de croix). Il y a comme une gêne chez eux. Parfois on voit un homme traverser l'avenue du bord de mer et se tourner discrètement vers le Sítio et faire un signe de croix à peine ébauché, en se cachant."

Ces pratiques aujourd'hui font sourire ceux qui,

(1) La barque qui écrasa Pinoca s'appelait *Nossa Senhora de Monserrate* et appartenait à João Figueira Facada (Source Macatrão).

n'ayant pas vécu les drames des naufrages, ne perçoivent pas la mer comme le font les "anciens". Celle-ci n'est pas une ennemie qu'il faut vaincre mais une amie capricieuse. Les pêcheurs ne partent plus en mer avec la crainte de la mort, le plus grand danger étant de se blesser à bord, voire de tomber à l'eau avec ses bottes. Depuis une dizaine d'années que le port a été construit, ce ne sont plus les lames de fond qui emportent en premier les pêcheurs mais plus sûrement la cirrhose du foie. Alors, comme par esprit de contradiction, les jeunes pêcheurs tournent le dos à la mer. Regroupés sur le trottoir qui borde la plage, ils regardent en direction de la terre. Ce positionnement amène ainsi les deux groupes de pêcheurs à se faire face, les retraités et les actifs. On pourrait croire qu'ils s'affrontent du regard, en fait ils s'ignorent.

A la question: "Que regardez-vous ?", les anciens répondent - la mer - et les autres - la terre :

"Les pêcheurs, dans le passé, qui se sentaient fatigués, tristes, fatigués de la vie quotidienne, allaient voir la mer, l'horizon qui leur transmettait un bien-être. Les fils de pêcheurs viennent, regardent et repartent..."

Le positionnement vers la terre a une raison sociale de communication. Les jeunes pêcheurs ont ainsi la possibilité, au cours de longues heures de stationnement en un point fixe, de voir passer une grande partie des membres de la communauté, communauté de laquelle ils sont séparés la majorité du temps. Et la mer "on la voit toute la semaine" disent-ils.

Il y a trois générations de pêcheurs : les "anciens" qui ne connaissent qu'un seul univers - celui de la pêche -, leurs fils, pêcheurs actifs de la classe d'âge des quarante ans, qui ont du mal à maintenir leurs emplois précaires et qui savent que les pêcheurs de Nazaré vont disparaître tôt

ou tard, et les jeunes de 18 à 25 ans qui s'éloignent de la mer ou ne la fréquentent qu'occasionnellement.

Le positionnement des pêcheurs - et l'ensemble de leurs comportements vis-à-vis de la mer - est une image fortement symbolique qui ne peut échapper au regard de l'observateur. Il préfigure l'avenir.

Il serait commun de dire que les trois générations marquent les frontières entre le passé, le présent et l'avenir de la communauté de pêcheurs nazaréenne. Certes, les générations se succèdent les unes aux autres en apportant chacune leurs changements, de modernité et d'innovation; mais ce qui est certain, c'est que de la dernière génération dépend l'avenir et le sort de la communauté de pêcheurs qui balance entre changement et renoncement.

C) LES LIEUX PUBLICS DE REGROUPEMENTS FEMININS

Il existe divers lieux de regroupements féminins - la rivière, le bassin, la fontaine, etc. - mais il y en a un qui regroupe certaines fonctions sociales que l'on peut mettre en parallèle avec celles de la taverne. Il s'agit de la pâtisserie.

A l'origine, la pâtisserie était le lieu privilégié des jeunes puis il est devenu un espace de sociabilité féminine.

a- Clientèle et calendrier d'occupation

Avant que s'ouvre la première pâtisserie, les bals, de tout temps très nombreux à Nazaré, ont été longtemps les seuls moyens pour les jeunes de se rencontrer :

"Dans le passé, il y avait un bal, mais seules les personnes mariées ou vieilles pouvaient danser. Les jeunes ne faisaient que regarder. Même les amoureux ne pouvaient pas danser mais ils le faisaient au bal traditionnel car là, c'était devant toute la société. Les bals traditionnels, c'était celui de Noël mais surtout celui de carnaval. Avant le bal du carnaval, les garçons commençaient à rencontrer les filles. Celles-ci, au moins deux semaines avant, elles se déguisaient. Comme elles étaient masquées et qu'on ne pouvait pas les reconnaître, elles en profitaient pour rencontrer leurs amoureux."

"Il y avait un bal très ancien qui était rue Nova-Arreia, qui était pour tout le monde, mais c'était un bal destiné à la classe la plus basse. Il s'appelait "Bal de la Poule" (bail: da Galhinã), c'était le sobriquet de la femme qui donnait ce bal.

Dans les réunions des groupes folkloriques, il y avait beaucoup de rencontres entre les jeunes. Ces réunions étaient à l'origine de nombreux mariages"

La première pâtisserie apparut au début des années 1930. L'édifice, construit par António Jacinto, était peint en bleu avec une petite statue à l'angle supérieur de la façade principale et une pomme de pin sculptée et plantée à chaque angle. A l'origine, c'était un bar appelé Primavera (Printemps) - où, en dehors des boissons, les clients dégustaient les délicieuses pâtisseries (caladinhos et esses) confectionnées par Anália aidée de sa fille. Le bar était devenu rapidement un lieu de rencontre que les jeunes appelaient Tia Anália (Tante Anália) :

"C'était à cette époque, un peu en dehors du centre (en aval de l'actuelle caserne des pompiers). Cette première pâtisserie - on l'appelait Anália, c'était le nom de la propriétaire - c'était le lieu de

réunion des jeunes de l'époque, les dimanches, les jours de fêtes et les jours saints. Les amoureux mangeaient des pâtisseries et après ils se promenaient. De là, ils pouvaient admirer le superbe panorama, la mer, la ville et le promontoire. En groupe, ils partaient se promener en empruntant le chemin qui mène vers le fleuve. C'était le Picadeiro des amoureux... (par référence à la place Sousa-Oliveira où l'on se promenait). Ils avaient treize, quatorze, quinze ans, mais les parents n'y allaient pas, seulement les jeunes. Quand les parents savaient que leurs filles y allaient, ils n'aimaient pas beaucoup mais ils acceptaient. C'est là que s'arrangeaient les mariages, dans cette zone, et les amours aussi. Nous nous sommes aussi retrouvés ici, ma femme et moi, nous mangions des gâteaux et nous nous promenions à pied. On conversait. C'était seulement le jour, la nuit c'était fermé. Avant l'existence de cette pâtisserie, les jeunes se rencontraient sur la place Sousa-Oliveira ou lors des fêtes. Les garçons rencontraient les filles au bal.

Quelques années après, une succursale de la première pâtisserie s'est ouverte rue Mouzinho de Albuquerque, à quelques pas de la place Sousa-Oliveira :

"Les pâtisseries venaient d'en haut. C'est surtout les garçons qui fréquentaient cet endroit parce qu'ils jouaient au poker, et à d'autres jeux. Il n'y avait pas les mêmes activités ni les mêmes objectifs de rencontre. Ces deux pâtisseries vendaient de l'alcool. Les adolescents avaient le droit d'en boire. Ils buvaient du vin doux, de dessert (vinho abafado)."

Les pâtisseries se sont multipliées peu à peu. Très localisées, elles suivent le parcours du *pot de chambre* qui contourne le quartier central de Nazaré. Sur 700 mètres, huit pâtisseries sont ouvertes six jours sur sept, sans interruption dans la journée et certaines ferment à 22 heures l'hiver et minuit l'été. Elles vendent des pâtisseries, des *viennoiseries*, quelques friands à la viande et des beignets à la morue, des bonbons et des chocolats. Elles ne servent aujourd'hui que des boissons non-alcoolisées - jus de fruit, thé, café et chocolat. Les nombreuses bouteilles de liqueur et de vin doux posées sur les étagères ne sont là que pour la décoration, ce qui ne manque pas d'étonner les touristes venus boire un café qu'ils auraient souhaité accompagner d'un digestif.

La clientèle emporte ou consomme sur place, debout, en utilisant comme comptoir le dessus de la vitrine où sont exposés les gâteaux. Quelques pâtisseries disposent de deux à quatre guéridons autour desquels il est possible de s'asseoir.

Ainsi transformée, la pâtisserie moderne a une clientèle bien différente de celle d'origine puisque les jeunes préfèrent aujourd'hui se retrouver dans les cafés et les bars.

La pâtisserie est un lieu de sociabilité fréquenté par les deux sexes mais la clientèle féminine est proportionnellement très élevée par rapport à la clientèle masculine. Le personnel de ces établissements est d'ailleurs toujours féminin.

Selon les heures et les jours, la clientèle qui prend possession de l'espace public diffère. Il n'y a pas une clientèle mais plusieurs qui usent du même espace. Cet usage est en rapport avec le statut social des membres de la communauté.

En semaine, tôt le matin et à l'heure du déjeuner, les pâtisseries sont fréquentées par les employés des deux sexes des bureaux, des banques, des administrations et des autres services municipaux. Cette clientèle est reconnaissable à sa

tenue vestimentaire. Les hommes portent costume et cravate et les femmes des ensembles de ville. Ils boivent un café ou déjeunent "sur le pouce". Leur passage est rapide. Cette clientèle est silencieuse et ne s'attarde pas.

Le soir, principalement en fin de semaine, le samedi et le dimanche toute la journée, la pâtisserie est un lieu de passage des familles. Les couples relativement jeunes (d'une trentaine d'années) viennent boire le café après avoir dîné à leur domicile ou au restaurant, souvent avant d'aller au cinéma. C'est le but de la promenade et ils s'y attardent un peu tout en consommant debout au comptoir.

Le samedi et le dimanche après-midi, c'est la famille au complet qui prend possession des lieux. Les enfants sont accompagnés des parents mais quand il s'agit d'enfants de pêcheurs, ceux-ci le sont par leur mère ou leur grand-mère, les pêcheurs restant toujours à l'écart de ces lieux. L'animation est grande et les pâtisseries qui ont quelques tables sont assaillies parce qu'elles permettent d'asseoir les enfants et de les surveiller plus commodément.

Le passage à la pâtisserie s'inscrit dans la promenade dominicale. Ce n'est pas l'objectif principal mais une étape obligée à laquelle on ne saurait échapper ce jour-là, tant les vitrines sont surchargées de compositions sucrées qui attirent le regard des enfants et éveillent leur gourmandise.

Le reste du temps, et principalement les après-midi de semaine, la pâtisserie est le domaine des Nazaréennes - les femmes de pêcheur -, celles qui portent leurs jupes courtes et amples, leur châle sur les épaules et leur fichu sur la tête. La fonction sociale du lieu change et s'apparente alors à celle de la taverne. Les femmes boivent du café au lait, mangent, parlent, commentent les événements de la communauté, s'amusent et rient des travers de l'une d'entre elles - absente ce jour là. Echanges et partages sont - comme à la taverne - les motivations du regroupement féminin.

S'il est possible d'établir un parallèle entre la taverne et la pâtisserie qui ont en commun certaines fonctions sociales, les deux types d'établissement diffèrent cependant par d'autres aspects, notamment en ce qui concerne le comportement physique des individus, le temps de fréquentation, les positions du corps, les usages et leurs interdits.

Même lorsqu'il s'agit des fréquentations dominicales, le temps passé à la pâtisserie est toujours compté par rapport à celui passé à la taverne. Les Nazaréennes prennent leur temps pour manger une ou deux pâtisseries mais la durée de leurs passages - même si ceux-ci se répètent plusieurs fois par jour - n'excède guère plus de quinze minutes pour chacun d'eux. La station debout ne favorise d'ailleurs pas les fréquentations prolongées. Pas de chaise où s'asseoir, pas de table pour jouer aux cartes et encore moins de banc pour s'allonger. S'attarder en un lieu n'entre pas les habitudes des femmes nazaréennes. Celles-ci ont des charges familiales et professionnelles qui leur laissent guère de loisir, ce qui évidemment n'est pas le cas des pêcheurs pour la plupart désœuvrés quand ils sont à terre.

La consommation d'alcool interdite à la pâtisserie est également un critère de différenciation. Il est difficilement concevable d'imaginer une Nazaréenne buvant de l'alcool dans la journée et en public, ce qui peut expliquer aussi le fait que les femmes n'entraient pas dans les tavernes.

Les lieux austères, comme les tavernes, semblent maintenir les hommes dans une ambiance de connivence que la présence d'une femme pourrait perturber, alors que la présence de quelques hommes silencieux, au milieu d'une vingtaine de femmes gesticulant dans la pâtisserie, n'a pas de conséquence sur le comportement de celles-ci, ni d'effet réducteur de cet espace de sociabilité perçu comme féminin, et où aucun pêcheur de l'ancienne génération ne pénètre jamais.

Il existe cependant un espace féminin interdit aux hommes. Il s'agit du lavoir municipal et du bord de la rivière aménagé aux mêmes fins :

"Tous les quinze jours elles prennent un jour sur leur travail pour laver leur maison en grand et laver le linge. Elles le lavent à la rivière à un endroit qu'elles nomment Rivière Lointaine (Rio de Longe) ou Notre Eau (Nossa Agua) qui se trouve entre Alcobaça et Nazaré sur le chemin de l'estuaire. Pour cela elles se lèvent à 3 heures du matin et comme elles vont à pied, elles arrivent vers 7 heures. Elles lavent, sèchent au soleil et plient soigneusement le linge dans des gamelles (gamelas) .

La gamelle est un récipient étroitement lié à toutes les activités féminines. Bien qu'il porte le même nom, cet ustensile est différent de celui qui sert à transporter les palangres. Récipient de bois ovale, aux larges bords latéraux, il aurait été apporté par des gens de la région d'Alcobaça (Póvoa et Castanheira) mais il était fabriqué à Nazaré où il pris le nom populaire de "Nada é" (C'est rien), du sobriquet du tonnelier qui fabriquait en outre des *foquim*, des *dorna* (Figure 150), des barriques, etc.¹

Quand le linge était sec, selon leur expression, les femmes "fixaient la charge" (*armar o cargo*), c'est-à-dire qu'elles disposaient au fond des *gamelles* les petites pièces de linge, puis posaient par-dessus le linge blanc - draps et nappes - suivis des tissus de couleur et enfin les tissus sombres - jupes et blouses :

Elles reviennent en file, déchaussées, jusqu'à

(1) Dans la vie quotidienne des Nazaréens, les *gamelles* servent aussi pour ramasser les débris qui polluent la plage; la "*meia-gamela*" (*demi-gamelle*) est utilisée en période balnéaire; les vacanciers qui louent des tentes sur la plage se font apporter une bassine d'eau de mer pour se baigner les pieds. On dit également que les ouvriers qui extraient des pierres dans les carrières "*travaillent à la gamelle*" (*trabalhar à gamela*).

Praia, tenant la gamelle posée sur la tête à l'aide d'une main, formant avec le bras un arc; la légèreté de sa démarche saute aux yeux de tous et c'est l'un des facteurs qui contribue à l'élégance de la femme nazaréenne."

Durant longtemps, le lavoir a été le seul espace de rencontre strictement féminin, la plage étant une sphère d'activités mixtes où la présence des jeunes filles n'était pas toujours souhaitée :

"Les femmes qui vont attendre les pêcheurs sur la plage et attendent le retour des barques sont les femmes des pêcheurs. Jamais une jeune fille ira spontanément. Si une fille avait un amoureux, elle pouvait aller le voir de loin, lui faire un signe de la main, mais elle était accompagnée par la mère du garçon. Elle ne parlait pas avec lui."

Pour les femmes, le lavoir était une possibilité de sortir et d'échapper à la surveillance des anciens :

"Lorsqu'un pêcheur revenait de la pêche à la morue, les femmes mariées allaient les attendre à Lisbonne, mais pas les jeunes filles. Lorsque le garçon rentrait à Nazaré, il passait chez lui pour faire une toilette, se changer et passait chez la jeune fille qui le recevait toujours en présence d'un parents (en général une grand-mère). Vers 10 heures (du soir), la personne qui surveillait disait au garçon qu'il était temps de partir et le garçon s'exécutait."

Elles s'y rencontraient et tout en travaillant - lavant le linge et l'étendant sur les rives pour le faire sécher - elles s'amusaient et se baignaient :

"Les femmes rejettent l'idée d'une présence masculine dans ce lieu, surtout l'été, car elles se déshabillaient pour se baigner dans la rivière. L'endroit est propice, légèrement caché par une pinède. C'était un interdit appliqué aux hommes et aux garçonnets - sauf pour les tou^t petits, car les mères étaient habituées à emmener leurs enfants partout où elles allaient. Il s'agissait surtout d'avoir du respect pour ces femmes car elles étaient très pudiques."

Pour laver leur linge, les femmes vont aussi au lavoir. Pour accéder au lavoir municipal, espace clos, il faut payer un droit d'entré^ex (12,5 escudos en 1987) ce qui protège les femmes d'éventuelles visites importunes. Il est accessible dès 7 heures du matin et les portes sont fermées à 16 heures. La machine à laver ayant fait son entrée dans de nombreuses demeures, seules quelques femmes continuent à fréquenter ces lieux et principalement celles qui vivent à Sítio, à proximité du local. D'autres maisons ou appartements possèdent des éviers soit au fond d'une cour, soit sur un balcon.

Parce que les hommes y sont interdits d'accès et parce qu'il court des anecdotes savoureuses sur ces femmes qui dit-on, n'hésiteraient pas à régler leurs comptes à main nue dans ce lieu de disputes et de rivalités que sont la rivière et le bassin, certains d'entre eux disent :

"En quelques sorte, le lavoir c'est la taverne des femmes."

La libre expression verbale et gestuelle qui règne parmi les usagers de ces deux espaces permet cette comparaison hardie mais non dénuée de sens.

b- Expressions corporelles et verbales : le comportement social des Nazaréennes

Le comportement verbal et gestuel des Nazaréennes, comparé à celui des hommes, est l'un des traits caractéristiques de leur personnalité.

Les femmes s'expriment avec une grande liberté. Que cela soit au lavoir, dans la rue, ou dans tout autre situation de relation publique, elles expriment leurs sentiments avec une force et une détermination qui contraste avec la relative nonchalance des pêcheurs à terre.

Arrivant en groupe à la pâtisserie, les femmes envahissent le comptoir, commandent avec force gestes et mangent goulûment les petits gâteaux tout en conversant à haute voix. Il est alors quasiment impossible de pénétrer dans la pâtisserie et de s'y faire servir. Atteindre le comptoir et tenter de percer le rideau de jupes et de jupons collé contre la vitrine nécessite une véritable gymnastique du cou et de la tête. Quand enfin on entr'aperçoit le gâteau convoité, il faut encore arriver à saisir le regard d'une vendeuse. Respecter un semblant de priorité et croire que la première personne arrivée sera servie est une gageure. Contrairement au commerce français où l'on attend que l'employée vous engage à commander par une phrase - "Que désirez-vous?" - ou encore par un mouvement interrogatif du menton, ici, rien de tout cela. On n'attend pas son tour, on le prend. On n'est pas invitée à commander, on invite la vendeuse à vous servir. Bien que cette méthode déconcerte les non initiés, il est visible que les Nazaréennes sont à leur aise. Elles s'entendent à faire respecter une certaine discipline, dont les règles sont cependant difficiles à définir au premier abord. Mais il est clair que le système fonctionne puisque ces contacts physiques - bousculade, coups d'épaule et de hanche - m'engendrent pas de dispute entre les clientes. L'ordre dans l'espace est une façon d'user de celui-ci relativement étrangère aux Nazaréennes qui trouvent un certain agrément au désordre qui règne dans

la pâtisserie et dans les autres lieux d'échange de biens de consommation. Et puis, dans une file d'attente, les disertes Nazaréennes ne pourraient s'adresser qu'aux personnes se trouvant devant et derrière elles, ou à leur gauche et à leur droite, ce qui les exclurait du contact des autres. Certains commerçants ont tenté d'initier leurs clientes à la pratique du numéro d'appel affiché mais le distributeur de tickets est ignoré. Sans file d'attente concrète, les Nazaréennes, comme leurs enfants, sont passées maîtresses dans l'art de pousser et de se frayer un chemin parmi la foule.

Pousser du coude et jouer des hanches en public sont des traits caractéristiques de la culture du Moyen-Orient. On peut donc penser que ce mode comportemental est dû aux origines du peuple portugais dont quatre siècles de domination arabe ont imprégné l'identité et la culture. Le sens de ce comportement n'a pas celui que lui donne^{nt} les Européens du nord - sans gêne et mauvaise éducation. Les expériences tactiles dans l'espace sont intimement liées au schéma que se font les Nazaréens des rapports sociaux et inter-individuels. Le corps, sa proximité et la chaleur qu'il dégage, est un mode d'expression à lui seul. Les hommes ont tendance à s'exprimer en ponctuant leurs phrases d'un geste qui dans une autre culture, pourrait paraître offensant pour leur interlocuteur : du revers de la main et à petits coups répétés, ils frappent l'omoplate de leur vis-à-vis comme pour retenir son attention. Plus l'explication semble être cruciale plus les coups sont forts et rapides. Un tel geste, ailleurs, serait perçu comme une intrusion dans l'espace individuel de l'autre, voire une agression qui appelle à la rixe.

Les distances personnelles et sociales sont réduites chez les Nazaréens. Elles se confondent presque. Les frontières entre intimité et extériorité ne sont pas les mêmes qu'ailleurs. L'intérieur des habitations - cabanes à la pièce unique où s'entassaient parents et enfants sur plusieurs générations - a amené les gens à être toujours en

contact physique avec les uns et les autres; les portes du domicile sont toujours ouvertes aux voisines, aux amies, aux parentes éloignés. Dans ces petits intérieurs, il n'est pas rare, certains jours, de ne plus pouvoir se mouvoir tant les visites sont nombreuses. Rester assis est pour le visiteur étranger, l'attitude à adopter au milieu de ces allées et venues continuelles.

Les Nazaréens parlent entre eux à une distance très réduite. Les fronts paraissent se toucher et à cette distance il est presque impossible de regarder la personne en face, dans les yeux. La perception de la chaleur corporelle d'autrui, voire de son haleine, entre dans le mode d'identification de l'autre et de la communication. Les Nazaréennes expriment cette distance dans une dynamique de l'espace où le corps, en contact constant avec autrui, est l'élément central. Elles jouent avec leur corps. Le balancement de leurs hanches a été mainte fois décrit, écrit et chanté. Certaines n'hésitent pas à utiliser leur corps comme on brandit une arme :

"Lorsque les femmes avaient de fortes discussions entre elles, pour clore la discussion celles qui ne portaient pas de culotte sous leurs jupes, les soulevaient et montrant leur sexe, elles disaient : "J'ai là une passarola pour toi !" ("Eu tinha aqui a minha passarola em para ti!")¹ ou "Quel grand passarola que cet individu là !" ("Que grande passarola que aquela gaja").

Les Nazaréennes aiment le contact physique et embrasser sur les joues une personne totalement inconnue, pour peu que celle-ci soit accompagnée d'un membre de la communauté, qu'elle soit supposée être l'amie d'une amie, ou encore que

(1) Une *passarola* est une tranche fine de pomme séchée. Friandise locale, elle se vend sur le marché et dans la rue les jours de fête. En argot nazaréen, il s'agit du sexe féminin.

la situation prédispose à ce genre d'effusion, est un mode d'expression courante que l'on retrouve dans de nombreuses autres régions du Portugal. Parmi d'autres, en voici un exemple :

- Un jour où j'étais en cours d'entretien au domicile d'un informateur, arriva sa petite-fille, une jeune fille d'une vingtaine d'années. Alors qu'elle était en train d'embrasser sa grand-mère puis son grand-père, ceux-ci la renseignèrent sur les raisons de ma visite. Il n'y avait donc aucun doute quant à mes origines étrangères, et encore moins sur l'absence de lien affectif qui aurait pu m'attacher à sa famille. Cependant, celle-ci n'hésita pas à venir vers moi et m'embrasser une fois sur chaque joue, ce qu'elle continua de faire à chacune de mes visites.

Ces contacts familiers ne s'observent pas seulement entre femmes. Ils se produisent également entre hommes et femmes. Bien que les hommes aient en général une attitude un peu plus circonspecte, ils expriment assez rapidement leur sympathie - ou leur antipathie - par un contact physique qui peut être une accolade, une tape sur l'épaule ou encore un serrement de main très prolongé :

- C'est ainsi que, m'apprêtant à quitter le domicile d'une informatrice (il s'agissait d'une première visite), je croisais son mari et ses trois fils qui revenaient de la pêche. Les quatre hommes m'embrassèrent en entrant, allèrent poser leur matériel de pêche dans la cuisine, et revinrent tous m'embrasser encore une fois alors que je prenais congé définitivement quelques trois minutes plus tard.

Les jeunes hommes et les hommes âgés sont plus familiers que les hommes de la génération des quarante-cinquante ans qui marquent une certaine distance avec autrui - et principalement avec les femmes - quand ils sont à terre en raison du contrôle social fort exercé par l'ensemble des femmes. Cependant, les barrières sociales sont franchies plus rapidement qu'en France.

Nous le voyons, le comportement des Nazaréennes est très libre sur bien des aspects. Cette liberté du corps dont elles jouissent, leur permet également de vivre leur sexualité sans tabou.

Bien que l'âge minimum pour se marier soit fixé à 16 ans, les femmes ont tendance à s'insurger contre cette loi. Il n'est pas rare que les filles de 14 ans soient enceintes, vivent maritalement, et qu'elles se marient un an après la naissance de l'enfant. Cette situation n'engendre pas de scandale dans la communauté nazaréenne. Se marier enceinte est courant. Des femmes racontent avec un certain orgueil le fait qu'elles se soient mariées dans ces conditions. Cette mentalité est bien différente de celle des autres populations méditerranéennes.

Avant le mariage, les jeunes filles doivent normalement respecter un certain nombre de règles :

"Dans le passé, les jours pour faire la cour à une jeune fille étaient le jeudi et le dimanche. Quand le garçon et la fille voulaient aller au cinéma ou au bal, ils y allaient toujours accompagnés. Quand il faisait sa cour, le garçon allait à la maison de la jeune fille demander l'autorisation à la mère."

Mais les règles peuvent être fréquemment transgressées. Si la demande en mariage n'est pas acceptée par les parents, les amoureux ont alors coutume de fuguer :

"Le couple fuyait trois jours à Caldas da Rainha (à 24 km au sud de Nazaré); il revenait demander pardon aux parents qui devaient se rendre à l'évidence et bénir le couple. Ca, ça peut se faire encore aujourd'hui; moi, je l'ai fait." (Fils de pêcheur, 38 ans)

Plus de la moitié des couples, dit-on, ont été formés ainsi et la fugue, précédant la cérémonie, n'entache pas la

légitimité du mariage. C'est un rituel nuptial qui ne défie pas l'autorité parentale et ne jette pas l'opprobre sur la jeune fille et sa famille. La fugue n'entraîne pas de déshonneur, parfois même dit-on, les mères encouragent secrètement les jeunes à fuguer pour éviter les dépenses du mariage qui est, en cas de fugue, célébré sans faste :

"Pour un mariage normal, la mère préparait un trousseau complet au moins une année à l'avance : nappes, serviettes, draps, vaisselles, etc. Le marié recevait de sa mère une parure de lit (draps, couvertures et taies). Aujourd'hui c'est très différent; on offre du mobilier ou plus encore de l'argent pour que le jeune couple puisse s'acheter un poste de télévision ou un magnétoscope. Jusque dans les années 70, la tradition était encore respectée; la mère donnait son propre service à thé à sa fille... alors quand elle fuguait, elle n'avait rien à donner, ou très peu."

Selon les circonstances, les Nazaréennes savent également faire preuve d'une très grande pudeur qui contraste avec l'image haute en couleur qui leur est trop rapidement attribuée. A cette description de femmes gaies, alertes et sans vergogne, s'oppose l'image de femmes pudiques, silencieuses, voire soumises :

"La Nazaréenne, la femme de la communauté de pêcheurs, celle qui a des gestes impudiques est capable d'avoir de grandes pudeurs. La chose est vraie. Il y a une exhibition du corps qui se veut traditionnellement discrète et il y a des contradictions avec des paroles et des gestes obscènes. Quand elles commencent leurs débordements, les hommes sont absents. C'est seulement entre les femmes - au lavoir, à la rivière, éventuellement au marché, quand elles sont seules avec d'autres

femmes, etc. C'est seulement quand elles sont coupées du reste qu'elles se donnent l'autorisation de ces débordements. C'est donc la même femme qui, un moment usera d'un langage cru et qui, à un autre moment sera si pudique avec les hommes, à la maison, etc. Et même en ce qui concerne son vocabulaire, elle emploiera des mots avec la famille et d'autres entre femmes. Par exemple, elles n'usent pas de mots grossiers devant les enfants. C'est vraiment la même femme qui va un jour lever sa jupe pour montrer son sexe et qui, sur la plage, ne retirera pas ses vêtements pour bronzer. Oui c'est la même."(Fils de pêcheur, 40 ans)

Parce que c'est un espace de travail mixte, la plage n'est pas un lieu où les Nazaréennes exhibent leur corps :

"Les femmes de Nazaré ne se découvraient pas quand elles allaient à la plage. Elles ne faisaient jamais cela. Pour des raisons sociales, les femmes ne s'exposent jamais au soleil de cette façon (en maillot de bain).

Des femmes, qui souffraient des vertèbres et à qui on disait de s'exposer au soleil, allaient à la plage tout habillées et déboutonnaient quelques centimètres dans le dos puis fermaient et déboutonnaient quelques centimètres encore, plus haut ou plus bas. Mais dès qu'elles voyaient arriver un Nazaréen, elles se reboutonnaient parce qu'elles avaient honte.

Dans le passé, il y avait deux établissements de bains chauds et en face, sur la plage, il y avait des baraques de toile fermées mais avec un toit ouvrant qui permettait de faire entrer le soleil par le haut. Comme ça les gens pouvaient se mettre nus et bronzer. Ce système était utilisé pour des

médications. Même là, loin du regard des autres, les femmes n'osaient se déshabiller.

Aujourd'hui encore, je ne suis pas sûr pour le maillot. Je pense que non. Je ne crois pas qu'elles usent de la plage comme les autres (l'informateur fait référence aux jeunes et aux femmes appartenant à la "classe supérieure"). Les femmes ne relèvent jamais leurs jupes plus haut que le genou pour mouiller leurs pieds, parce qu'elles auraient honte. Aujourd'hui, il est possible que quelques-unes d'entre elles aillent à la plage en maillot, mais celles-ci vont alors à la plage de São Martinho (à 5 km). Certaines le font, d'autres pas."

Pour certaines femmes de la communauté de pêcheurs, le port du maillot de bain est davantage perçu comme un signe d'un changement de classe plutôt qu'un signe d'émancipation ou d'un changement d'époque :

"La même femme peut passer du stade de celle qui ne va pas à la plage à celle qui y va, mais alors elle change de classe. Cela montre qu'elle appartient à une autre. Dans ces conditions, oui, ça peut se faire." (Pêcheur retraité)

Dans ce cas précis, se vêtir reviendrait donc à changer de statut social mais aussi à remettre en question l'usage qui est fait d'un espace traditionnel de travail, devenu espace de loisir et d'exhibition. Jusqu'à présent, les femmes de pêcheur qui fréquentent la plage par loisir, le font seulement les dimanches. Les mères et les grands-mères accompagnent leurs enfants et petits-enfants à la plage, véritable aire de jeux où elles peuvent les laisser s'ébattre. Elles tricotent ou font du crochet en les surveillant et en conversant de longues heures à voix basse.

CHAPITRE 4 - PROPRIETE ET USAGE DE LA MAISON

C'est dans la gestion de leur foyer que les Nazaréennes traditionnelles donnent toute la mesure de leur caractère. Ses qualités de maîtresse de maison, d'éducatrice et de gestionnaire sont reconnues par les hommes. Elles font preuve d'une autorité, voire d'un certain "despotisme", qui laisse à penser qu'elles sont toutes-puissantes et que nul individu - et surtout pas leur mari - n'a d'ascendant sur elles.

A) TACHES DOMESTIQUES ET ENTRETIEN DES ENFANTS

Les Nazaréennes déploient toute leur énergie dans l'organisation de leurs activités. Omniprésentes dans tous les lieux d'échanges, la plupart du temps à l'extérieur, elles sont cependant d'excellentes femmes d'intérieur. Il est vrai qu'il y a une grande compétition entre les femmes de la communauté :

"C'est à celle qui aura la plus jolie maison, qui aura le plus joli collier d'or autour du cou, le plus joli tablier pour le carnaval et la plus jolie tombe au cimetière. Il faut les voir; elles nettoient, elles fleurissent toujours plus que celles d'à côté !" (Crieur public retraité. Fils de pêcheur)

Fières de leur intérieur, les Nazaréennes ont coutume de faire visiter leur maison à toute personne entrant chez elles. C'est en général aux femmes à qui l'on fait les honneurs d'une visite - femmes de la famille, femmes du quartier mais aussi aux étrangères, mais cette visite guidée s'adresse aux couples si la visiteuse est accompagnée de son mari. Les Nazaréennes aiment tout

particulièrement faire visiter leur maison aux touristes qui leur paraissent amicaux.

Toutes les pièces sont passées en revue, de la chambre du couple à la pièce d'eau, celles-ci ne présentant pas les caractéristiques d'espaces privés auxquels on pourrait s'attendre. Au contraire, si par pudeur le visiteur jette un regard discret sur la chambre sans oser y pénétrer, l'hôtesse l'y pousse, de la main ou du corps, et insiste sur les broderies d'un coussin ou le satin rose d'un dessus de lit "chantilly" qu'une star américaine des années 1950 ne saurait renier.

Les pièces sont en général abondamment meublées avec de nombreux objets de culte exprimant la ferveur religieuse à travers des objets rituels (buis béni, cierge, statuette de la Vierge) et profanes chargés de connotations affectives (assiettes décorées, vases, cartes postales et photographies des membres de la famille), tous exposés sur une étagère ou à l'intérieur d'une armoire vitrée comme des objets de collections. Chaque salle commune a son "lieu du souvenir" avec les portraits de famille et en particulier ceux des défunts. Il y a presque toujours dans la maison un objet suspendu rappelant la pêche. Il s'agit souvent de la boîte en bois utilisée jadis pour le transport du repas à bord de l'embarcation, d'une calebasse peinte, d'un panier ou d'un tableau représentant une scène de pêche. Les Nazaréennes qui aiment particulièrement les oiseaux en cage, en usent avec excès. Véritables décorations vivantes d'appartements - ou de tout autre local -, les cages sont fixées à un mur en respectant l'alignement et la symétrie des lieux¹.

La décoration de leur intérieur est devenue pour les Nazaréennes d'aujourd'hui, une activité à part entière :

(1) Dans les magasins d'alimentation sont pendues des cages. Le chant des oiseaux apporte une "ambiance" musicale appréciée des clientes.

"C'est à la fois l'influence de la communauté de pêcheurs et celle de la classe moyenne - les "pieds chaussés". D'un côté, les pêcheurs pendant longtemps ont vécu dans leur cabane où ils remisaient leurs engins de pêche. Puis ils ont commencé à gagner de l'argent. Au lieu d'économiser, les femmes se sont mises à gaspiller. Le mot d'ordre a été "vivre au jour le jour sans économiser". Elles dépensent pour Noël, carnaval, etc., en vêtements, tissus, bijoux, etc. Tous les ans, les femmes changent aussi l'intérieur de leur maison et n'hésitent pas à jeter ce qui est encore neuf."(Institutrice, 30 ans, fille de pêcheur)

Caricaturale mais proche d'une certaine réalité d'aujourd'hui, cette critique reflète une nouvelle manière de vivre où jadis le superflu était richesse. La maison engage la femme socialement comme la voiture de luxe engage l'homme qui la conduit.

La propreté étant l'un des critères d'honorabilité, les Nazaréennes ont une véritable frénésie de lessive. Les jours de grand nettoyage, les carpettes - très nombreuses dans les maisons - s'étalent dans la rue, aux fenêtres et à la plage. Les meubles sont sortis. On astique une cuisinière à gaz, on lave un réfrigérateur, on jette des seaux d'eau contre la porte d'entrée que l'on savonne à grands coups de balai. Tout est passé à l'eau et au détergent sans exception. Les jouets des enfants (Figure 135-D) et les animaux font les frais de cette quasi-obsession. Une voisine m'apporta la preuve que laver un perroquet à grande eau n'était pas une tâche au-dessus des possibilités d'une Nazaréenne (135-C)... Sortant le perchoir et l'animal dans la rue, elle plaça deux bassines sur le pavé, l'une d'eau claire et l'autre d'eau savonneuse. L'animal fut plongé dans la seconde. Tandis qu'il se débattait, ouvrait ses ailes et poussait des cris stridents, la femme, qui le retenait d'une main par une chaîne fixée à la patte et de l'autre par le



A: A la rivière.

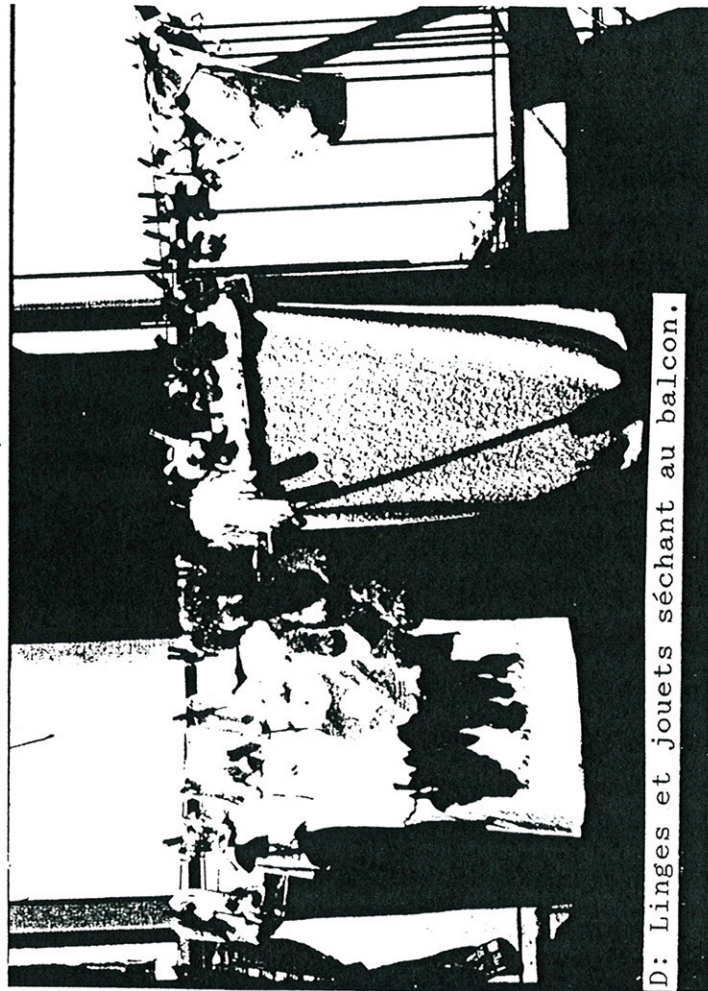


C: Nazaréenne savonnant son perroquet.



B: Jupons séchant sur la plage.

Fig. 135 - JOURS DE LESSIVE - (Photo : auteur inconnu)



D: Linges et jouets séchant au balcon.

corps, lui enfonça la tête sous l'eau à plusieurs reprises, comme l'on trempe une pièce de linge. Elle passa l'animal d'une bassine à l'autre. Enfin rincé, celui-ci fut posé sur le fil à étendre le linge où il s'ébroua tandis que la femme vidait les bassines dans le caniveau. Cette exhibition rituelle, car répétée dans le temps, fait habituellement l'objet d'un attroupement de touristes hilares ou compatissants pour l'infortuné volatile.

Parmi les autres tâches domestiques dont s'acquittent normalement les femmes pour assurer l'entretien de leur famille, il y a les techniques de consommation - approvisionnement et cuisine - et le soin apporté aux enfants.

"Une journée de femme, pour celles qui ne travaillaient pas hors de Nazaré, commençait vers 8 heures. Elles prenaient un petit-déjeuner avec leurs enfants, du café pur et du pain sans beurre et les enfants du lait de vache. Chaque jour le laitier passait dans les maisons. Il portait un grand bidon et versait directement le lait dans des récipients que les femmes lui présentaient. Les bidons de lait étaient apportés en carriole tirée par un âne. Il y avait un contrôle de qualité du lait effectué par un gendarme qui avait aussi quelques notions vétérinaires !

Avant la guerre, le sucre était un luxe. Pendant la guerre, il n'y avait pas de sucre. Alors les femmes achetaient des bonbons. On mettait le bonbon sur la langue et l'on buvait le café à petites gorgées. Elles achetaient aussi du caramel liquide. Le marchand avait une grande bouteille et les femmes en prenaient pour un quart de centime ce qui faisait un verre ou une petite fiole qu'elles apportaient de chez elles. Elles mélangeaient ce sirop au café."

Après elles allaient au marché faire des provisions, puis s'en allaient voir l'état de la mer parce qu'elles étaient inquiètes pour leur mari ou leurs fils. Puis elles s'occupaient des enfants. Dans le passé, il était rare d'aller à l'école alors les enfants restaient toute la journée auprès de leur mère et quand elles devaient aller travailler, elles les laissait^{en} à la maison, à la surveillance d'une grand-mère. Aujourd'hui, les enfants vont à l'école mais pas avant cinq ou sept ans. Ma mère par exemple a fait deux années d'études et mon père, à neuf ans, il a voulu travailler comme mousse à terre. Les enfants rendaient des petits services à la maison, par exemple ils étaient près du feu pour griller les sardines. Si elles ne travaillaient pas, le matin, les femmes restaient surtout chez elles pour faire le ménage puis elles préparaient le déjeuner et le dîner, des marmites de haricots et de légumes - du chou par exemple -, ou des pâtes (industrielles). Elles faisaient aussi la caldeirada (sorte de bouillabaisse). Selon l'importance de la famille, elles pouvaient préparer pour plusieurs jours. On mangeait également des pommes de terre avec le poisson. Le déjeuner était souvent composé de soupe de légumes - chou, haricots, pommes de terre - servie brûlante. Lorsque la mer était trop mauvaise pour pêcher, ces jours-là, on mangeait une demi-sardine. Les fruits étaient rares parce qu'ils étaient chers. Il y avait peu d'argent pour acheter de la viande. Certains élevaient quelques poules et les vendaient. Le poulet était un plat servi pour Noël, les fêtes et surtout la période de carnaval." (Poissonnière, 50 ans, épouse d'armateur)

Comme cela a été souligné précédemment, déjeuner ou dîner en famille n'est pas une habitude dans la maison des pêcheurs. Qu'il s'agisse d'un repas en semaine ou dominical,

les hommes ne font qu'un passage bref par la salle à manger. Il est donc rare de les voir présider à la table familiale ou découper une pièce apportée par la maîtresse de maison. Les hommes sont en mer ou à la taverne, c'est donc les femmes qui tiennent le double rôle de servir et de découper.

"Le repas dit "familial" n'a pas ici la même résonance. Il n'y a pas un jour spécial où l'homme reste à table et partage tout le repas avec sa famille. Mais si la majorité allait boire le vin à la taverne et finir le repas, il y avait parfois des exceptions."

Aujourd'hui, les hommes jeunes qui ne connaissent pas les usages de la taverne participent davantage aux rituels de la table. Quelques repas festifs permettent la réunion de tous les membres de la famille - parents, enfants, petits-enfants - mais en pratique cela est rare en raison de l'importance des fratries et du nombre d'individus que cela peut représenter autour d'une table. Mais il faut souligner que le repas, comme mode d'expression sociale, n'entre pas dans les coutumes nazaréennes, mêmes chez les jeunes pêcheurs. Les hommes continuent de se rencontrer au café, de partager entre eux des repas intermédiaires - le *lanche* - sans pour autant que les femmes y soient conviées. Les amis ne s'invitent pas à leur domicile respectif pour rompre le pain ensemble :

"Les pêcheurs n'aiment pas beaucoup s'inviter parce qu'il y a les femmes. On préfère se voir au bar c'est plus tranquille. Les femmes ne s'entendent pas, ça peut faire des histoires..." (Pêcheur, 28 ans)

Après déjeuner, les femmes faisaient du crochet sur la plage en surveillant la mer et le retour des pêcheurs. Puis elles prenaient part aux activités de production, soit

en halant les sennes de plage et en transportant le poisson, soit en prenant en charge la vente et la transformation.

"Après le dîner - une soupe seulement, car manger deux fois du poisson dans la même journée revenait trop cher, surtout en hiver parce que les pêcheurs ne pouvaient aller en mer -, les gens se couchaient tôt, vers 8-9 heures. Parfois ils faisaient une veillée jusqu'à 10 heures. On jouait aux cartes tous ensemble, les hommes, les femmes et les enfants. Si quelqu'un savait lire, il lisait pour les autres des romans d'amour de Julio Dinis ou Castelo Branco. Les femmes faisaient également du crochet, racontaient des histoires et chantaient le fado les soirs de fête. C'était surtout l'hiver qu'avaient lieu les veillées. Pour que les enfants s'endorment on leur faisait des sucettes avec du pain passé dans du sucre en poudre." (Pêcheur retraité)

Une pratique venue du nord du Portugal avait été adoptée par les Nazaréens. La mère préparait une soupe de cheval fatigué (*sopa de cavalo cansado*) avec du vin rouge, du pain et du sucre.

"On y trempait un morceau de tissu que l'on mettait dans la bouche du bébé. Les enfants en buvaient un peu et ainsi ils s'endormaient. Mon père buvait cette soupe quand il n'aimait pas le repas que ma mère lui servait, par exemple quand c'était de la viande." (Fille de pêcheur, 28 ans)

Quand les hommes étaient en mer, les femmes veillaient à la maison. Elles restaient à l'écoute du poste de radio qui les reliaient au bateau. Si un équipage était en retard, les épouses des marins attendaient alors toute la nuit sur la plage. Elles ne se couchaient que lorsque les hommes étaient rentrés sains et saufs.

B) RESIDENCE MATRILOCALE : UN UNIVERS DE FEMMES

L'analyse de l'organisation interne d'une maison et des relations sociales du groupe qui l'habite, permet de mettre en évidence les traits caractéristiques de l'organisation familiale des pêcheurs de Nazaré.

Une certaine forme de communication s'instaure entre les membres du groupe, et les "étrangers", à l'intérieur de la maison. Elle s'établit à travers le langage mais aussi dans la manière dont les individus utilisent le langage sans parole de l'espace et du temps.

a- Organisation spatiale et temporelle de la maison

La maison est un espace familial et social. La maison nazaréenne est un lieu ouvert à tous : parents, amis, voisins, et même aux étrangers qui y pénètrent pour la première fois, tout le jour et jusqu'à tard dans la soirée.

La notion d'"intimité" familiale ou conjugale, telle que nous la vivons nous-même, n'est pas perçue de la même façon par les Nazaréens. Le plan de construction des habitations y est pour beaucoup. La proximité extrême des façades, la mitoyenneté des murs, l'usage commun d'un patio, d'un lavoir, d'un étendoir, la copropriété d'une clôture, renforcent les relations avec le voisinage. L'exemple le plus commun est l'impossibilité de régler un conflit familial dans l'intimité du foyer sans que tout le voisinage en soit témoin. Les fureurs et les imprécations caractéristiques que lancent les Nazaréennes à l'adresse d'un mari ou d'un fils, ont coutume de dépasser largement l'enceinte familiale. Il est vrai que ce genre de manifestation ravit plus d'une commère, dont les portes et les fenêtres s'entrouvrent sur la rue afin de n'en rien perdre.

Selon le quartier étudié - le Centre où les habitations sont des petits immeubles à un ou deux étages, le Quartier des Pêcheurs aux maisons individuelles -, plusieurs types d'organisation spatiale des résidences se présentent. On note des variations dans la composition des familles occupantes, avec une tendance majoritaire de familles élargies dans le quartier central et une majorité de familles conjugales dans le quartier des pêcheurs. Cependant, les relations sociales entre les habitants répondent à des règles communes.

Pour ce qui concerne les habitations du quartier central, il est fréquent que la porte d'entrée du bâtiment s'ouvre, non pas sur un appartement mais sur un couloir ou une cour intérieure donnant accès à plusieurs logements (ou encore sur un très petit escalier abrupt donnant accès à d'anciens combles aménagés). Ces logements sont soit destinés aux membres de la famille du propriétaire, soit loués par plusieurs couples d'une même famille, ce qui, dans un cas comme dans l'autre, aboutit à regrouper des familles conjugales en une famille élargie.

Prenons pour exemple l'une des ces habitations, située à l'intérieur de ce quartier, propriété d'un couple, pêcheur et poissonnière aujourd'hui retraités.

Après avoir poussé la porte de l'habitation "collective", on suit un couloir au milieu duquel une porte donne accès à un premier logement de trois pièces, une cuisine, deux chambres, et un cabinet de toilette, pour une superficie totale d'environ 20 m². Au bout du couloir, il y a une petite cour intérieure et un escalier étroit qui donne accès aux étages, où sont situés deux logements d'environ 18 et 15 m² chacun, de deux pièces sans cabinet de toilette.

Durant les années pendant lesquelles j'ai eu l'occasion d'observer le mode de vie de ces habitants, les trois logements ont été occupés différemment et attribués selon les circonstances. Le propriétaire et son épouse, qui ont élu domicile au premier étage, sont les seuls à n'avoir

jamais déménagé. Ils vivent dans deux pièces : une pièce principale meublée d'un évier, d'un réfrigérateur, d'une petite table pour prendre les repas et face à l'unique fenêtre donnant sur la cour une tablette sur laquelle repose une machine à coudre, et la chambre dont le volume permet tout juste de contenir le lit conjugal et une chaise remplissant la fonction de *valet de nuit*.

Le couple a quatre enfants; deux filles mariées et deux garçons dont le plus jeune est encore célibataire. Au cours des quatre dernières années, se sont opérés les changements suivants :

La plus jeune des filles a tout d'abord vécu dans les deux pièces situées au-dessus de celle de ses parents avec son mari et ses deux fils. Dans la chambre conjugale dormait le plus jeune fils. Un lit double et un petit lit encombraient toute la pièce. Le fils aîné dormait dans l'autre pièce où un canapé, une armoire vitrée et un poste de télévision suffisaient à remplir l'espace laissant au sol à peine la surface nécessaire à la mise en place d'un lit de camp, qu'à la nuit tombée le fils déployait. Une cuisine avait été aménagée sur le palier et permettait à la famille de prendre ses repas.

La fille et le fils aînés, déjà mariés, vivaient dans un autre quartier, pour cette raison le logement du rez-de-chaussée avait été loué. Le plus jeune fils encore célibataire avait une pièce à lui sous le toit.

Lorsque la première fille a attendu son troisième enfant, ses parents ont récupéré le logement du rez-de-chaussée pour son usage et le logement du second étage, devenu libre, a été attribué au jeune fils. Après la naissance de l'enfant, le couple est parti s'installer dans le quartier moderne situé sur les hauteurs de Nazaré. Libérant alors le plus grand logement, c'est la fille aînée, son mari et leurs enfants qui ont pris possession des lieux.

On constate ainsi qu'une dizaine de personnes en moyenne se partagent un peu plus de 50 m² de surface

habitable et que ces personnes sont toutes de la famille des propriétaires.

S'il y a normalement trois logements individuels et distincts, le mode de vie et l'organisation sociale interne aboutissent à la création d'une résidence commune. Cette communauté de vie s'exprime notamment par l'usage qui est fait de la cour intérieure. C'est un espace commun de passage, de rencontre, d'activités diverses, de rangement, de jeux, etc. Par exemple, les femmes y font leurs lessives. Il n'y a pas de lavoir dans la cour et une machine à laver a été achetée en commun et mise à la disposition de tous. On range aussi dans la cour les outils de travail, en l'occurrence, les épuisettes que le père utilise pour la pêche à la civelle mais aussi le bric-à-brac : la poussette et les jouets d'enfants, le panier du chien, la caisse du chat, qui sont autant de signes d'une vie communautaire.

Durant la saison chaude, les fenêtres et les portes restent ouvertes même quand le père fait la sieste l'après-midi. Il faut qu'il fasse froid pour que l'on commence à les fermer. Ces ouvertures facilitent les communications; on s'interpelle d'une fenêtre à l'autre, d'un étage à l'autre.

L'étranger qui ouvre pour la première fois la porte extérieure et emprunte le couloir sans penser qu'il pénètre dans l'intimité d'une famille, a souvent un mouvement de recul lorsqu'il débouche sur la zone commune, la cour dans ce cas précis, parce qu'il prend conscience de cet univers. Il peut être surpris de la présence d'une femme dénudée qui vient de prendre sa douche ou de se laver les cheveux chez "celle" qui possède une pièce d'eau... Plus d'un hésite à avancer, à pénétrer davantage; monter l'escalier c'est déjà faire acte d'indiscrétion car le regard ne peut faire autrement que de se glisser dans l'entrebâillement des portes et des fenêtres ouvertes; rester sur le seuil et héler les gens fait craindre de réveiller un enfant ou un vieillard.

Le visiteur nazaréen quant à lui - ou plus exactement la visiteuse, car la visite à domicile est plutôt

une activité féminine, les hommes choisissant de se rencontrer à l'extérieur de la résidence - n'a pas d'hésitation et pénètre librement chez l'une comme chez l'autre. La visiteuse interpelle bruyamment la femme à qui elle rend visite, passe la tête par la porte si celle-ci ne répond pas assez rapidement, tambourine d'impatience à la fenêtre. Cette "intrusion" bruyante est naturelle et fait partie du comportement social entre les membres de la communauté de pêcheurs. On comprend alors que les gens pénétrant sans vergogne dans l'univers d'autrui ont une notion de l'intimité différente de celle que nous avons en France.

Quoi qu'il en soit, s'il y a une barrière sociale, visuelle et tangible, protégeant l'intimité des habitants, celle-ci est figurée par la porte d'entrée extérieure et commune - ou éventuellement le portail qui ouvre sur un ensemble de maisons individuelles comme c'est le cas dans le quartier des pêcheurs -, bien plus que par la porte du logement proprement dit.

Lorsque l'on a pénétré dans l'appartement, ou la maison, où vit une famille, on est surpris de voir alors qu'aucune porte intérieure n'est fermée, même la porte de la chambre conjugale. Dans des logements à la surface réduite, laisser les portes ouvertes donnent une plus grande perspective mais on constate le même phénomène dans les grands appartements bourgeois. La circulation des individus est libre. Les enfants entrent dans la chambre conjugale aisément.

Au cours des visites suivantes, l'ami de passage peut être invité à s'asseoir indifféremment dans la salle commune ou dans la chambre, et sur le bord d'un lit. Le choix du lieu où la conversation va s'instaurer dépend de l'endroit où se trouve l'hôte au moment où le visiteur pénètre dans la maison. En hiver par exemple, il est fréquent que les pêcheurs (ou leurs femmes) qui pêchent la civelle la nuit, fassent la sieste l'après-midi. Si le visiteur arrive alors que le pêcheur est toujours couché

bien que réveillé, celui-ci l'accueille sans se lever et le dirige vers la chambre de la voix. Selon le degré d'amitié liant les deux protagonistes, le(a) visiteur(se) peut être invité(é) à s'asseoir sur le bord du lit conjugal et converser ainsi avec le pêcheur (ou la femme).

Les notions de l'heure "intime" ou du jour réservé à la famille ne sont pas marquées comme chez nous. En France, on peut dire que globalement, nous avons pour règle de respecter les heures des repas parce qu'ils sont généralement pris en famille, de ne pas nous présenter au domicile ou de ne pas téléphoner très tôt le matin ou trop tard le soir, visite ou appel qui chez nous peut exprimer la gravité, comme de ne pas nous inviter chez des amis un dimanche, jour des réunions de famille. A Nazaré, rien de tout cela. Les repas, rappelons-le, sont pris séparément. Les enfants sont servis en premier, parfois ils mangent avec la mère et les autres femmes tandis que le pêcheur prend ses repas en mer ou à la taverne comme c'est la tradition. Le repas dominical ne rassemble pas davantage les membres d'une famille que les autres repas festifs. On peut donc se présenter au domicile d'un Nazaréen très tôt le matin jusqu'à très tard le soir sans incommoder la famille. Si l'heure de visite coïncide avec un repas principal ou intermédiaire, l'hôte propose volontiers au visiteur de partager sa collation - un morceau de pain beurré, une sardine sèche -, voire son repas. Quand on est invité à revenir un jour précis, pour dîner par exemple, il est très difficile de savoir à quelle heure on doit se présenter. La maîtresse de maison, imprécise sur l'horaire, laisse à son invité la possibilité de se présenter à 6, 7, voire 8 heures du soir... sans que cela semble perturber l'organisation du repas et celle de la famille. Quelles sont donc les heures durant lesquelles il faut respecter l'intimité de la famille ou du couple ? La nuit serais-je tentée de dire, mais aucun Nazaréen ne précise quand commence la nuit pour lui.

Ceux qui possèdent un téléphone - et les pêcheurs sont de plus en plus nombreux à être convoqués au port en pleine nuit par le truchement de cet appareil -, estiment qu'on peut les appeler à partir du moment où ils sont levés même s'il s'agit d'un jour sans pêche, même si il est 7 heures du matin et qu'ils sont en train de faire leur toilette ou de prendre leur petit-déjeuner.

Les membres de la communauté de pêcheurs ont l'habitude de vivre au jour le jour, au rythme de la mer et selon les caprices de la météorologie. Instituer des règles de vie semblables aux règles de ceux qui travaillent à terre, dans des bureaux ou des administrations aux horaires rigides rythmant leur quotidien, paraît impossible pour des pêcheurs et leurs familles. La souplesse et l'adaptation est la règle autour de laquelle tourne l'organisation familiale et communautaire des pêcheurs. Chez les non pêcheurs, la tendance va en s'inversant. Elle s'accentue au fur et à mesure que l'on monte dans la hiérarchie sociale. Les individus de la classe supérieure tendent à adopter de nouveaux usages, par exemple en faisant du repas une occasion de relations sociales. Ces nouveaux comportements amènent à redéfinir la notion de politesse et de respect d'autrui.

b- Conséquences sur les relations familiales

Cet espace commun qu'est la maison est utilisé de façon différente par les hommes et par les femmes. La maison, c'est l'univers de la femme et l'organisation sociale nazaréenne est basée sur le type de résidence matrilocale.

Pour reprendre l'exemple précédent, celui de la famille vivant dans les trois logements réunis sous le même toit, tous les membres sont des descendants directs du couple propriétaire, mais nous trouvons d'autres exemples où ce sont les soeurs, les cousines ou les nièces de la femme

du propriétaire qui se regroupent ainsi avec maris et enfants et non les parents du propriétaire lui-même.

Le système favorise l'émergence de familles élargies matrilineaires. La femme prend ainsi possession des lieux, possession qu'elle étend aux autres femmes de la famille. Toutes les femmes qui vivent alors sous le même toit sont consanguines. Ainsi, la lignée maternelle se trouve de fait soulignée, accentuée dans la pratique sociale.

Une solidarité de tous les membres d'une même lignée est exigée : devoir de coopération, de soutien financier, d'appui moral, d'aide à la recherche d'un emploi ou d'un logement, même de la part des hommes qui sont intégrés au lignage par le jeu de stratégies matrimoniales. C'est en cas de conflit qu'apparaissent le mieux les contours des lignées. A ce sujet, Jan Brogger (op. cit, p. 90) souligne que la position des maris est parfois inconfortable lorsque l'une des femmes de la lignée de son épouse, jetant l'anathème contre un individu de leur propre lignée, voire contre l'un de leurs amis, exige d'eux une immédiate loyauté en rompant toute relation avec lui.

Le prestige dont jouit un individu au sein de sa communauté est, dans une certaine mesure, déterminé par la renommée de son lignage. Pour cela, un Nazaréen peut difficilement se permettre de couper les relations avec sa lignée. A mesure qu'il s'éloigne de sa famille et prend son indépendance, il est de son propre intérêt de conserver cette source stable de secours mutuel. Le lignage maternel est à l'occasion une source d'aide pour l'homme en cas de divorce ou pour toute autre raison l'amenant à sortir du lignage de l'épouse et à réintégrer la maison maternelle. Pour une soeur, le frère divorcé sera toujours considéré comme un membre secondaire de leur propre lignage tandis que le frère célibataire occupe une position inférieure à celle du beau-frère, faisant naître parfois des tensions.

Les femmes tirent de ce réseau de parenté tous les avantages, renforçant ainsi leur position, tandis que les hommes seront adoptés par le lignage des épouses.

Ce type de résidence matrilocale finit par avoir des répercussions sur les relations familiales, avec la préférence des mères pour les filles et l'éloignement des fils qui peu à peu sont assimilés à la famille de l'épouse. Les relations mère-fille sont intimes. La mère considère sa fille comme une amie avec qui elle partage ses activités, ses loisirs. C'est une confidente :

"Bien que très aimé par sa mère, le garçon est rapidement laissé à lui-même, tandis que la fille continue de suivre la mère dans toutes ses activités de femme et ce, de l'enfance jusqu'à moment du mariage et parfois au delà."

Que le lien entre les femmes d'une même lignée soit rompu, et toute leur vie sociale et affective semble perturbée. C'est ce qui s'est passé lorsque l'une des filles du couple, dont il a été question précédemment, a dû quitter la maison maternelle pour s'installer dans un immeuble des hauteurs de la ville, distancés l'une de l'autre d'une quinzaine de minutes à pied.

Cette décision n'était pas la sienne mais celle de son mari qui souhaitait améliorer les conditions de vie des siens. Sa vie professionnelle et sociale exigeait également qu'il puisse recevoir dans des conditions que n'offrait pas l'ancien logement. Dans cet appartement, pourtant pourvu de tout le confort moderne, chambre pour les enfants, salle de bain, cuisine séparée de la salle à manger, etc., la femme ne cessait de regretter son ancien mode de vie. L'épreuve de la solitude et de l'anonymat, qui est généralement vécue par ceux qui vivent dans les grands ensembles, était insurmontable. Bien qu'il y avait trois logements par palier, et au moins une dizaine d'étages, elle n'avait eu aucun contact avec les autres locataires, ni avec aucune

autre femme. Son mari au travail et ses enfants à l'école, elle passait sa journée seule. Elle pleurait :

"Si je pouvais, je retournerais chez moi. Ici, je ne connais personne. Ce n'est pas possible d'ailleurs de faire des rencontres, on se croise dans l'escalier et puis chacun rentre chez soi et ferme sa porte. Même si c'est beaucoup plus grand, beaucoup plus confortable ici, je préférerais retourner là-bas; voir mes parents, mon père, ma mère... Ils me manquent. C'est plus pareil, c'est plus comme avant. Avant, on vivait les uns avec les autres. On était toujours au courant de ce qui se passait. Maintenant, je ne sais rien, je suis complètement coupée du monde..."

Alors, chaque jour, elle se rendait à la maison de sa mère, passant de plus en plus de temps hors de chez elle. Dès que ses activités domestiques étaient accomplies, elle retournait chez sa mère.

Aujourd'hui, elle partage son temps entre sa maison et celle de sa mère. Le matin, elle part de chez elle en même temps que son mari et ses enfants et va chez sa mère. Elle vaque à ses occupations habituelles, fait son marché, converse avec les membres de sa famille, avec ses anciennes voisines. Au milieu de l'après-midi, les enfants sortent de l'école et viennent goûter chez leur grand-mère maternelle. Plus tard, quand le mari quitte son travail, il passe au domicile de sa belle-mère pour chercher sa femme et ses enfants. C'est ensemble qu'ils retournent dans leur foyer conjugal.

Jan Brogger relate un événement tragique survenu à Nazaré et qui révèle, selon lui, la "vrai force du lignage" (op. cit., p. 97-98) :

"Un matin d'hiver, une Nazaréenne se suicida en se jetant du haut du promontoire. Peu de gens comprirent les raisons de son geste.

C'est le décès de sa mère qui fut à l'origine du drame. La mère avait cinq fils et cette fille unique. La fille avait quitté Nazaré et était allée ouvrir un restaurant dans un village voisin. Elle montrait ainsi à sa mère qu'elle voulait une plus grande indépendance. La mère et la fille avaient fini par ne plus se parler. Quand la mère mourut, alors que les cinq fils exigeaient leur part d'héritage, la fille dut se rendre à l'évidence : la mère l'avait "deshéritée" de son droit de perpétuer la lignée, et cela en ne lui permettant pas d'entrer en possession de la maison maternelle. Le décès de la mère provoqua donc une cassure dans le lignage. Les fils, par loyauté envers la lignée maternelle, auraient pu éviter la dissolution du bien mais comme ils étaient déjà tous mariés, ils préféraient s'en abstenir. Ainsi, sans l'appui de sa lignée et sentant son existence menacée, la fille trouva dans le suicide l'unique issue."

Cet événement explique les raisons qui font que les mères préfèrent avoir des filles, allant jusqu'à manifester leur mécontentement quand elles ont des fils.

On note également que les pêcheurs ont une préférence marquée pour leurs filles mais les raisons sont autres :

"Les hommes et les femmes de Nazaré sont d'accord pour dire que les hommes ont une préférence pour leurs filles. Ils l'expliquent par le fait que les filles sont toujours à la maison, et avec leur mère, pendant que le père travaille ou boit à la taverne. Les pères, séparés de leurs filles toute la journée, sont particulièrement tendres et affectueux avec

elles lorsqu'ils rentrent à la maison. Par contre les fils sont très souvent rudoyés." (Pêcheur retraité)

Cet argument n'est cependant pas très probant puisqu'il faut rappeler que les pères ne voient pas davantage leurs fils. Mais les hommes disent que les filles sont douces et qu'elles n'ont pas encore "*attrapé le caractère de leur mère...*"

L'attitude des parents vis-à-vis des fils est très particulière à Nazaré. Ce processus qui vise à éloigner le garçon de la cellule familiale, de la mère tout d'abord, a pour conséquence aussi de l'éloigner de l'univers professionnel et social du père puisque celui-ci désapprouve non seulement que son fils vienne travailler à bord de la même embarcation, mais qu'il fréquente aussi la même taverne. Exclue de l'univers maternel et de l'univers paternel, les garçons prennent l'habitude, à l'instar de leurs aînés, de vivre hors du domicile le plus clair de leur temps, la maison restant un espace féminin par excellence.

Devenu adulte, le fils marié quitte la maison maternelle pour aller vivre dans celle de sa belle-mère. Il entre donc dans la famille de sa femme mais déserte également les lieux car la place d'un homme est en mer, sur la place ou à la taverne.

Le garçon, comme l'homme adulte, doit respecter ces règles qui définissent les espaces qui leur sont interdits, tolérés et autorisés, et qui sont établies par les femmes. Qu'il aille ou non en mer, dès qu'il est levé, l'homme quitte la maison rapidement préférant souvent prendre son petit-déjeuner à la taverne. La maison est pour le pêcheur le lieu où avant tout il dort et où il prendra éventuellement ses repas. Du lever au coucher, la maison est entre les mains des femmes. Dans cet univers l'homme paraît "étranger" et il n'est pas surprenant de constater que des hommes, depuis longtemps mariés, ont ritualisé certains de

leurs comportements vis-à-vis de leurs parents, recréant - ou créant serait-il plus juste de dire - une relation avec leur père et leur mère qui jusque là n'avait jamais existée. Alors que petits garçons, ils étaient "envoyés jouer dans la rue" et séparés du groupe des femmes, adultes, ils se mettent à fréquenter assidûment la maison de leur mère.

Les relations mère-fils semblent s'exprimer à partir du moment où le fils est parti vivre au domicile de ses beaux-parents. La mère tente alors d'étendre son autorité au delà des frontières de son propre foyer en envahissant celui de sa bru :

"Les gens aiment bien se mêler de la vie des autres. Si un couple a un fils et qu'il est marié, la mère va aller voir ce qui se passe chez la belle-fille pour critiquer !"

Ainsi, il est fréquent que le fils délaisse le domicile conjugal pour aller tous les jours, à l'heure du *lanche*, prendre une collation que sa mère lui a préparée, avant de rentrer dîner chez lui. Certains parcourent une distance deux à trois fois plus importante que celle qui les sépare de leur propre domicile, passant parfois même devant celui-ci sans s'y arrêter, pour aller manger quelques sardines frites chez leur mère. Il arrive aussi qu'un fils aille faire la sieste chez sa mère le dimanche après-midi. C'est aussi le moment où il parle avec son père retraité. Il peut entreposer des outils dans la maison maternelle, la cour ou le patio, et chaque dimanche, il se rend au domicile de ses parents où il passe une partie de l'après-midi à bricoler une caisse, un chariot, une canne à pêche...

Ce type d'organisation familiale est la force, dit-on, des femmes de Nazaré parce que l'absence des hommes, partis en mer ou restés à la taverne, durant tout le jour et une partie de la nuit, oblige les femmes à s'entraider.

Le statut et le rôle des Nazaréennes prend^{re} un relief étonnant à leur domicile, leur pouvoir, en qualité d'épouses et de mères, étant incontestable mais c'est aussi hors de leur domicile, où en exerçant des activités diverses et importantes liées à la pêche, qu'elles renforcent encore leur prestige. Ce n'est donc que hors de la maison que les hommes peuvent exprimer leur puissance, leur autorité. A Nazaré, un pêcheur ne doit pas se réfugier dans l'intimité de son foyer, de même qu'il est exceptionnel de le voir se promener en compagnie de son épouse, la promenade dominicale étant la seule transgression acceptable. Un pêcheur qui se montre trop empressé vis-à-vis d'une épouse est critiqué et celui qui visiblement préfère la compagnie des femmes à celles des autres pêcheurs est traité de *enconado*, expression qui tire son origine d'un terme argotique désignant l'organe génital féminin. Ces réponses sociales à toutes tentatives de rapprochement entre les deux sexes, qui pourraient aboutir à une nouvelle redistribution des espaces et à de nouveaux usages - tout particulièrement en ce qui concerne la fréquentation plus assidue du foyer conjugal par l'homme -, ne font que maintenir, voire renforcer les distances traditionnellement établies entre le pêcheur et son épouse.

II - TRANSFORMATION ET COMMERCIALISATION DU POISSON : LES FEMMES DANS LA PRODUCTION HALIEUTIQUE

CHAPITRE 1 - LES ACTIVITES TERRESTRES LIEES A LA PECHE

Le territoire des pêcheurs ne se borne pas au seul milieu marin. Il existe des "espaces de transition", véritables extensions de la mer vers la terre, qui font le lien entre l'espace marin et l'espace terrestre, entre les *gens de mer* et les *gens de terre* : il s'agit de la plage et du port, espaces autrefois confondus.

Les hommes se sont largement approprié la plage pour la pratique de la pêche. Différentes activités y étaient exercées : le ramendage des filets, l'entretien des appareils, le carénage des embarcations, la transformation des produits de la mer, le commerce en gros du poisson, etc. Les pêcheurs ont longtemps vécu la plage comme une extension des bateaux échoués sur le sable, mais aussi comme une extension des antiques *cabanes* qui se trouvaient sur la plage, choisissant d'exécuter leurs travaux dans l'espace qui leur paraissait le plus approprié.

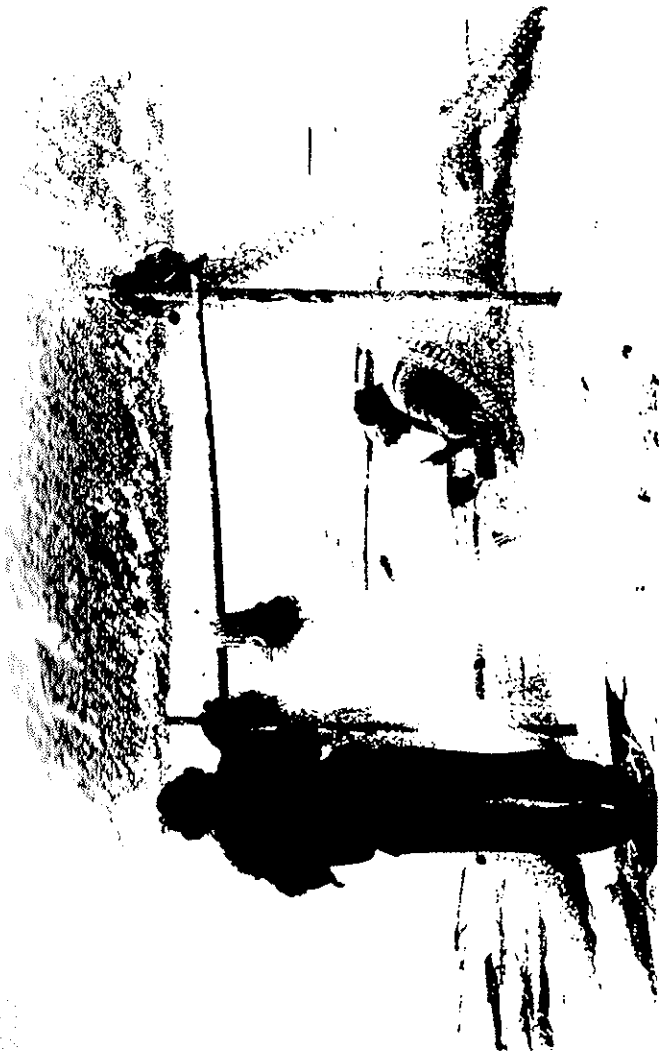
En dehors des *cabanes* en bois ou en pierre, utilisées pour le stockage des engins de pêche et construites en bordure de la plage, les pêcheurs n'ont jamais eu réellement de locaux appropriés pour la fabrication ou le ramendage des filets avant la construction du port¹. Les hommes ont naturellement pris l'habitude d'effectuer ces travaux sur la plage à proximité de leurs embarcations échouées. Pour monter un filet maillant par exemple, les pêcheurs ont longtemps utilisé les proues en forme de bec pour fixer leurs ralingues. Aujourd'hui,

(1) La plupart des *cabanes*, en ruine à présent, ont été remplacées par les entrepôts construits dans le port. Quelques *cabanes* sont encore utilisées dans le quartier sud.

Fig. 136 - RAMENDAGE SUR LA PLACE -



(Photo : auteur inconnu)



certains utilisent la proue de la barque exposée sur la plage et d'autres dressent une armature en bois en plantant dans le sable deux des piquets utilisés pour fixer la senne de plage; espacés de quatre mètres, ils tendent une corde flottante sur laquelle ils montent la nappe (Figure 136).

Dans le passé, les pêcheurs à la palangre s'installaient dans le sable à proximité des embarcations ou adossés contre une coque.

Aujourd'hui, ils travaillent sur le trottoir de la *Marginale* qui borde la plage. Ils choisissent un endroit où le sable a été dégagé sous l'effet d'une tempête précédente, laissant apparaître les fondations. Le niveau ainsi relevé, ils peuvent poser devant eux leurs *gamelles* et travailler debout. Le *mur de la honte*, face à la capitainerie, est également utilisé par quelques pêcheurs. Ce mur, construit en pente, est à hauteur d'appui de tout individu quelle que soit sa stature et permet ainsi de poser les ustensiles et de dérouler fils et hameçons aisément sans avoir à courber l'échine. Ce lieu de regroupement traditionnel permet aux pêcheurs de converser avec leurs camarades tout en s'activant. Cette recherche d'un appui qu'offraient jadis les embarcations a éloigné les pêcheurs du bord de l'eau à l'exception de quelques pêcheurs solitaires pratiquant la pêche à la ligne de traîne; ceux-là n'utilisent qu'une seule *gamelles* pour transporter leur matériel. Ils s'assoient donc près de l'eau, placent l'ustensile entre leurs jambes, garnissent les hameçons et s'en vont ensuite pêcher le long de la plage.

Certains pêcheurs aiment à retourner au même endroit chaque fois qu'ils ont à faire une réparation alors que d'autres préfèrent en changer à chaque fois, passant du nord au sud de la plage, selon leur humeur. La plage n'a pas de "découpage" social et hiérarchique comme l'avenue du bord de mer. Il n'y a pas à proprement parler de "*plage du nord*", de "*plage du centre*" ou de "*plage du sud*" correspondant aux "portions" de quai qui la borde. Avant que soit construit le

port, l'usage du littoral ne se faisait pas seulement en fonction de la proximité du lieu de résidence du pêcheur par rapport à la plage, il se faisait surtout en fonction du lieu d'échouage des barques, de celui de l'emplacement des structures nécessaires à la réalisation de l'action - rampe d'accès, criée, etc. - et surtout de la surface de plage dont le pêcheur avait besoin pour l'étendage d'une senne ou le déroulement d'une ligne de palangre.

A présent, les pêcheurs au *candil* ou à la *xávega* sont les derniers à étaler leurs sennes sur la plage mais les jours de pluie, quand le sable trop humide colle aux mailles, il n'est pas rare de voir les engins étendus le long du trottoir de la *Marginale* ou encore sur le môle nord du port; le trottoir ou le môle remplissent alors les mêmes fonctions qu'un quai. Cette assimilation est une forme de "privatisation" temporelle de l'espace public par les pêcheurs. De toute la longueur du filet, ils annexent l'espace public pour un usage privé. Mais ce n'est qu'un juste retour des choses puisque l'avenue et ses trottoirs ont été construits jadis sur la plage.

En dehors des pêcheurs locaux qui continuent de ramener sur la plage, les autres préfèrent les aires du complexe portuaire qui permettent d'étendre les grands filets. Les propriétaires des grandes embarcations disposent d'un entrepôt situé dans l'enceinte du port. Ils sont destinés au stockage du matériel de pêche. Le nombre d'entrepôts limité à 48 ne permet pas d'en attribuer un par patron. Plusieurs d'entre eux sont donc partagés par deux, voire trois équipages¹. Les pêcheurs bénéficiant d'un local possèdent en général du matériel lourd, encombrant et en grand nombre comme les filets maillants, tournants, les

(1) Au début de l'année 1994, 11 nouveaux entrepôts modernes ont été construits. La location mensuelle d'un entrepôt est d'environ 10 000 escudos.

chaluts, les casiers et les récipients contenant les palangres. Ces entrepôts sont construits face aux deux pontons où sont amarrées les embarcations. Pourtant tous les pêcheurs ne peuvent en bénéficier. Nombreux sont les patrons qui conservent leur matériel à bord. Lorsque l'embarcation est à quai, principalement en fin de semaine, les ramendeurs montent à bord et effectuent alors les travaux de réparation sur place, à l'intérieur des caissons.

Bien que l'essentiel des activités liées à la pêche ait été regroupé sur l'aire du nouveau port, la plage reste cependant un espace très fréquenté par des catégories d'acteurs sociaux variant selon le temps, au sens chronologique et météorologique du terme. La périodicité dans l'utilisation de l'espace et la distribution géographique des activités diffèrent selon les acteurs, les heures et les saisons.

Pour les femmes de la communauté de pêcheurs, la plage n'est pas seulement une extension de leur maison, une aire d'étendage pour le linge, une aire de jeu pour leurs enfants... Elles ont également fait de la plage un espace de travail où elles ont exercé des activités variées et complémentaires liées à la pêche.

Espace mixte, la plage a été, durant deux siècles, le cadre dans lequel tous les événements survenant aux membres de la communauté se sont déroulés. Le quotidien y côtoyait l'exceptionnel, et aux journées monotones succédaient les heures dramatiques des naufrages qui unissaient toute une population. Les gens d'ici ne cessent de répéter :

"Le coeur des Nazaréens est rythmé par les vagues..."

... et d'autres d'ajouter :

" et la plage est leur poumon."

Jusqu'à la construction du port en 1985, et en dehors de la période estivale, toutes les embarcations étaient échouées sur le sable, du pied du promontoire jusqu'à la hauteur de l'avenue Guimarães. La partie sud de la plage était utilisée pour le ramendage et la transformation du poisson (Figure 138).

Durant l'été, les barques étaient déplacées et regroupées quelques dizaines de mètres plus au sud pour laisser à la municipalité un espace suffisant pour dresser des tentes. Avec le développement des congés payés, les touristes ont aujourd'hui "pris possession" de tout le bord de mer, du promontoire jusqu'au port.

Aujourd'hui, les derniers pêcheurs à la senne de plage, qui halent encore leurs embarcations sur le sable, échouent celles-ci entre les baigneurs allongés. Le tourisme se développant et le nombre de pêcheurs à la senne diminuant, ces derniers ont dû s'accommoder tant bien que mal de la présence des touristes au moment crucial du halage du filet. Ainsi, au moment où les cordes sont hissées, ils doivent parcourir la plage en enjambant les corps et en contournant les parasols. En général, les pêcheurs tentent de caler tôt le matin et de haler tard le soir pour éviter d'être gênés.

L'hiver, les pêcheurs retrouvent l'usage de leur plage. En règle générale, ce sont ceux qui possèdent de petits engins de capture - et qui pêchent dans l'anse - qui utilisent la plage quotidiennement comme espace de travail pour l'entretien du matériel, à l'exception des pêcheurs de morue :

"J'ai un souvenir, c'était une vision très belle de la plage en relation avec les activités de pêche. C'était un mois avant d'aller à la pêche à la morue. C'était en avril. La pêche à la morue se faisait sur

des voiliers. Chaque homme emportait dans son sac de voyage en toile, une voile pour son embarcation, en plus de ses vêtements et d'une paillasse qui lui servirait de lit durant 6 mois. Les pêcheurs devaient préparer leurs affaires avant de partir. Ils devaient imperméabiliser leurs vêtements de travail et pour cela ils utilisaient de l'huile de lin qu'ils versaient directement sur les vêtements. Ils faisaient cette opération sur la plage puis ils mettaient les vêtements à sécher sur le sable. Chaque pêcheur qui partait emportait dans son sac une voile pour le doris sur lequel il travaillait (embarcation plate qui sert à tendre des lignes sur les bancs morutiers). Pour former un équipage, on recrutait ici, et aussi à Figueira de Foz, Castelo, Ilhavo... Quelques-uns avaient des barques. A ce moment, les pêcheurs enrôlés recevaient une avance de 1000 escudos pour 6 mois de travail. Avec cette avance, les pêcheurs achetaient parfois des vêtements de toile cirée et l'huile pour la voile. Chacun préparait ses vêtements et sa voile. A Nazaré, il y avait deux ou trois pêcheurs qui avaient une barque de ce type et chacun préparait ses vêtements et sa voile. Le tissu de la voile était huilé. Les voiles n'étaient pas toutes blanches; il y en avait des rouges, des bleues, des vertes, etc. Peu de temps avant le départ, la plage était alors recouverte de voiles de toutes les couleurs. C'était gai, c'était magnifique ! Ca, c'était le travail des hommes, pas des femmes. Cette pratique s'est terminée vers la fin des années 1960."(Pêcheur retraité, 72 ans)

Toutes les embarcations nazaréennes étant obligatoirement halées sur le sable, c'est sur la plage qu'avait lieu le débarquement des hommes et du poisson, que se faisait aussi le tri, la transformation du produit et la

vente à l'encan en plein air. Ce sont les femmes qui se chargeaient de l'ensemble de ces activités :

"Les femmes attendaient le retour des pêcheurs, assises sur le sable. Attachées à un équipage, elles préparaient un certain nombre de paniers d'osier (et plus tard de bacs en plastique), qui servaient au transport du poisson. Dès que les embarcations s'échouaient sur la plage, les femmes accouraient chargées de paniers vides qu'elles remplissaient à la hâte. Le chamador remettait à chacune un billet par panier transporté. Chaque femme transportait deux paniers à la fois, posés sur la tête, et pouvait faire 3, 4 ou 5 voyages, selon la quantité de poissons pêchée. Elles se dirigeaient ensuite à pied vers le point de vente. Plus tard, les camionnettes, ayant fait leur apparition, elles transportaient alors les paniers jusqu'au véhicule. A la fin d'une journée de travail, les femmes passaient à la taverne. Celles qui, en général, effectuaient le transport entre l'embarcation et la criée n'étaient pas celles qui achetaient le poisson pour le vendre."(Chamador retraité)

Porter n'était cependant pas une activité traditionnellement féminine à Nazaré :

"Les femmes qui portaient, ce n'étaient pas leur travail à l'origine. Non à l'origine, porter était l'activité des hommes. A l'époque des senneurs galeão, c'étaient encore les hommes qui portaient."

Le poisson, qui était débarqué des *galeão*, était transporté dans des *lavadeiro* (151-A) comme le poisson tiré des madragues. Le poisson qui venait des barques hauturières était transporté sur des claies :

A



Fig. 137 - FEMMES PORTANT DES PANIERS VIDES VERS LE LIEU DE DEBARQUEMENT DU POISSON (Années 1960) -



B - PECHEURS PORTANT UN PANIER DE POISSONS (Années 1930) -

"Quatre hommes portaient sur l'épaule une claie - semblable à celle utilisée pour mettre le poisson à sécher - sur laquelle était posée la marchandise. C'était le système utilisé à cette époque. On appelait ces panneaux des *ginga* ou des *paneiros* de *transporte do peixe* (bannes de transport du poisson) pour les distinguer des autres.

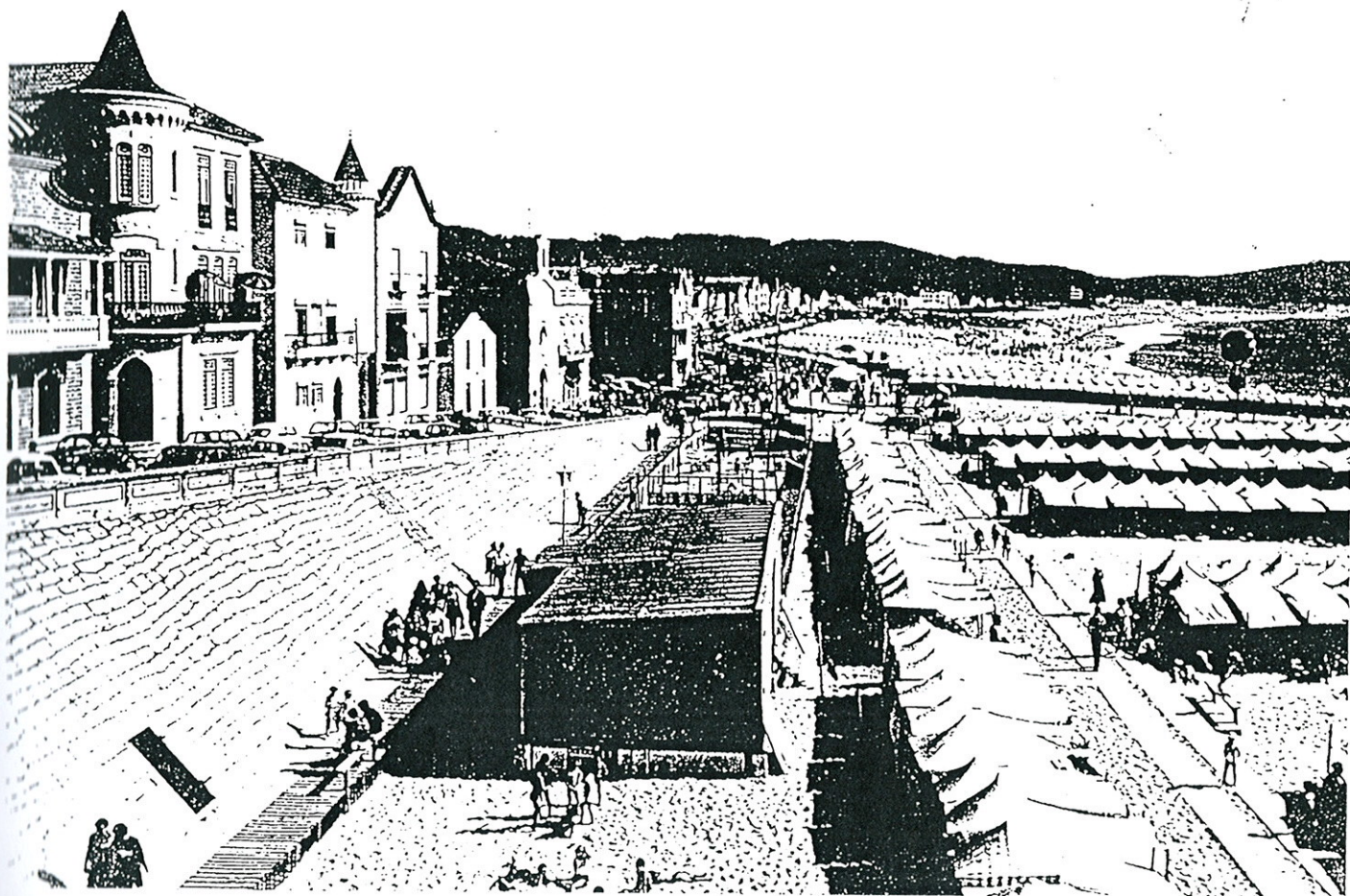
Les pêcheurs à la senne de plage transportaient leur poisson à la criée dans des *xálavar*.

"Les hommes les portaient ainsi jusqu'à la criée. Puis ce fut abandonné et les femmes utilisèrent alors des paniers. Les bannes de transport étaient encore utilisées en 1940, je m'en souviens." (Retraité, fils de poissonnière)

"C'est à peu près à l'arrivée des *senneurs traineira*, dans les années 1930, que les hommes cessèrent de porter. Je ne sais pas pourquoi, peut-être par nécessité. A l'origine, les criées étaient très proches du lieu de débarquement, alors les hommes naturellement sortaient les paniers remplis de poissons des barques et les déposaient tout de suite à la criée. Puis les criées ont commencé à s'éloigner du lieu de débarquement. C'est peut-être la raison..., il a fallu trouver alors des aides pour faire le chemin, pour le transport. Ces femmes, c'étaient un certain type de femme. Ce n'était pas elles qui achetaient ou vendaient le poisson. Elles ne faisaient que porter, on les appelait des *cabazeiras* parce que les paniers s'appelaient des *cabaz*. Il y avait des femmes qui portaient seulement de l'embarcation à la criée, d'autres de la criée aux entrepôts de transformation du poisson (*armazem*) où d'autres femmes encore préparaient le poisson."



Fig. 138 - EN ETE, LES TENTES REMPLACENT LES BARQUES SUR LA PLAGE NORD -



"En 1943, quand j'ai commencé à travailler pour la criée, les femmes avaient déjà cette fonction. A Matosinhos (port de pêche à 8 km au nord de Porto), tous les hommes portent et pas les femmes..."
(Crieur retraité)

La vente du poisson à l'encan, effectuée sur la plage, est l'un des rôles essentiels qu'ont tenu autrefois les femmes de Nazaré. Des usages traditionnels, il en reste peu à présent. Depuis la construction d'un complexe portuaire, de nombreuses activités ont été déplacées et certaines ont disparu depuis une dizaine d'années. Il n'en reste pas moins que la plage reste aujourd'hui un lieu de mémoire pour la communauté nazaréenne qui unit *gens de mer* et *gens de terre*.

A) LE MARCHÉ EN GROS DU POISSON : LA CRIÉE

Dans de nombreux pays européens, le poisson est généralement vendu aux enchères; ce mode de vente est utilisé, en général, quand de grandes quantités de poissons sont débarquées quotidiennement et qu'il y a un grand nombre d'acheteurs.

La méthode de la vente directe - du producteur au consommateur - n'a pas cours à Nazaré, à l'exception du commerce du crabe que les agriculteurs ont acheté aux pêcheurs jusque dans les années 1950, et celui du lançon qui est pêché à la senne de plage et vendu comme appât encore aujourd'hui sur la plage. La vente directe à l'appontement n'a jamais été pratiquée officiellement. Aussi loin que s'en souviennent les Nazaréens, la commercialisation a toujours été assurée par des "intermédiaires" qui se chargent de la collecte du produit, parfois de son stockage et de la vente qui se fait à la criée.

Dans le passé, la fonction d'intermédiaire était exercée principalement par les femmes. Celles-ci achetaient le poisson à la criée et le transformaient pour le revendre sur les marchés locaux.

A l'origine, le nombre d'intermédiaires, entre les pêcheurs et la clientèle, étaient peu élevés, parfois même nul quant il s'agissait de transactions entre les pêcheurs de crabes et les agriculteurs par exemple. Dans la plupart des cas, les intermédiaires étaient les épouses des pêcheurs, des marchandes qui cumulaient plusieurs fonctions, porteuses-trieuses-mareyeuses, et se plaçaient en médiateur direct entre producteurs et consommateurs. Aujourd'hui, le commerce du poisson, exercé à une grande échelle tant sur un plan économique que géographique, a fait naître un corps de métiers regroupant de nombreux intermédiaires des deux sexes, mareyeurs, consignataires, grossistes et crieurs, qui affaiblissent les bénéfices des pêcheurs.

En 1994, environ 450 acheteurs étaient agréés par la criée de Nazaré. La distribution du poisson, à Nazaré et à l'extérieur de la ville, est entre les mains de *petites entreprises* (*pequenas empresas*), terme désignant les femmes de pêcheurs mareyeuses par opposition aux *grandes entreprises* (*grandes empresas*), commerces mieux structurés ayant une base financière solide, des moyens de transports propres, des entrepôts et du personnel salarié, dont la direction est entre les mains de grossistes. A ces différences d'organisation et de taille - entreprises familiales et grandes entreprises - correspondent des capacités d'achat très variables. Ainsi la Société Coimbras dont le siège est à Tondela (entre Viseu et Coimbra) a un représentant à Nazaré. Cet employé-mareyeur est chargé d'acheter du poisson qu'il envoie à Tondela, ville à partir de laquelle tout le secteur nord du Portugal est alimenté. Pendant les enchères, l'homme reste en contact téléphonique avec la société qui lui donne des directives d'achats en fonction des cours (Figure 143). A la fin des opérations, la marchandise est enlevée par des camionnettes de la société.

La criée de Nazaré alimente également la région qui s'étend jusqu'à Porto et notamment les conserveries de Matosinhos (au nord de Porto). Pour éviter de se retrouver sans marchandise à la vente (en période de mauvais temps principalement), des accords ont été passés entre la criée de Porto et celle de Nazaré. Par un système d'échange, celles-ci s'alimentent mutuellement en période de crise pour éviter la chute des cours. Les poissonnières nazaréennes, quant à elles, achètent quelques caisses de poissons qu'elles emportent chez elles - parfois à pied en poussant devant elles un chariot - pour les vendre le lendemain matin sur les marchés locaux ou régionaux.

a- Evolution et modernisation

Nazaré a connu cinq criées à ce jour. Dans le passé, il y avait deux zones sur la plage où les embarcations pouvaient accoster aisément. L'une était située face à la capitainerie (Carte 10/n°20) et l'autre face à l'avenue Vieira Guimarães (10/n°2). Les premières criées nazaréennes, qui avaient lieu sur la plage, à ciel ouvert et sans aucune structure en dur, se situaient à proximité de ces lieux de débarquement où avaient été construites des cales de halage. Les poissons, comme les daurades roses et les maquereaux, étaient vendus sur des palettes mais les sardines et les *carapau* étaient mis en tas directement sur le sable.

Dans les années 1920-1930, la plus ancienne criée était installée en face des établissements de bains (Figure 128-D). Puis, au fur et à mesure que les activités de pêche se sont développées, elle a été déplacée vers le sud. On ne sait pas exactement de quand date ces déplacements, mais les Nazaréens se souviennent que ce fut dans les années 1930-1935 que celle-ci se situait entre la rue Liberdade (10/n°9) et la rue Abegorias (face à l'actuelle restaurant "Adaga-Oceano" appelé par les habitués "Tonio Dalleluia", nom de

son propriétaire), quelques mètres avant l'avenue Guimarães¹.

Alors que le tourisme balnéaire se développait au nord, la criée était à nouveau déplacée vers le sud afin d'agrandir encore la zone de bain réservée aux touristes. Elle fut installée sur la plage, face à la fontaine de la rue Caridade (10/n°10). Pour la première fois, une structure de bois était construite (Figure 139-A et 140) :

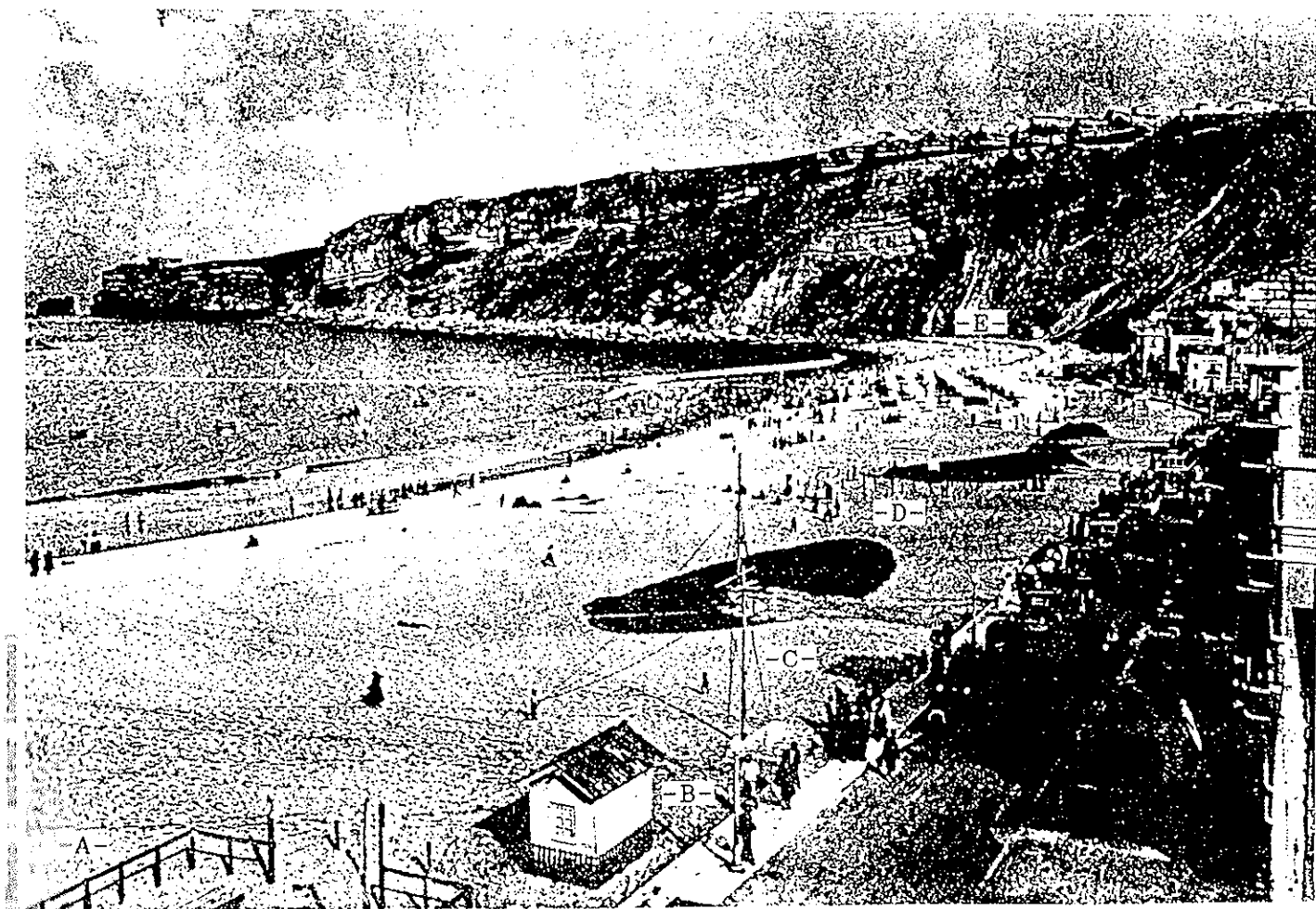
"Sur la plage, les velho da terra posaient des planches où les femmes exposaient le poisson et d'où étaient lancées les enchères. Il y avait des sortes de planches en bois pour étaler le poisson. Les pêcheurs vendaient tout, tout de suite. Dans le cas contraire, ils faisaient des monticules de poissons qu'ils recouvraient de sable humide pour les conserver et ils les laissaient à la surveillance d'un vieux pêcheur ou bien d'un garçon novice ou d'un mousse, toute la nuit jusqu'au lendemain."
(Crieur retraité)

A côté de cette structure, une cabane de bois avait été dressée à même le sable. Il s'agissait du premier poste de douane - Bureau de l'autorité maritime (Figure 139-B) (*Gabinete de autoridade marítima*). Aucun poisson ne pouvait être débarqué hors de la présence d'un douanier (*cabo do mar*).

La dernière criée en pleine air a été supprimée à la fin des années 1950 et remplacée par un établissement en maçonnerie. Construit de l'autre côté de l'avenue Manuel Remigio qui borde la plage, celui-ci était situé plus en sud encore (10/n°11). Le local fut inauguré le 5 mai 1957.

Au fur et à mesure que le temps passait, les criées

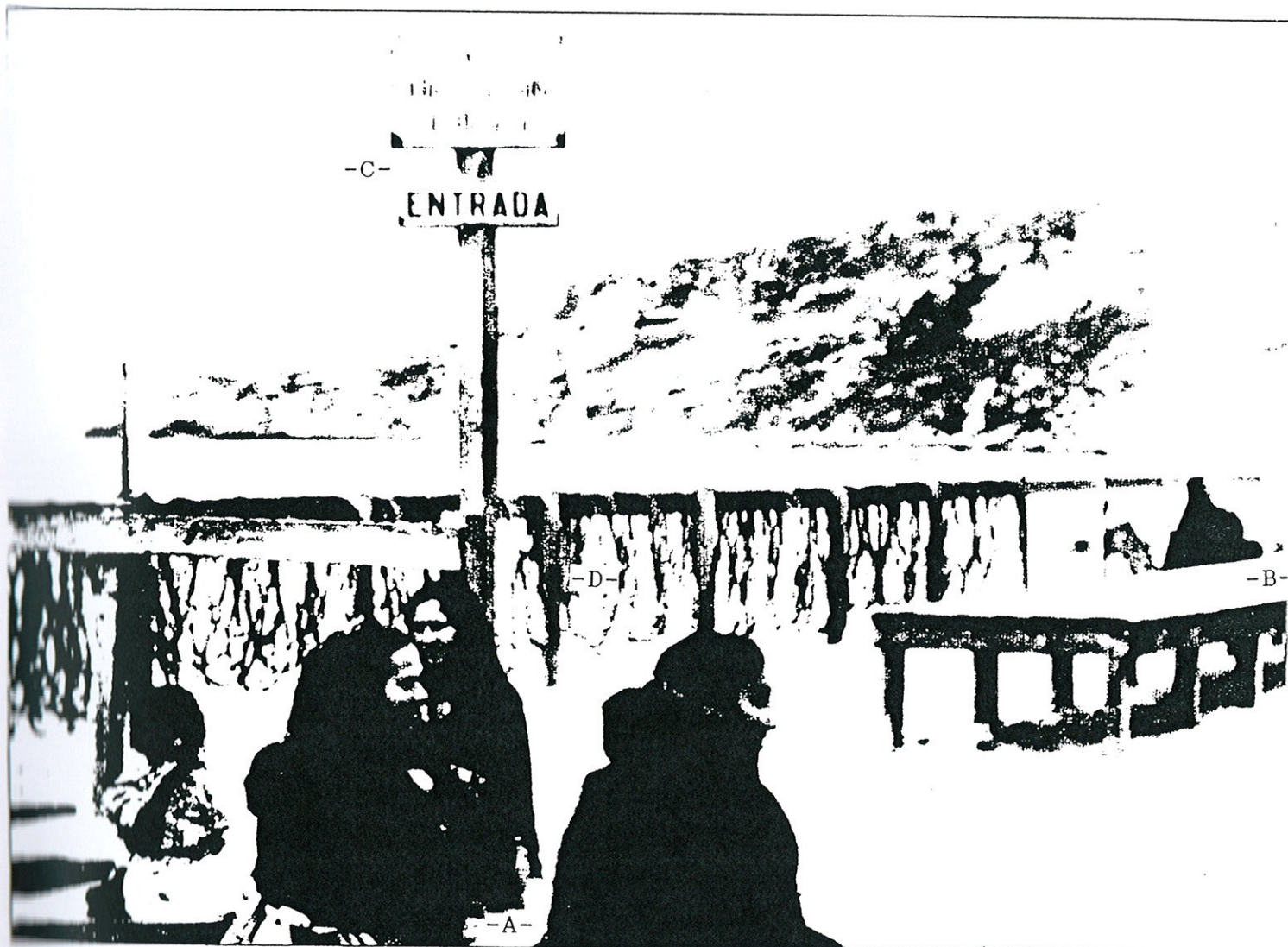
(1) Selon Raimundo Ventura, elle se trouvait face à la taverne de Zé Murraças puis face à la Taverne du Gabriel (*Taberna do Gabriel*).



- A- Criée sur la plage en face à la rue Caridade
- B- Poste de douane
- C- Mât sur lequel l'officier maritime hissait pavillon
(voir: la rotation des sennes de plage)
- D- Sennes tournantes mises à sécher sur le sable
- E- Tentes des baigneurs

Fig. 140 - LA DERNIERE CRIEE EN PLEIN AIR -

(Photographie de Carlos A. G. Hipólito)



- A- Mareyeuses et poissonnières attendent l'ouverture de la criée
- B- Estrade d'exposition du poisson
- C- Panneaux ("ENTREE" - Il est expressément interdit d'entrer aux personnes étrangères au service de la criée)
- D- Cordes de halage des sennes de plage mises à sécher

étaient éloignées du centre et des points d'accostage. La communauté était mécontente de ces déplacements car elle était obligée, et notamment les femmes, de faire des trajets de plus en plus longs entre les embarcations et la criée :

"En hiver les pêcheurs arrivaient (s'échouaient) face à la capitainerie car cet endroit est moins dangereux mais cela obligeait les femmes à faire du chemin entre les embarcations et la criée. Elles étaient chargées de lourds paniers qu'elles portaient sur la tête ou sur l'épaule. En été, les embarcations étaient échouées face à la criée pour s'en rapprocher parce que la mer, à cette époque, était plus calme." (Pêcheur à la senne de plage, 58 ans)

A la criée de Nazaré, on vendait le poisson des pêcheurs autochtones et celui des pêcheurs venus des petits ports voisins. Aux environs de cinq heures de l'après-midi, les premières caisses de poissons nobles des pêcheurs à la palangre de São Martinho do Porto arrivaient avec les paniers de petits poissons. Une sirène était actionnée trois fois pour appeler les hommes et les femmes. A l'intérieur, les acheteurs disposaient de gradins de bois d'où ils pouvaient suivre les ventes. Le personnel de la criée pesait et numérotait chaque caisse débarquée et exposait celle-ci au centre de la halle :

"Dans le passé, le poids des petits poissons étaient un peu subjectif car la caisse n'était pas pesée. Un poisson noble, c'est une grosse pièce qui se vend comme telle, mais pour les petits, la caisse pouvait être plus ou moins remplie. On pouvait aussi tirer des caisses quelques petits poissons et voler sur la marchandise. On s'en apercevait pas vraiment".

Pour la première fois, des hommes faisaient défiler une caisse après l'autre sur un tapis roulant, placé de telle sorte que tous les acquéreurs pouvaient apercevoir le produit sans avoir à se déplacer. Face à eux et en surplomb, un homme lançait les enchères à haute voix.

Malgré les avantages qu'apportait un tel édifice, l'absence de structures parallèles et surtout l'instauration d'horaires qui ne coïncidaient pas toujours avec les retours des pêcheurs le rendaient moins fonctionnel. Ce local fut fermé le 22 mars 1987.

En février 1987, une criée moderne a été ouverte dans l'enceinte du port, deux années après l'ouverture officielle du complexe. Le bâtiment abrite du matériel informatique faisant de la criée nazaréenne l'une des plus modernes de la zone centrale du Portugal. A la même époque, on a créé d'autres criées de ce type à Peniche, Figueira da Foz, Portimão, Póvoa de Varzim et Lagos, suivant un plan de modernisation lancé par l'Etat à la veille de son entrée dans la Communauté économique européenne ("Six nouvelles criées", *La Pêche Maritime*, septembre 1986).

A la fin de la première année d'exercice, on a enregistré une forte augmentation des mouvements de la nouvelle criée. La valeur globale des ventes est passée de 612 314 contos (milliers d'escudos) en 1986 à 1 017 876 contos, soit une augmentation de 66% que les chiffres des quantités de poissons sont venues confirmer (3 337 t en 1986 et 5 012 t en 1988)(Tableau 58 et 61).

En 1991, 5 479 tonnes de poissons ont été vendus à la criée de Nazaré tandis que 50 000 tonnes de poissons ont été débarqués la même année à Matosinhos, le plus grand port du Portugal. A Peniche, le port voisin de Nazaré, 30 000 tonnes de poissons ont été débarqués ce qui le place en seconde position après Matosinhos et avant Olhão, Sesimbra, Portimão... La criée de Nazaré a par conséquent une activité relativement moyenne par comparaison.

TABLEAU 58

ESPECES PECHEES PAR LES EMBARCATIONS NATIONALES ET DEBARQUEES A LA CRIEE DE NAZARE

PRINCIPALES ESPECES	1989		1990		1991	
	QUANTITE (tonne)	VALEUR (mil./esc.)	QUANTITE (tonne)	VALEUR (mil./esc.)	QUANTITE (tonne)	VALEUR (mil./esc.)
SOLES COMMUNE ET JUIVE	131	138 016	92	106 705	84	119 049
TACAUD	242	82 391	267	94 625	218	85 461
MERLAN	484	350 631	360	277 428	385	292 275
DAURADE ROSE	22	22 282	10	15 724	?	?
PAGRE COMMUN	8	13 462	4	7 121	?	?
LOUP	35	64 484	71	143 538	46	97 378
CARAPAU, CHINCHARD	1 798	419 329	1 739	534 008	1 324	494 612
SARDINE	541	35 952	1 093	86 298	1 283	116 664
MAQUEREAU	69	3 552	50	3 070	36	2 985
SABRE	?	63	3	1 067	2	910
ARAIGNEE DE MER	7	1 670	6	2 396	?	?
LANGOUSTE/LANGOUSTINE	1	4 151	1	5 133		
LANGOUSTE/LANGOUSTINE/HOMARD					12	30 768
SEICHE/CALMAR/PIEUVRE	438	200 927	335	198 314	579	308 442
DIVERS MOLLUSQUES	145	76 821	213	105 376	?	?
DIVERS POISSONS	2 766	684 260	2 704	731 697	781	307 611
TOTAL	6 687	2 097 991	6 948	2 312 499	5 479	2 088 098
VALEUR MOYENNE AU KG (en escudos) DU POISSON DEBARQUE		314\$		333\$		381\$

TABLEAU 59 - VARIATIONS ANNUELLES DES ACTIVITES DE PECHE ET DES ESPECES DEBARQUEES EN POURCENTAGE

ANNEES DE REFERENCE	90/89		91/90	
	Tonnage	Valeur	Tonnage	Valeur
<u>PAR TYPE DE PECHE:</u>				
CHALUTAGE	-22%	-10%	-41%	-27%
SENNE TOURNANTE	-20%	-49%	123%	217%
MIXTE	57%	34%	-25%	-7%
<u>PAR ESPECES DECHARGEES:</u>				
SOLES	-30%	-23%		
TACAUD	10%	15%		
MERLAN	-26%	-21%		
DAURADE ROSE	-55%	-29%		
LOUP	103%	123%		
CARAPAU/CHINCHARD	-3%	27%		
SARDINE	102%	140%		
MAQUEREAU	-28%	-14%		
SABRE		1594%		
ARAIGNEE DE MER	-14%	43%		
LANGOUSTE/LANGOUSTINE	0%	24%		
SEICHE/CALMAR	-24%	-1%		
DIVERS MOLLUSQUES	47%	37%		
DIVERS POISSONS	-2%	7%		
TOTAL	4%	10%	-21%	-10%

La capacité d'accueil de la criée nazaréenne permet de recevoir et de débarquer le produit de la pêche des grandes unités portugaises. Les chalutiers viennent y décharger leur produit régulièrement, gonflant ainsi les chiffres des statistiques de débarquement. L'activité de la criée ne reflète donc pas la réalité en ce qui concerne l'activité de la communauté nazaréenne.

Les Nazaréens débarquent globalement 10% du poisson vendu à la criée, le reste, c'est-à-dire 90%, est déchargé par les embarcations venues d'autres ports du Portugal. L'importance des prises, selon les espèces, varient d'une technique à l'autre (Tableau 63). Mais c'est la sardine et le *carapau* qui sont les deux espèces que l'on retrouve le plus, à concurrence de 20%, dans les lots nazaréens.

En 1989, le produit des chalutiers correspondait déjà à 58% du volume total de la marchandise débarquée alors que les prises des sennes tournantes atteignaient difficilement les 9% avec une tendance à la baisse (7% en 1990)(Tableau 64). Seules les pêches à la ligne, au filet maillant et au piège (que les statisticiens nationaux regroupent sous le terme de *mixte* ou *pêche polyvalente*), sont capables de concurrencer la production des chalutiers par la qualité et la valeur de leur marchandise. Mais il s'agit d'une pêche sujette à des fluctuations (32% en 1989, 49% en 1990 et 23,8% en 1991).

Il est très difficile d'établir des pronostics sur le volume du poisson vendu à la criée de Nazaré car cela dépend de nombreux facteurs. Par exemple, les patrons des grandes embarcations portugaises qui ont l'habitude de décharger au port de Figueira de Foz, vont aller à Nazaré lorsque le mauvais temps survient et les déroutent, les portes de la criée de Figueira étant systématiquement fermées dans ces circonstances. Il y a donc une grande part d'incertitude dans la décision finale de décharger ici ou ailleurs. Cependant, on ne peut attribuer à ce phénomène la baisse de 21% du volume total débarqué, enregistrée en 1991, c'est-à-

TABLEAU 60

- CLASSEMENT DECROISSANT DES ESPECES PECHEES SELON LES TECHNIQUES -

Filet maillant	Senne tournante	Chalut
- merlan - brème - pagre - roussette	- <i>carapau</i> - sardine	- <i>carapau</i> - merlan bleu - tacaud - chinchard/saurel - pieuvre, poulpe, calmar

TABLEAU 61

- EVOLUTION DES MOUVEMENTS DE LA CRIEE DE NAZARE -
(en milliers d'escudos)

AVANT LA CONSTRUCTION DU PORT		
1950		14 326 \$
1954		11 754 \$
1960		14 608 \$
1964		31 205 \$
1970		34 371 \$
1974	1 947 731 kg	44 019 \$
1975	2 152.208 kg	53 200 \$
1982	1 804.300 kg	187 614 \$
1983	2 255.500 kg	273 962 \$
1984	2 452.000 kg	412 117 \$
1985	3 353.200 kg	625 695 \$
1986	3 337.600 kg	612 314 \$
APRES LA CONSTRUCTION DU PORT		
1987		1.017 876 \$
1988	5 012 904 kg	1.323 053 \$
1989	6 687 000 kg	2.097 991 \$
1990	6 948 000 kg	2.312 499 \$
1991	5 479 000 kg	2.088 098 \$

dire 1 469 t de moins qu'en 1990, alors que la production nationale baissait de 3% dans la même période.

Ce qui est évident, c'est une lente mais régulière augmentation de la valeur marchande des produits débarqués. En 1989, le prix moyen au kilo du poisson en criée est de 314 escudos. Il passe à 333 escudos en 1990 et 381 escudos en 1991 (Tableau 58). C'est une information intéressante si l'on tient compte des actuelles restrictions subies par la flotte tant au niveau des quotas qu'à celui de sa restructuration par la destruction et la construction d'unités.

b- Organisation et fonctionnement

Dans le passé, les criées en plein air étaient organisées en fonction des retours irréguliers des pêcheurs. Elles étaient toujours ouvertes en dehors du dimanche. A l'époque de la première criée bâtie, que les Nazaréens désignent aujourd'hui comme étant la *velha lota* (vieille criée) par opposition à la dernière *nova lota* (nouvelle criée), lorsque les pêcheurs arrivaient à la plage en fin de journée, un employé de la criée actionnait une sirène pour prévenir le personnel que le travail reprenait. Aujourd'hui, son administration impose des horaires que tous doivent respecter. La criée est ouverte du lundi au vendredi entre 16 heures et 2 heures du matin. La vente est interrompue chaque jour entre 20 et 21 heures et elle est reprise après un appel de la sirène :

"Pendant cette heure, les locaux restent ouverts mais le personnel s'en va. Il rentre chez lui pour dîner. Les acheteurs restent. Certains regardent les lots exposés, d'autres attendent simplement que des embarcations arrivent pendant que d'autres sont en train d'évacuer les lots qu'ils viennent d'acheter. Ils vont chercher des palettes mises à leur

disposition par la criée et ils emmènent leurs bacs là où sont garées les camionnettes. Mais il faut attendre neuf heures pour que la vente reprenne."(Mareyeuse nazaréenne, 45 ans).

La criée ferme ses portes à la fin de la semaine pendant 62 heures.

A Nazaré, la vente se fait à l'encan en suivant un ordre décroissant des offres, à partir d'un prix relativement élevé basé sur le prix de clôture de la veille. Ce système des enchères descendantes est très ancien à Nazaré et semble avoir toujours existé.

L'actuelle criée dispose d'un personnel qualifié dont chacun de ses membres occupe un poste défini. Des hommes, *opérateurs de la criée (operadores da lota)*, transportent les caisses débarquées de l'embarcation à la balance à pesage. Une main-d'oeuvre féminine vient les concurrencer car la plupart des épouses des patrons de senneurs *rapa* se chargent de cette besogne, réduisant ainsi la taxe de fonctionnement due à la criée :

"Parfois je ne vais pas à l'entrepôt réparer les filets parce que je vais à la criée. J'attends le retour du Mar-Livre (nom du senneur), la nuit sur le quai de la criée. J'attends l'embarcation et c'est moi qui aide à décharger. Les hommes de la criée qui poussent les petits chariots vendent le poisson mais rien d'autre. Moi, je le trie quand il arrive à quai quand les hommes n'ont pas pu le faire sur le pont. La plupart des gens que l'on voit entre le bateau et le lieu de vente, ce sont des employés du patron de l'embarcation ou des membres de sa famille. Moi, chaque fois que mon mari va en mer, je vais l'attendre à la criée. Je sais plus ou moins à quelle heure il revient, plus ou moins... J'attends, j'ai une idée de l'heure de leur retour. Parfois je

TABLEAU 62

- LE PORT DE NAZARE ET SA PRODUCTIVITE -

Année	Ports	nbre de barques	nbre de pêcheurs	valeur en escudos
1886*	Póvoa de Varzim	699	4500	115.613\$
	Nazaré	65	539	86.000\$
1927*	Póvoa de Varzim	621	1753	1.520.000\$
	Nazaré	425	2289	5.064.000\$
1934*	Póvoa de Varzim	363	1544	1.231.350\$
	Nazaré	534	2886	3.633.924\$

*1886-Selon la publication de Baldaque da Silva.

*1927-Rapport de la Commission de Classification des ports du continent.

*1934-Statistiques nationales enregistrées sur la pêche.

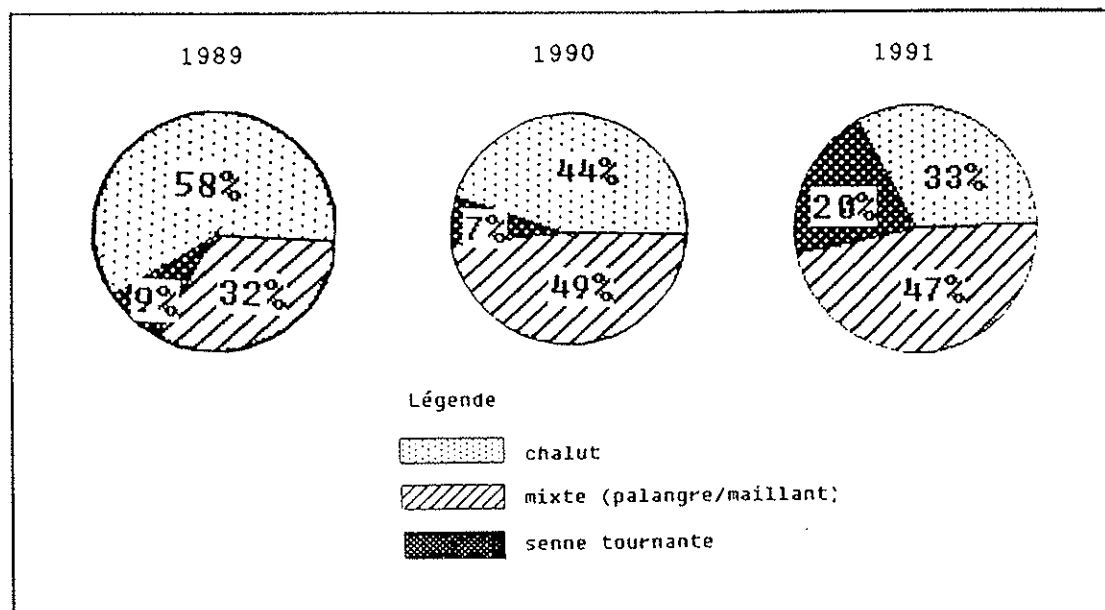
TABLEAU 63

- PRODUCTION SELON LES TYPES DE PECHE -

TYPE DE PECHE	1989		1990		1991	
	QUANTITE (Tonne)	VALEUR (Mil./Esc.)	QUANTITE (Tonne)	VALEUR (Mil./Esc.)	QUANTITE (Tonne)	VALEUR (Mil./Esc.)
CHALUTAGE (arrasto)	3 884	960 755	3 035	866 222	1 790	631 192
SENNE TOURNANTE (cerco)	635	96 221	506	49 193	1 130	156 000
MIXTE (polivalente)*	2 168	1 041 015	3 407	1 397 084	2 559	1 300 906

* Palangre/casier/maillant

TABLEAU 64 - VOLUME DU POISSON DEBARQUE DANS LE PORT DE NAZARE (pourcentage par engin de capture)



suis là, j'attends beaucoup de temps et il revient avec rien. Il y avait bien une radio à l'entrepôt mais je n'y vais pas. Mais je sais que par exemple, que si c'est un jour où il utilise la senne tournante, il va revenir vers 10 heures du soir. Pour la palangre, il revient vers 3 ou 4 heures de l'après-midi. Parce que pour les palangres, il part vers 3-4 heures du matin. Pour la senne, il part vers 6 heures du soir et il peut revenir vers trois heures du matin. Quand il y a des senneurs qui arrivent bien après l'heure de fermeture, la criée ouvre ses portes vers 7 heures du matin et les ferme quand il n'y a plus de poisson mais s'il y en a beaucoup, ça peut amener la criée à rester ouverte jusqu'à 4 heures de l'après-midi et continuer ainsi jusqu'à la fermeture normale." (Femme d'armateur, 45 ans, détentrice d'un passeport maritime)

Le peseur (*pesador*) place les caisses sur la balance, note le poids exact de chacune des caisses contenant du poisson noble (les caisses de sardines étant toutes estimées à une vingtaine de kilos) et attribue à chaque lot un numéro identifiant sa provenance (le nom du bateau ou celui du patron). Ensuite un *opérateur de chariot à empiler* (*operador de empilhador*) transporte les caisses de la pesée vers le tapis roulant à l'aide d'un chariot à roulette (*empilhador*). Là, celui qui présente le poisson aux acheteur (*apresentador do peixe*) se saisit des caisses et les pose sur le tapis roulant devant.

Qu'il soit exposé à même la plage ou dans une halle, le poisson est toujours examiné par les éventuels acquéreurs. La plupart s'empressent au débarquement pour juger de la qualité du produit, d'autres examinent les lots exposés à l'intérieur :

"Les femmes, elles, elles tournent autour des bacs et n'hésitent pas à soulever un poisson, puis un autre et encore un autre. Elles examinent la marchandise. Elles font des commentaires entre elles et s'amuse^{nt}. C'est généralement ce qu'elles font entre huit et neuf heures du soir, quand la vente est interrompue, parce qu'elles ont alors plus de temps." (Crieur retraité, fils de pêcheur)

Les vieilles Nazaréennes restent assises. Du haut des gradins, elles préfèrent suivre de l'oeil les caisses que le tapis roulant entraîne d'un bout à l'autre du local.

Dès cet instant, le crieur (*vend²ador*) (que les Nazaréens appellent le *vendeur*), assis dans une cage vitrée, pousse l'enchère d'une voix monocorde qu'amplifie un micro (Figure 142). A l'ouverture, le crieur propose un premier prix très élevé. C'est alors le premier achat qui détermine le cours du jour à partir duquel il va se référer tout au long de la vente. Il énonce le prix maximum, 3500 escudos pour le kilo de loup ou 300 escudos pour le kilo de sardine ou 450 pour celui du *carapau* qui a clôturé la veille à 300 escudos¹, et compte à rebours jusqu'à ce qu'un acheteur arrête l'enchère. L'enchère décroît rapidement de 10 en 10 escudos². Le crieur précipite ses annonces - 1000, 990, 980, 970, etc., et s'arrête dès qu'un acheteur (*comprador*) l'interrompt.

Jusqu'en 1990, l'intervention de l'acheteur se faisait par le geste et la voix. Il criait le mot *Xui*³ (prononcer *chouille*) et levait le doigt en même temps pour attirer à lui l'attention du crieur.

(1) Le prix au kilo est en moyenne de 1500 escudos pour le loup, 200 pour la sardine, 300 pour le *carapau*.

(2) Dans d'autres criées, l'enchère peut se faire de 100 à 100 escudos si le poisson est cher ou de 1 à 1 escudo, s'il est bon marché.

(3) *Xui* ou *Chuí* est un terme utilisé dans d'autres régions du Portugal, comme à Vila Nova de Mil Fontes. Il n'a pas d'équivalent français.



Gradins réservés aux acheteurs (à gauche)
Cabines des crieurs (au centre). Zone de
pesage des caisses - balance, chariot et
cabine de l'employé au pesage - (droite).
Accès direct au quai de débarquement de
la marchandise (extrême droite).



Fig.142- Crieur en cabine -

Le rôle du crieur était alors fondamental car, dans le cas où plusieurs acheteurs criaient Xui en même temps, c'était à lui seul qu'incombait la décision finale d'attribution du lot. Il annonçait alors : "A Maria de Nazaré" ou "A Paulo de Nazaré", ce qui n'excluait pas les disputes entre les mareyeurs.

Depuis décembre 1990, la criée est informatisée et les ventes se font par ordinateur. L'enchère défile sur un tableau informatisé fixé en hauteur pour qu'il soit vu de tous. Sur le tableau, s'affichent non seulement les cours mais également le numéro du lot, l'espèce vendue, le nombre de caisses et le poids total. Un système de code (numérotation de 1 à 3) précise la taille de l'espèce (1 étant le plus grand et 3 le plus petit) et sa fraîcheur. Le numéro de l'acheteur vient s'inscrire dès que la vente est arrêtée. Trois feux - vert, orange, rouge - informent sur la destination du lot - vendu, annulé, retiré.

Chaque acheteur reçoit du service administratif de la criée une clé permettant à la fois d'accéder aux manettes d'un boîtier fixé sur le bras droit de chaque siège, mais également d'être identifié au moment de l'enchère. L'acheteur interrompt l'enchère en actionnant le bouton du boîtier déverrouillé par la clé.

Le crieur reste seul juge et si un acheteur vient se plaindre auprès d'un responsable de la criée qu'un lot aurait dû lui être attribué, celui-ci renvoie à la décision sans appel du crieur. L'autorité de ce dernier peut amener des acheteurs à envisager des accords préalables et secrets avec lui. Ceci est cependant très rare car les pêcheurs surveillent la vente de leur marchandise. Ils peuvent ainsi s'étonner qu'un lot soit attribué à très bas prix :

"En général, c'est la coutume d'avoir confiance dans le crieur. De mémoire, jamais l'intégrité du crieur de Nazaré n'a été mise en cause. Si ça arrivait, la criée prendrait alors des mesures d'expulsion... De

toute façon, la criée tient à ce que la vente se fasse au plus haut prix car elle récupère 7% du capital! (Il s'agit d'une taxe de fonctionnement)."

Quant aux pêcheurs, pour bénéficier d'une bonne vente, ils tentent de rentrer dans les premières heures d'ouverture de la criée. Tous les Nazaréens regagnent le port entre 17 et 20 heures et vendent l'intégralité de leurs pêches en un temps relativement court. Ils sont donc favorisés par rapport aux embarcations des autres ports dont le retour s'échelonne jusqu'à deux heures du matin. Passées 22 heures, les cours sont déjà à la baisse.

Les cours varient selon l'importance de l'offre et de la demande. Les ventes aux plus hauts prix ont lieu pendant les deux dernières semaines de décembre, période où le poisson vient à manquer et pendant les mois de juillet, août et septembre, quand la saison touristique influe sur l'importance de la demande. Le reste de l'année, les prix sont relativement stables mais il peut arriver qu'un lot soit attribué à son plus bas prix. Il n'existe pas, pour les pêcheurs nazaréens, de prix de retrait, prix plancher au-dessous duquel le poisson non vendu doit être retiré de la vente. Seuls les armateurs de chalutiers qui sont membres de l'organisation nationale "A Pesca", ont obtenu qu'un prix plancher permettent d'arrêter les ventes quand les cours chutent. Ainsi, en dessous de 50 escudos le kilo, un lot de carapau ne sera pas attribué. Les pêcheurs nazaréens, parce qu'ils ne pratiquent pas le chalutage, n'entrent pas dans ces arrangements.

Lorsqu'un lot est attribué, le patron se présente à un guichet (*escritorio*) où un homme lui remet un bordereau mentionnant la valeur globale de la vente ainsi que le détail par espèces (Figure 144). Cet homme a pour autre tâche de recevoir l'argent pour le paiement des caisses d'appâts (des sardines en général). Les particuliers paient directement; ce sont les femmes des patrons qui les achètent

Fig. 144. BORDREAU DE VENTE REMIS AU PATRON D'UN SERVICE CAISSIER PAR LE SERVICE COMPTABLE DE LA CRIÉE -

NAZARÉ		SISTEMA DE LOTA AUTOMÁTICA		01/10/91 -1-				
MAPA DE VENDAS - LINGUADO								
BARCO	NUM.	-3- NOME	-5- CAIXAS	-6- QUANTIDADE	-7- PREÇO	-8- VALOR	DAS	VENDAS
1420	17800	VERDINHO	1	18,00	7540	1.350,00	1.350,00	
1421	17800	VERDINHO	1	16,00	5540	770,00	770,00	
1422	17800	VERDINHO	1	15,00	5540	825,00	825,00	
1423	17800	VERDINHO	1	15,00	5540	825,00	825,00	
1424	81500	LULA	1	20,00	7400	15.800,00	15.800,00	
1425	69500	PEIXES DIVERSOS	1	1,20	1.49040	1.788,00	1.788,00	
1426	8900	SARVELHA	5	12,00	6040	4804,00	4804,00	
TOTAL			7	95,20		21.83840	21.83840	

1. Date de facturation
2. Numéros des lots
3. Nom de l'embarcation
4. Espèces vendues (merlan, calmar, poissons divers, alose)

5. Nombre de caisses
6. Quantités vendues (kg)
7. Prix au kg
8. Prix total par lot
9. Somme globale



Fig. 143. IMAGE DE DEUX ÉPOQUES: Un jeune mareyeur, utilisant un téléphone portable pour rester en contact avec son acheteur (1er plan), côtoie les vieilles marchandes de poisson de Nazaré -

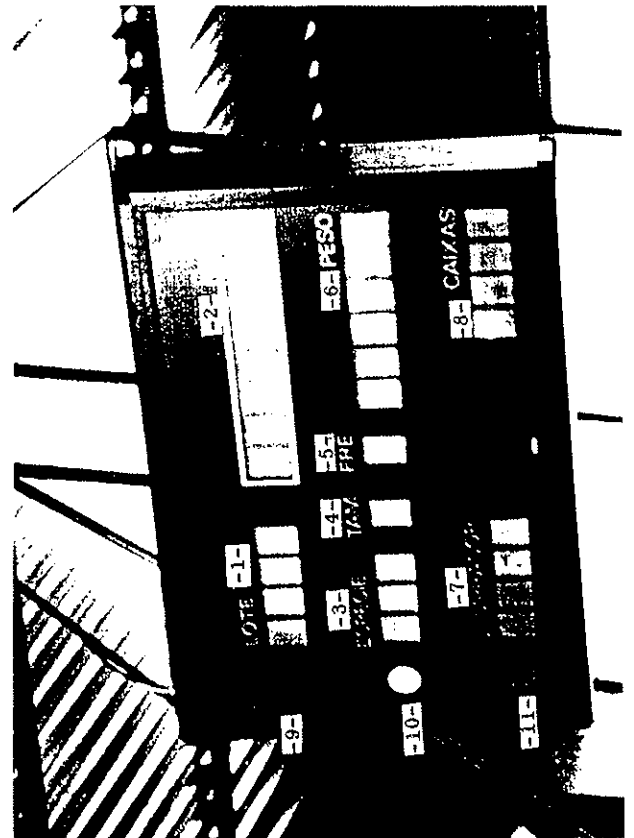


Fig. 145 - TABLEAU DE CONTROLE DES VENTES -

1. Numéro du lot (LOTE)
2. Prix au kilo (PREÇO)
3. Espèce (ESPECIE)
4. Taille (TAM-tamanho)
5. Degré de fraîcheur (FRE-fresca)
6. Poids (PESO)
7. Numéro de l'acheteur (COMPRADOR)
8. Nombre de caisses (CAIXAS)
9. Marchandise vendue-lumière verte (VENDIDO)
10. Vente annulée-lumière jaune (ANULADO)
11. Marchandise retirée-lumière rouge (RETIRADO)
12. Boftier de contrôle

le plus souvent. Les entreprises, quant à elles, ont des comptes ouverts.

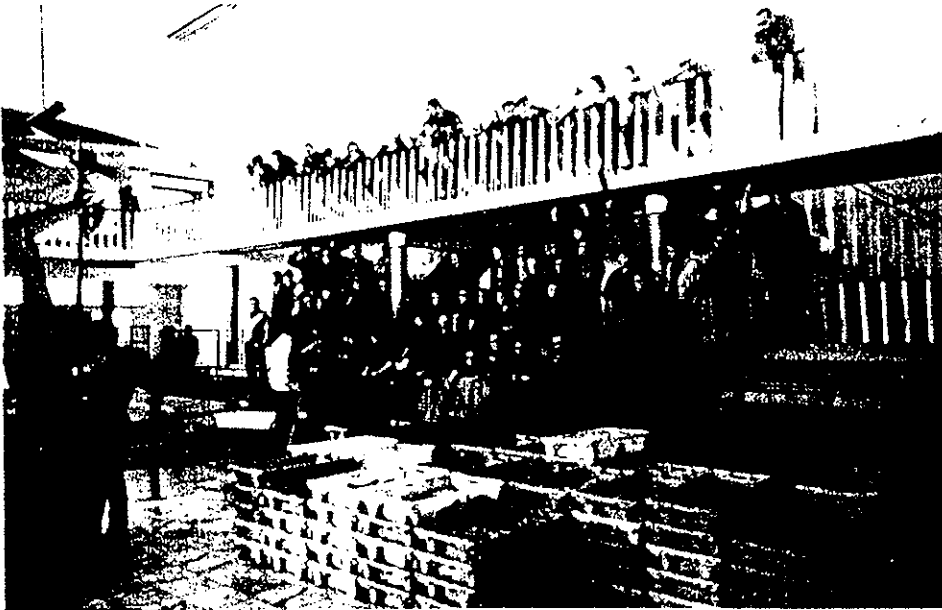
Le patron ne perçoit pas directement l'argent tiré de la vente de son poisson; celui-ci est viré systématiquement sur un compte bancaire spécial. Le guichetier lui remet cependant une petite somme en liquide pour qu'il puisse payer à ses hommes les diverses primes journalières. A la fin de la semaine, le patron se présente à la banque et reçoit la valeur inscrite sur le document émis par la criée.

La vente aux enchères répond à un ensemble de codes établissant les règles d'un enjeu. Il est en général établi qu'au cours d'une vente la psychologie du vendeur doit affronter celle de l'acheteur. Dans le système de vente aux enchères, seule la psychologie de l'acheteur influe sur l'enchère. En effet, lors du déroulement de l'action, celui-ci doit faire à la fois preuve de patience mais également de rapidité dans la décision et l'intervention. La concurrence est forte. L'acheteur doit attendre que le prix ait baissé le plus possible pour stopper l'enchère mais cependant sans trop attendre au risque de voir un concurrent emporter l'affaire. Un acquéreur trop pressé risque d'acheter un produit à un prix supérieur au cours du moment. Il en résulte qu'un acheteur impulsif fait monter les cours ce qui est fort peu apprécié des autres intervenants. Savoir intervenir résulte donc d'un long apprentissage.

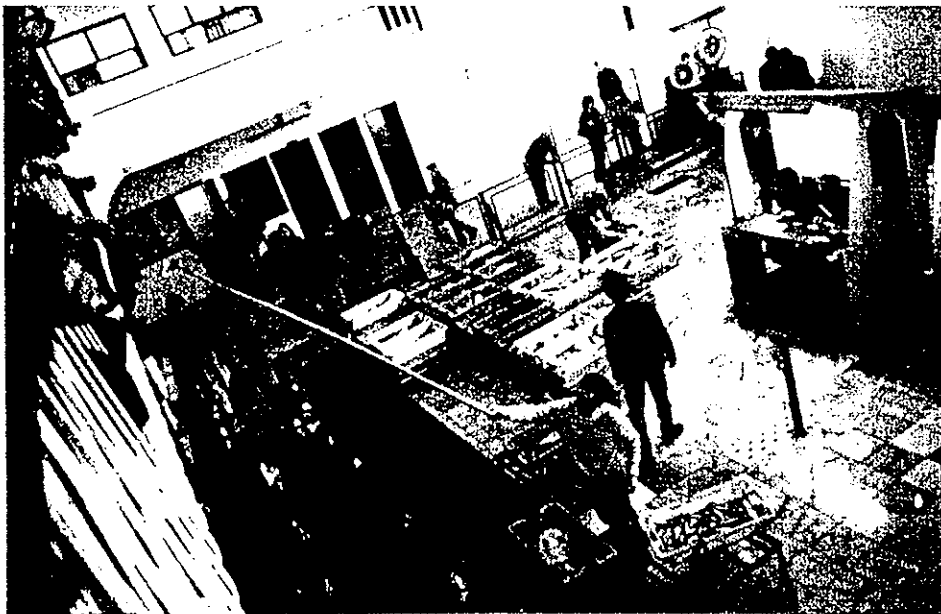
Cette expérience longuement acquise par les Nazaréennes a été remise en cause dès lors que la criée a été informatisée.

Si le nouveau dispositif technique mis en place à la criée (tableau d'affichage et boîtier) permet d'éviter aujourd'hui toute contestation de la part des acheteurs, il n'a cependant pas remporté une totale adhésion auprès des Nazaréens. Les femmes ont été particulièrement déroutées par ce nouveau procédé. La plupart d'entre elles étant

Fig. 146 - L'ANCIENNE CRIEE "VELHA LOTA" (bord de mer) -



En bas: les marchandes de poisson
En haut: les hommes, acheteurs et pêcheurs



Au bout de la perche, le numéro du lot attribué est donné à l'acheteur.



Employée de la criée transportant les caisses de sardine vers la camionnette de l'acheteur.

Fig. 147 - DECHARGEMENT DES MARCHANDISES SUR
LE QUAI DE LA CRIEE (à partir de 1987) -



analphabètes, il leur a été impossible de lire le tableau et de prendre connaissance de l'affichage.

L'administration avait invité les acheteurs nazaréens à se rendre à la criée pour participer à une vente fictive leur permettant ainsi de se familiariser avec les nouvelles méthodes avant la mise en service du matériel informatique. Mais tous ne vinrent pas. Les femmes hostiles au changement, étaient venues peu nombreuses à la démonstration. Des discussions, voire des disputes, eurent lieu durant les mois suivants. Les acheteurs maladroits, trop lents ou trop rapides, perdaient des ventes ou acquéraient des lots à des cours trop élevés :

"Des femmes ne sont pas venues à la répétition, peut-être par peur du ridicule. Mais ça a créé des tensions parce que les femmes, la plupart des analphabètes, ne pouvaient pas lire le tableau. Elles lisaient mal le prix ou le numéro du lot. Elles appuyaient quand il ne fallait pas ou perdaient un lot. Certaines, au moment de mettre la clé dans le boîtier, la tournaient dans le mauvais sens ou n'y arrivaient pas ce qui créait des moments d'énervement."(Poissonnière retraitée)

Après quelques tentatives infructueuses, certaines femmes durent abandonner. Les responsables de la criée estiment qu'une trentaine d'entre elles ont cessé définitivement leur activité d'achat en criée. D'autres font actuellement appel à des "intermédiaires" - des poissonnières nazaréennes qui ont su s'adapter aux nouvelles méthodes et qui achètent le poisson à leur place et leur revendent avec un bénéfice. Le coût de l'opération est reporté sur le prix du poisson qui est alors vendu plus cher aux clients, à moins que la marchande décide de réduire sa marge bénéficiaire pour conserver sa clientèle.

Cette incapacité d'adaptation à de nouvelles méthodes a eu pour conséquence d'éloigner les femmes d'une

activité traditionnellement féminine. Aujourd'hui, sur les 450 acheteurs inscrits à la criée de Nazaré, 10% seulement sont des femmes. Les hommes ont remplacé les femmes qui hier envahissaient les gradins de la *vieille criée*. Ces derniers possèdent de grands réfrigérateurs sur place où ils stockent leurs marchandises avant de les expédier. Ils sont omniprésents à tous les niveaux du mareyage, même si certains jours, ou à certaines heures, les femmes paraissent encore majoritaires à la criée :

"Les Nazaréennes sont surtout là le vendredi soir parce que la criée ferme deux jours et qu'il leur faut du poisson pour le marché. Elles sont plus présentes au début des enchères, tôt dans la soirée, et après, la nuit c'est plutôt les hommes qui viennent de l'extérieur."

c- Les marchés parallèles

Si la vente en criée n'est pas obligatoire (ce qui est le cas pour la civelle), les pêcheurs doivent cependant déclarer les ventes qu'ils effectuent en dehors du circuit officiel. Mais les Nazaréens se donnent les moyens de contourner un mode de commercialisation institutionnalisé en créant des marchés parallèles.

En principe, seul "échappe" à la vente à la criée, le poisson provenant de la part en nature reçue par les pêcheurs et qui est, soit conservé pour la consommation, soit vendu sans intermédiaire. Ce mode d'écoulement clandestin, que la communauté nomme *vendre avec feinte* (*vender á candonga*), influe peu sur les prix des marchés officiels parce que la part est petite et rarement constituée de poisson noble. Mais, dans le cas où leur femme vend de temps à autre une sole ou un loup, il influe alors sur le revenu global des familles de pêcheurs. Cette vente à la sauvette, quoiqu'interdite, se pratique depuis toujours

et les autorités locales ferment les yeux quand, au détour d'une ruelle, ses représentants aperçoivent un attroupement de femmes en pleins conciliabules (Figure 148).

Bien moins toléré est le marché parallèle des produits issus de la pêche sous-marine pratiquée par des amateurs ou de ceux provenant des casiers et des lignes posés et levés durant la fin de semaine par des pêcheurs professionnels. Ce trafic concerne les espèces les plus chères et principalement les crustacés dont la demande provenant des restaurateurs locaux est très supérieure à l'offre, ce qui a pour résultat de faire monter les prix en flèche. La vente directe des crustacés, mais aussi des lous, se pratique surtout pendant la saison touristique.

Il en va de même pour la pêche à la civelle qui se pratique dans l'estuaire du fleuve Alcoa. Rappelons-nous que cette activité hivernale est difficilement contrôlable ce qui facilite les détournements, les pêcheurs rechignant à faire spontanément des déclarations des quantités pêchées et vendues.

Une autre pratique échappe au contrôle fiscal. Il s'agit de caisses de poissons vendues à la sauvette par les pêcheurs durant la semaine. Le jour, ceux-ci mettent quelques caisses dans une camionnette bâchée, quittent la ville, roulent une dizaine de kilomètres et revendent à des acheteurs qui destinent le produit à la congélation. La nuit, c'est sur *la Marginale* que la vente frauduleuse se fait. Entre trois et cinq heures du matin, on peut voir une camionnette garée devant la *vieille criée*. Un homme, à l'arrière du véhicule, distribue des caisses de poissons aux Nazaréennes qui viennent s'approvisionner.

Les Nazaréens qui ont connaissance de ces agissements n'ont jamais cherché à les contrecarrer estimant que tous, un jour ou l'autre, ont eu recourt^s à cette méthode ou y recourront un jour :

"Quand l'embarcation doit être mise en carénage pendant un mois et que les hommes d'équipage ne sont

Fig. 148 - VENTES "A LA SAUVETTE" DANS LA RUE
"SUB-VILA" MENANT AU MARCHÉ COUVERT -



pas payés pendant ce temps, on cherche tous à se procurer de l'argent d'une façon ou d'une autre. Moi, j'ai demandé à mon cousin d'aller en mer avec lui. On part seulement à deux et on pêche avec des casiers et quand on revient on va tout vendre, là un peu plus loin, sur la route. On met tout sur un chariot et on le pousse. On fait ça dès qu'il fait nuit. Tout le monde fait ça."

Il est difficile de se prononcer sur les conséquences des ventes illégales, comme sur le non respect des périodes de pêche ou sur la capture d'espèces protégées dont se rendent coupables les pêcheurs. On peut seulement dire que ces fraudes et ces détournements sont pratiqués sur une faible échelle. Ces procédés pour contourner les institutions reflètent une impérieuse nécessité de s'adapter aux difficiles circonstances économiques, ce pour quoi les pêcheurs nazaréens ont su montrer une évidente disposition à travers le temps. Le nombre sans cesse décroissant des pêcheurs nazaréens, et par conséquent des risques de fraudes, au regard du volume de poisson débarqué et vendu à la criée par les pêcheurs "étrangers" ne peut que soutenir cette thèse. Le poisson vendu avec feinte, "c'est une goutte d'eau dans la mer" dit en conclusion un douanier.

B) LES TECHNIQUES DE TRANSFORMATION DU POISSON

En dehors du ramendage et des autres activités terrestres qui ont été abordées en même temps que la constitution et l'organisation des équipages - appel des hommes d'équipage, surveillance et entretien du matériel... laissées à la responsabilité du *chamador*, du *velho da terra* et de l'apprenti - les autres activités complémentaires aux métiers de la mer ont été longtemps entre les mains des femmes de la communauté. Les activités féminines, réparties sur l'ensemble du territoire communal, se sont concentrées plus particulièrement en bordure de plage. Le séchage du poisson est l'une de ces activités.

Pour être conservé, le poisson doit subir des préparations et des transformations. Ce sont des activités artisanales traditionnellement féminines. La première phase consiste à laver le poisson lorsqu'il est débarqué. A l'époque où cela se faisait sur la plage, les femmes lavaient le poisson dans de grands baquets de bois formés de lattes cerclées de fer (*dorna*)(Figure 150). Elles étaient assises en groupe à même le sable. D'autres, employées par des mareyeurs, travaillaient dans les entrepôts situés sur le front de mer. Pour les différencier des premières, celles-ci étaient appelées *lavandières de poisson* (*lavadeiras de peixe*). Quand l'activité est d'ordre domestique, la cour intérieure ou la rue en est le lieu familial.

Dans le passé, une très grande surface de la plage était utilisée pour ce travail (C. 10/n°19). Dans les années 1940, près de huit cents femmes transformaient le poisson :

"Il s'agissait d'une économie personnelle car la femme achetait le poisson avec son argent, qu'elle revendait ensuite avec bénéfice, et ainsi de suite.



Fig. 150 - RECIPIENT (DORNA) POUR LAVER LE POISSON
ET PREPARER LA SAUMURE (MOURA) -

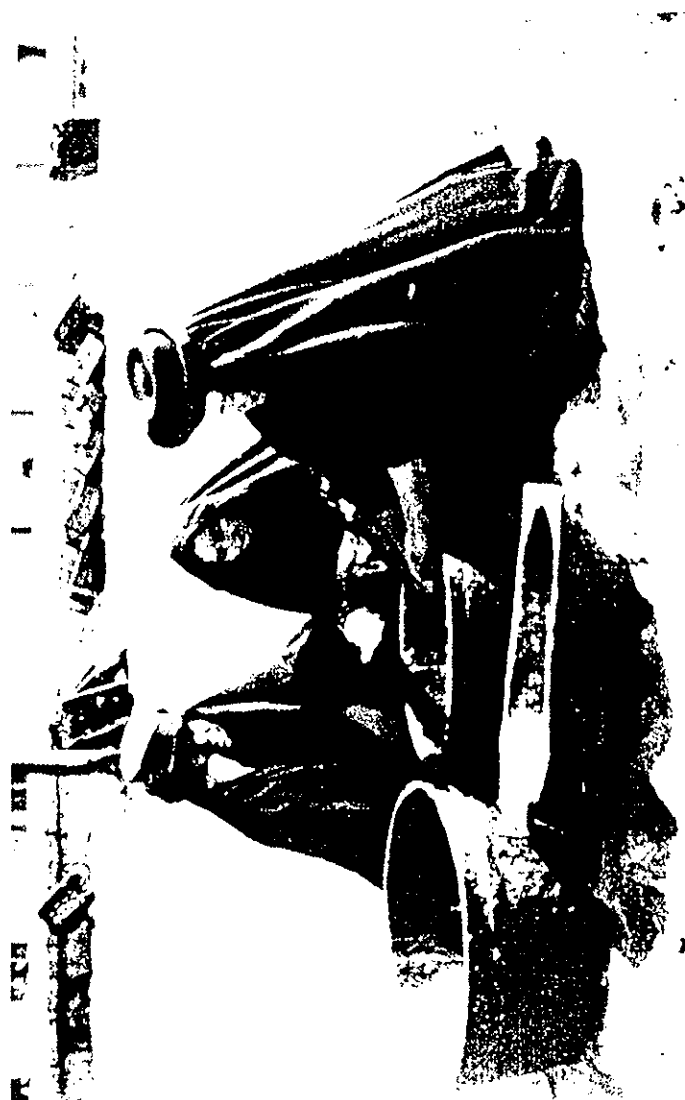


FIG. 149 - SUR LA PLAGE, LES FEMMES TRIENT ET LAVENT
LE POISSON (HAUT : début du X^e siècle/SAS ; années 1930) -



L'homme était complètement exclu de cette pratique et de ses fruits."

Aujourd'hui, il ne reste que 24 femmes, des poissonnières qui vendent sur le marché ou dans la rue :

"Les femmes de l'estindarte (nom du lieu où s'effectue le séchage) vont disparaître. Il en meurt chaque jour et les filles ne veulent pas y aller."
(Poissonnière, 68 ans)

C'est ce qui explique que ces dernières années, quelques hommes sont apparus à "l'étendoir". Ils aident leur femme à préparer le poisson et à mettre les claies sous protection pour la nuit. Ils les empilent les unes sur les autres et les recouvrent d'une toile cirée qu'ils enchaînent et cadenassent.

Les femmes se répartissent sur une aire de 25 m² située au sud, à proximité de la *vieille criée*, en un lieu que les Nazaréens appellent populairement *estindarte*, déformation du mot *estendal* qui signifie étendoir, composé lui-même de *tendal* (banne ou claie). Le nombre limité d'espaces loués oblige les femmes à s'entendre entre elles pour user des étendoirs.

Des rangées de claies (*tendal* ou *paneiro*) sont posées sur des assemblages de pièces de bois plantées dans le sable. Ces charpentes sont inclinées comme les deux côtés d'une toiture, permettant d'exposer les claies le plus longtemps possible aux rayons obliques du soleil. Ces panneaux ont remplacé les plateaux traditionnels en jonc tissé (*junco*) qui étaient posés directement sur le sable. Aujourd'hui, il s'agit de cadres de bois rectangulaires sur lesquels sont tendus des pièces de filet. Les supports d'aujourd'hui mesurent 180 cm de long et 65 cm de large.

Activité libre traditionnellement, celle-ci a été réglementée en 1979. A partir de cette année-là, chaque utilisatrice doit obtenir une licence à la capitainerie.

Cette licence permet d'utiliser quelques mètres d'étendoir d'avril à septembre contre la somme de 1686 escudos (tarif 1994). Mais les femmes de Nazaré n'ont jamais respecté ce règlement et utilisent les claies toutes l'année, dès que le soleil apparaît :

"C'est interdit mais il y a des capitaines (de la capitainerie) qui laissent faire. Comme ce sont surtout des vieilles femmes et qu'il y en a si peu bien qu'il s'agisse d'une pratique ancienne, après leur mort ça va disparaître. Surtout que le manque d'hygiène du produit - il y a des chiens qui viennent faire pipi le long des claies, il y a des mouches,... - le rend de moins en moins attractif pour les gens plus évolués. Par contre, parfois la police maritime passe et enlève les claies qui sont exposées hors de la plage. L'autre jour la police est allée sur le trottoir d'en face et a obligé les vieilles à retirer leurs claies. Elles ont crié et pleuré..." (Policier maritime en fonction)

Certaines espèces de poisson, achetées à la criée, sont séchées (exceptionnellement salées) à des fins de conservation. La fragilité du poisson frais a amené les communautés de pêcheurs à trouver divers procédés pour conserver le produit. Cette transformation répond donc à une nécessité économique et présente divers avantages. A grande échelle, sécher les arrivages excédentaires au lieu d'essayer d'écouler le poisson frais contribue à éviter une baisse des prix sur le marché local. A une échelle "familiale", la marchande qui n'a pu vendre son poisson dans la journée évite de le perdre ou de vendre un produit périmé:

"Des femmes vendaient parfois trois ou quatre jours après avoir acheté les poissons et pour donner un aspect de frais elle les recouvraient de sable

humide, comme si elles n'avaient pas eu le temps de les laver tant ils étaient frais !"(Pêcheur retraité)

Ainsi traité et stabilisé, le produit peut être stocké et transporté et faire l'objet d'un commerce local et régional. Cette pratique accroît le revenu des familles et permet un équilibre entre l'abondance des pêches estivales et la pauvreté des pêches hivernales. Le poisson séché, entrant dans le système alimentaire traditionnel, tient une grande place. Il a été longtemps le mets quotidien du pêcheur qui emportait en mer pour tout repas, une sardine séchée qu'il plaçait au centre d'un petit pain de maïs (*broa*) :

"Avant 1939 et durant la dernière guerre, au cours des hivers, les gens n'avaient plus d'argent pour acheter la farine, l'huile, etc. Mon père allait jusqu'à Alcobaça pour acheter de la farine de maïs pour faire du pain. Il emportait avec lui son repas, pain de maïs et sardine séchée. Les gens étaient donc obligés de vendre presque tout leur poisson pour trouver de l'argent. Souvent ils n'avaient plus grand chose à manger. Une sardine pouvait être partagée entre trois compagnons et le morceau était glissé ^{dans} entre un pain de maïs. A cette époque (l'hiver) la pêche était une activité rare en raison du mauvais état de la mer."(Pêcheur à la senne de plage, 58 ans)

La production d'une marchande qui vend à la fois au marché et dans la rue est d'environ 100 kg de poissons séchés par semaine, ce qui représentent environ 7 paniers de 15 kg de *carapau* à 800 escudos le kilo. Le marché étant fermé le lundi, les marchandes vendent alors directement sur la plage. D'autres partent en camionnette vendre à Alcobaça, Caldas da Rainha...

Aujourd'hui, le poisson séché est apprécié des Portugais lors des fêtes votives ou ^{au} temps du carnaval. Il

se vend au marché et dans la rue où les badauds le mangent du bout des doigts. Mais il commence à disparaître de l'alimentation quotidienne parce que ce produit fait référence à la pauvreté passée. C'est pour cette raison que le *poisson sec* est exclu de tous les repas festifs - des banquets de mariage aux agapes de fin d'année.

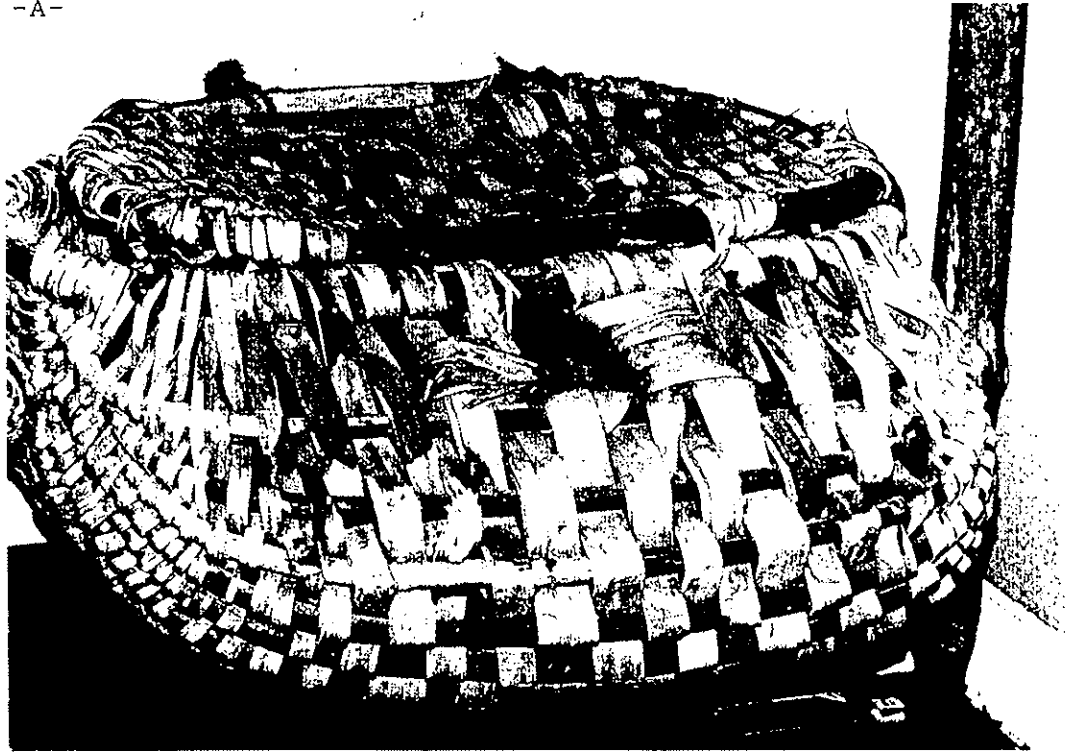
a- Une technique traditionnelle : la dessiccation

Les poissons les plus communément mis à la dessiccation sont la sardine et le petit chinchard (le *carapau* prend alors le nom de *guingau*), parfois le chinchard adulte, la roussette et le merlan bleu. Il fut un temps où le poisson qui était mis à sécher provenait de la part du pêcheur. Aujourd'hui, les femmes vont acheter des sardines ou des *carapau* à la criée pour leur production personnelle et leur commerce. La préparation du poisson et son séchage se font sur la plage.

La sardine est d'abord écaillée, puis rincée à l'eau de mer dans des grands seaux de plastique qui remplacent les anciennes *gamelles* utilisées aussi pour porter le linge. Puis on la vide de ses entrailles en passant un doigt sous la tête et en tirant les tripes vers l'extérieur. Les poissons sont mis à tremper 10 à 15 minutes dans de l'eau de mer puis placés les uns contre les autres, tête contre tête, sur les panneaux. Quand ils sont secs, les femmes les rangent dans une sorte de bourriche - panier ovale fait de verges d'osier entrelacées (*costal* ou *canastra*)(Figure 151). Elles remplissent le fond d'une couche, salent et recommencent ainsi jusqu'en haut.

L'ensemble de ces opérations est regroupé sous un vocable unique - *escorchar* - qui signifie littéralement : écorcer, dépouiller, écorcher, et qui correspond en fait à un cycle complet de traitement : laver le poisson, l'écailler, l'étriper, le saler, le sécher et le ranger. Cette expression a cours seulement à Nazaré. On dit

-A-



A- LAVADEIRO (végétaux tressés)
B- GAMELA (bois monoxyle)
C- CABAZ (végétaux tressés)

-B-

-C-



également *arranger le poisson (amanhar o peixe)* lorsque le poisson est seulement écaillé et vidé.

Pour le *carapau*, on procède de la même manière pour nettoyer l'animal, mais cette espèce est beaucoup moins fragile que la sardine. Le poisson est alors étêté, puis éventré en passant la lame d'un couteau dans le sens de la longueur, et débarrassé de son arrête centrale. Il est posé à plat sur une claie, la chair tournée vers le soleil. On procède de la même façon pour une sorte de petit squale (*cação*) et les roussettes.

Les femmes qui préparent du poisson pour la consommation familiale ne se rendent pas à la plage. Elles s'assoient sur le pas de leur porte et étripent les poissons dans la rue. Elles utilisent alors une *gamelle* aux dimensions réduites *gamelinha* permettant de préparer une petite quantité de poisson. Une saumure faite d'une poignée de gros sel ajoutée à l'eau douce (*moura, moira* ou *salmoura*) suffit pour remplacer l'eau de mer (une tasse pour une centaine de *carapau*).

La sardine est généralement séchée entière. Trop grasse en novembre, décembre et juin, elle est mise à sécher surtout le reste de l'année. Le temps de séchage est très variable. Il dépend à la fois du critère gustatif défini par les consommateurs et de la capacité climatique qu'offre le lieu où la dessiccation est accomplie. Les Nazaréens consomment le poisson séché à deux périodes de sa maturation. Lorsque celui-ci a passé deux ou trois heures au soleil, il est appelé *peixe enjoado* (*enjoado* signifie "qui a le mal de mer", "qui a mal au coeur". Au sens figuré "dégoûté, ennuyé"). Après une journée au soleil, il devient *poisson sec* (*peixe seco*). Le poisson est prêt au bout de deux, trois, voire quatre jours d'exposition selon la période de l'année. Hors saison estivale, les femmes commencent dès le lundi l'exposition du poisson qu'elles prolongent jusqu'au vendredi pour vendre ensuite la



Fig. 153 - FEMMES LAVANT LE POISSON PRES DES ETENDOIRS (TENDAL) -



Fig. 152 - FEMME PREPARANT LA SAUMURE -



Fig. 154 - CHINCHARD ETRIPE AVEC LE DOIGT -

marchandise au marché du samedi. Si l'hiver est rude, le *carapau* est alors exceptionnellement salé faute de soleil.

"Les femmes achetaient les poissons, les lavaient en bord de mer, les étripaient, parfois les écaillaient et les salaient pour ensuite les vendre."
(Poissonnière, 68 ans)

Après que les poissons aient été placés sur les claies, les femmes vaquent à leurs occupations domestiques. Il n'y a pas de réelle surveillance. Seuls quelques enfants espiègles et quelques mouettes s'aventurent à chaparder un poisson. Pour éviter que les poissons encore frais soient arrachés des claies par les oiseaux, les femmes plantent un épouvantail au milieu des panneaux. Parfois, il s'agit d'une pièce de tissu fixée au bout d'un bâton qui flotte au vent tel un fanion. Plus généralement, lorsqu'elles découvrent sur la plage une mouette morte, elles attachent son cadavre à la place du chiffon. Le vent fait frissonner les plumes, soulève les ailes, ce qui fait croire aux oiseaux qui virevoltent au-dessus que *"la place est déjà prise!"*. Mais l'efficacité du stratagème n'est pas toujours vérifiée. Lorsqu'une mouette, après avoir repéré sa proie, s'apprête à fondre dessus, les femmes doivent alors faire de grands moulinets avec les bras accompagnés de cris stridents pour chasser l'intruse, au grand amusement des passants.

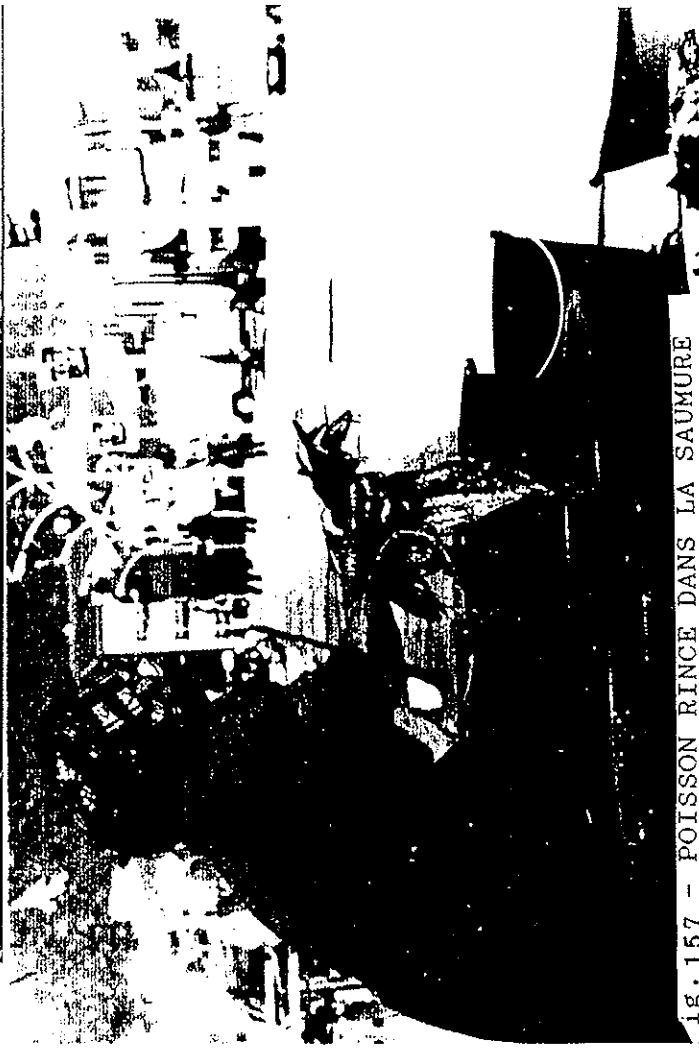
Le séchage et le salage, sans autre transformation, marquent la frontière entre le nord et le sud du Portugal. Pour le poisson, cette ligne de démarcation est assez floue mais pour le crabe *pilado*, elle se situe sur les rives du fleuve Douro (près de Porto). Cependant, la présence d'industries salinières (et le prix compétitif du sel) et d'entreprises de pêche à Aveiro et Figueira de Foz ne suffisent à expliquer que la méthode de salage soit plus répandue au sud du Douro alors qu'au nord du fleuve, à Porto et à Viana do Castelo, bien qu'il existe des éléments



Fig. 155 - ROUSSETTE EVENTREE ET ETRIPEE AU COUTEAU -



ig. 156 - ETETE, LE POISSON SUBI UN PREMIER LAVAGE -



ig. 157 - POISSON RINCE DANS LA SAUMURE
AVANT D'ETRE EXPOSE AU SOLEIL -

comparables (entreprises et salines), on pratique le séchage. Il paraît plus plausible d'expliquer l'opposition entre le salage au sud et le séchage au nord par l'influence de la pratique du séchage des algues, activité par excellence des pêcheurs-laboureurs du nord, alors que la pratique du salage est plus familière aux travailleurs de la mer. Au sud, les négociants salent également les crabes pour pouvoir les emmagasiner. A São-Jacinto, on a l'habitude de saler les crustacés et les poissons avec le sel déjà utilisé pour saler la morue. Il s'agit du procédé dit du *re-salage* (*ressalga*).

b- La mise en conserve

Une partie de la pêche à Nazaré a servi à alimenter une conserverie qui a fermé ses portes à la fin des années 1970. Elle se situait en bordure de mer, à côté de l'ancienne criée. La fabrique appelée "Nice et Flok" appartenait à la Compagnie "Algarve Exportador". Elle a employé jusqu'à 200 femmes. Dans les années 1965, il ne restait plus que 80 employées. Il y avait peu d'activité entre juin et janvier, à l'époque de la migration des sardines. Le poisson utilisé venait de la criée de Nazaré mais également des autres ports régionaux :

"Avec les sardines de Nazaré, on faisait des conserves mais seulement quand le poisson était petit, abondant et bon marché. Avec les arrivages extérieurs, on faisait des conserves d'anchois, de grande castagnole, de daurade rose et de carapau. Quand il n'y avait pas assez de poisson pour alimenter la fabrique, on faisait du poisson en saumure."

Depuis la disparition de l'unique fabrique plus aucune conserverie locale n'a fonctionné. L'usine

constituait un acheteur potentiel du poisson local. Elle concourait à aider les pêcheurs.

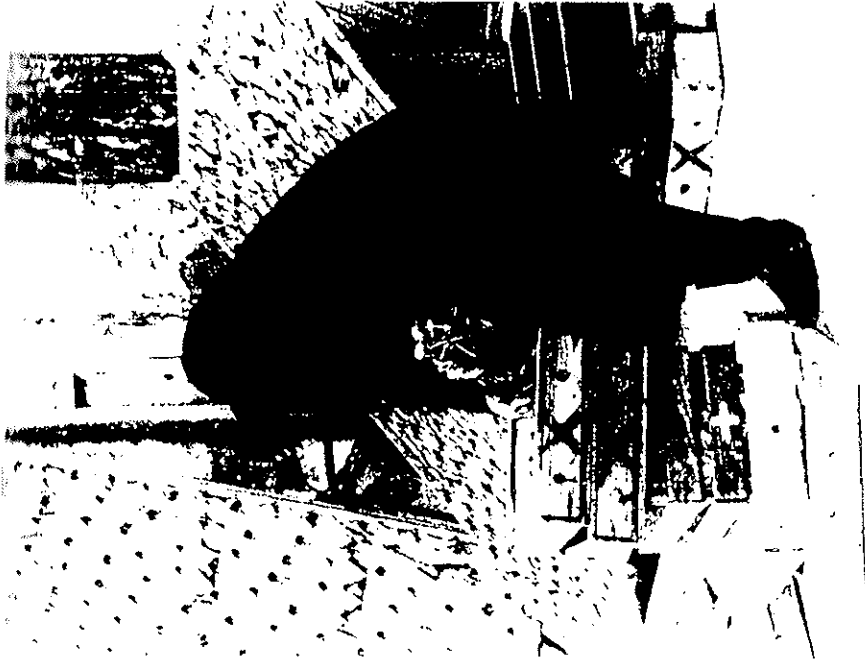
Pour transformer le poisson, les employées de la fabrique procédaient de la façon suivante. Elles étêtaient les sardines puis les cuisaient dans des étouffoirs, sorte de grandes marmites cylindriques de métal munies d'un couvercle retenant la vapeur. Ensuite, celles-ci étaient mise à refroidir à plat sur une surface avant leur mise en boîte :

"Chaque employée prenait une boîte de fer blanc, la remplissait de sauce tomate ou d'huile avec un distributeur à pompe comme pour la bière pression, puis plaçait quatre sardines tête-bêche. Elle fermait le couvercle et vérifiait ensuite les boîtes. Elle prenait deux boîtes et les tapait l'une contre l'autre. Celles qui étaient vides faisaient un bruit spécial alors elle les jetait. Ces boîtes étaient envoyées dans tout le Portugal."(Ancienne employée de la fabrique, poissonnière, 58 ans)

La crise de la sardine des années 1970 a été responsable de la disparition de cette industrie. Depuis lors, seul le séchage du poisson est pratiqué à Nazaré.



Fig. 158 - FEMME DISPOSANT LE POISSON SUR L'ETENDOIR -



159 - SECHE, LE POISSON EST MIS EN CAISSE -



Fig. 160 - RANGEMENT EN COURONNE -

C) LES POISSONNIERES DE NAZARE : ACTIVITES ET TRAJETS

La participation des femmes nazaréennes à l'économie de pêche a été longtemps déterminante. Celle-ci s'est exprimée par une omniprésence dans les activités terrestres liées à la mer. Le produit de la pêche et son devenir échappaient aux pêcheurs dès lors que celui-ci était à terre. A tous les niveaux de la chaîne technique, à partir du débarquement du produit jusqu'à sa consommation, en passant par sa transformation, son stockage et sa vente, se trouvaient des femmes. Dans tous les cas, il s'agissait de femmes de pêcheurs. Elles étaient issues de familles dont la pêche était l'unique activité et pour cela leur destinée était tracée depuis longtemps.

Toutes les femmes nazaréennes passent par le circuit de la criée, mêmes les épouses des patrons-pêcheurs :

"Les femmes qui possèdent une entreprise (signifiant que leurs maris sont propriétaires d'une barque) n'aiment pas vendre leur propre poisson parce qu'elles ne veulent pas que les autres pêcheurs puissent penser que durant la pêche et le partage, le mari vole du poisson pour en donner plus à sa femme. C'est une question de correction et toutes les femmes de Nazaré respectent ça. Elles peuvent, à la rigueur, acheter à la criée le poisson provenant de ~~son~~^{leur} embarcation parce que c'est alors fait "au regard de tous". L'achat se fait publiquement mais en général elles n'aiment pas ça et préfèrent acheter le poisson en dehors." (Fils de pêcheur, 42 ans)

Il est à noter que cette pratique nazaréenne est originale car dans d'autres communautés les femmes d'armateurs ont au contraire l'habitude de vendre la

production de "leur" bateau. Aujourd'hui, cet usage n'a plus de sens réel car le poisson est déchargé sur le quai de la criée et passe très rapidement à la vente, tandis que dans le passé, les épouses de patrons-pêcheurs, qui attendaient sur la plage le retour des embarcations, avaient un accès direct à la marchandise et auraient pu "se servir" avant que les paniers de poisson aient été portés jusqu'au lieu où s'effectuait la vente. Mais des témoignages indiquent que même lorsque l'équipage était constitué d'un seul homme, le patron de pêche vendait sa production à la criée et non à sa femme :

"A Nazaré, dans le passé, il y avait beaucoup de lancha qui avaient à leur bord qu'un seul homme, le propriétaire. Cet homme travaillait donc seulement pour lui, dans le seul intérêt de sa famille et pourtant ce sont les autres femmes de la communauté qui allaient s'occuper de la vente de son poisson. Aujourd'hui, il y a seulement une ou deux personnes qui font ça, vendre le poisson de leur propre embarcation. Les pêcheurs solitaires, bien qu'ils n'aient pas à diviser leurs gains avec d'autres, ils vendent leur poisson à la criée; c'est dans leur intérêt."

En fonction du type de commerce qu'elles pratiquent, les femmes achètent des marchandises différentes :

"Il y a deux types de marchandes de poisson; celles qui achètent le poisson noble (merlan, sabre, grande castagnole, etc.) et celles qui achètent les petits poissons comme la sardine et le carapau. Normalement, les femmes qui vendent du poisson vendent plus les petits que les gros. Elles achètent une caisse de carapau ou de sardines parce qu'elles sont sûres de trouver des clientes que ce soit sur

Fig. 161 - OUVRIERES PREPARANT LES SARDINES AVANT LEUR MISE EN BOITE -



(Photo : auteur inconnu)

Photo: N. S. G. C. G. S.

le marché de Nazaré ou à l'extérieur."
(Poissonnière, 45 ans)

a- Les marchés intérieurs

La zone centrale de Nazaré, rappelons-le, grâce à ses quatre artères principales ouvertes à la circulation, est le centre d'activités diverses. C'est un lieu de circulation et d'échange des biens où les Nazaréennes jouent un rôle essentiel. La rue Sub-Vila, qui mène directement au marché couvert, est la rue des commerces destinés à approvisionner la population, alors que celle du bord de mer regroupe la plupart des commerces pour les touristes. On y trouve deux boucheries, trois épiceries, une boulangerie, une librairie et un marchand de journaux, un caviste, un opticien, un fleuriste et une demi-douzaine de magasins de prêt-à-porter. Les autres commerces sont regroupés à l'intérieur du marché construit au début des années 1950, et où se côtoient agriculteurs et poissonnières. Avant cette date, il y avait deux marchés en plein air : le marché aux poissons sur la place Manuel de Arriaga (Figure 162) et le marché aux fruits place Sousa-Oliveira.

La vente du poisson sur le marché de Nazaré est aux mains d'un petit nombre de femmes. Quatorze d'entre elles louent un emplacement à l'année et sept autres viennent les y rejoindre l'été. Elles vendent du poisson frais provenant de la criée ou du poisson qu'elles ont elles-mêmes séché sur la plage. Un seul homme parmi ces femmes - vendeur mais non transformateur - vend de la morue salée. Les licences pour la vente du poisson frais et sec sont de 5 000 escudos (200 F) par an mais le droit à acquitter pour la vente de la morue est quotidien. Il s'élève à 40 escudos (1,60 F) par jour et par emplacement.

Pour éviter de se concurrencer, les marchandes s'entendent pour fixer des prix de vente. Ces prix sont

Fig. 162 - MARCHE AUX POISSONS SUR LA PLACE MANUEL DE ARRIAGA -
(Antérieur à 1950) (Photo : auteur inconnu)



- Sur la plage, enfants jouant dans les barques (1er plan)
- Première oeuvre de défense contre la mer: le muret "paradão" (2ème plan)
- Sous les dais de toile, les étals de poisson (3ème plan)

également calculés en tenant compte des marchés voisins, Peniche et Figueira da Foz notamment, qui exercent une influence. Les prix à Nazaré sont d'ailleurs considérés comme élevés :

"Certaines exagèrent. Elles achètent 80 escudos le kilo de sardine à la criée et le revendent 200 escudos. Dans le passé, il y avait une loi qui disait que les marchandes ne pouvaient pas augmenter de plus de 20% le prix d'achat pour la revente (Il n'a pas été possible de recueillir d'information précise concernant la loi à laquelle ce pêcheur se réfère)."

Mais en contrepartie, les produits nazaréens sont considérés comme étant de très grande qualité. La réputation de la belle sardine nazaréenne n'est plus à faire. Cette qualité provient des méthodes de pêche comme la senne de plage (ou la palangre pour les espèces nobles) qui produisent une marchandise de bel aspect. Jouissant de cette renommée, les marchandes de poisson nazaréennes n'hésitent pas à héler les clientes en ces termes :

*"Ma chère, achète-moi la belle sardine de Nazaré !"
(A minha rica, compre-me a bela sardinha da Nazaré)",*

formule qu'elles utilisent même lorsque les sardines ont été pêchées par des chalutiers "étrangers" et déchargées par eux à Nazaré ce qui est fréquent aujourd'hui. Car depuis quelques années, la sardine se fait rare. Le nombre d'embarcations spécialisées dans cette espèce a diminué depuis la crise de 1970 et 50% des sardines débarquées par les Nazaréens sont conservées en chambre froide pour être vendues comme appât.

-A-



-B-

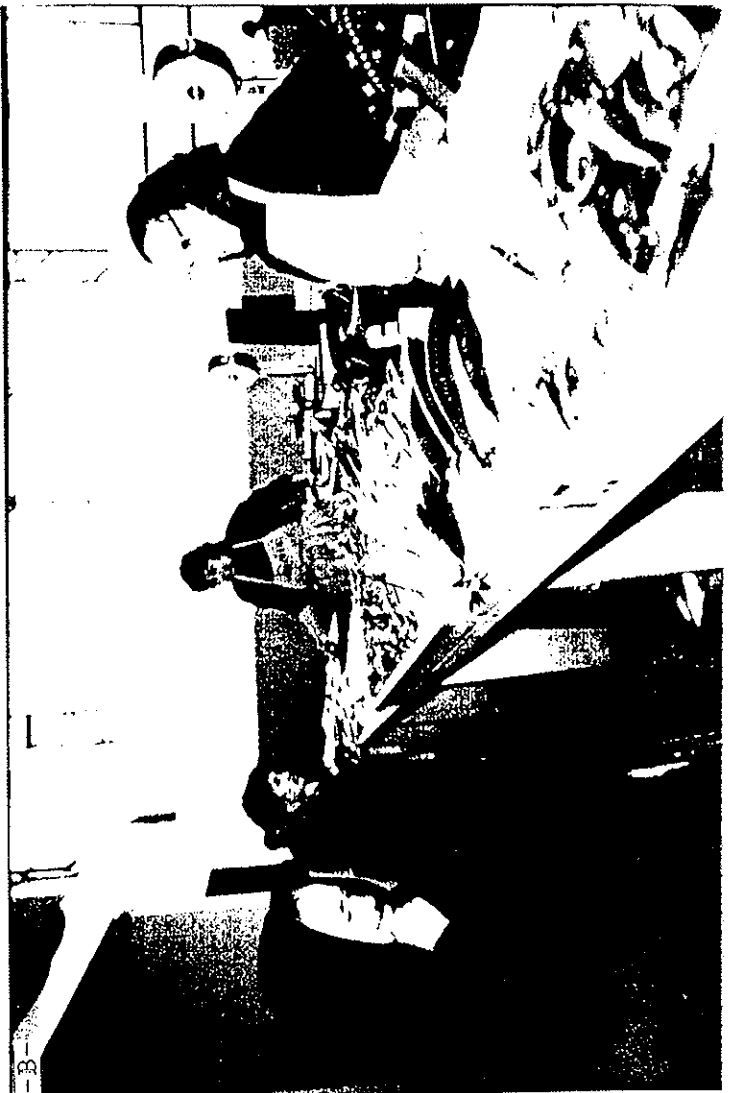


Fig. 163 - LES MARCHES AUX POISSONS -

-C-



A- MARCHÉ EN PLEIN AIR PLACE MANUEL DE ARRIAGA (début du siècle) -
 B- HALLE AUX POISSONS (aujourd'hui) -
 C- ETAL DISPOSE ILLEGALEMENT A L'ANGLE D'UNE RUE -

Les femmes qui vendent la part du pêcheur dans la rue concurrencent les marchandes sédentaires. Les premières vont jusqu'à s'installer à l'entrée du marché couvert, à quelques pas des étals de poisson. Cette concurrence s'accompagne de quelques comportements déviants. Le plus courant est la fraude au pesage :

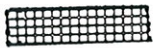
"Les femmes lorsqu'elles pèsent le poisson - surtout lorsqu'elles utilisent la balance à deux plateaux qu'elles tiennent entre leurs doigts¹ -, au moment de peser elles donnent un petit coup de doigt pour peser sur le fléau. Pendant ce temps la cliente regarde le plateau et ne voit rien." (Pêcheur retraité)

Tout le monde connaît cette pratique mais comme le prix est finalement conforme à une certaine réalité économique, il semble que cela n'entraîne pas de conflits entre la marchande et sa cliente. Il est cependant habituel de marchander les produits vendus hors du marché.

Pour éviter les conflits avec les poissonnières, d'autres femmes choisissent de vendre leurs poissons rue Sub-Vila, en raison de son importante fréquentation. Placées contre un mur ou à l'angle d'un magasin, elles pratiquent leur commerce en toute illégalité, à quelques mètres du poste de police. Une bassine de plastique posée à leurs pieds, à l'intérieur de laquelle se mêlent parfois une sole, un maquereau ou un poulpe, la plupart du temps quelque menu fretin, renseigne immédiatement sur l'origine du poisson. Mais la question reste entière pour celle du sabre vendu dans les ruelles de Nazaré alors que ce poisson ne se pêche plus ici depuis quelques décennies. Si on en trouve sur les étals du marché c'est parce que les Nazaréennes se procurent

(1) Balance romaine utilisée encore aujourd'hui par les marchandes de rue.

Légende :



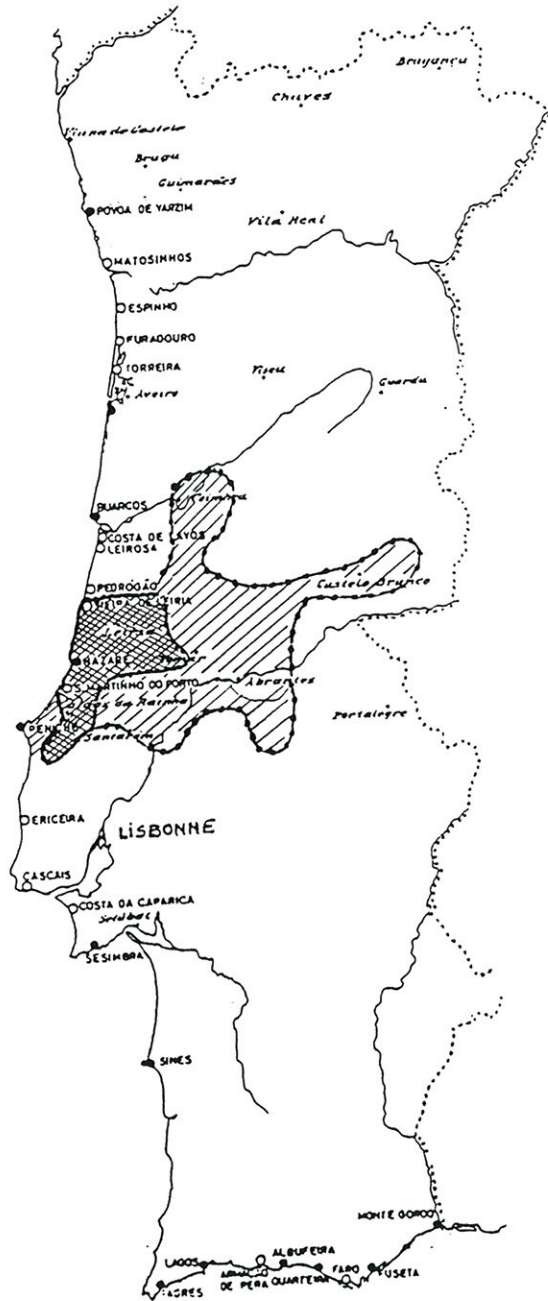
Petites entreprises

Nazaré, Painho, Bombarral, Mira de Aire, Vimieiro, Fátima, Leiria, Aire, Vimieiro, Fátima, Leiria, Benedita, São Martinho do Porto, Batalha, Valado, Juncal, Marinha Grande, Caldas da Rainha, Maceira, Alcobaça.



Grandes entreprises

Ponte de Sor, Alferrarede, Torres Novas, Entroncamento, Praia do Ribatejo, Golegã, Chamusca, Fronteira, Pombal, Coimbra, Condeixa, Castelo-Branco, Alcobaça, Turgel, S. João da Ribeira, Santarém, Alpiarça, Marinha Grande, Caldas da Rainha, Abrantes, Gavião, Benedita, Rio Maior, Leira, Batalha.



une marchandise qui est débarquée par les bateaux venant du port de Peniche, ce qui explique également que les jours de tempête, alors qu'aucune embarcation n'est sortie, on ne s'étonne pas de trouver du poisson sur les étals. Certaines espèces peuvent être d'ailleurs des produits décongelés comme c'est parfois le cas pour le sabre. Il est donc aisé de faire le lien avec la criée où les femmes qui vendent dans la rue s'approvisionnent pour alimenter leur petit commerce parallèle.

Les quelques marchandes de poissons séchés exercent leur commerce en divers points de la ville. Le plus souvent, elles vendent directement sur le lieu de la dessiccation - à la plage - ou sous le marché couvert. Les dimanches et jours de fêtes, elles vendent leur produit aux badauds qui se promènent sur *la Marginale*.

b- Les marchés extérieurs

Malgré les incertitudes liées à la mer, Nazaré a toujours tenu un rôle prédominant dans l'approvisionnement en poisson de tout le district de Leira. Dans le passé, parallèlement aux poissonnières sédentaires (*peixeira*) qui écoulaient directement leur marchandise sur le marché de Nazaré, il y avait deux autres sortes de poissonnières - des itinérantes - qui vendaient à l'extérieur de la ville. Les premières qu'on appelait *femmes de course* (*mulher de corrida*), partaient à pied sur les chemins vendre le poisson dans les villages avoisinants. Les secondes étaient appelées *petites marchandes de la semaine* (*peixeirinha da semana*). Un jour par semaine, elles vendaient le poisson frais ou sec sur un des marchés de la région. Le reste de la semaine, elles préparaient le poisson pour la vente du "jour de marché".

La distribution du poisson à l'extérieur de Nazaré était entre les mains des *petites entreprises familiales*

En 1955, on comptait environ 450 *petites entreprises* et seulement une douzaine de *grandes entreprises*.

Les femmes de pêcheurs désignaient leur activité par l'expression *aller dehors (ir fora)* ou *aller en course (ir corrida)*. Elles couvraient, en règle générale, toute la commune de Nazaré : Painho, Bombarral, Mira de Aire, Vimieiro, Fátima, Leiria, Benedita, São Martinho do Porto, Batalha, Valado, Juncal, Marinha Grande, Caldas da Rainha, Maceira et Alcobaça alors que les *grandes entreprises* ravitaillent quotidiennement les localités suivantes : Ponte de Sor, Alferrarede, Torres Novas, Entroncamente, Praia do Ribatejo, Golegã, Chamusca, Fronteira, Pombal, Coimbra, Condeixa, Castelo-Branco, Alcobaça, Turgel, S. João da Ribeira, Santarém, Alpiarça, Marinha Grande, Caldas da Rainha, Abrantes, Gavião, Benedita, Rio Maior, Leira et Batalha (Carte 11).

Les femmes qui partaient dès l'aube vendre le poisson hors de Nazaré, avaient acheté la marchandise la veille. Quand elles partaient l'après-midi, ou à la nuit tombée ce qui était le cas en période d'abondance, le poisson était alors du jour :

"Elles se levaient vers 6 heures du matin et s'en allaient acheter le poisson à la criée. Elles le salaient pour qu'il se conserve pendant le voyage. Elles le mettaient dans des paniers ou dans des bidons de métal. Elles emportaient quatre à cinq paniers. Vers 8 heures, elles partaient à pied à Alcobaça. Elles faisaient jusqu'à 20-25 km dans la journée. Elles arrivaient vers 5 heures de l'après-midi et vendaient de porte en porte. Elles interpellaient les clientes ainsi : "Chérie, amour, j'ai ici du petit poisson frais !" (Querida, Amor, tenho aqui peixinho fresco !) et les clientes sortaient de chez elles. La marchande n'avait pas toujours une balance. Elle vendait alors le poisson,

sardines et carapau, par demi-douzaine, douzaine ou par vingt-cinq ou cinquante et les grosses pièces à l'unité puis plus tard au poids (Souvenirs des années 1960 d'une poissonnière de 59 ans).

Les marchandes utilisèrent ensuite des balances à plateau :

"Aujourd'hui tout est au kilo. Il y a encore des poissonnières qui viennent à Alcobaça, battre aux fenêtres de l'école pour vendre du poisson au personnel administratif. Elles n'utilisent pas de balance. Le prix fixé peut être discuté mais en général il est conforme à la réalité. Elles n'emportent que quelques caisses de poissons avec elles (en 1992, j'ai vu une poissonnière de Nazaré qui vendait du poisson à la sortie d'un supermarché d'Alcobaça).

"Etant donné la courte distance entre Alcobaça (l'arrière pays) et Nazaré, les habitants de cette ville connaissent bien la qualité des produits de la mer provenant d'ici. Pour cette raison, les marchandes de Nazaré transportent les meilleurs poissons rapportés par les barques dans cette localité."

"Dans le passé, quand il y avait beaucoup de poissons, les petites poissonnières de la semaine vendaient également le long de la route sur le chemin du marché. Les femmes, chemin faisant, retrouvaient des clientes habituelles mais également des nouvelles. Elles appelaient dans la rue en disant : "Qui veut de la petite sardine fraîche?" (Quem quer sardinha fresquinha?). Puis elles discutaient le prix avec la cliente."

Le poisson acheté à la criée était soigneusement emporté dans des paniers costal ou canastra. Quand les

marchandes se mettaient en route pour vendre leur produit, elles emportaient alors sardines et *carapau* qu'elles portaient sur la tête, "dans un élégant équilibre" disent les Nazaréens. Elles prenaient la route en petit groupe, parlant et riant pour passer le temps, mais cette proximité de plusieurs marchandes pouvait créer des conflits car elles se disputaient alors les clientes. Elles s'arrêtaient parfois en chemin pour s'asseoir et se reposer quelques instants. En général elles ne s'arrêtaient pas pour manger. Elles atténuaient leur faim avec de maigres aliments qu'elles avaient emportés et quelques fruits qu'elles cueillaient au bord des chemins :

"Les femmes qui faisaient le chemin à pied, emportaient rarement un morceau de pain sur elles. Elles ne mangeaient pas. Mais parfois, sur le chemin, des clientes leur offraient de la soupe ou du pain et, à celles-ci, elles faisaient des prix sur le poisson. Il y avait des poissonnières qui gardaient pour elles un petit poisson qu'elles faisaient griller chez une cliente. Les clientes donnaient parfois des cadeaux - pommes de terre, haricots verts - qu'elles rapportaient à la maison. En général, elles étaient presque certaines d'être nourries sur place."(Fille de poissonnière, 45 ans)

Le poisson était souvent acheté à crédit puis payé plus tard. Dans le passé, beaucoup de marchandes ne savaient ni lire ni écrire. Elles n'avaient cependant pas de difficulté pour tenir leurs comptes. Elles identifiaient leurs clientes grâce à des petits signes qui permettaient de les distinguer - ongles peints, couleur des yeux, stature - ou une grande variété d'attributs qu'elles pouvaient aisément reconnaître - façon de s'habiller, port de bijoux, etc. Quand elles rentraient chez elles, elles demandaient à un fils sachant écrire, ou à un membre lettré de l'entourage, de noter leurs observations sur un carnet

spécial et de consigner alors soigneusement les caractéristiques de chaque cliente débitrice. La présence d'un témoin au moment de la vente, une autre marchande par exemple, permettait également de s'assurer de la bonne foi de la dite cliente.

Après avoir longtemps cheminé sur les routes, les marchandes commencèrent à faire les trajets en charrette attelée à un âne. Plus tard, elles utilisèrent les transports publics, les camionnettes de Torres-Kovas, dont le point de départ à Nazaré était sur la place Sousa-Oliveira ou les autocars près de Largo das Caldeiras. Aujourd'hui, les femmes prennent l'autocar à Nazaré mais la plupart d'entre elles possèdent leurs propres moyens de transport. Les propriétaires de camionnettes bâchées transportent d'autres marchandes contre une petite somme d'argent. Manuel F. qui va à Rio-Maior (36 km de Nazaré) vendre du poisson avec sa femme a l'habitude d'emmener avec lui deux femmes de course. António de G. conduit également des femmes à Alcobaça chaque jour vers 6 heures du matin et les reprend au retour vers 12 heures :

"Par exemple dans le passé, pour aller à Alcobaça, la longueur du trajet était parfois réduite. On allait à pied puis à partir de Valado dos Frades un homme du nom de Machado, qui se dirigeait également vers le marché, acceptait de nous amener à destination dans sa charrette contre quelques poissons. Le circuit des marchés passait en général par Alcobaça, Caldas da Rainha, Marinha Grande, Maceira, Leira."

"Mais il y avait des marchandes qui allaient vendre à pied jusqu'à Batalha. Quelques-unes avaient un âne. Elles chargeaient une ou deux caisses de poissons sur l'âne et cheminaient près de l'animal. A partir des années 40, les femmes commencèrent à faire le chemin en camionnette. Quelques-unes

louaient une camionnette et faisaient le tour des villes. A partir de 1960, elles commencèrent à passer leur permis de conduire."

Les femmes qui ont dominé longtemps le marché des échanges - achat et vente du poisson - ont dû s'adapter aux changements survenus en 1985, lors de l'ouverture du port. Comme cela a été précédemment souligné, outre les conséquences directes survenues dans les modalités d'achat du poisson en criée, l'arrivée de nouveaux acheteurs, intermédiaires et professionnels du commerce du poisson ont éloigné les Nazaréennes des lieux d'échanges traditionnels. Si le marché local et intérieur reste une activité essentiellement féminine, les marchés de gros sont aujourd'hui entre les mains des hommes. Quand aux marchés nationaux, ceux-ci ont été, déjà au début de ce siècle, entre les mains de familles commerçantes qui n'avaient d'autre lien avec la communauté de pêcheurs que le produit qu'elles exportaient :

"Il y avait des ventes de poisson qui se faisaient vers Lisbonne mais il s'agissait vraiment d'un stade plus élevé de commerçants."

Avant d'être expédié dans le pays, le poisson était préparé, transformé et conditionné dans des paniers. Ce travail était effectué par les lavandières de poisson, salariées des entrepôts. Dix-neuf de ces entreprises de transformation du poisson ont été répertoriées dans les années 1950-1960 (Tableau 65).

"C'était un local plus grand que les cabanes où l'on rangeait les engins de pêche. Parfois, il y avait plusieurs pièces qu'un commerçant louait et parfois à plusieurs personnes. C'est là que ces femmes préparaient le poisson en assez grande quantité. Elles le lavaient et le salaient avant qu'il soit

vendu dans la région. Mais là, à la différence des femmes qui faisaient le même travail sur la plage et qui avaient acheté le poisson à la criée, là c'était un homme qui achetait une grande quantité de poissons à la criée. Il avait de nombreuses femmes qui travaillaient pour lui. C'était toujours un commerçant. C'était pour exporter le poisson vers Lisbonne, Cascais, etc."

Ces grandes entreprises approvisionnaient parfois les marchés de Aveiro, Albergaria dos Doze, Memória, Guia et Monte Redondo et quand la production était trop abondante, elles faisaient du commerce avec Vila Franca de Xira, Lisbonne, Matosinhos et Porto. Pour l'exportation du poisson congelé vers l'Amérique du Nord, les entreprises expédiaient du poisson de Nazaré vers Setúbal, Olhão et Peniche.

A la fin des années 1960, ces grossistes et ces mareyeurs des grandes entreprises nazaréennes ont été remplacés par des hommes étrangers à la ville et à la communauté de pêcheurs.

TABLEAU 65

- LISTE DES PROPRIETAIRES D'ENTREPOTS (ARMAZEM) -

(Sources R. Ventura)

1 - João Venancio Zarro	11 - Salvador Nunes
2 - Taveira	12 - Salvadorzinho
3 - José Maria do Carmo	13 - José Maria Lucio Codinha
4 - Silvino Ramo Sequeira	14 - Brás Lucio
5 - Germano Domingos	15 - José Gonçalves
6 - Adelino Coelho	16 - Carlos Rodrigues Bernarda
7 - António Amaro Sales	17 - António Nunes Medões
8 - Raimundo Natividade Ferreira	18 - Serafim Salvador
9 - Incarnação Marcagão (1)	19 - Sequeira
10 - Maria Ferreira	

(1) Belle-mère de l'informateur

CHAPITRE 2 - LE ROLE DES FEMMES DANS LA VIE ECONOMIQUE ET SOCIALE DE NAZARE

Dans les sociétés traditionnelles, quelles soient maritimes ou agricoles, la dichotomie homme-femme marque l'ensemble de la vie collective. Elle apparaît dans le langage, le mode alimentaire, l'usage de l'espace et le travail.

"Se demander quelle est la fonction de la division du travail, c'est donc chercher à quel besoin elle correspond" énonce E. Durkheim (1930, p.11).

Jusqu'à présent, je me suis appliquée à montrer que cette division existait à Nazaré en la décrivant dans chacune de ses manifestations mais sans jamais définir les liens qui s'établissent entre les groupes que cette division a suscités. Le rôle, ou la fonction des femmes dans la communauté nazaréenne, est vécu comme étant une source principale de sa cohésion.

A) LA DIVISION DES TACHES

Tandis que l'homme est en mer ou à la taverne, les femmes de pêcheurs assument de lourdes responsabilités à terre qui ont fait naître en elles un sentiment de puissance et le goût de l'autorité. La maison est le navire des femmes et elles en sont le commandant. Elles dirigent et ordonnent à tous ceux qui sont sous leur toit : mari, enfants, parents âgés tombent sous leur loi. Cet apparent "despotisme" laisse à penser que toute l'organisation sociale de la famille nazaréenne repose sur les femmes ainsi que la vie économique. Les exemples, pris dans la vie courante, abondent dans ce sens mais ceux-ci ne doivent pas masquer des éléments sous-jacents qui laissent présumer d'une éventuelle répartition des rôles au sein de la famille.

Le temps où les Nazaréennes s'en allaient à pied vendre leur poisson, parcourant ainsi des dizaines de kilomètres chaque jour, soulignant la volonté et la vigueur étonnante de ces femmes, est révolu. Véritable moyen de transport, les jambes des femmes étaient ce que sont les embarcations de pêche - le prolongement des jambes des hommes. Tandis que les pêcheurs s'en allaient sur la mer à la recherche du poisson, les femmes partaient par les chemins de terre à la recherche des clients. Les uns et les autres ont su développer, hors des limites de l'espace communal, des activités où la division et la différenciation des tâches sont les éléments complémentaires d'un groupe social cohérent.

Les activités des hommes et des femmes sont strictement réglementées. Ils ont chacun leurs propres sphères d'activités économiques. La production et l'exploitation halieutiques sont différenciées ce qui exclut une prise en charge des activités des uns quand les autres sont absents. L'exploitation du produit de la mer - transformation et vente - n'est, en règle générale, jamais pris en charge par les pêcheurs et la mer n'est jamais exploitée par les femmes, qu'elles soient marchandes ou marceuses.

La mémoire locale conserve le souvenir de deux femmes qui semblent avoir exercé le métier de pêcheur mais le discours reste toujours très flou sur leurs réelles activités. La mer reste une affaire d'homme et si certains pêcheurs reconnaissent avec difficulté qu'une femme, par le passé, a effectivement obtenu une licence et le statut de patron de pêche, ils ajoutent, non sans un certain aplomb :

"Depuis le 25 avril (1974) la pêche est ouverte aux femmes mais elles n'ont pas la fonction de patron. Elles restent à la maison...",

la tradition étant parfois plus forte que la loi.

Les deux femmes qui ont retenu l'attention de quelques Nazaréens sont Conceção Remoloso (répondant également au sobriquet de Coxela) et Angelina. On dit encore de l'une d'elles :

"Il y avait une femme, très aventureuse... Elle était plus un homme qu'une femme. Elle commandait (en mer)..."

"Coxela, elle fut patron d'une senne de plage. Elle avait un équipage et elle donnait des ordres aux hommes. Elle fit ce travail presque toute sa vie, à partir de 1930 et jusqu'en 1950 environ, quand elle est morte. Elle était habillée comme les hommes. Elle portait le pantalon et la chemise traditionnels. Elle entraînait dans la taverne, buvait avec les hommes et histoire de montrer son courage, elle allait dans l'arène à Sítio. Elle avait toutes les qualités. Il y avait une barque de sauvetage à Nazaré. Elle était membre de l'équipage de secours. Son travail, c'était d'aller en mer et pêcher mais comme elle était courageuse, elle allait directement à la barque quand on avait besoin de quelqu'un pour un sauvetage. On n'avait pas besoin de l'appeler.

Son père était pêcheur et elle avait des frères qui étaient aussi pêcheurs. Elle a acheté une barque (celle de son père était revenue à ses frères) et les filets et tout pour le fonctionnement.

Il y en avait une autre qui aussi allait en mer, c'était Angelina. Elle n'était pas mariée et travaillait en mer, dans l'embarcation, comme à terre. Mais sa vie fut misérable. Elle allait aussi à la taverne. Elle travaillait toute la journée. Elle était pauvre. Son travail était seulement celui d'un compagnon, elle n'était pas patron. Elle était aussi dans un équipage de senne de pêche. C'était la même époque que Conceção. Mais elle était malheureuse, très pauvre. Elle s'est suicidée en

sautant du haut du promontoire vers l'âge de 55 ans."

"Ces femmes travaillaient bien. Le patron d'Angelina avait confiance pour travailler avec une femme. Les deux femmes allaient à la taverne d'Adelino Coelho (n°23-Tab. 54). Elles avaient de bonnes relations entre elles ces deux femmes, et avec les hommes aussi."(Armateur retraité)

Dans les registres de la capitainerie, aucune trace ne marque le passage de ces deux femmes mais le caractère exceptionnel de ces événements pourrait donner à penser que la mémoire collective en aurait conservé le souvenir. Il n'en est rien. Seul, un pêcheur à la senne de plage en parla mais son récit fut bref, sa mémoire étant défaillante. Un armateur retraité, qui pourtant ne fut jamais pêcheur, a écrit une élégie à la mémoire de ces femmes. Il souhaite ardemment que la municipalité érige un monument rappelant leur courage et à travers elles, le courage de tous les pêcheurs de Nazaré :

"Parce que personne ne parle de ces femmes, parce que tout le monde a oublié..."

En 1984, une étude mentionne :

"Il y a dans le Zone Centrale (de la côte atlantique portugaise) une vingtaine de femmes avec un passeport maritime, mais elles n'exercent pas la pêche." (Franca et Costa, 1984)

Il y a bien, en effet, quelques Nazaréennes dont le nom figure sur les rôles. Elles sont actuellement sept à posséder un passeport maritime et donc le statut de pêcheur. La plus jeune a 27 ans et la plus âgée 46 ans. Toutes les autres ont la trentaine. Deux d'entre elles se sont inscrites en 1989; trois autres les ont imitées en 1992 et

les deux dernières ont été enrôlées en 1993. Seule l'une d'entre elles travaille en mer et exceptionnellement, son mari, patron du *Mar Livre*, faisant appel à elle que lorsqu'il manque de la main-d'oeuvre à bord. Il s'agit de la femme la plus âgée; quant aux plus jeunes, elles sont cantonnées à terre, à ramender dans les entrepôts du port appartenant à leur père, leur mari ou leur beau-père.

Mais les circonstances qui ont amenées la plupart de ces femmes à devenir pêcheurs professionnels sont bien différentes de celles que je viens d'évoquer. Leur première intention, en suivant le stage de formation obligatoire pour obtenir un passeport maritime, est de bénéficier de l'allocation de stage donnée par l'Union européenne.

Toutes les femmes "pêcheurs" sont épouses (ou filles de patron-armateur). L'obtention d'un passeport maritime par les épouses est devenue une question de rentabilité. Grâce à leur statut de pêcheur, ces femmes reçoivent une part égale à celles des autres membres d'équipage. Cette part reste alors dans l'entreprise familiale et s'intègre aux biens communs. Comme dans beaucoup d'entreprises agricoles, tous les revenus doivent aboutir à la caisse du ménage.

Le statut et le rôle des femmes dans la communauté ont changé. Hier rouage essentiel dans l'économie de pêche, elles tendent à devenir aujourd'hui des sédentaires dont le réseau d'activité est centré autour du foyer. L'une des premières conséquences de ce changement est la diminution du revenu par foyer - un seul salaire par famille. La fonction essentielle des femmes de la nouvelle génération est de mettre au monde, nourrir et élever leurs enfants :

"Les femmes aujourd'hui, surtout la nouvelle génération, ne veulent plus travailler. Elles restent à la maison pour s'occuper des enfants."

Malgré cela, le nombre d'enfants a fortement baissé. C'est une tendance qui d'ailleurs se généralise dans tout le pays (Tableau 66). Les femmes de l'ancienne génération conciliaient le travail à l'extérieur avec les servitudes de l'accouchement et de l'allaitement. Les jeunes couples d'aujourd'hui ont un ou deux enfants, parfois un troisième, rarement plus. Ils sont cependant issus, pour bon nombre d'entre eux, de fratries de dix, douze, voire quatorze membres, comme le sont leurs parents. Bien que le taux de natalité à Nazaré soit légèrement supérieur à celui de la moyenne nationale, la chute du nombre des naissances est telle que depuis peu, les femmes se rendent à Caldas da Rainha (ville située à 30 km) pour accoucher, délaissant l'hôpital de Sítio qui a fermé son service d'obstétrique.

TABLEAU 66

- TAUX DE NATALITE PAR DECENNIE

	1931-40	1941-50	1951-60	1981-90
NAZARE	29,3	27,1	18,0	21,0
PENICHE	38,3	30,9	-	21,0
CONTINENT	29,2	25,9	-	19,0

Les femmes sont des membres influents de la communauté - et plus particulièrement au sein de leurs propres familles. Leur autorité s'exprime en diverses occasions. Qu'il s'agisse de leurs comportements en groupe - au lavoir, au marché, à la criée, ... - où elles peuvent exprimer leurs fortes personnalités, ou qu'il s'agisse de leur ascendance sur les membres de leur famille, les Nazaréennes déploient une autorité que les hommes "doués de raison" ne remettent pas en cause.

B) REGIME "MATRIARCAL" OU JUSTE REPARTITION DES ROLES ?

L'une des manifestations de pouvoir des femmes sur les hommes est de gérer l'argent du ménage. Elles exigent que leur mari leur reversent intégralement leurs salaires à la fin de chaque période de pêche ce qui, à première vue, rend les hommes totalement dépendants de leur femme dès qu'ils sont à terre :

"Elle, elle ne pose pas de question à son mari lorsqu'il rentre avec sa part et qu'il lui donne, mais elle va ensuite "enquêter" auprès de ses camarades d'embarcation ou auprès de leur épouse. Si les pêcheurs répondent qu'ils ont gagné plus que ce qu'a avoué le mari, quand elle rentre à la maison, elle le raille !"

Il était de tradition que les femmes des patrons assistent à la remise des gains qui s'effectuait à la cabane des pêcheurs :

"Dans la cabane, il y avait une table autour de laquelle étaient assis le patron, les camarades et le comptable. La femme du patron, debout, surveillait les comptes. Quand les comptes étaient finis, la femme partait et les hommes buvaient un pichet de vin qu'ils étaient allés chercher à la taverne."

Il est certain que l'image de ce rude pêcheur recevant de son épouse quelques pièces de monnaie pour ses dépenses personnelles, maigre récompense d'une semaine de labeur, peut paraître dérisoire, voire dégradante à certains observateurs qui font de la possession de l'argent l'emblème du pouvoir masculin :

"Les hommes gagnent l'argent, les femmes le dépensent. Elles leur donnent pour les cigarettes et le café et le reste entre dans les comptes de la femme."

Des observateurs, comme Raúl Brandão et Jan Brogger par exemple, ont voulu voir dans ces arrangements une suprématie de la femme et une négation de l'homme et de son statut dans l'organisation sociale de la famille.

"Elles (les femmes en général) valent plus que les hommes, elles se sacrifient plus que les hommes - mais ici (à Nazaré) leur travail est si essentiel que tout le monde affirme qu'elles sont l'âme de cette terre. Les pêcheurs leur obéissent... Ici elles s'imposent, ici il existe une véritable maison de Varunca (expression populaire désignant un mari faible ou dominé par sa femme), et très solide bien qu'édifiée sur le sable... De la plage jusque sur les hauteurs (de la ville), seules les femmes proposent et disposent. Eux (les pêcheurs), dès qu'ils quittent leur embarcation, ils vont à la taverne et boivent. Frugaux quand il s'agit de nourriture, ils gaspillent presque tout ce qu'ils ont gagné avec la boisson : primes et pourcentages. Seul le salaire revient intact à la maison. Si les femmes les battent (les maris), ..., en vérité c'est bien fait; ils le méritent..." (Pastor, op. cit, p.141)

Dans un chapitre que Jan Brogger a intitulé "La domestication des maris" (p.40), l'auteur évoque un cas qui se rapproche des conceptions matrilineaires des Trobriandais, qui prétendaient ignorer le rôle du père dans la procréation (Malinowski, 1929) :

"Normalement, les parents n'assistent pas au baptême du premier fils de leurs filles. Il existe des raisons qui expliquent qu'ils s'intéressent moins à ces petits-enfants-là qu'aux petits-enfants nés de leurs filles."

Un proverbe énonce clairement la position que prennent les parents en de pareilles circonstances :

"Fils de mes filles, sont mes petits-enfants; Fils de mes fils, le seront ou pas."

A l'occasion d'un héritage, une telle différence apparaît au grand jour :

"Une interprétation très significative du processus de gestation apparut durant une discussion à propos d'un héritage. La famille du mari de Ana réclamait sa part d'héritage, mais Manuel, un neveu de la lignée maternelle lui refusa ce droit, soutenant qu'il était avec Elvira (sa soeur) les uniques parents légitimes."

Et de conclure par ce proverbe :

"L'enfant se développe à l'intérieur de la mère. Où va-t-il chercher le sang et la chair dont il est fait ? De sa propre mère."

L'auteur souligne également la fausse soumission des filles à la veille de leurs noces et l'autorité qu'elles exercent au lendemain de la cérémonie :

"Obéissant à l'idéal pro-méditerranéen de la dominance masculine, même les femmes, quand on les interrogent, répondent que ce sont les hommes qui

commandent; et durant les négociations matrimoniales, cette idéologie est respectée."

"Les premières années de mariage sont généralement très turbulentes. Les maris se plaignent de la mauvaise humeur, des accès de colère fréquents et imprévisibles de leurs épouses. Sans raison apparente, elles accueillent leurs maris avec un air sévère quand ils rentrent à la maison, leur donnant l'impression de les avoir offensées gravement. Subissant cette pression, les hommes de Nazaré paraissent alors très vulnérables et se mettent immédiatement sur la défensive."

"La première année de vie commune est une période de conflits à l'intérieur du foyer, qui pousse à maintes reprises le mari à retourner chez ses parents."

La position dominante des femmes est un trait culturel qui semble fortement enraciné à Nazaré. Pour Jan Brogger :

"une idéologie méditerranéenne superficielle coexiste avec une idéologie matrifocale réelle et non équivoque, et une organisation familiale basée sur les lignages matrilineaires."

En fait, les hommes de Nazaré eux-mêmes reconnaissent l'importance du rôle des femmes dans la gestion des biens familiaux. Ils ne sont pas "soumis à la dictature de celles-ci, ils leur font confiance". Les hommes, reconnaissant les vertus des femmes nazaréennes, leur délèguent des pouvoirs. Il ne s'agit pas d'une prise de pouvoir par les femmes mais d'une juste association à l'intérieur des couples :

"Les femmes de Nazaré par rapport aux autres ports, sont les seules à être prévoyantes. Elles gardent de

l'argent pour les mauvais jours. La différence avec les autres ports, c'est qu'il y a une qualité de gens à Nazaré qui peuvent mieux assumer une crise que dans n'importe quel autre port. Parce que les femmes de Nazaré sont là pour protéger leur capital. Mais les hommes aussi. Les femmes de Nazaré savent conserver le capital que l'homme gagne et leur donne. Car l'homme a confiance en elle. Elle s'occupe de la tenue de la maison, de l'éducation des enfants, et du mari, et de gérer le capital. Cela ne veut pas dire que l'homme n'a pas d'argent, il donne toujours la part mais pas la prime sauf si la maison en a besoin pour vivre."

Les hommes remettent bien l'intégralité de leurs salaires mais ils conservent pour leur usage personnel les diverses primes qu'ils reçoivent chaque jour en liquide :

"Normalement le pêcheur les garde pour lui sauf si la maisonnée en a besoin."

Ainsi, les hommes ont une rentrée d'argent quotidienne qui leur permet d'aller boire à la taverne et d'acheter leur tabac :

"Parfois d'autres sommes d'argent sont conservées par le mari. Seul la part entre dans la bourse de la femme mais par exemple le quart de part donné en plus au chamador ou aux vigies est parfois gardé par eux. Et c'est sur cet argent que les femmes ne peuvent pas compter. Mais quelle que soit la prime que le pêcheur reçoit, la femme lui donne de l'argent."

Les pêcheurs trouvent encore d'autres façons d'arrondir leur pécule :

"Rarement mais cela peut arriver, le pêcheur va vendre une partie de sa part de poissons directement dans la rue. De cette vente, il conserve l'argent secrètement. Il rapporte le reste à son épouse qui s'empresse de faire la même chose. Elle va en vendre une partie à son profit et conserve le reste pour l'alimentation de la famille. Cet argent que possède l'homme échappe au contrôle de la femme car elle n'a pas vraiment de moyen de contrôle sur la valeur des primes ni sur l'éventuelle vente d'une part de poissons. Par contre, l'homme connaît exactement combien la femme gagne parce que lui, il connaît parfaitement le prix du poisson !"

Dans le livre de Raúl Brandão (op. cit., p. 135), l'avarice des femmes est dépeinté sans nuance :

"Il y a quelques années, lors d'un naufrage, quelques pêcheurs de Nazaré trouvèrent la mort. On fit une souscription pour subvenir aux besoins des veuves pour un certain temps. Et les autres (femmes), avec envie, avaient dit - C'est dommage que le mien ne soit pas mort aussi... - en parlant de leur mari."

Malgré les apparences, les hommes affirment que les femmes savent que leur pouvoir est limité. C'est peut-être la raison qui fait que les hommes pensent qu'ils n'ont rien à prouver à leur femme lorsqu'ils sont à terre :

"En fait, les femmes gouvernent mais ce sont les hommes qui ont le pouvoir. Comment s'exerce ce pouvoir ? C'est le seul fait qu'ils existent (les hommes). Qu'ils soient à terre ou absents leur seule existence au sein d'une famille suffit pour imposer la loi. Les femmes gouvernent la maison, éduquent et tiennent les comptes. Elles sont très libres,

exubérantes mais elles savent qui est le chef." (Pêcheur retraité)

Pour conserver leur indépendance vis-à-vis des maris, on prête aux femmes de pêcheur des pensées coupables:

"Certaines femmes - ou beaucoup - préféreraient que les maris partent six mois à la pêche à la morue pour en être débarrassées. Etre la seule maîtresse à bord."

Si les Nazaréennes ont la réputation d'être âpres au gain, il ne faut cependant pas oublier qu'à une époque encore récente, les membres de la communauté de pêcheurs vivaient misérablement. Les gains des pêcheurs ne représentent qu'une faible part des revenus annuels du foyer. La pêche ne garantissant pas aux hommes un revenu sûr, ils laissent très souvent aux femmes, ou aux familles de leurs épouses, la responsabilité de la subsistance du groupe. C'est donc sur elles que repose l'équilibre de l'économie familiale et principalement durant les mois d'hiver quand les pêcheurs restent à terre. Un proverbe dit:

"Jusqu'à Noël, l'homme nourrit la femme. Après Noël, la nourrit qui veut." (Até ao Natal, um homem alimenta a mulher. Depois do Natal, alimenta-a quem quiser).

Ceci explique une certaine vulnérabilité des hommes dont les revenus maigres et irréguliers ne peuvent contrebalancer ceux des épouses. Un autre élément vient renforcer ce sentiment "d'insécurité" qu'expriment les hommes comparé à la "force" des femmes, c'est leur mode de vie. Leur absence fortement "souhaitée" de la résidence matrilocale, les oblige à aller chercher au dehors un lieu de substitution, une sorte de "second foyer" : en s'enfermant à la taverne,

ils se coupent définitivement du monde "terrestre", du monde féminin.

Il est dit souvent que les Nazaréennes sont à l'origine de la réussite sociale de leur mari. Les pêcheurs manquent d'ambition et ce sont les femmes qui sont alors les instigatrices des nouvelles entreprises. Elles vont jusqu'à prendre des décisions concernant le travail de leur mari et leur vie en mer :

"Mon père n'était pas riche. Il travaillait dans le passé comme simple pêcheur. Puis après son mariage, sa femme qui était plus riche, lui dit d'acheter un bateau. Il a eu de la chance comme pêcheur et a gagné de l'argent. Puis sa femme lui a alors dit d'acheter plus grand. Aujourd'hui, il est propriétaire d'un senneur muni d'un équipement moderne, avec onze hommes d'équipages, un mécanicien et un aide-mécanicien. Mon père aujourd'hui est armateur et patron."(Institutrice, 32 ans)

Et à l'inverse, ce sont aussi les femmes qui portent la responsabilité des échecs de toute tentative d'association des hommes :

"Par exemple, il arrivait que deux amis veuillent créer une association mais ces hommes étaient mariés et les femmes qui voulaient alors maintenir leurs intérêts, imposaient leur avis et créaient des discussions entre elles. Personne ne pouvait maintenir des associations, mêmes des propres frères."

Cette rivalité des femmes est le prétexte généralement mis en avant pour expliquer l'échec de la tentative de création d'une coopérative à Nazaré. Cependant, on ne peut nier que les pêcheurs, qui servent leurs propres

intérêts avant celui de la communauté, ont parfois des comportements allant à l'encontre de leurs intérêts. Les responsabilités des échecs des entreprises communautaires sont donc partagées :

"Il y a eu ici, dans le passé, une coopérative de pêche (Casa de artigos de pesca). Les pêcheurs - ce sont de bonnes personnes - mais ils vont chercher des choses sans rien payer et ils ne paient que lorsqu'ils sont vraiment obligés. J'ai noté qu'à la taverne c'était la même chose, ils buvaient, buvaient sans payer. Ils sont très intéressés. Le niveau moral n'est pas bon parce que si on va acheter sans argent... C'est clair que s'ils ne gagnent pas, ils ne peuvent pas payer, mais quand ils travaillaient, ils n'allaient pas payer quand même. La majorité faisait cela."

"... parce^q les pêcheurs sont très intéressés par le gain. Pour eux tout. Pour les autres rien. Par exemple moi, je n'ai rien à voir avec la mer mais j'avais une barque et j'ai donné du travail à des hommes. Et les hommes disaient de moi que j'étais à la maison pour me reposer et dormir. Parfois au moment des comptes, le patron de pêche fait des comptes qui ne plaisent pas à l'armateur. Celui-ci alors rompt l'association." (Tavernier, fils de pêcheur, 72 ans)

Du comportement de femmes autoritaires au comportement de mères abusives, il n'y a parfois qu'un pas que les Nazaréennes franchissent à l'occasion. Nous avons vu que dans la constitution d'un équipage, les femmes peuvent avoir une certaine influence. Pour que leurs fils soient embauchés, celles-ci vont jusqu'à rencontrer le patron de pêche pour vanter leurs mérites. En général quand l'affaire est faite, c'est encore elles qui accompagnent les jeunes hommes à la capitainerie pour qu'ils s'inscrivent :

"Ce sont elles qui parlent et disent : "C'est pour mon petit garçon", même si celui-ci mesure un mètre quatre-vingt."

Le garçon en question ne peut se soustraire tant l'influence maternelle est forte. Cet autre exemple montre encore la domination des femmes sur les membres de leur famille :

"Même quand le mari est malade, elle l'accompagne chez le médecin et c'est elle qui va parler au docteur et expliquer la maladie du mari tandis que lui, le mari, il se tait, il ne dit rien, ni où il a mal ni ce qu'il ressent. C'est elle qui explique. Elle va même conseiller au médecin d'ordonner à son mari de ne plus boire de vin - il ne doit plus boire docteur, dites-lui !"

Contre cette autorité excessive, les hommes réagissent à leur façon. Certains adoptent un comportement distant et fermé :

"Moi je suis du nord du Portugal", dit une informatrice. "Mon mari est de Nazaré. Cela fait de nombreuses années que nous sommes mariés et pourtant quand mon mari a un problème il refuse de le partager. Ils sont comme ça les hommes, à Nazaré."

D'autres choisissent la manière forte pour s'exprimer à terre :

"Les hommes sont brutaux avec elles (les femmes) mais pas avec les enfants. Ils sont très tendres avec les enfants et très rudes avec les femmes et encore davantage lorsqu'ils sont entre eux, entre hommes, mais ce sont des confrontations verbales, ils en viennent rarement aux mains. Ils sont agressifs entre hommes pour contrebalancer la

situation qu'ils vivent à terre. Il semble que le pêcheur cherche à s'imposer parmi ses congénères parce qu'à la maison il n'y arrive pas."

Le caractère des Nazaréennes, leurs comportements tant en public qu'en privé, fait l'objet d'une satire annuelle lors des fêtes carnavalesques. Il est de tradition ancienne, durant le carnaval, que les hommes se vêtent en femmes - mais seulement en femmes de pêcheur - et proposent aux badauds de petites saynètes (les *cegada* qui sont également populaires dans les autres régions du Portugal) mettant en scène les travers des femmes :

"Les hommes apprennent - on ne sait comment - tous les scandales de l'année, les qu'en-dira-t-on, etc., et ce jour là, tous habillés en femmes, ils racontent... Ils imitent les femmes, quand elles médisent des autres, quand elles interpellent les touristes, etc. Ils ne donnent aucun nom mais les gens se reconnaissent. Dans le passé, les gens écoutaient sans faire de bruit. Aujourd'hui, la salle est bruyante. Ils mangent, boivent etc, mais seules, les femmes restent silencieuses pour ne rien perdre de ce qui est raconté. Le lendemain au marché, elles parlent entre elles : "tu savais qu'untel..., etc."

Depuis quelques années, des femmes sont apparues dans les *cegada*. Elles donnent la réplique aux hommes et ponctuent chaque séquence par des chants satiriques :

"Les femmes qui vont dans ces pièces sont mal jugées car à partir du moment où on fait différemment des autres... Mais le Beira-Mar est une région spéciale où tout le monde s'occupe des affaires des autres. Dans les régions intérieures, on ne dit rien. Ici, quelqu'un dit quelque chose au marché et cinq

minutes après on le sait à la capitainerie. (Fils de pêcheur, 42 ans)

Avant, les *cegada*, c'était surtout des histoires sur la vie quotidienne et privée des Nazaréens. La tendance était de critiquer les hommes et les femmes. Avant le carnaval, les hommes faisaient un tour pour s'informer et recueillir des secrets pour ensuite écrire les textes des pièces. Mais aujourd'hui comme il est presque impossible que la vie reste privée les sujets sont plus dirigés vers les responsables publics locaux - mairie, capitainerie, etc. A une certaine époque, il y avait une censure mais aujourd'hui non. Moi, j'ai été censuré par le maire car je me moquais de lui. Les histoires avant étaient jouées gratuitement et au coin des rues. A la fin les spectateurs lançaient une pièce. Aujourd'hui, ça se passe à la salle des fêtes et il faut payer 5 000 escudos l'entrée pour deux heures de spectacle. Il y a deux à trois pièces dans la soirée et pendant ce temps les bals du carnaval ont lieu. Il y a trois bals; celui des pêcheurs, celui des Pieds-Chaussés et un troisième. Les jeunes qui préfèrent aller danser, ne voient plus les *cegada*."

Ces rassemblements de femmes que les pêcheurs caricaturent, ils les désignent comme étant des "repaire de brigands" :

"Lorsque les femmes se regroupent pour parler, les hommes parlent alors de ce groupe en le désignant par le mot "coi" ou "coio" (prononcer: koï/koï-ou) qui veut dire un repaire de brigands, de malfaiteurs !"

Des dessinateurs humoristes se sont d'ailleurs emparés de cette image peu flatteuse des femmes pour croquer chaque

mois l'un de leurs travers, caricature publiée par le journal local *Notícias da Nazaré*. En général, ces dessins aiment à rappeler que les Nazaréennes sont d'infatigables bavardes et que rien ne peut venir interrompre leurs palabres (Figure 164).

A partir de ces quelques exemples justement caricaturaux mais néanmoins proches de la réalité, les observateurs extérieurs ont rapidement conclu que les femmes, à la base de l'organisation sociale des familles nazaréennes, avaient institué un système matriarcal. Il est vrai que leurs fonctions économiques essentielles leur confèrent une place d'importance au sein de la communauté, comme leurs fonctions sociales à l'intérieur de la maison, mais il est cependant nécessaire d'en nuancer l'impact sur l'organisation interne du couple :

"Les femmes de Nazaré, les anciennes, sont le bras droit des hommes."

disent ces derniers.

"C'est elles qui gouvernent."

Ainsi chargée de responsabilités, la femme est considérée comme indispensable à la vie de pêcheur :

"Sans l'aide d'une femme, un pêcheur ne pourrait pas faire ce métier."

Car un mariage c'est aussi une association pour que vive l'entreprise.

Le statut social des femmes a cependant changé. Avec la nouvelle génération, une autre mentalité vient bousculer l'ancienne. Celles-ci jugent d'ailleurs sévèrement leurs aînées :

"La femme d'ici - celle de la génération de mes parents - considère l'homme comme un reproducteur. Elle aime l'argent et pour cela elle n'hésite pas à faire partir le mari pour une pêche lointaine. Passés trois mois à la maison, elle dit: "Il est temps que tu partes gagner de l'argent". Cela ne la gêne pas de rester seule, au contraire. Elle peut commander, faire ce qu'elle veut, acheter ce qu'elle veut, éduquer les enfants, etc. Elle aime le pouvoir sur les hommes et être seule ne la gêne pas." (Fille de pêcheur, 32 ans)

Il est un fait que les filles de pêcheur, en âge de créer leurs propres familles, se comportent bien différemment de leur mère. Les valeurs ne sont plus les mêmes :

"En ne voulant pas travailler, les jeunes femmes se sont coupées de l'extérieur. Elles n'ont plus accès à l'ensemble des lieux d'échange où les Nazaréennes de l'autre génération font la loi. Le fait que les jeunes femmes ne travaillent plus - ou beaucoup moins que leur mère - et que seuls les hommes contribuent aux revenus des ménages, les femmes ont perdu un pouvoir sur les hommes."

Cette autorité des femmes, qui leur confère un statut et un rôle prépondérants dans l'organisation sociale communautaire, est aujourd'hui en voie de disparition :

"Aujourd'hui, il y a encore beaucoup de maisons qui sont administrées par les femmes mais c'est un vestige du système matriarcal de Nazaré. Ce système existe toujours mais avec moins de vigueur qu'auparavant. Par exemple, je suis né en 1951, chez moi, ma femme n'est pas seule à commander. Les hommes aujourd'hui participent à beaucoup de choses

à la maison et dans l'éducation des enfants. Traditionnellement, il est vrai que c'est la femme qui administrait le foyer mais aucune de ces femmes ne savait la quantité d'argent que se gardait le mari. Alors que le mari savait ce que gagnait la femme.

Avant, les femmes ici étaient "riches". C'étaient surtout elles qui gagnaient l'argent du foyer. Les maris rapportaient peu par rapport à elles. Aujourd'hui, la jeune génération est différente car elle ne travaille pas, elle reste à la maison."
(Fonctionnaire, fils de pêcheur, 42 ans)

Par ces exemples de partage des responsabilités entre les pêcheurs et leur femme, j'ai voulu montrer que le rôle des femmes, à terre, est un rôle déterminant pour la survie du foyer, voire de celle de l'entreprise familiale:

"Il est vrai que, comme les hommes sont absents de la terre, ce sont les femmes qui vont, par exemple, payer les notes, les factures, même il peut arriver qu'un homme fasse l'acquisition d'une chose pour la pêche, et bien c'est elle qui ira la payer."

Certes, les hommes ne semblent avoir qu'un rôle mineur à jouer à terre et leur comportement nonchalant, leur air maussade et leur goût du mutisme contrastant avec l'énergie déployée des femmes et leur verve, laissent à penser que ceux-ci sont traités comme des enfants par les femmes, comme le souligne M. Correia (op. cit., p.86) :

"Elégance des femmes, dans la manière de marcher, de faire danser ses jupons dans un balancement élégant mais énergique, contraste fortement avec les hommes dont la vigueur se note surtout dans le travail de la mer. Après la pêche les hommes rentrent à terre où ils passent la journée, couchés sur la plage à

prendre le soleil ou à converser, ou couchés sur les bancs des tavernes à boire et jouer. Ils sont d'une indolence extraordinaire à laquelle s'ajoute une grande dose d'infantilisme."

Les Nazaréennes sont des femmes qui ont, selon l'expression populaire, "la langue bien pendue" et la répartie vive. Elles s'emportent vite et les cris qui s'échappent quotidiennement des fenêtres de leur maison, invectivant fils, filles et maris, sont les signes d'un caractère bien trempé qui apparemment laisse peu de place à la compromission, et rien ne semble pouvoir les détourner de leurs devoirs de mère, d'épouse et de maîtresse de maison.

Parler de soumission au mari lorsqu'il s'agit de décrire l'attitude des femmes nazaréennes dans leurs relations au couple, semble être une thèse difficile à soutenir tant les exemples de confrontations, voire de domination féminine, abondent dans les discours comme chez les auteurs d'ouvrages ethnographiques :

"Il n'est pas rare qu'une femme demande au mari de se taire; ce à quoi il obéira s'il n'est pas ivre ou dans un état d'esprit particulièrement agressif." écrit Jan Brogger (op. cit., p.39).

Mais il ne faudrait pas que ceci occulte un tout autre aspect du comportement féminin qui est, celui-ci, plus subtil, plus intime, plus difficile à saisir parce qu'il s'exprime dans des circonstances rares et peu visibles.

Nous avons vu que les pêcheurs et leur épouse ont des sphères d'activités qui leur permettent de se rencontrer à l'extérieur mais qu'ils sont très rarement vus ensemble sur la place publique. Les rares exceptions sont les promenades dominicales au cours desquelles mari et femme marchent côte à côte, dans un silence pesant. Seuls les hommes s'autorisent à parler à l'occasion d'une rencontre. Les femmes, quant à elles, restent muettes, disciplinées et